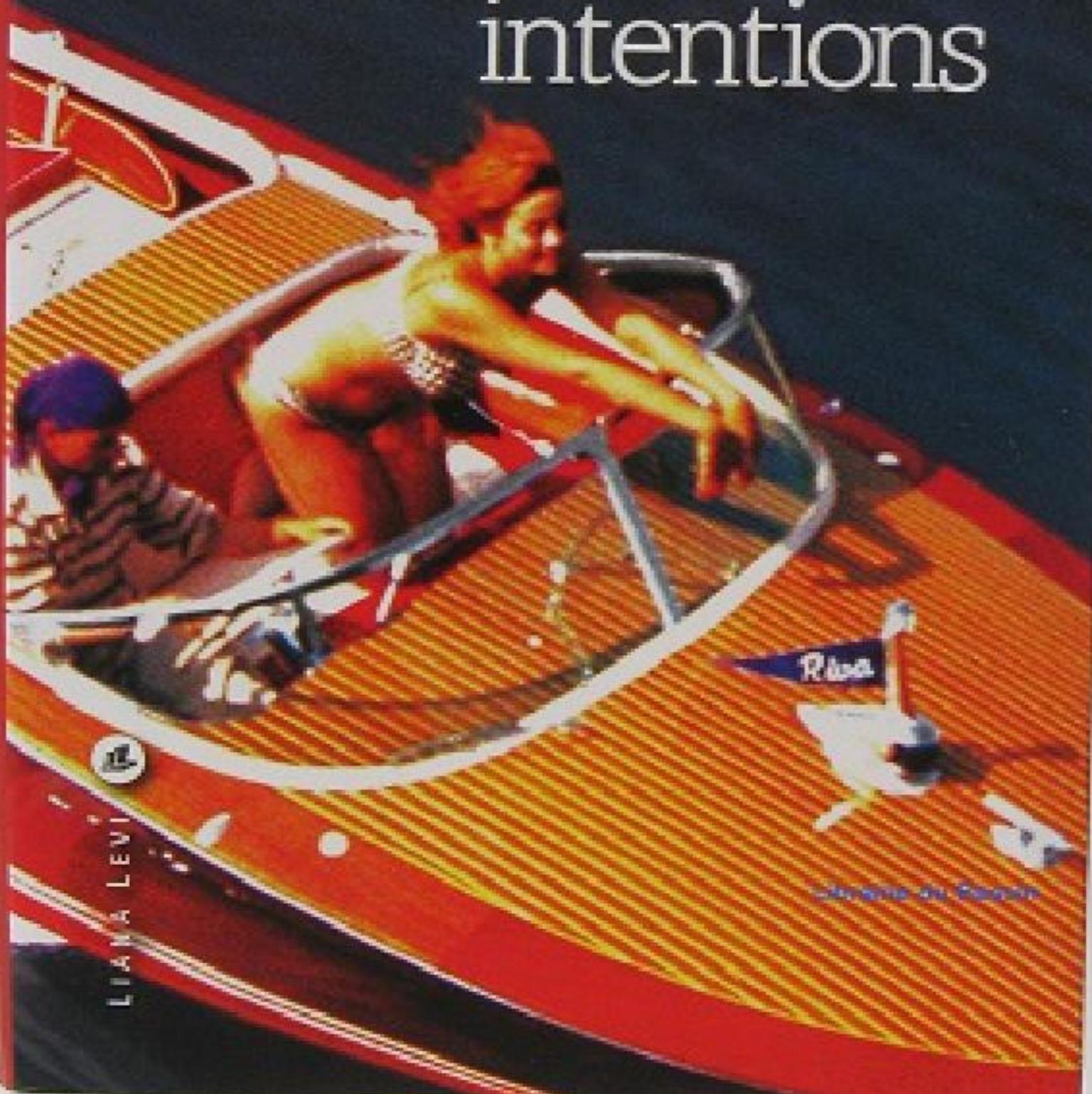


ALESSANDRO PIPERNO

Avec les pires intentions



LIANA LEVI

Rivera

L'Espresso du Capitain



Iconoclaste, provocateur, politiquement incorrect, ce roman dresse le portrait d'une famille de la bonne bourgeoisie juive romaine, les Sonnino. Tout d'abord Bepy, qui à la sortie de la guerre préfère oublier le « clownesque couple » Mussolini-Hitler pour revenir à une futile existence dans laquelle les femmes, surtout celles de ses amis, occupent beaucoup de place. Il ne comprendra jamais pourquoi son fils cadet Teo, doué et séduisant, choisit d'aller vivre « dans ce pays insensé dénommé Israël ». Heureusement son aîné, Luca, s'inscrit dans la lignée paternelle : manteau en cachemire, Porsche Carrera et fréquentation assidue de la *business class*. Quant à son petit-fils Daniel, le narrateur, issu d'un improbable mariage mixte il est pris dans un insoluble dilemme : « être juif pour les gentils » et « gentil pour les juifs ».



Alessandro Piperno est né en 1972 à Rome. Passionné de Proust, auquel il a consacré son premier essai, *Proust antijuif*, il enseigne la littérature française à l'université Tor Vegata de Rome. En 2005, *Avec les pires intentions*, son premier roman, suscite une polémique en Italie. C'est avec un ton plus grave, mais sans se départir d'une féroce ironie, qu'il écrit *Persécution*, prix du meilleur livre étranger 2011 en France, puis *Inséparables*. Alessandro Piperno est aujourd'hui considéré comme l'un des auteurs majeurs de la Péninsule.

Du même auteur,
chez le même éditeur

Avec les pires intentions, 2006

Proust antijuif, 2007

Persécution, 2011

Inséparables, 2012

Alessandro Piperno

Avec les pires intentions

*Traduit de l'italien
par Fanchita Gonzalez Batlle*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre



Liana Levi

Les amis et les mentors que je devrais remercier pour avoir rendu possible la publication de ce roman sont vraiment trop nombreux. Et c'est la seule raison pour laquelle je m'abstiens de les nommer, me réservant le privilège de leur exprimer ma reconnaissance en privé. Je ne peux m'empêcher toutefois de dire ma gratitude publique à mon maître, Enrico Guaraldo, qui m'a appris à lire et à écrire, et à Giulia Ichino, qui a suivi la rédaction de ce texte avec un soin et une passion contagieux.

Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

À ma petite Emanuela

Quand Dieu vous accorde un don, il vous remet aussi un fouet, et celui-ci est uniquement destiné à l'autoflagellation.
Truman Capote

Céline recommande d'exterminer les juifs comme des bactéries. C'est le médecin qui est en lui, je suppose.
Saul Bellow

Et le World Trade Center qui s'élevait à l'horizon, vers le sud, deux tours siamoises vues sous cet angle, unies au centre par une grue...
Don DeLillo

PREMIÈRE PARTIE

Comment ont vécu les Sonnino

Le Grand siècle de Bepy

Plusieurs heures après avoir encaissé le diagnostic de tumeur à la vessie, Bepy sentit qu'il n'avait aucune échappatoire lorsqu'il sélectionna parmi le nombre infini de questions glaçantes : *Est-ce que je pourrai encore baiser ou est-ce que c'est foutu ?*

Quoiqu'un tel dilemme puisse apparaître comme une inversion pathologique des priorités, le spectre de sa virilité compromise se révéla pour lui, dans cette situation extrême, plus effrayant que l'horreur du néant : sans doute parce que, dans son imaginaire, impuissance et mort coïncidaient, même si la seconde était préférable à la première, ne serait-ce que par le réconfort de l'absence éternelle... Ou alors le saut dans l'obscurité qui avait conduit cet homme prospère à la faillite avait été trop foudroyant pour ne pas entamer l'intégralité de ses émotions.

Mais pourquoi empêcher le funambule du sexe adultère – partisan de la déportation des homosexuels de la moitié du monde dans une île « pour eux tout seuls » – de s'exprimer pleinement ?

Pour la dernière fois, sa bite mûre et hypercompétitive était prête à briller de l'éclat d'une ancienne flamme : Giorgia Di Porto, modiste, et maîtresse semi-clandestine au temps des vaches grasses, allait déchirer l'obscurité des dernières années de Bepy Sonnino.

Tout était tombé à l'eau entre eux le jour où Ada, épouse lunaire de Bepy, à la peau couleur dragée, avait trouvé la modiste de dix-sept ans – aussi espiègle et hautaine que la Catherine Spaak du *Fanfaron* – en train d'uriner sur les moustaches de son conjoint, qui buvait l'ammoniaque dorée avec la gloutonnerie d'un bébé. Le reste est inévitable coup de théâtre : le cri d'horreur d'Ada, l'ordre de renvoyer la petite pute, et l'achat compensatoire d'un collier de corail de Buccellati qui avait consacré la fin de cette relation dissolue.

Seize ans plus tard.

Bepy, qui entre dans une *boutique** élégante pour y acheter l'énième cadeau destiné à son énième protégée, voit la version avachie de Giorgia se diriger vers lui en qualité de première vendeuse et sent monter de son ventre la bouffée reconnaissable entre toutes qui a fait de lui un homme il y a presque cinquante ans.

Et s'il est vrai que cet orange panaché de rouge, de teinture et de vernis est une superbe allégorie de l'automne, s'il est vrai qu'on dirait qu'elle a usé ses vingt dernières années à essayer de ressembler de plus en plus à la caricature d'elle-même, et que la minijupe de cuir et le body léopard ne sont pas les ingrédients les plus indiqués pour une grande fille qui a dépassé d'au moins un lustre la trentaine, quand elle s'écrie : « Monsieur Sonnino ?... » (et avec quel ton respectueux ! quelle mansuétude dénuée d'ironie !) il ne peut pas lui résister.

Giorgia lui sauve la vie.

C'est ce qu'il aime à penser en l'invitant pour une promenade. Et tandis que sa main court cacher la maille filée sur la manche de son cachemire et que son cœur déborde de lave incandescente, Bepy prie le ciel qu'elle ne lui demande pas de l'emmener en voiture, ce serait sordide dans son utilitaire actuelle. Et c'est à cet instant – confronté à son indigence irréfutable – que Bepy Sonnino comprend qu'il a trahi la maxime qui a dirigé sa vie dans les bons et les mauvais jours. *Mieux vaut puer la merde que la pauvreté !* n'a-t-il cessé de se répéter chaque jour depuis cinquante ans, de façon obsessionnelle.

La constatation de sa négligence l'entraîne à exhumer spontanément du cadastre de sa mémoire un des derniers week-ends passés avec Giorgia : quel délice de filer le long de la plage du Forte dans sa Jaguar bleue pain de sucre, avec son tableau de bord en ronce blond miel, en exhibant une maîtresse adolescente devant la foule de ses contemporains verts de jalousie !

Existe-t-il privilège plus viril que provoquer l'envie du monde ?

C'est au nom de cette envie, en signant des chèques en bois, en défiant la férocité des directeurs de banques, en demandant à ses fils et ses belles-filles des prêts impossibles à rembourser, mais surtout en se fiant à sa réputation d'homme inaccessible sculptée dans l'idéal de Giò (c'est ainsi qu'il l'appelle, avec le « o » ouvert, exactement comme autrefois), une Giò vieillie et incroyablement immature, que Bepy lui fait une cour redoutable et obtient sa capitulation, un soir, gagnant ainsi son dernier pari libertin. Mais juste à ce moment-là, par une de ces répétitions qui scandent la vie de cet homme, toujours entre malheur et parodie, son mal se déclare. Et la seule question que Bepy est capable de se poser, absorbé par les courbes impatientes du corps pseudo-affriolant de Giò, est s'il pourra encore la sauter en toute tranquillité après l'intervention éventuelle.

Si personne n'avait blâmé le naturel avec lequel Bepy et Ada Sonnino avaient assimilé le traumatisme de la naissance d'un albinos comme mon père et d'un cinglé comme mon oncle, tous avaient exigé de ces imbattables dans l'art de la sous-estimation une adaptation rapide au krach financier qui, outre qu'il les réduisait à la misère, avait miné le fondement de leur lien extrêmement solide.

Et en effet, tous deux s'en étaient finalement tirés en alternant – dans leur ménage sénile – sourires méthodiques de rancœur et prises de bec qui avaient littéralement fait époque. Comme par exemple le jour où en rentrant chez lui précipitamment Bepy avait annoncé, au comble de l'indignation, qu'il avait vu dans la file d'attente à la caisse d'un supermarché le rabbin Perugia tenant deux énormes boîtes multicolores de panettone.

« Où est-il écrit qu'un rabbin ne peut pas acheter de panettone ?

– Un rabbin doit donner l'exemple...

– Ça ne t'a pas effleuré que ça pouvait être un panettone casher ?

– Ada, je parle sérieusement...

– Trouve-moi une règle – une seule ! – qui interdit à un juif d'acheter un panettone.

– Et pourquoi pas une crèche alors ? Il est écrit quelque part qu'un juif ne peut pas faire la crèche ?

– Qu'est-ce qui te prouve qu'il voulait le manger ?

– Tu crois qu'il l'a acheté comme décoration ? »

(Il est à remarquer que les Sonnino privilégiaient de façon typiquement juive la dimension interrogative, opposée à l'affirmative typiquement chrétienne.)

Ou encore le jour où après le coup de téléphone d'un préposé du cimetière qui nous informait – avant de répandre la nouvelle auprès des organes de presse et de provoquer le rabâchage d'indignation habituel – qu'un voyou, non content de profaner le caveau de famille en le barbouillant de croix gammées, avait soustrait la dépouille minéralisée de mon arrière-grand-père, ce qui restait du vénérable avocat et mélomane Graziaddio Sonnino :

« Pauvre papa !

– Voilà dix ans que tu n'es pas allé le voir...

– Alors je devrais me réjouir qu'on le vole ?

– Qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse ? Il est mort. »

Sans oublier les moments où Bepy se laissait aller à des panégyriques rêveurs des grands artistes de notre siècle : la passion pour l'art contemporain qui frisait chez lui l'idolâtrie réussissait à briser

temporairement les chaînes de son scepticisme, mais semblait le faire tomber dans une syncope de sensualité incompatible avec une attitude compassée qui n'était que trop célèbre.

« Dis-moi, Ada... Si le grand Picasso devait apparaître à cet instant précis... Qu'est-ce que tu lui dirais ? demandait-il en transe.

– Eh bien, je lui demanderais probablement un prêt ! »

Je dois avouer que ma dispute préférée (sans doute parce que j'ai l'honneur d'y interpréter le rôle du témoin de neuf ans abasourdi) est celle où Ada et Bepy trouvent en rentrant chez eux la toute jeune et avenante femme de chambre ukrainienne les cheveux trempés, vêtue du peignoir de grand-mère.

« On peut savoir ce que tu es en train de faire, bon sang ?

– Mais madame, c'est vous qui m'avez ordonné de faire tout ce qu'on fait d'habitude dans une salle de bains.

– Tu te moques de moi ? Je voulais dire que tu dois la nettoyer... »

C'est là que Bepy, poussé par une forme pédante de galanterie, se sent le devoir d'intervenir :

« Ada, nous devons accorder à la petite que ton expression donnait lieu à quelque ambiguïté ! »

On peut se demander si un tel flot de cynisme, avec lequel l'un anéantissait tour à tour les passions de l'autre, n'était pas un moyen de remettre à plus tard le sujet grave qu'ils n'avaient pas eu le courage d'affronter en un demi-siècle de mariage consacré à l'infidélité réciproque et au gaspillage méticuleux de leur argent.

Comme toute allusion était interdite, le rideau tombait sur ce grand drame en cours avant même qu'il ne se déroule sur scène, comme si le monde entier était anesthésié par l'élixir de talc et d'eau de toilette au citron vert dont Bepy s'arrosait l'aine après ses douches matinales. Dans cette famille absurde on avait banni jusqu'à la vague terreur de l'Impondérable, avec toutefois quelques licences rituelles : les angoisses qui torturaient Bepy au cœur de la nuit, dans l'attente du coup de téléphone d'un service public qui lui annoncerait un accident de voiture où un de ses fils avait trouvé la mort, nouvelle qui transformerait d'un coup les hauts et les bas de la vie exemplaire de Bepy Sonnino & famille en ténèbres de souffrance inexprimables. Mais cela au moins leur a été épargné.

Et il fallait les comprendre !

Après une adolescence confortable, ces juifs de la Rome comme il faut, une fois absorbée la dose de frustration érotique que constituaient finalement les lois antisémites de 38, avaient été littéralement contaminés par l'épidémie d'allégresse de l'après-guerre et avaient remplacé – avec quel sens de l'improvisation ! – la terreur de Benito Mussolini et Adolf Hitler par la vénération mimétique pour Clark Gable et Liz Taylor. Comme si l'épouvantable couple clownesque de dictateurs fascistes n'avait jamais existé, comme si dans le cœur de tous les Bepy italiens il avait été enterré avec les carcasses indifférenciées des centaines de parents déportés : la nuée de cousins, beaux-frères, sœurs, beaux-parents et neveux dont les restes allaient pouvoir remplir désormais deux sacs poubelles, dont il était strictement interdit de parler et dont la fin était une honte cachée. Rayés de la mémoire de leurs familles survivantes avant même que de la surface de la terre ; comme si leurs guenilles et leur maigreur infernales, leur mort sans identité, rapportées en détail par ces horribles photos noir et blanc, étaient inadaptées à l'argenterie étincelante et à la gaïté étourdissante des cocktails de ces années fantastiques. Ou comme si cette folie de cruauté diabolique qui s'était abattue sur les Naufragés autorisait chez les Rescapés un anticonformisme désinvolte. Était-ce la raison, et la seule, pour laquelle tout individu dans le milieu de Bepy et Ada se sentait le droit de violer les principes bourgeois, de faire des avances sexuelles à la femme de son meilleur ami ou à la fille mineure de son collègue le plus cher ?

À l'évidence, l'enfer avait aboli l'interdit. Si ce refoulement collectif n'avait pas existé, comment aurait fait grand-mère Ada – dont les nazis avaient anéanti les deux jeunes cousines et une douzaine d'autres parents par alliance (même si en famille on préférait par délicatesse employer l'euphémisme

« emmené ») – pour assister avec autant d’émotion au dessèchement de ses hortensias à la fin de chaque été ?

Rien d’étonnant, au fond : Bepy et Ada se sentaient créditeurs. Voilà tout. D’ordinaire, ceux qui ont risqué leur peau développent après le traumatisme une circonspection déguisée en cauchemar nocturne ou en pressentiment diurne. Les Sonnino, eux, s’étaient attribué une immunité plénière spéciale, soutenue à la fois par la conviction que celui qui a eu le courage de traverser une catastrophe aussi énorme est outillé pour surmonter les suivantes, forcément mineures, et par la conscience du droit à la réparation, garanti par n’importe quelle religion monothéiste et par toute jurisprudence libérale (si manifestement en contradiction avec les lois du destin des hommes). L’Histoire allait leur montrer qu’il vaut mieux être traqués par les nazis à vingt-cinq ans avec l’espoir de s’en sortir plutôt que se retrouver sans un sou à soixante face à la désapprobation générale, au sein d’une démocratie occidentale cruellement indifférente.

Frivolité, sarcasme, effronterie, tendance au sophisme, aux faux-fuyants et au dépassement de crédit, imprudence, incapacité d’évaluer l’effet de ses actes, prodigalité, obsession sexuelle, désintérêt pour le point de vue d’autrui, réticence à reconnaître ses torts, force de caractère affichée qui n’est que faiblesse, et surtout une variété particulière d’optimisme qui confine à l’irresponsabilité : ce n’est là qu’une dose infime du mélange avec lequel ils ont l’habitude de vous flouer et vous mettent le dos au mur, le microbe avec lequel ils intoxiquent votre organisme, mais aussi la cocaïne avec laquelle ils vous font planer. Et si seulement, de mon côté, j’avais trouvé le courage de les mettre devant leurs responsabilités, si seulement j’avais eu l’impertinence (dont j’étais tellement dépour vu à l’aube de ma puberté) de les sommer : « Je vous en prie, je vous en conjure, vous ne pensez pas qu’il est temps de reconnaître vos torts ? Et de regarder la réalité en face ? » je suis sûr qu’ils m’auraient regardé avec mépris pour me casser aussitôt après avec une plaisanterie philosophique du genre : « Le jeune monsieur est prié de donner une définition de *réalité* ! »

N’était-ce pas précisément grâce à ce relativisme totalisant que Bepy avait réussi à persuader, presque trente ans plus tôt, ce caprice de la nature qu’était mon père de considérer sa condition d’albinos comme une occasion unique de se distinguer ? comme la marque de sa future personnalité ?

Le succès imprévisible de l’éducation de Bepy sur mon père – que personne ne devait lui reconnaître par la suite – provenait du renversement délibéré de tout modèle pédagogique : Bepy avait choisi de magnifier les différences et les fausses notes chez son petit premier-né phosphorescent. Et à force de lui répéter : « Tu es unique, ex-tra-or-di-nai-re, tu as des cheveux de martien et une peau d’ours polaire... » il avait assisté, non sans orgueil, à la transformation de cet organisme si précocement déformé en un être solide. On peut dire que le coup de génie de Bepy a consisté à détourner l’attention du petit Luca de l’excentricité de son aspect ridicule en la dirigeant vers la perfection formelle : pas question d’avoir de la poussière sur ses chaussures, de déranger le pli de son pantalon, de barrer le chemin à une dame, de se laisser vaincre dialectiquement ou de faire mauvaise figure en athlétisme. Car le plus important est de retenir que rien ne l’est assez pour mériter la participation de nos émotions ou pour entamer notre bien-être matériel. Il faut donc parler, parler sans cesse, ne pas se taire pour écouter, ne pas écouter afin de ne pas se taire, acquérir le don du dernier mot, de la répartie inoubliable.

La mémoire m’a sans doute joué un tour en transformant Bepy en un guide de bonne conduite pour vivre au maximum avec le minimum d’effort.

Prenons l’exemple du jour où grand-père, pendant des vacances au Cristallo de Cortina, après un petit déjeuner somptueux dans sa chambre – avec toute l’éblouissante quincaillerie hôtelière à laquelle il ne sait pas renoncer – nous enferme dans les toilettes, mon frère Lorenzo et moi, pas encore adolescents, pour nous faire déféquer et où, irrité par nos protestations (« Mais si ça ne vient pas ? ») il nous gronde : « Je m’en fiche.

– S’il te plaît, grand-père, ouvre la porte.

– Je vous interdis de tirer la chasse, je veux voir ! C’est une question d’ordre mental ! »

Eh bien, il nous montre seulement qu’une certaine rigueur militaire est le meilleur remède contre les simagrées puérides de notre génération et de notre époque.

Bepy est fou, excessif, mais c’est aussi un as dans l’art de la raillerie et de la dissimulation. Une créature forgée par vingt ans de fascisme adoucie par une overdose de causticité et d’humour républicain, une vivante contradiction à laquelle on peut tout reprocher, sauf de n’avoir pas été rigoureusement fidèle à elle-même.

Tout comme des siècles plus tôt, lorsque Teo, son fils cadet, à dix-huit ans à peine, avait décidé de faire un petit boulot d’été pour se payer une psychothérapeute jungienne qui puisse l’aider à considérer son désir d’émigrer en Israël non plus comme une manifestation de haine œdipienne ou antipatriotique, mais comme une aspiration « adulte » (ce qualificatif émouvait les Sonnino aux larmes) à imprimer un tournant à son existence... Même à cette occasion, pour s’opposer à son fils, Bepy avait eu recours à son cynisme hors pair :

« À quoi bon une analyse ? Tu n’en as pas marre de ces conneries ? À moins que tu n’aies trouvé un moyen institutionnel de raconter tes baisés à une dame. Auquel cas tu aurais mon approbation.

– Arrête, s’il te plaît, laisse-moi tranquille...

– Je suis sérieux. En Israël il fait une chaleur d’enfer. Il n’y a pas d’eau. Giordi Spizzichino me disait que les stations de dessalement tombent en panne tous les trois jours en moyenne. Tu ne peux pas te doucher tous les soirs. Et tu sais bien que ces juifs font une cuisine épouvantable. Tu sais que Rachele Loewenthal a une dysenterie chronique depuis qu’elle vit à Haïfa ? »

Je vous présente Bepy : une canaille dont l’empirisme involontaire s’exprimait toujours dans les cas personnels. Il tirait de son chapeau toute une bande d’amis et de parents – tous avec des noms improbables – qui avaient fait, eu, risqué, essayé ce que toi, petit garçon naïf, tu étais sur le point d’expérimenter, dépourvu de cette bouée affective sublime que tous les parents appellent l’expérience, et dépassé par ton sentimentalisme.

« J’ai dé-dé-dé-ci-ci-cidé, a bégayé Teo comme s’il voulait mitrailler son père de syllabes.

– Mais non tu n’as pas *dé-dé-dé-cidé*, a répondu Bepy en le singeant impunément. On ne décide pas comme ça. On réfléchit, et on décide ensuite. Tu sais ce qu’il te faut, mon petit ?

– Beepyyyy... Je t’en priiie... ne le dis paaas...

– Une partie de tennis, une friction à l’eau de Cologne et, pour terminer, une bonne baise...

– Inutile, papa !... Je t’ai dit que... s’entêtait Teo d’une voix sifflante qui tremblait, parce qu’il n’était pas habitué à contredire son père et ne savait pas parler sérieusement, bien qu’il ait étudié toute sa vie pour apprendre à faire soit l’un soit l’autre.

– Au Cercle, cette année, il y a un tas de délicieuses nouvelles inscrites : ça tombe bien. Si tu te calmes, si tu fais un brin de toilette, si tu t’habilles bien, et surtout si tu écoutes papa, je t’assure que pour ce soir...

– Arrête, Bepy... Pour toi, il n’existe donc pas *autre chose* ?

– Non seulement il n’existe pas *autre chose*, mais je me méfie de tous ces *fermés*¹ frustrés qui vantent les merveilles de l’*autre chose*...

– Il se trouve qu’en ce moment précis de ma vie il n’y a strictement que cet *autre chose* qui m’intéresse...

– Il se trouve que je m’en fous. Tu ne partiras pas ! Donne-moi au moins une raison, nom de Dieu ! s’exclame le vieux, furieux, en constatant l’inefficacité de ses arguments. Tu le sais, Teo, je suis horriblement raisonnable. J’ai besoin d’un pourquoi. Si tu me donnes ce putain de pourquoi, tu peux même aller en Australie si ça te chante. Ou sur la Lune avec Armstrong. »

Mauvaise question. Interrogation rhétorique. La réponse est là, sous nos yeux : dans la chemise bleue ouverte sur la forêt frisée de la poitrine de Bepy, dans l'insolence de ses biceps, dans la splendeur aquatique de son sourire, dans cette peau qui sent le café grillé et le chlore, dans son assurance inoxydable, dans le pansexualisme naïf qui le travaille, dans ce corps qui ne cesse de crier : « J'ai réussi. Je connais la recette de la vie... » En effet, pourquoi chercher ailleurs ? La réponse est facile. C'est lui la réponse que nous cherchons. Lui, le Père, et Luca, son émissaire masqué, son *bekhor*². Le voilà, grand-père, ton putain de pourquoi.

Sans oublier pour autant que cette démonstration brutale d'insensibilité est avant tout stratégique : c'est le mécanisme d'autojustification que tout père pris en flagrant délit de mauvaise foi met en route pour se défendre de la corvée que certains charlatans illustres appellent le sentiment de culpabilité ; c'est le moyen expéditif d'éluder une dure vérité : qui d'autre que lui, le Père, par son machisme et son extraordinaire réussite, encore que celle-ci soit temporaire, est responsable du malheur et de l'inadaptation de son fils cadet ? Qui, à la fin des années cinquante, a transformé ce morveux souriant, toujours à la recherche de disques introuvables d'Eddie Cochran ou de Jerry Lee Lewis en un grand dadaïste blême, incapable de se trouver autrement que dans le sentiment religieux et le désir de s'enfuir en Israël ?

(Mais n'est-ce pas là une autre façon de s'empêtrer dans la boue la plus vaseuse du xx^e siècle ? Vous n'en avez pas assez des fautes des pères ? Ou de la colère des fils, sans parler de leurs repentirs tardifs ? Vous n'êtes pas saturés de conflits de générations ? Lui, Bepy, ne se sent responsable de rien. Il ne veut pas d'histoires. Après tout, la vie est simple. *Les nazis voulaient me tuer pour des raisons que je ne connais toujours pas. Je m'en suis tiré. Et suffisamment jeune pour recommencer au début. Ne me demandez ni comment ni pourquoi. Je ne suis pas un type qui a des réponses toutes prêtes. Je crierai mon bonheur. Je sanctifierai ma bonne foi. Je gratifierai matériellement ma progéniture. Ensuite ce sera son tour.*)

Mais on ne peut pas dire que ce cynisme permet à Bepy de soulager sa conscience à peu de frais. Au contraire. C'est une opération coûteuse pour un esprit si naturellement enclin à la subtilité indulgente. Il a simplement choisi son camp : vive la simplification, vive l'aridité sentimentale. (Trouvez-moi quelqu'un qui résiste au charme de ses propres slogans, qui ne tombe pas furieusement amoureux de sa vision du monde.) Bepy est né pour simplifier. Il ne comprend pas – et il n'y parviendra pas, même à la fin – que la légèreté est parfois l'antichambre de l'indifférence. Et l'indifférence, à son tour, le viatique pour le désastre.

Par ailleurs, à la fin, pour les époux Sonnino immoralistes et jouisseurs – avec toute leur légèreté et toute cette rhétorique pourrie de la légèreté – la vie se révèle une mauvaise affaire. Mais sans qu'ils lui donnent la satisfaction d'un honnête repentir.

Car les Sonnino – il est bon de ne pas l'oublier – sont allergiques à l'intériorité.

C'est le docteur Limentani – chirurgien de l'Hôpital israélite, cousin de Bepy au deuxième degré ainsi que son partenaire au tennis dans les doubles du dimanche matin aux Canottieri Lazio – qui l'a mis le premier en garde et a entraîné ses proches à le persuader en chœur que l'essentiel est de sauver sa peau. Et comme on sait, le tact est une denrée rare chez les Sonnino :

« L'opération est indispensable, nous avons peut-être pris les choses à temps... »

– Des risques ?

– Le risque est total !

– Mais non, allons... Tu sais ce que je veux dire... L'impuissance ?

– Seigneur, Bepy, c'est la chose la plus grave qui te soit arrivée.

– Je t'ai demandé s'il y a un risque.

– Et je t'ai répondu que oui. Il y a mille risques...

– Alors non !

– Arrête, Giuseppe, cette fois ça n'est pas une plaisanterie...

– Non.

– Tu comprends que c'est une folie ? Un suicide ?... Les choses changent, il faut seulement... Et puis ça n'est pas du tout certain que...

– Non !

– Tu penses toujours avec ta queue ! »

Bepy choisit de mourir : sa silhouette fond lentement, ses muscles se liquéfient comme une glace au soleil. Giorgia disparaît dans le magma d'un désir insatiable, pendant qu'Ada recommence pour l'énième fois à s'occuper de lui.

Désormais, Bepy n'est même plus l'ombre du macho vieilli qui me demandait (à moi, son petit-fils de douze ans) de lui montrer mes organes génitaux pour qu'il en vérifie l'aptitude à de futures batailles érotiques. Sa figure presque entièrement recouverte d'une barbe hirsute et ses yeux allumés par la morphine lui confèrent une aura ascétique manifestement en contradiction avec sa nature et son histoire. En effet, le visage de Bepy, à quelques longueurs de la mort, est une superbe contrefaçon du mysticisme. Pour Bepy, c'est comme si le monde extérieur tendait à l'uniformité progressive. En nous percevant raréfiés et interchangeable, c'est comme s'il creusait sa tombe en lui : il n'a jamais été aussi renfermé, le regard vitreux qu'il nous adresse ne paraît pas déformé par les préjugés. Pour lui, désormais, ma grand-mère, ma mère, mon père, la dame philippine qui le soigne, jusqu'à ses visions apocalyptiques, tout comme cette boule noir jais qui va bientôt le phagocyter, sont une seule et même chose, des émissaires du chaos laiteux en quoi s'est transformé le monde.

Il gît dans la chambre de son domicile hypothéqué du quartier des Parioli (où il a déménagé après la faillite et la brève parenthèse américaine) qui conserve un semblant de distinction à peine entamé par un drap élimé ou une tasse ébréchée, tout aussi exaspérants pour ma grand-mère que l'extinction inexorable de son mari. Du fond de son lit, réfractaire à l'idée de n'avoir pas d'issue, même si sa chambre ressemble à une pharmacie, bourrée comme elle est de boîtes de médicaments (de l'aspirine inoffensive aux analgésiques les plus lourds), il ne fait que répéter des phrases telles que : « Demain, si je me sens mieux... » sans se soucier de les terminer. Ou bien il fixe d'un air songeur les fesses michelangelesques de ma nounou cap-verdienne pour se laisser aller à des commentaires rêveurs : « Alors c'est ça le paradis. » Ou encore, s'adressant à sa femme, indifférent à notre présence, ou peut-être excité par elle : « Dis-le que tu n'as jamais joui avec personne comme avec ton Bepy... » Même si Giorgia reste la seule véritable protagoniste de son délire, avec une référence particulière à cette inoubliable « pipe de 1979 ». La pipe d'une adolescente amoureuse à un homme de cinquante ans qui va connaître la honte de la faillite et de l'exil.

C'est curieux : l'obscénité n'a jamais été son fort. Le sexe, oui, mais l'obscénité, jamais. À présent, au contraire – peut-être parce que son cerveau est incapable d'abriter l'idée de sa non-existence imminente, ou d'intégrer une notion difficile telle que l'absence-d'un-avenir-possible – il semble avoir trouvé une fuite dans l'obscène. Comment notre Bepy, ennemi personnel de la trivialité, qui nous a appris à l'éviter, peut-il s'y abandonner avec une incontinence verbale abominable au moment le plus grave de sa vie ? Le fait est que l'homme le plus sain du monde n'a jamais pensé à la mort autrement que comme une hypothèse abstraite réservée aux « autres » : et ces divagations graveleuses, que le professeur Limentani met avec un empirisme laïque et une compassion juive sur le compte du Tangesic, semblent plutôt le signe qu'un cerveau refuse de s'accepter mourant, une sorte de dégénérescence pathologique de son habituel optimisme délirant ou, si vous préférez, de la lâcheté endémique de notre Bepy : si tu ne peux pas changer une chose, efface-la. Efface, Bepy, pendant qu'il est temps. N'est-ce pas ce qui a toujours fait ta force ? Ton secret le plus invouable ?

Voilà pourquoi, malgré les douleurs et les difficultés déclarées de son état, il continue de s'asperger les joues et les cheveux d'eau de toilette, de la même façon touchante et irréfléchie dont il persévérerait dans ses habitudes de luxe et ses achats irresponsables juste après sa débâcle financière. Comme si une partie de son corps et de son intelligence avait du mal à enregistrer cette situation insupportable ou comme si elle réclamait une illusion de normalité.

Dorénavant, Bepy ne s'occupe que de son corps, de ses troubles physiologiques, comme si celui-ci était devenu la totalité de la planète, comme s'il était constitué de vallées, de hauts plateaux, de montagnes et d'océans : Bepy susurre de temps en temps en recourant à une terminologie médicale exagérée « je dois uriner », ou « je dois déféquer », comme s'il annonçait l'arrivée d'un tremblement de terre ou d'une inondation. On dirait qu'à présent que les jours de son corps sont comptés, à présent que le fardeau de sa chair pèse davantage que l'univers, que son corps est devenu fou, qu'il ne répond qu'à lui-même, à présent que le grand Bepy a remplacé son inimitable parfum d'eau de toilette au citron vert et de cigare toscan par ces miasmes épiciés de selles malades, il découvre tout à coup que rien d'autre n'a jamais existé que son corps, uniquement son corps.

Les dernières paroles d'Ada Sonnino ont été prononcées peu de jours avant sa mort, à l'occasion de notre promenade dominicale dans le centre : un échantillon d'incorrection digne d'un libertin du XVIII^e siècle, d'autant plus excentrique si l'on considère qu'il provenait d'une octogénaire extrêmement chic qui semblait avoir caché le secret de sa beauté d'enfant et de son charme de femme mûre dans une perle solitaire qui brillait à son cou, attachée à un fil invisible d'or blanc. À cette époque, l'artériosclérose lui avait détruit le cerveau. La seule activité cérébrale accordée à la vieille femme amaigrie, autrefois la jeune fille la plus exquise de la communauté juive romaine, avec la finesse de son nez égyptien et sa chevelure aile de corbeau, était la déclinaison ininterrompue des noms des magasins, tout comme l'érotomanie qui les avait consumés toute leur vie, elle et son conjoint, s'était sublimée quarante ans plus tard en une forme verbale imprévue. Était-ce la façon dont son cerveau, bourré de souvenirs éblouissants et dramatiques, essayait d'échapper à lui-même ? La version sénile de sa stratégie continuelle de la dissimulation ? Un monument à l'Oubli de son vivant ? Allez savoir. Et pourtant ce trouble circulatoire qui l'avait conduite au radotage permettait parfois, dans une sorte d'épiphanie métaphysique, de petites gouttes de sagesse. On ne savait jamais s'il fallait les considérer comme le fruit de la mémoire photographique de certains esprits malades qui répètent des phrases très anciennes, ou plutôt comme un retour temporaire à la raison, prélude à une rechute dans le noir.

Finalement, qui est cette femme ? Cette vieille dame qui dans la pagaille de la via Condotti s'agrippe à mon bras comme si elle n'avait rien d'autre ? Se peut-il que ce paquet d'os tremblants soit tout ce qui reste de la jeune fille ravissante qui a ruiné son mari, comme tout le monde le dit ? Celle à laquelle Bepy ne savait rien refuser ? Est-il vrai que Bepy achetait son silence ? Que Bepy était le jouet de la mégalomanie de cette dame ? A-t-elle été responsable de l'ascension et de la débâcle de Notre seigneur et maître ? La veuve noire ? Est-ce elle que nous cherchons depuis le début de cette enquête ? Elle qui mérite d'être accusée de tout ? Personne n'a oublié que peu avant le départ de son mari pour les États-Unis, en proie à une crise d'hystérie, incapable d'accepter que sa vie princière soit partie en fumée pour toujours, atterrée par l'éventualité que la funeste nouvelle parvienne à ses « amies de bridge » de la via Paisiello, glacée à l'idée qu'elles puissent en sourire comme elle avait souri mille fois des malheurs des autres, elle a refusé de rendre les fourrures tout juste achetées par son mari et pas encore payées. Mon père les lui a arrachées des mains, comme pour lui faire comprendre que les bonnes manières des riches avaient cédé la place à la violence des nouveaux indigents.

Eh bien, j'ai été impressionné quand Ada Sonnino, en me regardant avec ses yeux fous, après avoir lu à haute voix toutes les enseignes de la via del Babuino et prête à recommencer avec celle de la via Condotti m'a dit, tel un oracle :

« Daniel, si un jour ta chérie devait te trouver au lit avec une autre, dis-lui que tu dormais, que tu ne sais pas comment cette salope a atterri sur ton matelas, nie l'évidence. Les femmes ne veulent qu'entendre des mensonges... »

Je sais que ce n'est pas le commentaire le plus édifiant que l'on puisse attendre d'une grand-mère qui a un pied dans la tombe. Je sais bien qu'il y en aura pour juger un tel point de vue arriéré et dégradant pour une femme. Il n'a rien de la Journée de la femme, d'un collectif du droit des femmes ou d'un magazine féministe. C'est pourtant un cadre qui nous sert à comprendre comment le lien mystérieusement indissoluble entre Bepy et Ada a continué à se nourrir, après sa mort à Lui, de son vague sentiment de culpabilité à Elle, seule survivante : regrets et remords d'une femme devenue gâteuse, comme par exemple de n'avoir pas réussi à persuader son mari de l'absolue nécessité d'une opération de la vessie. Comment avait-elle pu permettre à ce malheureux de s'immoler sur l'autel de son insupportable machisme ? Pourquoi avait-elle laissé se dessécher ce corps viril, couvert d'une couche de peau rêche et dure comme du cuir, qui l'avait tant excitée depuis le temps lointain où ils s'étaient rencontrés et unis en pleine guerre raciale, bénis par les bombes amies des « Alliés » ?

Pour la dernière fois, non seulement Bepy avait affronté l'heure suprême sans se laisser gagner par la tristesse ou par l'aridité stupide des Problèmes Fondamentaux, mais il avait presque réussi à nous persuader que la virilité était un bien digne qu'on lui sacrifie sa vie.

[1.](#) En argot judéo-romain, terme de dérision s'appliquant aux non-juifs par allusion au fait qu'ils ne sont pas circoncis.

[2.](#) En hébreu, premier enfant mâle.

On n'a jamais vu de cadavre aussi chic

Nain en costume noir, chuchote au fond de moi une voix aussi persuasive que la présentatrice d'un défilé de mode : calotte bleu nuit et lunettes de soleil volées à ma mère, bien qu'elles ne soient pas correctives, parce qu'elles font très « enterrement américain ». Je suis presque beau dans mon blazer Brooks taille junior, avec mon accablement étudié et la mèche blonde provisoire qui me caresse le front.

L'incroyable rabbin Perugia donne le départ du rituel sans préambule. Il a l'air ennuyé. Ses lèvres remuent à peine. Il donne l'impression que les mots lui viennent comme une prière apprise par cœur. Que tout en connaissant l'hébreu il ne le comprend pas, ou qu'il ne l'entend plus depuis des siècles.

Mais voici que s'avance, avec la lenteur d'un char funèbre, une Mercedes 500 noire lavée de frais qui s'arrête à la hauteur du groupe sombre, sur le terre-plein en face de la triste chapelle du cimetière juif. On voit en descendre, telle une star de cinéma, Giovanni Cittadini (Nanni pour les intimes), ami de toujours et associé escroqué de Bepy : vêtu de gris foncé, une ombre de consternation voilant son regard habituellement clair. Il s'agit d'un magnifique homme de soixante-cinq ans qui sent le camphre et le jasmin ; d'une grande girafe articulée qui, si on ne connaissait pas sa chasteté proverbiale, pourrait passer pour un homo honteux (une de ces homosexualités contenues qui se traduisent par une misogynie agacée). Lui aussi porte la calotte, hommage non requis aux Juifs Perfides, avec un effet comique assuré. Contradiction ambulante, sa silhouette n'a rien de juive, elle est trop dégingandée, trop assurée. Escorté de deux petits éphèbes au sexe indéchiffrable habillés en austères *garçons d'honneur**, il passe en revue la veuve, le fils aîné, le cadet, les petits-enfants et la suite en une kyrielle de civilités. Maintenant qu'il me regarde fixement dans les yeux avec l'intensité de celui qui a beaucoup à dire, je comprends enfin qu'il n'a rien à me dire. Il se déhanche en rajustant sans cesse les poignets de sa chemise blanche et ses boutons de manchettes comme s'il se croyait la véritable vedette du *rendez-vous** funèbre, en lieu et place du mort.

C'est surprenant de le voir aux obsèques de l'homme indigne qui, à en croire ce qu'on chuchote, lui a volé énormément d'argent. *Il lui a donc pardonné ?* se demande-t-on alentour. Non seulement Nanni, dans sa grandeur, s'est dépensé pour la famille de Bepy, pour la tirer d'affaire et lui rendre une vie digne, mais il trouve encore la générosité de participer à l'enterrement de son ex-ami, ce voyou qui a osé essayer avec Sofia, sa superbe épouse de sang bleu. Comment Nanni le Magnanime a-t-il réussi à pardonner à Bepy l'Irrémisible ? Les motifs de ressentiment légitimes ou non que le Magnanime fait valoir à l'égard de l'Irrémisible ne manquent pas. Et cette fois-ci les affaires n'ont rien à y voir, pas plus que la loyauté entre amis de toujours. Il reste diverses histoires en suspens que Nanni, avec toute sa bonhomie, n'a pas encore effacées. Une surtout : Giorgia, la sublime modiste de dix-sept ans. Non que Nanni en ait été amoureux. Une toquade, un transport soudain, c'est tout. Ces choses qui arrivent à un quadragénaire tout d'une pièce comme Nanni après une vie de bons et loyaux services conjugaux. L'intérêt pour une créature ravissante. Rien de plus. Disons que Nanni aimait parler, jouer au galant, imaginer chaque jour un nouveau truc pour la faire rire. Ça n'est pas merveilleux de voir rire une fille ? Disons qu'il avait retrouvé le goût de prendre sa douche le matin et de passer un quart d'heure à choisir une cravate. Disons que pendant quelque temps il avait été impatient d'arriver à son bureau pour vérifier si sa rencontre avec cette petite lui provoquait la même altération légère de la respiration que la veille... En résumé, et compte tenu de ces prémisses, il est plausible que le petit scandale familial qui a impliqué

Bepy et la jeune modiste – la découverte traumatisante par Ada de la relation dissolue de son conjoint à base de week-ends balnéaires et de parties de pipi – ait indisposé Nanni et l’ait fait se sentir comme un crétin. Ça n’a pas dû être facile pour un type orgueilleux comme lui, et aussi puritain, d’accepter l’idée qu’au moment où il commençait à peine à s’interroger sur l’opportunité de l’inviter à déjeuner au restaurant Bepy la baisait depuis plus d’un mois. *Une mineure, vous comprenez ? Une mineure. Ma toute petite...*

Et pourtant, cet archange – allons, un homme aussi distingué ! – est quand même venu. Il est parmi nous à l’enterrement. Il a même l’air ému. Et en signe de détente diplomatique supplémentaire il a amené avec lui ses petits-enfants blonds en manteaux gris identiques dont les boutons de nacre font penser à des surfaces arctiques scintillantes : deux créatures d’une abstraction tellement angélique que j’ai envie de baisser les yeux comme si, au lieu de l’enterrement de mon grand-père, je voyais le spectacle de ma dégradation humaine. Je m’aperçois finalement qu’il s’agit d’un garçon et d’une fille.

C’est comme si l’apparition de l’aryen déguisé en juif et des deux chérubins avait confirmé dans l’assistance – parents proches ou amis lointains – l’idée que ce salaud de Bepy est mort au bon moment, au sommet de sa honte, assez jeune pour susciter la pitié apaisante, mais pas pour qu’on puisse lui pardonner toutes ses dépravations passées. Bepy était un de ces tempéraments capables de trouver une harmonie complète dans l’effervescence de la jeunesse. Durant la galopade fulgurante qu’a été son existence, il a déjà parcouru les étapes significatives vers l’abjection. Pourquoi jouer les prolongations ?

Bepy n’est pas né pour vivre d’expédients, courir derrière des domestiques et des secrétaires, en tirer quelques pièces comme il l’a fait ces dernières années. C’est un personnage charismatique qui a besoin d’une scène. Nous voulons fermer les yeux et le voir en smoking blanc, l’air inspiré, ses moustaches dorées et son sourire insolent aux larges incisives à la Clark Gable, en train de savourer une coupe de champagne sur le pont du *Michelangelo* aux côtés de sa femme et de toute l’audacieuse bande de jouisseurs, à la conquête de New York ! Alors bénie soit la mort du scélérat. Oui, mort au bon moment. Il n’était pas homme à déformer ses vestes avec un début de bosse de la sénescence. Ni à supporter stoïquement les petits ennuis de santé et les handicaps psychomoteurs. Il faut dire que, comme beaucoup le soutiennent, sa vie aurait été encore plus parfaite (pour un créateur de mythes) si seulement il s’était suicidé quelques années plus tôt, à l’époque de sa faillite. Le finale dégradant des cinq dernières années, celles de la ruine et de l’indignité, était déjà un surplus vulgaire, œuvre de quelque artiste décadent et dépourvu de talent. S’imaginer que Bepy aurait pu tolérer la vieillesse, la laide, celle de la surdité, des lubies, des souvenirs, celle du pas fatigué et des jambes tremblantes et écartées par l’incontinence prostatique, non. Elle n’était pas pour Bepy Sonnino. Jamais mort n’est venue plus miséricordieusement à point. En témoigne l’émotion des assistants, tournée vers ce qu’il a été et non ce qu’il aurait pu être encore.

Pour la famille c’est une libération. Sans aucun doute. On dirait que tous regardent ses fils et ses petits-enfants en pensant aux déboires que leur a causés l’Iconoclaste, qui après avoir construit et consolidé pendant toute une vie une honorabilité estimable a tout foiré en deux mois. Ce krach financier dont on a beaucoup parlé dans le milieu du textile au début des années quatre-vingt. Qui ne connaît cette histoire qui a consacré mon père, Luca Sonnino, comme le héros involontaire d’une épopée bien à nous, comme un Buddenbrook juif de la fin du millénaire ?

À vingt-trois ans, lorsqu’il abandonne l’ingénierie, étourdi par la promesse d’« argent facile », Luca est un de ces rejetons de la bonne bourgeoisie juive qui se mettent en colère s’ils ne trouvent pas en entrant le matin dans leur bureau une rose fraîche dans un verre de cristal. À cette époque-là, Bepy est encore son héros incontesté : un bonimenteur aux mains et à la langue d’illusionniste, un homme dont le contraste entre ses vêtements immanquablement couleur glacier et le bronzage permanent de son visage

suffit pour vous ensorceler. C'est un jeu d'enfant pour lui – doué de capacités de séduction audacieuses – que de promettre un avenir de griseries. Jusque-là, Bepy n'a pas seulement été la référence idéale – qui donc a soustrait mon père au cilice de la différence ? – mais aussi le garant de débordements. C'est normal de l'écouter, de se laisser pénétrer par la qualité persuasive de ce sourire prometteur.

Mais lorsque Bepy, en proie à des idiosyncrasies imprévisibles déguisées en splendeurs napoléoniennes, fiche tout par terre – rien à voir avec la Récession derrière laquelle il se cachera bientôt ! –, s'endettant jusqu'à l'invraisemblable et escroquant amis et ennemis, Luca est un trentenaire gâté. Pour Bepy, c'est la banqueroute et le risque d'emprisonnement imminent. Le château de cartes des Sonnino s'est écroulé. Parmi ses amis, il y a ceux qui exultent discrètement (*Ils se donnaient de tels airs !*), ceux qui disparaissent, ceux qui interprètent les faits comme un avertissement du Tout-Puissant : combien de temps encore allait-Il permettre à un quelconque Bepy Sonnino de Le défier avec une telle impudence ?

Mais Bepy n'a pas de temps pour l'autocommisération. Il a mis au point une centaine d'escroqueries, il est traqué par des carabiniers, des financiers, des syndics de faillite, probablement aussi des minables mal intentionnés à la solde de quelque usurier furieux, et par Dieu sait qui d'autre. Il ne lui reste que la fuite immédiate aux États-Unis. Du jour au lendemain il achète en effet un billet d'avion pour New York (en Concorde, naturellement : la fuite aussi exige ses aises) avec les derniers sous extorqués à ma mère en l'emboinant, et il s'envole vers Angelo, son frère cadet, qui a ouvert après la guerre un restaurant judéo-romain au cœur de Manhattan. Da Angelino : un endroit charmant dont la mythologie (ou la mythomanie ?) familiale assure qu'il est fréquenté par Frank Sinatra, Sammy Davis Jr., Barbra Streisand et beaucoup d'autres. Sur un mur, une photo qui date de 59 (année de l'inauguration) montre Marilyn Monroe, un sourire modeste, dans les bras de l'ineffable Arthur Miller pour une des dernières fois. Spécialités de la maison : courgettes marinées, artichauts à la juive, croquettes au céleri, mozzarella à l'impériale, chianti rigoureusement casher, sur fond de vieux airs italiens qui croisent des mélodies de violons nostalgiques de certains romans d'Isaac B. Singer. En déménageant sur les rives de l'Hudson, le cirque équestre de Bepy, son parc d'attractions, change seulement de domicile ; la teneur et le menu n'ont pas varié : croquettes d'amoralisme et de superficialité à la sauce de mégalomanie juive.

Mais essayons d'imaginer plutôt la tempête qui emporte mon père, de ce côté-ci de l'Océan, à trente-six ans à peine (merde, trois de plus que moi aujourd'hui !). Les échos d'une vie riche de clinquant et de possibilités qui semblent narguer à titre posthume les restrictions actuelles.

Notre maison, dans les jours qui suivent le cataclysme, semble s'être transformée en organisme de bienfaisance ; Bepy a eu l'impudence de nous téléphoner (en PCV) : « Tout va bien, ne vous inquiétez pas pour moi. C'est formidable ici ! »

Nous inquiéter ? Pour lui ? Nous avons bien entendu ? Il est devenu fou ? À ce moment-là, Bepy a encore l'insolence de demander qu'on lui expédie son smoking d'été. (*Excusez-moi, les enfants, mais ici on ne peut pas vivre sans costume de soirée ! Et avec celui en laine on crève de chaud...*)

Mon père l'injurie. Oui, pour la première fois il injurie son héros. Une injure longue de milliers de kilomètres traverse l'Atlantique en un clin d'œil ! Mon père crie en se réfugiant dans la coquille réconfortante de l'autocompassion : tu ne comprends donc pas la vie que nous menons ici, espèce de salaud ? Tous les jours un nouveau créancier... Nous sommes assiégés : tapissiers, joailliers, fourreurs, tailleurs, concessionnaires de voitures, jusqu'au bar à côté du magasin. Tous ces commerçants qui t'ont cru, tous ces gens importants qui t'ont fait crédit font maintenant la queue en exhibant des factures pharaoniques.

C'est exactement ce qui se passe : chaque fois que le téléphone sonne et qu'une voix glaciale demande à parler à Bepy, Luca frissonne. Il sait qu'il devra tergiverser, inventer des bobards ou éluder la vérité, qu'il devra calmer la colère d'un interlocuteur que le seul fait d'être créancier autorisera à se

montrer grossier. Comment en sommes-nous arrivés là ? On dirait que l'humanité tout entière a un compte à régler avec Bepy. Y compris des créanciers invraisemblables qui apportent une touche d'opérette à ses turpitudes. Un jour se présente carrément Johanna, domestique capverdienne, amie de ma nounou, créole au physique tonique de danseuse de revue. Elle a perdu son mari camionneur dans un accident de la route. Et ce n'est qu'à présent que Bepy s'est enfui qu'elle trouve le courage de révéler, en larmes, à mes parents qu'elle a eu affaire à lui, qu'elle lui a confié plusieurs millions de lires en liquide, la pension de son mari, tout ce qu'elle possédait, pour que le Seór Giuseppe les investisse – et que Bepy, évidemment, ne s'est jamais soucié de rendre. Nous n'osons pas lui dire que cet argent a sûrement fini dans l'immense chaudron financier, la bête sanguinaire que Bepy a cherché à tenir en respect aussi longtemps qu'il a pu, et nous nous engageons à la rembourser petit à petit. À un certain moment, l'argent a dû perdre toute valeur pour lui... comme les personnes.

Nous nous rendons compte seulement maintenant que la richesse éclatante des dernières années reposait sur un montage pervers de crédits bancaires, un tourbillon vertigineux de chèques en bois et postdatés, sur l'illusionnisme extrême de ce Mandrake funambule.

Et cette fois-ci ce n'est certainement pas l'admiration qui anéantit mon père, mais bien la colère.

Qu'est-ce qu'on ressent en recevant le coup de téléphone d'un directeur de banque, quelqu'un qui jusqu'à hier te traitait avec égards, auquel tu n'as jamais accordé de considération, que tu as toujours plaint par habitude parce qu'il portait un pantalon sans revers et qu'il était convaincu que le secret de la vitalité résidait dans une cravate criarde ? Et que signifie à présent être sur la sellette devant cet individu soudain maussade ? Lui, dispensateur de fortunes, croupier de la vie moderne, te débite avec componction le petit discours édifiant qui rapproche son métier de celui d'un prédicateur. Il te dit – en pesant ses mots, un peu comme si ça lui coûtait (et tu soupçonnes tout à coup qu'il ne t'a jamais aimé, avec tes revers de trois centimètres et demi à tes pantalons et tes cravates en tricot unies) – que tu es ruiné. Il y aura au moins vingt personnes à Rome qui si elles te rencontrent (un petit sourire lui échappe) ... Ton mode de vie va devoir changer, tu dois commencer à envisager l'hypothèse que l'avenir prodigieux imaginé pour tes enfants doive être révisé à la baisse. (Quel rapport ? Pourquoi me le dire ? Qu'est-ce qu'il en sait ? Comment se permet-il ?) « Tout vendre, y compris l'argenterie. Je ne vois pas d'autres moyens possibles pour réduire le gouffre monstrueux, monsieur Sonnino. Je le dis dans votre intérêt et pour votre intégrité. » Ce que tu ne supportes pas ce sont les leçons de morale en gros. C'est typique des directeurs de banque d'en donner. Voilà pourquoi tu blêmis quand celui-là hasarde que le désastre est la « conséquence inévitable » des mœurs déplorables de ta famille, de l'absence de scrupules de ton père (comme si le capitalisme observait l'éthique rigoureuse des virtuoses !)

La douleur de devoir en informer ta femme, qui si elle ne t'a pas épousé pour ton argent l'a sûrement fait pour la liberté (et l'argent a quelque chose à y voir). Il est probable qu'elle se demande si en ayant épousé un homme riche elle risque d'être impliquée dans la débâcle. (Combien de femmes dans des circonstances analogues ne demanderaient pas le divorce en voyant leur statut social s'effondrer du jour au lendemain ?)

La terreur d'affronter ce milliardaire avisé qu'est ton beau-père, à qui tu ne demanderas jamais un coup de main (ou peut-être que oui ?) Quel est l'effet de ce bouleversement sur la fibre vulnérable d'un homme de plus de trente ans ?

Luca a du caractère et du talent, et surtout l'optimisme désespéré de ceux qui ont eu la vie facile. Après un moment d'abattement, à ce premier grincement de sa délicieuse aventure conjugale, il serre les dents, même pendant que les humiliations se multiplient dans ce tourbillon de voitures vendues et de meubles saisis. Le liquidateur judiciaire te demande ce qu'est devenu ton père. Ce qu'est devenue sa collection de tableaux. « Où sont-ils, monsieur Sonnino, les Burri et les Sironi que vous aviez assurés ? » Tu n'en sais rien, ou tu feins de ne pas le savoir. Il s'est peut-être enfui, monsieur. Et avant de s'enfuir il les a vendus. Tu voudrais le supplier, t'agenouiller devant lui. Mais tu n'as pas été élevé

pour ça. Tu as été formé à l'arrogance. Ce n'est pas ta faute. Tout est arrivé si vite, monsieur, d'une manière tellement imprévisible. Une vraie tragédie.

Parmi les mille choses que tu ne voudrais pas faire, les mille outrages auxquels tu ne voudrais pas te soumettre, il en est un dont la seule pensée te fait presque t'évanouir d'angoisse. Bepy n'a pas payé depuis des mois aux princes Torlonia la location de sa chasse, et tu sais que tu devras aller au plus vite régler cette dette, emporter toutes les affaires de Bepy et croiser le regard dédaigneux de tes bailleurs aristocrates. Un samedi tu en trouves le courage : tu te gares sous l'auvent, entre le bois de châtaigniers rougeoyant et le pavillon décoré de façon excentrique par Bepy selon ses besoins de dandy fin de siècle. La légère odeur de moisi des feuilles humides te transperce comme un poignard en plein sternum. Doucement ! Doucement, Luca. Au fond tu n'as jamais trop aimé cet endroit. Précisément, sans doute, parce qu'il représentait à tes yeux (et encore davantage aujourd'hui) la fleur à la boutonnière du style Bepy. Le symbole de cette mégalomanie rustique mélangée à un vitalisme à la Hemingway. Cette chasse au nord de Rome qui s'étend sur douze hectares de bois a toujours été l'oasis dominicale de ton père. Jusqu'à il y a quelques mois, ce malheureux en proie à son désir d'autodestruction y organisait des parties de chasse ou des festins nocturnes à base de petites putes vulgaires et de whisky irlandais. Du calme, Luca ! Tu as surmonté le traumatisme. Tu peux t'accorder un peu d'ironie et de compassion. Tu mets deux heures à remplir des valises et des cartons avec le bric-à-brac inimitable de Bepy : flacons d'eau de toilette à moitié vides, bottes crottées, casquettes de tweed, capes de loden élimées qui ont perdu leur doublure, flasques en argent et cuir qui puent encore la grappa. Il est temps d'attaquer le rayon hippisme : tu vides toute une armoire de bombes, de cravaches, d'éperons encrassés, jusqu'à ce que l'odeur de cheval piquante et aigrette t'envahisse les narines. Mais ce n'est qu'en rassemblant dans un coin les fusils et les cartouchières que tu es effleuré par une pensée qui, de par ta culture, ne devrait pas t'appartenir : *Combien d'argent jeté par la fenêtre par simple plaisir !* Et maintenant, le plus difficile de l'opération : tu commences à décrocher des murs les trophées de chasse avec une sensation de nausée. Bepy était le roi incontesté de la chasse au sanglier. Trophées naturalisés à la maison et dans son bureau que tu as toujours assimilés à la férocité prétentieuse de ton père. Un chasseur exubérant et expert : peu de sang-froid, grosse charge, exactement comme dans les affaires, comme dans la vie. Tu revois avec dégoût ta première chasse à ses côtés, son irritation devant tes difficultés d'adaptation et tes inaptitudes physiques, et enfin la pratique tribale qu'il t'impose : mordre le cœur de ton premier (et dernier) animal trucidé.

Y a-t-il donc quelque chose de lui, de Bepy, que tu désires conserver ?

Tout bien réfléchi, il y a une journée. Pour être plus précis, un matin, un réveil à l'hôtel. Nous sommes à la fin des années cinquante. Bepy est à Londres et t'a emmené avec lui pour la première fois : toi, le petit Luca, *l'albinos à son papa*. Vous occupez une vaste chambre au quatrième étage du Savoy. Vous avez été réveillés par un petit Noir maigre et gentil vêtu d'une tunique rouge à boutons d'argent qui d'un geste théâtral a soulevé les couvercles pour révéler un trésor de muffins dorés, d'œufs au bacon et de saucisses, en répandant dans la pièce une puanteur âcre de saindoux. Bepy a trempé ses lèvres dans son café et t'a laissé le reste du petit déjeuner. C'est là que ton souvenir se ravive, comme si ce n'était pas un souvenir mais une de ces images tatouées dans la mémoire. C'est l'affaire d'un instant. D'une poignée de secondes. Une série d'instantanés. Bepy qui pose son costume repassé sur le lit défait. Bepy qui caresse son mouchoir immaculé après l'avoir introduit dans sa poche de poitrine. Bepy qui retire les embauchoirs roussâtres en érable de ses Tricker's en daim tête de nègre. Bepy qui vérifie près de la fenêtre que sa cravate ne recèle aucune ombre. Bepy qui défait les boutons de la chemise qu'il va porter. Bepy qui sans aucune pudeur se déshabille entièrement en exhibant la couleur de sa peau brunie qui contraste tellement avec ta carnation neigeuse. Et finalement, cette vapeur dense qui sort par la porte grande ouverte de la salle de bains, qui sent la douche, le savon, le talc, l'eau de toilette, le cigare toscan : il s'agit de la part gazeuse (la plus agréable et la plus enivrante) de l'âme de Bepy.

Pourquoi ? Qui est Bepy ?

On se croirait devant les accessoires d'un prestidigitateur. Ici, dans ce pavillon de chasse croulant, est enfermé le secret du succès de Bepy Sonnino, formidable collectionneur de mythes en papier alu et de filouteries platinées.

Voilà qui est Bepy.

Et si quelqu'un, devant cette caisse de palissandre où gît un cadavre aussi improbable, s'interrogeait dans un accès de pédanterie à la limite du mauvais goût sur le mystère de sa faillite et de sa fin, qu'il sache que Bepy n'était pas un salaud, mais simplement un individu comme tant d'autres qui ont horreur de montrer ce qu'ils sont. Ce n'est pas facile d'être boutiquier en faisant tout pour ne pas en avoir l'air. Et Bepy n'avait rien d'un boutiquier. Pendant les trente ans de travail où son étoile avait brillé joyeusement, il s'était consacré à essayer de faire oublier aux autres sa profession de grossiste en textiles – même s'il était reconnu unanimement comme le « chiffonnier » le plus habile du centre de l'Italie. En réalité c'était un acteur, un illusionniste, un charmeur de serpents, un scénariste de lui-même.

Si en 1960 vous étiez représentant en textiles, vous saviez que si Bepy Sonnino s'amourachait de vous il vous rendrait riche avec la joie narcissique et capricieuse du bienfaiteur. Mais gare à vous si vous perdiez tout à coup son amour. C'était terminé. Parce qu'il demandait continuellement aux autres de le surprendre. Afin de pouvoir arborer son inoubliable sourire enchanté.

L'été, il donnait rendez-vous aux représentants le jeudi à quatre heures de l'après-midi. Chacun des quémandeurs – qui s'improvisaient élégants et faisaient antichambre tout l'après-midi – savait que dans le bureau lumineux rafraîchi par un climatiseur préhistorique il trouverait un Bepy tout juste sorti d'un long somme et d'une douche régénératrice (Bepy adorait se doucher), en costume de lin beige et chemise bleu clair. Poussés par une loi non écrite ou par un esprit d'empathie, les représentants étaient amenés à se présenter devant cet arbitre des élégances non seulement dans une tenue impeccable, mais aussi d'un coloris capable d'exprimer un bien-être spirituel complet. Le mythe sonninesque raconte que d'aucuns allaient jusqu'à se maquiller, mais je n'en ai pas la confirmation. Naturellement, si vous lui aviez déplu ce jour-là, Bepy n'aurait montré aucune irritation, la modicité de sa commande et son regard distrait vous auraient laissé entendre qu'il était contrarié. Les représentants étaient suspendus à ce sourire accueillant, ravis par sa voix moelleuse, enivrés par l'arôme du café tout juste bu qui émanait de Bepy. Ils se sentaient à la fois accueillis et jugés. Bepy avait la manie de rajuster leur nœud de cravate comme s'ils étaient des collégiens. Pendant quelques minutes l'argent cessait d'avoir de l'importance. Les représentants savaient qu'il les couvrirait de compliments, et pourtant ils ne s'étonnaient pas que de telles flatteries, plutôt que de les offenser par leur répétition ordinaire, presque obsédante, continuent de les inonder de joie de vivre, après tant d'années. Quand, un quart d'heure plus tard, leur peau entrait en contact avec la chaleur humide qui avait été abolie dans le bureau de Bepy par l'efficacité de l'air conditionné, alors seulement ils comprenaient tout à coup qu'ils avaient été au théâtre, qu'ils avaient abandonné temporairement le combat pour la vie et pour le gain continu, suspendus dans une oasis rafraîchissante. Alors seulement, tirés du hors-temps de cet enchantement oriental, ils comprenaient le caractère irremplaçable et inutile de cette représentation. Et ils se sentaient à la fois contents et agacés.

Bepy était un flagorneur génial et éhonté, ce que les Anglais appellent « *a confidence man* » : c'est ainsi qu'il vous embobinait. Sa flatterie n'était pas mielleuse, elle avait quelque chose d'intrinsèquement viril, c'était comme l'enzyme produit par un organisme surexcité. Il arrivait à croire au compliment qu'il allait faire. Combien de fois, devant des femmes d'une laideur célèbre, grand-père s'est répandu en éloges téméraires : « Mon trésor, je t'ai rarement vue aussi splendide. » Cette attestation impudente et caressante prodiguée avec tant de conviction par le Prince des encenseurs suffisait à transformer la malheureuse – une fois au moins dans sa terne existence de troisième catégorie – en une Greta Garbo vénérée. Il n'y avait aucune raillerie dans ses louanges, et personne n'a

jamais réussi à déterminer à qui servaient le plus ces flatteries ; à ceux qui les recevaient ou à celui qui les dispensait.

Entre les mains de ce Midas juif tout devient ainsi « splendide », « merveilleux », « inimitable ». Il n'y a pas de vacances où il ne se soit pas amusé, ou de restaurant où il n'ait pas dégusté un plat « inoubliable ». La vie, à l'entendre la décrire, est une course sur un char doré. Ses qualificatifs sont esclaves du degré absolu, tout comme les adverbes de l'hyperbole : « remarquablement », « admirablement », « merveilleusement ». D'ailleurs, même plus tard, dans le malheur, Bepy ne perdra pas son aptitude de grand artiste pop à transformer la merde en or.

(C'est curieux : j'ai connu grand-père dans la ruine – l'ombre de la faillite menaçait le sourire de cet individu toujours de bonne humeur –, et pourtant, même alors, ses capacités histrioniques restaient vives au point de passer avant tout le reste, de sorte que chaque gargote où il m'emmenait dormir ou manger devenait la « meilleure pizza de Rome » ou « l'hôtel le plus ravissant de Ravello avec la plus belle vue ». Ses connaissances, jusqu'aux plus modestes, étaient toutes « multimilliardaires ». C'était un délice fabuleux que de l'écouter. Et c'est pourquoi, sans doute, pendant les douze ans passés près de grand-père – bien qu'il ait manifesté ouvertement sa préférence pour mon frère Lorenzo, son *bekhor*, peut-être parce qu'ils partageaient les enfièvements athlétiques et le charisme social... –, pendant ces douze ans je n'ai pas cessé de le considérer comme une force de la nature.

Les histoires de son ascension et de sa chute lui collaient tellement à la peau que lorsque Bepy luttait contre lui-même et contre le monde pour se persuader que rien n'avait changé, il m'était facile de superposer son personnage à celui de certaines petites actrices d'âge mûr, tombées dans le gouffre de l'absence de succès, aigries par le souvenir amer de la rampe d'autrefois : autrement dit, une *ancienne gloire* ! Le temps et les rétrospectives sur lui, après sa mort, ont modifié pour toujours son image en moi. Si je pense à lui naturellement, en toute liberté, sans préjugés, je suis envahi par une bouffée d'été, mais d'un été qui n'existe plus, un été qui exaspère les contrastes chromatiques avec une violence fauve : bermuda jaune, chemise bleue ouverte sur la forêt frisée de sa poitrine, bras tachetés, visage très bronzé tranchant avec les envolées des rares cheveux platine, et surtout ses pupilles qui conservent toute la stupéfaction naissante des Sonnino. L'éclat doré du crâne chauve de Bepy fait penser aux coupoles de Jérusalem dans les couchers de soleil incandescents d'Israël. Nous sommes devant la plage de Positano, il est venu nous retrouver pour quelques jours. Je ne m'étonne pas que tout le monde le connaisse : barmen, concierges, vendeuses, pêcheurs, il les appelle tous « trésor » ou « mon amour » en distribuant des pourboires fantasmagoriques. Mon cœur d'enfant déborde d'orgueil pendant que lui, appuyé au comptoir de La Buca di Bacco, savoure un thé froid avec un granité de citron ; il m'en propose une gorgée, rien que pour goûter. *Qu'est-ce que grand-père te disait ? Il n'est pas délicieux ?* Il rayonne. En un instant l'homme d'autrefois étincelle de nouveau, protégé par l'impression qu'ici rien n'a changé : personne par ici n'est au courant de sa faillite et des humiliations qui ont suivi. Le temps semble s'être arrêté. Tout le monde le traite comme si la vie ne lui avait pas réservé tous ces revers. En le voyant plastronner, ébouriffé comme un yachtman sans yacht, Ray-Ban à verres allongés vers le bas et mollets glabres, je réussis enfin à me faire une idée, aussi approximative soit-elle, de qui pouvait être mon grand-père avant ma naissance. Bepy me donne alors une chiquenaude, sourit et se met à raconter : « Tu sais, amour de ton grand-père, à une époque nous étions tellement nombreux et soudés que nous pouvions faire et défaire l'économie de toute la côte. Un jour, ta grand-mère a eu affaire à un restaurateur impoli, et en une journée il a perdu cent clients. C'est vrai, par ici les endroits à la mode ne l'étaient pas assez s'ils n'avaient pas la bénédiction des Sonnino. Nous devions être au moins soixante-dix. Une fois nous avons loué tout l'hôtel Le Sirenuse pour plus de trois semaines. Ils sont tous venus, les Castelnovo de Florence, les Levi de Milan, Elio Segre de Turin, Giudy Almagià d'Ancône, et même ta tante Rachel, directement de Cannes. Il ne manquait personne à l'appel. Nous étions une tribu.

Twist. Bains de minuit. Hectolitres d'alcool. Parties de *peppa* ou de poker jusqu'à cinq heures du matin... C'était magnifique. »

Non, je ne saurais dire combien il y a de vrai, d'inventé ou d'exagéré dans ces moments où grand-père se laisse aller à la nostalgie, dans cette épopée à la Gatsby le magnifique qui nous contaminait tous deux sur la plage de Positano. Je sais qu'il est inutile de le tirer au clair. Ou du moins ça ne m'intéresse pas. Si, d'un côté, ces moments d'abandon de Bepy m'ont fait sentir que j'appartenais à quelque chose de plus grand que moi, que j'étais une sorte de dernier descendant de cette famille-tribu, de ces nains, Byzantins rancis à la merci de leur dernière saison, ces demi-juifs dandys échappés à l'extermination qui avaient su admirablement s'amuser et gaspiller, d'un autre, ils m'attristent aujourd'hui comme si j'étais un exécuteur testamentaire bilieux, quelqu'un qui doit recueillir les débris d'un héritage miné par de terribles hypothèques. Je suis un de ces Peaux-Rouges alcooliques qui campent dans les réserves américaines de plus en plus exigües dans le culte et la contemplation de temps qui ne peuvent plus revenir.

Je ne sais pas comment le personnage de Bepy s'est dissous par la suite dans ma mémoire jusqu'à incarner le simulacre de mon problème originel. Je n'ai pas de raison de rancœur personnelle. On peut à la rigueur parler d'une aigreur réflexe, suscitée, rétroactive. Ça oui ! Et même si à partir d'un certain moment de ma vie il n'a plus existé et que l'espace qui me sépare de lui soit plus grand que celui que j'ai occupé auprès de lui, Bepy a continué d'une certaine façon à vivre de temps en temps dans quelques expressions hypertrophiées de mon père, dans les regards lumineux de mon oncle néo-israélien, ou dans certaines exubérances érotico-vitalistes de mon frère, mais surtout dans quelques affectations de galanterie et de snobisme qui sortaient, inattendues, de mon cœur aigri de fils cadet et de survivant.)

Il faut attendre le moment du *kaddish* pour s'apercevoir qu'il n'y a dans l'assistance que neuf juifs adultes. Il en manque un pour composer le *minyan*, le nombre minimum pour pouvoir célébrer l'office. Mon frère et moi sommes exclus, n'étant pas juifs. Mon père et mon oncle sont consternés, tandis que le rabbin Perugia – avec son visage florissant de gourmand chronique – refait le compte dans l'espoir de trouver quelqu'un qui remplisse les conditions. Mais le spectacle est composite et, aux yeux d'un *vrai juif*, avilissant : une bande de marranes, de convertis, de sang-mêlé à foison, d'athées d'extraction marxiste, de catholiques apostoliques romains, de commerçants escroqués ou bénéficiaires, de cousins français, de belles-sœurs américaines, de professeurs, d'anciennes flammes, d'assureurs, et même de directeurs de banque à demi ruinés et nostalgiques... Tel est le pêle-mêle humain accouru à l'enterrement de l'indigne Bepy Sonnino : un homme perturbé depuis l'enfance par son *désir d'assimilation*, un bonhomme qui a repoussé de façon éhontée – mais peut-être pas délibérée – les limites de sa moralité d'une dizaine d'empans par rapport à la moyenne des gens normaux, et d'une quarantaine par rapport à ses austères patriarches juifs, un type dont le *cadavre chic* (la seule indication écrite qu'a laissée Bepy est qu'il désirait affronter l'éternité dans son costume mastic confectionné à Savile Row avec ses bottines noires de Lobb) paraît être la preuve que l'optimisme, lorsqu'il n'est pas atténué par le sens de la réalité, peut anéantir un homme en quelques années. Ils sont tous émus, non pas parce que chacun a perdu les raisons d'en vouloir personnellement à ce mort (qui n'a pas une femme ou une fille convoitée par ce misérable ? Qui ne revendique pas au moins une petite dette de sa part ?), mais parce qu'ils sentent tous que la vie sans Bepy Sonnino aura un autre goût.

Nous voyons finalement un petit homme s'avancer vers nous, fleurs à la main et visage chagrin : Mario Debenedetti. C'est l'anniversaire de la mort de sa femme. Le rabbin lui demande s'il veut se joindre pour le *kaddish* (l'orthodoxie impose que l'on accède à de telles requêtes : c'est une *mitzva*¹) mais le vieux Mario, maigrelet et fripé, nous cloue sans nous regarder avec la plus inattendue des réponses :

« Je ne prierai pas pour ce salopard, il me doit encore un paquet de fric... »

Nous restons médusés, même le rabbin est étrangement à court de mots.

C'est le moment d'y aller ! m'ordonne une voix intérieure impérieuse, et je me lance : « Je suis là ! » Je le dis avec un orgueil subit. Je veux montrer que je suis quelqu'un qui sait prendre ses responsabilités, tout en étant conscient du trouble que provoquera mon geste. Il n'y a aucune différence entre moi et ce caillou par terre. « Mais enfin, Daniel, tu ne peux pas, souffle mon père. – Et pourquoi, papa ? – Comment ça pourquoi ? Tu n'es pas juif. – Très bien, dis-je piqué, je te l'accorde : je ne suis pas juif. À condition que tu admettes que je suis la chose que tu connais qui se rapproche le plus d'un juif. »

C'est là que mon père se met à rire, qu'il se plie en deux, en rigolant comme un fou, sans réussir à s'arrêter, devant tous ces gens consternés, devant les tombes monumentales, face au conclave de cadavres Sonnino que va rejoindre notre Bepy sans la solennité espérée. C'est à ce moment-là, juste après m'avoir entendu prononcer ces mots pleins de ressentiment, que mon père est pris d'un fou rire irrépessible. Une hilarité aussi déplacée se nourrit – et continuera de le faire pendant les semaines suivantes – d'interrogations bizarres qui l'accablent : comment a fait Teo, désormais un saint homme, pour oublier un juif adulte pour Bepy ? Que dirait cette conne, son ex-psy, d'une telle distraction ? Utiliser son domaine de compétence, la religion, pour se venger de papa ? Et pourquoi maman elle aussi a-t-elle laissé lui échapper un détail aussi important ? Encore à cause de Giorgia ? De sa rancœur à propos de Giorgia ? De toutes les Giorgias qui l'ont précédée et suivie ? Bepy doit payer ? Et pourquoi Daniel, mon fils, qui n'est pas juif et n'a même pas treize ans se révèle tout à coup, d'un air hiératique, comme s'il était le Roi Arthur de Camelot ou le Messie tant attendu ? Comment le rabbin a-t-il pu demander d'honorer la mort de Bepy précisément à Mario Debenedetti, le plus enragé de ses créanciers ?

Le fou rire de mon père est visiblement destiné à ne pas finir car à l'instant où il semble avoir atteint le point de saturation, où mon père essaie de retrouver un maintien convenable, ma mère intervient énergiquement pour faire au rabbin de plus en plus déconcerté une contre-proposition intéressante : elle lui demande si au moins Lorenzo, son fils aîné, peut y aller. « Après tout, monsieur le rabbin, personne n'y verra rien... Et ça aurait fait plaisir au grand-père qu'un de ses petits-fils... Vous ne voudriez pas renvoyer l'office à la semaine prochaine. Vous savez que des gens sont venus de Lausanne et de Budapest ?... » Au fond, même le pestifère Bepy Sonnino (à l'égard duquel ma mère ne cessera jamais d'éprouver toutes les rancœurs ! Des mauvaises langues assurent que ce pervers a aussi *essayé* avec elle, imaginez un peu, avec sa très chaste bru) mérite une traversée foudroyante vers l'empyrée juif. Le rabbin est indigné. Mais comment, mes amis, pouvez-vous faire cette scène ? Devant un mort ? Devant la dépouille exsangue de *Yoseph Sonnino* ? (C'est ainsi qu'il l'a appelé, il l'a restitué à ses origines, soustrait *in extremis* aux tyrannies de la chair.) Voilà pourquoi le rabbin est contre les mariages mixtes. On ne sait jamais comment ça finira. Ce n'est pas possible de disperser la semence juive de cette façon. Et avec quels résultats, bordel ?

Je suis blessé. Mon père a été clair. *Tu n'es pas juif !* a-t-il déclaré avec la causticité d'un nouveau Minos. Et tout bien réfléchi, ce n'est pas la première fois qu'il m'insulte de cette manière.

Mon esprit retourne au jour où, à dix ans à peine, pour célébrer la restitution du cadavre de grand-père Graziaddio subtilisé par une bande de nazis farceurs, on m'a conduit pour la première fois au cimetière et où j'ai été bouleversé par la solennité du caveau de mes aïeux, tout en marbre et chapiteaux corinthiens. J'ai demandé spontanément à mon père s'ils avaient déjà décidé où serait ma place, et je me suis entendu répondre que ce n'était pas une question de place, qu'il y en avait, mais que je ne pouvais pas être avec lui et tous les autres. Je lui ai demandé de m'expliquer, d'être plus précis. Mais cette fois-là il n'a pas voulu répondre. Je lui ai demandé alors si c'était lui qui ne voulait pas de moi près de lui. Il m'a dit que ce n'était pas à lui de décider de certaines choses. « Daniel, tu n'es pas juif ! Il y a des

règles et des interdictions qui nous dépassent... » etc., etc. Tel le rabbin Sonnino et son fils Isaac ! J'en ai déduit que ces règles et ces interdictions me déclareraient exclu et indésirable. En dépit des apparences, ce caveau ne m'appartenait pas. Ce n'était pas si difficile à comprendre : un défaut généalogique négligeable et chicaneur me privait d'une de mes possessions. D'un coin confortable dans l'au-delà. Eh oui, une exécration corruption de son ADN expulsait un pauvre enfant de dix ans de sa petite parcelle d'éternité !

Et à présent la formule revient : *Tu n'es pas juif !* Mais cette fois-ci elle est aggravée par la présence de tous ces gens autour de nous. Il s'agit d'une humiliation publique. D'une condamnation sévère et sans équivoque infligée par un des rares individus qui devraient me protéger. Je regarde tout naturellement la petite fille blonde et désolée qui serre la main de Nanni et je me laisse écraser par un éclair de honte paralysant. Je comprends tout à coup que la douleur de cette humiliation est sinistrement liée à la présence de cette fille aux yeux couleur de brise marine. Je comprends que je ne souffrirais pas autant si elle n'était pas là. J'arrive même à comprendre que ce qui m'a poussé à m'avancer dérive d'un désir soudain de premier rôle suscité par ces yeux que je ne pourrai plus regarder. C'est à eux, à ces yeux, que je dédie mon humiliation. C'est devant leur inflexibilité vigilante et moqueuse que je dois avaler cette couleuvre absurde, simple et cruelle vérité historique : *Tu n'es pas juif !*

Tu n'es pas juif ! Quoi de stupéfiant là-dedans ? C'est tout simplement ta condamnation : être juif pour les gentils et gentil pour les juifs ! Rien d'étonnant non plus à ce que quelqu'un, bien qu'adolescent encore, désire ardemment être juif. Rien de surprenant à ce qu'un enfant veuille être comme son père. Un juif comme tant d'autres.

Car aujourd'hui c'est un plaisir d'être juif. Plaint, entouré, magnifié, telle est la troïka verbale qui définit la condition du juif de notre temps. Il y a des personnes qui, contre toute logique, font des recherches pour confirmer qu'elles descendent non de quelque comte ou marquis en perruque mais d'un pieux israélite du XVI^e siècle. Un bonhomme à la Montaigne, foyer et famille. C'est à ne pas croire... Un juif dans son arbre généalogique : le grand rêve de distinction du XXI^e siècle. Le blason du nouveau millénaire. La griffe capable de vous rendre douloureusement mondain et courtoisement provocateur. Il ne vous a pas échappé que les temps de l'Envie du Pénis ont été supplantés par cette saison consacrée à l'Envie du Prépuce Circoncis.

Est-ce pour cette raison que tu as mis l'accent sur cette part de toi que tu aurais cachée dans d'autres circonstances historiques ? Quelle différence si Daniel Sonnino, avec ce nom et ce profil à la Woody Allen, au lieu de venir au monde un radieux jour de juillet 1970 était né un sombre jour de janvier cent ans plus tôt dans un village lituanien... Eh bien, il n'y aurait pas eu grand-chose à faire valoir.

Daniel, jusqu'à quel point ta rancœur antisémite est-elle réelle ? Quelle part y a-t-il de comédie et de numéro d'attraction ? Comment être sûr qu'en dehors de toi, pendant que tu brailles contre la rhétorique philosémite, il n'y a pas un autre toi-même séraphique et pondéré qui contemple ton sosie démoniaque ? Un toi-même rusé, dépourvu de scrupules qui, avec l'œil clinique d'un vieil agent théâtral, te regarde avec satisfaction et dit : eh, pas mal du tout l'idée du demi-juif furieux contre les juifs. Un peu vieillotte, peut-être, mais toujours en vogue. Pas mal du tout cet orgueil de sang-mêlé. Cette année les sang-mêlés ont un succès fou.

Sinon, pour quelle autre raison écrire ce livre ? À quoi rime d'écrire un essai intitulé *Tous les juifs antisémites*. D'Otto Weininger à Philip Roth, et t'inclure implicitement dans la riche liste de ceux-là quand on sait que tu n'es ni juif ni antisémite, mais que tu voudrais être l'un ou l'autre ? Qu'est-ce que c'est que ce petit jeu facile ? Pourquoi attribuer à ces auteurs magnifiques ce que tu pensais de toi-même par rapport aux juifs, et ne pas fixer ton attention, avec l'honnêteté d'un universitaire diligent, sur ce qu'ils pensaient de leur propre rapport avec les juifs ?

Pour la plus vieille raison du monde : la ruse, soutenue par le désir d'exister, de valoriser le peu que la vie offre. De le pousser à l'extrême. De le rendre désirable pour les autres, au prix de la tromperie infligée à soi-même. Ceux qui ont aimé ton livre ont simplement confondu la ruse avec la bonne foi, le spectacle de la douleur avec la douleur, et l'exhibitionnisme avec la vérité. Ils ont cru que cette brûlure était communicative. Qu'il n'existait rien de plus authentique et de plus fascinant qu'un demi-juif qui débusque les juifs. Un demi-juif contre les juifs. Un demi-juif qui accuse les juifs de racisme et un demi-catholique qui accuse les catholiques d'œcuménisme. Ceux qui ont aimé ton livre n'ont pas compris la facilité et la malhonnêteté d'une telle opération. Ils n'ont pas tenu compte de l'Histoire : n'y a-t-il donc pas des siècles, des millénaires que les juifs disent du mal des juifs dans le seul but d'en dire du bien et que les *fermés* disent du bien des juifs dans le seul but d'en dire du mal ? Leur cœur a frémi, ils ont eu l'impression de se trouver en présence de quelque chose dont la vérité était démontrée par le caractère dérangeant de la thèse, par sa nature moralement et politiquement répréhensible. Dans un monde où nous cherchons tous désespérément quelque chose à haïr, quelqu'un à qui en vouloir à mort, c'est épatant ce petit juif qui hait les juifs. En fin de compte, ton essai n'est qu'une vaste manipulation antisémite échafaudée aux dépens de tes parents innocents, et pour ton seul profit : ce sentiment d'orgueil que sait t'apporter la violence masochiste, trop souvent prise pour de l'honnêteté intellectuelle.

[1.](#) En hébreu, précepte positif, bonne action.

L'héroïque subtilisateur de collants

C'est la rencontre fortuite avec les pieds de ma tante Micaela qui m'a précipité dans le gouffre de la dépravation fétichiste.

Micaela Salzman, fille de Russes émigrés en Israël en 49, avait épousé le petit frère de mon père sur la vague d'une passion de kibboutz, née quelques jours après la fin de la guerre de Kippour et évaporée dans les premières semaines de leur mariage. En 83, pendant mes sixièmes vacances d'été consécutives à Tel Aviv, Micaela était une femme de trente-sept ans insatisfaite, sans la moindre des qualités requises (à l'exception d'une beauté sauvage et d'un penchant pathologique pour le chocolat) pour être acceptée dans le clan byzantin de la famille. Cataloguée par mes grands-parents ultra snobs comme *chotè*¹ – et pas par hasard –, Micaela n'avait rien trouvé de mieux que compléter son existence embrouillée en épousant cet égaré de Teo, le cadet dont le départ d'Italie en 73 pour rejoindre l'armée israélienne avait littéralement brisé d'inquiétude ses parents anxieux. Et peu importe que la contribution de Teo Sonnino à la cause israélienne ait été très modeste (à part le soutien moral, s'entend), parce que deux jours exactement après son incorporation il avait attrapé une rougeole qui l'avait éloigné des champs de bataille

À cette époque-là, je connaissais surtout la version belliqueuse de Teo Sonnino : celle de ses rares visites à Rome où, au mépris des rituels religieux castrateurs, il remettait les vêtements du cinglé qui vingt ans plus tôt s'était présenté au mariage de son frère hyper bourgeois à l'Excelsior de la via Veneto en bermuda et T-shirt, en tempêtant comme le Messie au Temple : « Il ne serait pas temps d'en finir avec ces spectacles dégueulasses à la Cecil B. de Mille ? » Pour ensuite se laisser aller à pleurer, au point d'émouvoir le sempiternel rabbin Perugia, qui pendant les mois suivants s'était occupé de sa réinsertion sociale au moyen d'une instruction religieuse rigoureuse, avec pour seul effet de transformer un élève indifférent et confus en juif fondamentaliste. Mais bon Dieu, quel soulagement pour Teo de se débarrasser de rancœurs vieilles de vingt ans, de la *fermée* maniérée connue sur les bancs de l'école, de la BMW dans le garage, de l'analyste jungienne mystique, de cette humiliante sensation d'échec et surtout du chantage d'une famille encore respectable et aisée en ce temps-là, pour se vouer entièrement à la cause juive ! Enfin un but dans la vie, si laborieusement cherché, qui se concrétise sous la forme anachronique de l'émigration.

Dès lors le contact avec l'Italie suffit à lui rappeler que sa vocation consiste à s'opposer à l'arrogance – déguisée en condescendance – de son père et de son frère (quelle drôle de façon de présenter le problème !) À ce stade, on arrive à l'imaginer à seize ans, on comprend la souffrance que ces deux personnalités pétulantes ont pu lui causer depuis la première minute de sa vie, mais aussi le malaise que ses insolences ont dû leur provoquer. Chez les Sonnino on n'est guère indulgent envers les contestataires, pas du tout par esprit réactionnaire, mais bien par scepticisme endémique. Par ailleurs, je ne pouvais pas faire autrement que balancer entre la sympathie pour le fugitif, dictée par la similitude de ma condition – être à la fois petit-fils de Bepy, fils de Luca et frère de Lorenzo Sonnino (trois Superman dans une seule famille, c'est vraiment un manque de tact et de sens de la mesure !) –, et la solidarité avec les destinataires de tant de fureur méchante.

Mais cette année-là, en dépit des étés précédents, soit nous avons perdu le contrôle, soit les choses ont cessé de fonctionner. « Une année de travers », a décrété mon père avec son inutile optimisme Sonnino : nous nous sommes surpris à célébrer la première-année-sans-Bepy, bouleversés par une émotion inconnue. On ne peut pas dire que sa mort a laissé un voile de mélancolie, c'est comme si elle avait répandu dans l'air une incertitude tendant à l'incrédulité.

Mais surtout mon cousin Gabriele (Lele pour tous), fils unique de Teo et Micaela, a subi l'ablation d'un testicule, aussitôt après le diagnostic d'une tumeur. Je crains qu'on m'ait envoyé à Tel Aviv pour accompagner sa convalescence.

Lele n'est même pas l'ombre du jeune brun délicat de l'année dernière. Où s'est caché le David de Donatello aux cheveux de jais ondulés qui, ainsi que me l'a révélé son père tout fier, faisait miauler les filles de sa classe de Tel Aviv de façon embarrassante, je ne saurais le dire. À sa place il y a cette larve mono-testiculaire qui porte un chapeau pour cacher une calvitie symptomatique.

Ma psyché est déjà suffisamment minée par l'hypocondrie pour supporter la tragédie de mon cousin, ma culture trop forgée dans le positivisme paternel pour négliger le précédent génétique. Et la coupe est pleine si l'on ajoute à ce triste tableau mon rapport catastrophique avec mes testicules, à cause du souvenir cuisant des petits bains-tortures avec mon frère Lorenzo imposés par ma mère, où le jeune salaud, en proie à de soudains raptus proto-pédérastiques, me les écrase avec le pied. Il n'y réussit pas toujours, mais le geste suffit désormais à me faire sursauter ; une pratique douloureuse et qui suscite encore des sources abyssales de plaisir. Et parce que parfois, dans les mêmes circonstances, Bepy fait irruption (c'est peut-être arrivé deux fois, mais quelque chose me pousse à transformer ses incursions en rite quotidien) et nous ordonne avec un air plein de camaraderie malveillante : « Faites-moi voir votre zizi. » Mon frère ne montre pas beaucoup de gêne dans cette exhibition grotesque de ses bijoux de famille. Pour moi, en revanche, c'est très mortifiant. Même si à la fin je suis contraint de me lever et d'exposer mon trophée ratatiné par l'eau et l'embarras.

Entretemps j'ai atteint l'âge où on assiste effaré à la prolifération d'amis et de compagnons qui ne savent rien faire d'autre que se vanter de happenings masturbatoires pyrotechniques. Le concours de la gicle la plus longue a acquis une certaine popularité dans mon école décrépite et très select de la piazza di Spagna. Et moi ? Pourquoi est-ce qu'il ne m'arrive rien ? Je ne suis pas normal ? Je suis impuissant ? Je ne verrai jamais le jour ? Ma vie sexuelle est condamnée à un crépuscule inexorable ? Je ne percerai jamais l'épais mystère de la reproduction ? Je ne sortirai pas du brouillard d'irrésolution qui me fait désirer jusqu'aux larmes les fillettes de ma classe en m'interdisant la satiété post-orgasmiq ue ? Mais non, Dani, sois tranquille : certains se développent à quinze ans. Et si j'étais toujours comme ça à seize ?

En proie à ces angoisses j'ai quitté Rome pour trouver mon cousin dans cet état. Pour constater, en outre, dans la salle de bains de Tel Aviv, qu'un de mes testicules, presque par esprit d'émulation familiale, est suspendu à mi-hauteur, comme enfoncé dans mon ventre. Dois-je interpréter une telle asymétrie comme un signe d'infirmité ? Je voudrais demander à Lele comment tout a com mencé. Comment il s'en est aperçu. Comment le mal s'insinue. Mais j'ai promis à mes parents de ne faire aucune allusion. D'être naturel avec lui. Comme s'il ne s'était rien passé. C'est ce qu'ils m'ont ordonné en me regardant dans les yeux (« Tu es un homme à présent », a dit mon père avec une certaine imprécision rabbinique à cet empoté de fils cadet de treize ans). Ça paraît facile. Comment être naturel avec quelqu'un qui ne l'est pas ? Comment un gamin aussi atteint peut-il ne pas être offensé par ton effort de dissimulation ? Ou par ton étalage d'humanité ? C'est la raison pour laquelle Lele m'évite ? Ou la peur ? La mort ? La sentir proche, qui s'insinue par-delà les paroles rassurantes et affectueuses de ses parents. Par-delà leur confiance en Dieu et la médecine. Lele n'est qu'un enfant. Certaines choses n'arrivent pas aux enfants, elles ne doivent pas arriver. C'est ce qu'il ne peut pas m'avouer parce qu'il

n'a pas réussi à se l'avouer ? La raison pour laquelle il élude chacune de mes tentatives pour entretenir une conversation ?

Et puis l'homosexualité, le trébuchement paradoxal dans la vie de tous les garçons normaux, oui, l'incroyable révélation, le comportement sexuel que Lele refrénera plusieurs années encore, explose précisément pendant la période où la maladie réclame toute son attention. Un signe, voilà ce qu'il vient à penser : lui, petit enfant imprégné des intégrismes paternels maniaques, a reçu un signe du Vengeur Biblique, la punition divine provoquée par ces pensées illicites à propos de ses compagnons, par l'anormalité de ces pensées. Leur frénésie a rendu ses cellules folles. Pendant que ses compagnons ne parlent que des filles et ne pensent qu'à elles, Lele ne cesse de penser à ses compagnons (mais sans pouvoir en parler). C'est presque une libération de le constater : mon Dieu, comme les jeunes *hassidim* l'excitent avec leurs petites tresses, leur air salement hiératique et leurs lèvres souillées. Sans parler des militaires en tenue de camouflage : béret, cheveux ras, triceps saillants, impolitesse impétueuse, vocation homicide. Il ne peut pas le dire à son père. Il ne peut le dire à personne. Mais cette tumeur a libéré la bête qui est en lui, la précieuse furie qui s'agite en lui depuis toujours.

L'homosexualité, voilà l'héritage du mal. Le Gigantesque Châtiment. La maladie n'est que le moyen d'en sortir indemne. C'est la voie de la rédemption. C'est ce qu'il pense avec une grandiloquence enfantine, ce qu'il aime à se répéter dans le sillage des méditations mystiques de son père et, tandis que son organisme répond aux traitements, son âme commence en secret à tomber malade.

Ce n'est pas une plaisanterie, l'homosexualité. Ou du moins, pas dans ma famille ultra laïque, ultra ouverte et ultra libérale. Lorsque mon père, dans son travail, tombe sur un de ces homos anglo-saxons délicats, friands de vin fruité et d'art de la Renaissance, il se laisse aller à des expressions de jubilation extasiées : « J'ai rencontré un designer australien exquis, une vraie tante !... » Finalement, l'homosexualité est une grande chose si elle frappe les enfants des autres. Mais les nôtres ? Eh bien, disons que par chez nous on a une vision plutôt esthétisante de la pédérastie : elle peut être belle comme un costume de Valentino, à condition que ce ne soit pas l'un de nous qui le porte. Prenons le jour où à douze ans à peine, mais déjà angoissé par mon absence de développement, je me présente au chevet de Bepy mourant et lui demande presque sans réfléchir : « Grand-père, et si j'étais gay ?... » pour voir son visage retrouver un instant les couleurs de la fureur et de la vie. « Mon Dieu, Daniel, le Seigneur t'a donné une bite comme ça pour baiser, par pour te la prendre dans le cul ! » Textuel.

Il n'y a pas longtemps, Lele, de passage à Rome, est venu chez moi. Nous ne nous étions pas vus depuis des années.

Le voici enfin, les valises à la main, avec un sourire qui ressemble à de la dentelle. C'est lui, le *différent* le plus différent que j'aie jamais vu.

Je n'ai jamais compris si chez Lele ce don de changer de peau, ce mimétisme de salamandre, était une nouvelle version de l'histrionisme de notre famille ou si, plus simplement, elle relevait de l'aptitude des homosexuels au camouflage, ou enfin de l'absence de personnalité qui afflige beaucoup d'individus raffinés mais sans talent. Je dois avouer qu'après tant d'années c'était amusant de me trouver face à ce type imprévisible. Lele aurait pu être une séduisante variante méditerranéenne de l'écrivain David Leavitt, avec cette austérité maoïste dans l'habillement, conjuguée harmonieusement avec une attitude modeste qui semblait évoquer une sorte d'intégrité mystique. J'ai trouvé surprenant aussi qu'avec le temps un garçon aussi élancé ait élargi démesurément les dimensions de son arrière-train et que la brillance aile de corbeau de ses cheveux ait été atténuée par des pois blancs qui lui donnaient un air si parisien.

Nous avons déjeuné au Hungaria, parce que Lele a insisté. L'endroit lui rappelait l'époque de Bepy et Ada. Nous y allions pour les hamburgers les plus merveilleux et les plus truculents du centre de l'Italie : une manifestation divine d'œufs, de fromage, de moutarde, de ketchup et d'oignons. Et durant ce repas,

noyé dans un cocktail de bière, de Xanax et de mayonnaise, ivre d'apitoiement sur lui-même et de souvenirs scabreux, Lele m'a raconté comment s'était passée la révélation de son homosexualité à ses parents presque quinze ans après qu'il l'eut découverte, et au bout de dix ans de pratique fébrile.

Allons, l'histoire de Lele était à peu près identique à toutes celles que j'avais imaginées ou dont j'avais entendu parler (par exemple dans les romans de son illustre sosie David Leavitt) sur la confession de n'importe quel jeune bourgeois de son homosexualité à n'importe quels parents, incroyables et effarés. Le récit type que j'aurais pu trouver dans un documentaire sur l'espèce humaine tourné par un martien curieux. Certes, ce cas présente extérieurement des caractéristiques différentes : une mère nullement protectrice, un père juif fondamentaliste et le spectre d'un grand-père qui de son temps a considéré les pédés comme le faisaient les nazis. Mais il se trouve que cette fois-ci aussi le démon de la banalité revendique son domaine obscur. Comme le spectre du grand-père, en sa qualité de spectre, ne peut guère nuire, la mère montre son profil le plus humain et le plus compréhensif, et surtout le fondamentaliste juif, malgré toutes ses rigidités éthiques, ne peut que capituler face au caractère inéluctable de la condition de son fils.

Aujourd'hui, à vingt-sept ans, après avoir vécu longtemps à Provincetown, petite ville pittoresque de Nouvelle-Angleterre, sur la presqu'île de Cape Cod, et obtenu un diplôme de « création littéraire » dans une université non loin de Boston avec rien moins que Norman Mailer, Lele rentre à Tel Aviv, précisément quelques jours avant Kippour, oui, pour la fête juive de l'expiation, ainsi que l'anniversaire du départ de son père d'Italie et de son mariage avec Micaela. Bref, un joli paquet de commémorations solennelles prêtes à être désacralisées par la pédérastie de ce pervers ! Et c'est à cette occasion, soit par anticonformisme, soit par hostilité ouverte à l'égard de son vieux, que Lele se présente avec des cheveux couleur paille, pantalon moulant, chaussures à semelle compensée d'au moins cinq centimètres, et surtout avec l'intention dramatique de mettre ses parents au courant de son incontrôlable appétit.

Teo est troublé par cette tenue excentrique. Mais comme il a lutté toute sa vie contre les conventions hypocrites de Bepy, il ne peut certes pas le réprimander. Comment, néanmoins, ne pas s'inquiéter ? Jusqu'ici, Teo a toujours cru que la liberté s'exprimait en portant des jeans et un T-shirt. Qu'elle était un refuge contre l'affectation. Il ne lui est jamais venu à l'idée qu'on peut être libre en exagérant les contrastes, en insistant sur les caprices et les maniérismes : liberté de s'habiller en femme, par exemple, ou de faire le tour du monde complètement nu ou de tailler une pipe à un petit Noir de l'Illinois. On dirait qu'il vient seulement de découvrir que la liberté n'est pas seulement l'aspiration légitime à vous émanciper de votre père, mais aussi le désir tout aussi déchirant de votre fils de s'émanciper de vous.

Alors bienvenue à l'exhibitionnisme de Lele et que Dieu nous vienne en aide.

Aussi, quand deux jours après Kippour, où Lele s'est parfaitement comporté, son fils dit qu'il veut parler à ses parents pour leur annoncer quelque chose de grave et d'important, Teo est-il impressionné par ce ton sérieux, menaçant. Mais ensuite il sourit intérieurement en se préparant à mettre la main au portefeuille : Lele a dû encore faire des siennes, son fils gâté a dû s'endetter, ou alors il a vu une moto dont il ne peut pas se passer. C'est depuis qu'il a été malade qu'il essaie de se faire dédommager par ses parents. Il a commencé à quinze ans avec les motos et a fini avec cette idée bizarre d'étudier la littérature en Amérique (une véritable saignée pour les finances déjà minées de Teo et Micaela). Mais Teo est si heureux que Lele soit là, qu'il lui ait confié son intention de quitter Provincetown et de retourner vivre dans son pays qu'il est prêt à tous les sacrifices économiques pour le contenter. Mieux, il va le surprendre, il ne le laissera même pas finir de parler, il tirera son carnet de chèques de sa poche et dira : « Combien il te faut ? » en laissant sa femme et son fils interdits.

Mais ce n'est pas d'argent que Lele a besoin, c'est de compréhension et surtout – même si ses nouvelles idées avancées ne lui permettent pas de l'admettre – d'absolution. C'est pourquoi, sans trahir d'embarras si ce n'est dans la frénésie de son exposition, il commence le petit discours qu'il a préparé

durant toute sa jeunesse. En effet, il y a des années qu'il réfléchit aux phrases qu'il devra dire : il a toujours su qu'à un certain moment les euphémismes ne serviraient plus à rien. *Il y aura un point de rupture*, s'est-il répété mille fois. Un instant après lequel le monde aura changé. Aussi, pendant le long entraînement pour se préparer au Grand Discours, s'est-il persuadé que l'unique moyen était la concision : attaquer *ex abrupto*, sans préambules, en allant droit au cœur de la question, comme te l'a appris le vieux Mailer. Mais, malgré ses intentions louables, et ainsi qu'il arrive souvent aux discours dont on a trop rêvé, la confession de Lele se révèle elliptique, confuse, et surtout il a le tort de commencer par une litote et de poursuivre avec une suite vertigineuse de négations :

« Je ne suis pas un hétérosexuel. Je n'aime pas les femmes. Je ne les ai jamais aimées. Je n'ai jamais entretenu le moindre doute sur la possibilité de les aimer... »

Jusqu'au moment où finalement, devant la stupeur de ses parents, Lele retrouve sa lucidité :

« J'ai passé des années difficiles, mais maintenant je vais bien. Ma chance a été de partir assez vite, dans une ville où c'étaient les hétéros qui étaient considérés comme anormaux. Je sais que pour vous – surtout pour toi, papa – ce sera un choc. Et pourtant je n'arrive pas à regretter. Sauf de vous faire souffrir. Je suis un partisan de la liberté sexuelle. Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Sinon que je voudrais que vous ne vous pourrissiez pas la vie en essayant de comprendre où vous vous êtes trompés ou ce que vous avez raté, et toutes ces conneries, parce que dans ma façon d'être il n'y a rien de tordu, et que je suis comme ça depuis toujours, depuis l'âge de douze ans. Ma tumeur n'a rien à y voir. L'opération des testicules non plus. J'étais déjà comme ça avant, même sans le savoir. J'ai vécu presque trois ans avec un homme plus âgé que moi. La seule chose que je regrette est que vous devrez – du moins pour le moment – renoncer à un petit-fils. Je ne suis pas en mesure de pouvoir vous satisfaire. Même si je vous assure que l'association dont je fais partie depuis presque dix ans, et dont je suis à présent vice-président, se bat aussi là-dessus, pour nous libérer de cette injustice parmi tant d'autres, cette ignoble discrimination contre nos libertés fondamentales, cette homophobie d'État. Tu vois, papa, tu devrais me comprendre. Toi qui fais tant pour les juifs. Tu devrais comprendre que pour les homos c'est pareil. Les gens utilisent le même critère de jugement. »

Pourquoi mon Lele est-il aussi prodigue de détails ?

C'est la première interrogation de Teo, venue instinctivement, avant même que la nouvelle ait été assimilée, qui est suivie de beaucoup d'autres : pourquoi Lele parle-t-il avec la froideur d'un bulletin révolutionnaire ? Pourquoi son fils fait-il de la propagande idéologique à un moment aussi dramatique ? Il se trompe ou son fils se sert d'une vérité cruelle pour le torturer ? Une cruauté qui lui rappelle sans doute quelque chose : sa propre cruauté à l'égard de son frère et de son père, une cruauté qui à l'époque semblait servir une juste cause, mais qui aujourd'hui n'a plus de sens. Par exemple, que vient faire l'allusion à sa paternité impossible ou à cette malheureuse, cette impensable cohabitation ? Est-il vraiment indispensable de tout déballer ? Ne vaudrait-il pas mieux dire : « Papa, pardonne-moi, j'ai péché contre nature. Mais je ferai tout pour me racheter. Je le jure sur la sainteté de ce pays ! » ? Pourquoi l'avoir envoyé aux États-Unis ? Peut-il encore être sauvé ? Comment a-t-il pu ne pas comprendre ce qui arrivait à son fils ? Peut-on retourner en arrière ? Peut-on lui présenter une belle jeune fille qui veuille de lui ? Peut-être avec une capitaine des Forces Spéciales déchaînée se sentirait-il à l'aise comme avec un homme ?

Allons, il ne faut pas trop demander à Teo Sonnino. Sa mentalité n'est pas assez sophistiquée (même si elle l'est bien davantage que celle de Bepy) pour pouvoir imaginer son fils possédé par un macho moustachu de Nouvelle-Angleterre. Et on doit prendre en compte que les pédales sont comme les Juifs et les Noirs : c'est bien d'aimer l'idée qu'ils représentent, c'est bien de savoir qu'ils existent, mais c'est absolument choquant de les fréquenter.

« Et maintenant, des questions ? » fait Lele d'un air de défi, irrité par l'absence de réaction de ses parents. Dieu sait pourquoi il s'était figuré qu'ils allaient le gifler et pourquoi il regrette qu'ils n'aient

même pas esquissé le geste. Dieu sait pourquoi en dix ans de rêverie à propos de cette scène il avait imaginé beaucoup plus de surexcitation, autant chez lui que chez ses vieux. Comment avait-il pu croire que viendrait en contrepoint de ses mots une musique grandiloquente de soap opera ? Mais désormais le point critique est brillamment surmonté. À présent c'est à toi, petit papa, à toi, maman chérie. Après des années d'incertitudes douloureuses, la balle passe de ses mains aux mains tremblantes de ses parents.

Micaela essaie de pleurer. Mais elle ne peut pas. La bouche de Teo est chargée des micro-organismes de l'angoisse. Il veut préciser une chose, et tout de suite. Une chose qui à première vue lui paraît intelligente, qu'il ne sait pas ou ne veut pas garder en lui, même s'il doit aussitôt après regretter de l'avoir seulement pensée.

« Lele, pouvons-nous te demander au moins, sinon de dissimuler ta déviation... je veux dire ta préférence sexuelle... enfin, tu me comprends... pouvons-nous te demander de ne pas l'afficher par des vêtements extravagants ?... Au fond, où est la nécessité ? Je n'affiche pas ma virilité, ou ce qu'il en reste... Le narcissisme est un défaut, voire carrément un péché. Que signifient des cheveux de cette couleur, mon garçon ? Et ces chaussures de femme ? Tu ne trouves pas toi aussi qu'ils n'ajoutent rien ? ... Après tout, nous t'avons appris le respect... »

C'est bien Teo qui parle. C'est lui qui pour la première fois de sa vie met entre guillemets le mot détesté : « respect ».

Il lui suffit d'un instant pour se rendre compte qu'il est tombé dans le piège le plus banal tendu par la sournoiserie hystérique de son fils. Mais comment ? Lui qui a toujours lutté contre le formalisme de sa famille saisit maintenant le prétexte de futilités extérieures ? C'est lui qui vient parler de respect ? Est-il possible que celui qui s'exprime de façon aussi conservatrice soit le teddy-boy qui défiait avec ses vêtements déchirés ces élégants de père et de frère ? Le soixante-huitard qui bafouait les usages bourgeois avec son T-shirt et son bermuda en opposition contre les coincés de cette réception de mariage éblouissante ? Comment ose-t-il s'indigner des extravagances de son fils ? Depuis quand est-il aussi hypocrite ? C'est l'air d'Israël qui lui a changé le cerveau ?

L'estocade de Lele est inexorable. Et Teo ne peut pas se plaindre, c'est lui qui l'a provoquée.

« Non, papa, tu ne peux pas me le demander. Il n'y a pas de façon honnête ou malhonnête de s'habiller. Et si tu as décidé de m'imposer des vêtements rien que parce que je suis dans ta maison, alors dès demain j'en chercherai une autre. D'ailleurs ça me serait difficile de cohabiter avec quelqu'un qui a une vision aussi conventionnelle de la "respectabilité". Qui accorde aux vêtements une importance aussi déterminante... À moins que tu aies tout simplement honte de moi ?

– Mais non, voyons, ne dis pas ça, ce n'est pas ce que je voulais dire et tu le sais. Je voulais simplement dire que toute manifestation pittoresque de différence finit par être inauthentique, caricaturale. Une pose. Une mode. Et donc qu'elle nuit à ta propre cause. Voilà ce que je voulais dire. N'est-ce pas ce que je t'ai toujours appris ? »

Il se sent quelque peu rassuré. Il sent qu'il a donné un virage prometteur à la conversation, pendant que la conscience de l'homosexualité de son fils pénètre en lui et lui tord les tripes.

« Et de toute façon, papa, sache que bien que je sois croyant à ma manière, et bien que je respecte tes sentiments (tu as vu comme j'ai été bien hier pendant cette clownerie de Kippour), je ne peux plus accepter une religion comme le judaïsme, fondée sur le racisme et l'homophobie. Et je te préviens qu'aux prochaines élections je voterai contre ces fanatiques du Likoud ! »

Ce qui frappe le plus Teo c'est que son fils – son fils unique – non content d'avoir un tas d'idées sur tout, est impatient de les extérioriser, d'en écarter ses parents. En même temps, Teo a la désagréable impression que toutes les idées exprimées par son fils lui sont plus ou moins explicitement hostiles.

Et c'est vraiment le coup de grâce. Voilà la vengeance prédite (ou souhaitée ?) par Bepy. « Tu le regretteras », lui avait dit Bepy des années plus tôt quand il était encore un homme sûr de lui, encore riche et respecté, à des années-lumière de l'escroc indigne en quoi la vie allait le transformer. Quand il

était encore un homme invincible et vénéré. « Ne pars pas », lui avait-il répété avec l'intonation prophétique à l'excès que prenait parfois sa voix. « Qu'est-ce que tu as à voir avec Israël ? lui avait-il demandé. Tu as tout ici. Tu n'es pas des leurs. Tu n'as rien de commun avec ces désespérés. Tu n'es pas un combattant. Tu n'exposeras pas mes petits-enfants à la haine, aux attentats, aux guerres. Je connais la guerre... » Ensuite était venue la prophétie : « Tu le regretteras, je ne sais pas comment, mais je suis sûr que tu le regretteras. » C'est ce qu'il lui avait dit tant d'années plus tôt lorsqu'il avait décidé de partir. Et il pesait ses mots. Teo les avait nourris en lui tels une petite tumeur. D'abord pendant la maladie de Lele, puis au cours des disputes éreintantes avec Micaela et les mille adversités économiques et enfin devant cette révélation, il les avait sentis monter en lui jusqu'à ébranler sa conscience. « Tu le regretteras », lui avait-il dit. Et Teo – Teo le Superstitieux – avait eu l'impression qu'ils exprimaient un vœu plutôt qu'une prévision douloureuse. Bref, une vengeance. « J'espère que ton fils te fera passer par ce par quoi tu nous fais passer moi et ta mère, pauvre inconscient. » Tel était le sens de « Tu le regretteras ». C'est du moins ainsi que Teo, avec son instabilité émotionnelle et sa façon de prendre tout au pied de la lettre, l'avait compris. Non comme la protestation d'un père anxieux mais comme une punition. Et précisément maintenant qu'il se sent à l'abri, que son père s'est suicidé socialement, que cet homme n'a plus rien à lui apprendre, maintenant que son influence a cessé de le poursuivre, qu'il est mort depuis si longtemps que même ses cendres ne pourraient pas vibrer de joie, ce « Tu le regretteras » lui revient. Maintenant qu'il a trouvé une raison de vivre, contre la dissipation de sa famille, dans les principes d'Israël, dans la moralité et dans la force de cet État retranché, dans l'instinct de conservation qu'abrite le cœur israélien, il découvre qu'il a mis au monde un fils qui – après avoir brûlé d'envie toute son adolescence de fuir le Pays si péniblement gagné par son père, pour ne pas faire son service militaire, pour ne pas mettre en danger sa vie corrompue, par pure lâcheté – a choisi cette chose anormale que nos aïeux appelaient avec dégoût « sodomie », au point de la compter parmi les péchés mortels. Et voilà le châtement : celui qui a recherché l'authentique bien au-delà des possibilités humaines reçoit en récompense de donner son nom à ce caprice de la Nature dissolu. Celui qui a embrassé avec tant d'enthousiasme le traditionalisme juif le plus extrême se retrouve avec pour fils cette pédale travailliste !

Teo Sonnino en cette année 1983 était le rédacteur sous-payé d'un journal proche du Likoud et en quelques années il avait gagné sur le terrain ses galons d'ennemi farouche du peuple arabe.

Un homme tout d'une pièce ou une tête brûlée ?

À suivre ses billets, il y avait de quoi s'étonner, soit qu'ils aient été écrits par l'homme affable et souriant qui les nuits de pleine lune en été, couché sur la plage déserte de Tel Aviv, absorbé et hiératique, étreignant une guitare sèche abîmée par les intempéries et par les excès des années soixante, chantonait *Across the Universe*, soit que des années plus tôt cet homme, sous couvert d'ivresse israélienne, ait été militant révolutionnaire. Il est plus facile d'associer cette exhibition de muscles et d'intransigeance journalistique au visage osseux et au regard visionnaire d'un intégriste d'origine russe, quelque odieux fils de pute qui, ayant souffert tout ce qu'un homme moyen estimerait très au-dessus du seuil du tolérable, a développé un mépris féroce de la vie, la sienne et celle de tous les autres. Non, ces mots haineux ne convenaient pas au personnage pacifique de Teo Sonnino, à ses yeux qui montraient l'émail céleste de l'étonnement. Mais son charme, outre son extraordinaire éclectisme et une forme ironique de sympathie humaine, semble consister dans la contradiction. Depuis sa naissance il a nourri en lui un tas d'incohérences. C'est ce qui attire certains. Et qui choque tous les autres.

Subversif dans sa jeunesse, il hait avec une ardeur dostoïevskienne les laïcs libéraux de sa famille. Jusqu'au jour où dans les années soixante-dix, pendant la guerre de Kippour, il rompt avec ses amis d'extrême gauche en les accusant d'avoir embrassé la cause arabe et liquidé l'israélienne. Il les traite d'antisémites, de nazis, de tiers-mondistes de mes deux, et trouve tout aussi écœurante l'attitude ouverte

et dépourvue de préjugés qu'affiche Bepy face à la question du Moyen-Orient, ce champion modéré des équidistances, ce faraud trop occupé à garder le champagne au frais pour penser à l'Histoire-entraîn-de-basculer.

(Mon Dieu, Teo, comme tu es injuste !)

Plusieurs années encore après le départ de son fils, Bepy n'avait pas pu oublier le jour où il avait vu Teo découper dans un numéro de *L'Europeo* les photos des huit athlètes israéliens tués pendant les Jeux olympiques de Munich en 72. Bepy gardait dans ses yeux, son nez, ses oreilles, ses mains la surexcitation de ces jours-là. Il se rappelait ce garçon avec ses ciseaux, il se souvenait des photos, éparpillées sur la table de la cuisine, de ces jeunes morts pour la seule raison qu'ils représentaient Israël dans le monde. Il avait trouvé toute cette histoire tellement émouvante. Il avait considéré la participation de son fils à ce drame comme un témoignage de sa sensibilité. Il avait même déploré le cynisme avec lequel son autre fils avait minimisé une tragédie aussi symboliquement grave (Luca était ainsi fait : il avait horreur des symboles). Mais comment aurait-il pu penser qu'après cet album de photos macabre l'étape suivante serait sa décision d'aller vivre, combattre et procréer en Israël ? Il ne l'aurait pas cru possible.

Et pourtant, si seulement il avait su interpréter le sérieux douloureux des gestes de son fils. Si seulement il avait su combien Teo était touché par la mort de ces garçons qui avaient son âge. Si seulement il avait su écouter les soupirs de ce fils. Si seulement il avait compris à quel point cet attentat l'avait bouleversé, à quel point il l'avait pénétré, combien il lui était difficile de s'en désintoxiquer. Si seulement il avait su deviner que Teo n'était pas en mesure de se libérer des expressions des visages de ces jeunes athlètes. Les expressions imprimées sur les pages d'un hebdomadaire. Expressions de garçons vivants qui sont morts à présent, comme celle un peu je-m'en-foutiste de celui qui se sent au sommet du monde, ou celle, méditative, de celui qui a transfiguré sur le mode paranoïaque sa profession de champion, encore moins celle, plus drôle, de celui qui semble exiger un amusement infini.

Si seulement Bepy avait eu la sensibilité pour comprendre tout cela. Si seulement il avait su donner corps dans son âme au scénario le plus prévisible mais aussi le moins envisageable. Si seulement il ne s'était pas contenté de sourire en voyant apparaître ce poster de Jérusalem dans la chambre de son fils cadet. Si seulement il ne s'en était pas tiré avec son haussement d'épaules coutumier devant l'habitude de plus en plus agaçante de Teo de discourir sur la grandeur de la politique israélienne et l'ignominie de la propagande anti-israélienne. Si seulement il avait su imposer à son fils un langage moins dogmatique, si seulement, pendant les longs repas du soir, il lui avait interdit formellement de parler des Arabes avec autant d'acrimonie. (« Ils sont pires que les nazis ! » l'avait-il entendu dire. Et pourtant Bepy avait évité encore une fois le moindre effort.) Si seulement il avait opposé aux délires fondamentalistes de son fils méconnaissable un raisonnement simple et convaincant plutôt que la vanne habituelle de sarcasme glacial... Alors peut-être...

Il y a au moins une autre douzaine de « si » avec lesquels Bepy aurait pu se torturer pendant les années qui ont suivi le départ de Teo, pour essayer de comprendre après coup tout ce qu'il n'avait pas compris sur le moment et pour se donner l'illusion, sans doute, que s'il avait seulement capté un des signaux évidents de son fils, il aurait pu l'empêcher d'accomplir son destin, qui n'avait au fond rien de tragique.

Au cours de ces années-là, il a dû y avoir au moins une centaine de familles juives romaines qui pensaient aux êtres chers qui avaient décidé d'aller s'installer de l'autre côté de la Méditerranée, en Israël. Ces familles étaient unies non seulement par la terreur de recevoir une nouvelle dramatique sur le sort de leurs héroïques parents, mais aussi par un bouillonnement d'orgueil pour ce choix (quasiment ascétique). C'était comme si elles avaient versé un tribut de chair, de sang et de chromosomes à cette Grande Mère, pour sauvegarder superstitieusement leur propre existence mesquine, leur bien-être insensé et surtout leur sécurité. À les entendre – ces juifs-parents-de-juifs-israéliens – on aurait dit

qu'une force mystérieuse les tenait captifs en Italie et les empêchait de rejoindre leurs parents disséminés dans les ruelles de Haïfa et de Jérusalem ou dans les élégants quartiers résidentiels de Tel Aviv. Car si d'un côté ils passaient leur temps à comparer le déclin italo-européen à l'efficacité surhumaine des Israéliens (dont ils aimaient vanter le civisme, l'efficacité bureaucratique, les succès militaires et scientifiques, les expériences génétiques en agriculture – pamplemousses gigantesques et pastèques sans pépins sucrées comme l'ambrosie –, l'expérience œcuménico-communautaire des kibboutz, les nouveaux écrivains, la langue ancienne et toute nouvelle, les universités surpeuplées et bourrées de grands cerveaux...), de l'autre, ils n'avaient aucune intention de quitter Rome. Ils faisaient chaque jour de l'an la promesse formelle (comme leurs ancêtres pendant deux mille ans) que l'année suivante ils iraient tous s'installer à Jérusalem, mais ensuite, évidemment, les valises déjà à la main, ils changeaient d'avis.

Et pourtant, parmi ces cent familles qui avaient un parent en Israël, il y en avait une qui s'en fichait d'Israël, qui n'avait jamais envisagé de s'y installer, et qui était plutôt encline à montrer sa gratitude à Rome, à l'Italie, à l'Europe entière pour avoir admirablement répondu aux exigences de travail, d'excès et de liberté de chacun de ses membres. Ce noyau était rassemblé autour du patriarche Bepy Sonnino si peu vénérable qu'il ne cessait de se demander comment son fils cadet, tellement beau, sympathique et athlétique, tellement aimé des femmes et protégé par sa famille, avait pu fuir dans cet endroit hostile et insensé appelé Israël.

Par ailleurs Teo ne pourrait plus se libérer des sourires de ces athlètes assassinés. C'était sa proximité, son voisinage avec ces garçons qui le bouleversait. Ce n'était pas une question de judaïté. Il n'était pas aussi sectaire. Si ces morts le touchaient et ne le laissaient pas en paix (davantage que beaucoup d'autres morts dans le monde ou dans l'Histoire, davantage que les morts du Génocide), c'est parce que lorsqu'ils étaient vivants ils lui ressemblaient. Ils avaient ses cheveux longs. Ils écoutaient sa musique. Ils aimaient les blondes aux yeux verts. Ils fumaient ses cigarettes sans filtre. Ses joints. Ils devaient avoir traversé les années soixante dans la même excitation fébrile. C'était ce que son père et son frère n'arrivaient pas à comprendre. Lui ne pouvait pas se désintéresser de la question. Il devait s'impliquer. Il était dedans jusqu'au cou. Autrement sa vie serait monstrueusement dépourvue de sens. Et ces visages continueraient de le tourmenter. C'est pourquoi il les avait soigneusement, patiemment découpés, et rangés dans un dossier. Il avait écrit et recopié les noms des athlètes cent fois, dans l'illusion que l'effet funeste produit sur lui par ces sonorités moyen-orientales pouvait être exorcisé par l'habitude.

Et Bepy, effrayé, avait vu son fils – auquel il avait cherché à inculquer l'idée très Sonnino que dans la vie il faut laisser le passé de côté pour se projeter doucement et inconsciemment dans l'avenir – s'attacher de façon morbide à ces visages défunts. Mais il n'avait pas pu comprendre en quoi ce fétichisme de l'image n'était que le prélude à son émigration, une émigration que Bepy considérait comme une traversée inconsidérée et imprévoyante vers un passé très lointain, et donc comme une chose à la fois stupide et triste.

Dix ans plus tard, désormais citoyen israélien à tous égards, Teo Sonnino a tout à coup épousé la « ligne dure » en se proclamant ennemi de la « paix à tout prix » et du démantèlement des colonies juives dans les territoires occupés, défenseur de l'indivisibilité de Jérusalem et de son inviolabilité spirituelle, un des porte-drapeau les plus irréductibles de Shamir et un partisan des méthodes expéditives d'Ariel Sharon au Liban. Sa position est soudain devenue irrémédiablement extrémiste. Rendre la bande de Gaza à ceux-là...? Vous plaisantez ? C'est à eux, ces voleurs, de déguerpir. Ces terres nous appartiennent. Yahvé nous les a données. Elles sont à nous depuis des millénaires. Les tombeaux des Patriarches sont là pour nous... Les résolutions des Nations Unies ? Nous croyons en Yahvé, pas dans les Nations Unies.

Teo n'a pas appris à supporter que ses parents italiens – Bepy, mais aussi Luca et tous les autres – se laissent émouvoir par le drame palestinien. C'est une chose à laquelle il ne peut pas penser

sereinement : cet étalage pathétique de sentimentalisme. Quelles scènes indignes. Ces enfants envoyés à la mort rien que pour le plaisir de pouvoir montrer leurs petits corps sans vie, dans le seul but cynique d'émouvoir le monde afin que lorsque nous sautons il puisse s'exclamer joyeusement : « Dites donc, on ne peut pas dire que vous ne l'avez pas cherché !... » Les Palestiniens fabriquent de l'émotion et de la rhétorique à la pelle, pense rageusement Teo. Et il ne se borne pas à le penser. Il l'écrit tous les jours. Inlassablement. C'est ainsi qu'il a fini par occuper une place d'honneur dans la liste dressée par l'OLP, sous la rubrique « intégristes juifs à éliminer ».

N'est-ce pas vraiment de l'inconscience, presque un scandale, de la part de parents anxieux comme les miens, de m'envoyer en vacances l'été chez un homme mal vu par le terrorisme palestinien de plus en plus aguerri ? Le signe palpable du sens aigu du fatalisme de mes parents, que les prudents Philistins catholiques de la famille de ma mère considéraient (à juste titre ?) comme une inavouable présomption d'invulnérabilité, démesurée au point d'impliquer les jeunes enfants ?

Pour ma part, j'étais assez impressionné de voir Teo le matin en costume de lin froissé dont la couleur crème semblait mise en valeur par les mains bronzées et les yeux célestes, sortir de chez lui pour aller au journal, et avant de monter dans sa voiture, imprudemment garée devant la maison, ôter sa veste, se baisser, se glisser sous la voiture pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'engins explosifs et que les freins n'avaient pas été trafiqués, comme s'il s'agissait d'une opération de routine telle que couper l'alarme ou ôter la canne antivol, et ressortir ensuite, faire un brin de toilette distraite, remettre son pistolet dans son étui, me sourire et partir avec un crissement de pneus vers le journal.

Comme si la peur avait cessé de célébrer secrètement son office obscur, en jaillissant des ténèbres de la clandestinité, pour devenir substance organique et lumineuse, lave ardente qui se dissout dans l'atmosphère et se confond avec les odeurs de fleur d'oranger. Peur que tout disparaisse. Que tout à coup une adolescente grassouillette en train de faire des courses soit jetée à terre par une déflagration et que des morceaux d'elle s'éparpillent dans la chaleur de midi. Peur que cet autobus devienne fou. Qu'une ombre lâche déclenche une terrible détonation. Que le ciel devienne de plomb. Que les trottoirs se déforment. Que quelqu'un *rompe l'équilibre de la journée* de ce Pays étrange, péniblement arraché au désert, habité par une population dense et composite de blonds qui se défendent du soleil par une surproduction de mélanine, et de sabras aile de corbeau habitués à le défier : ce Pays sale et austère, qui essaie seulement d'être quelconque, où les jeunes sont drogués au Coca-Cola et où les vieux ont du mal à se débarrasser de toute la colère accumulée depuis les persécutions des pharaons, cette langue de terre désertique devenue fougueusement verte, que les juifs du monde entier appellent « nation », ce Pays qui semble composé d'atomes de terreur. Tout ici rend muet. Même les couchers de soleil incroyables ont la couleur du sang. Pour quelqu'un qui chercherait une distraction macabre, il suffirait de faire exploser un ballon sur une place pour semer la panique, pour voir de jeunes managers pomponnés qui reviennent de leur apéritif dans le charmant quartier de Jaffa se jeter par terre dans la poussière pour échapper à la désintégration. Sous ces vêtements civils, sous les élégances affichées, sous l'aspiration à la normalité, sous le vitalisme hédoniste se cachent des tenues camouflées et des ceinturons, et plus en dessous encore, dans la cage thoracique, des cœurs furieux qui ont de la peine à se démilitariser.

Eh bien, ces peurs semblent s'additionner aux miennes en cet été exténuant de 83. Peur de ne pas être un homme. Peur que mon nez n'arrête plus de grandir. Peur de devenir aveugle. Peur que les autres me voient aussi laid que je me vois. Peur que l'adolescence interminable qui m'attend ne soit pas à la hauteur de mes espérances. Peur de ne pas pouvoir atteindre mon plaisir. Peur de développer un cancer des testicules comme mon cousin. Peur de ne jamais voir jaillir une seule goutte de sperme de mon timide Circoncis. Peur de rester englué dans ce marais d'hésitation érotique.

Comment aurais-tu pu t'imaginer sortir du cauchemar de la stérilité grâce aux pieds de tante Micaela et que ce serait un tournant décisif ? Précisément elle, Micaela Salzman, la jeune Ukrainienne fuselée dont la rude beauté avait littéralement bouleversé Teo depuis leur première rencontre dans un kibboutz des hauteurs du Golan, a été la cause involontaire de mon émancipation.

Je me trouvais un après-midi dans la salle de séjour poussiéreuse de la maison de Tel Aviv, dans la pénombre créée artificiellement pour lutter contre la canicule. Ma tante circulait dans les pièces avec sa délicatesse d'adolescente fanée qui m'excitait plus que tout. L'immanquable tablette de chocolat au lait entre les doigts. Elle en mangeait sans cesse, peut-être pour atténuer sa déception croissante. Elle avait toujours le bord des lèvres teinté de marron, nuages de praliné et virgules de cacao qui lui donnaient un air enfantin émouvant. Le miracle était qu'un tel régime à base de graisses saturées ne gâtait pas d'un gramme sa ligne tendre et svelte, sinon par une très légère proéminence juste au-dessus du pubis qui, d'ailleurs, m'enchantait tellement que je me serais endormi dessus pour y mourir. Micaela (comme l'appelait Teo avec tendresse) continuait d'être de plus en plus désagréable avec moi et avec son fils, comme si elle déversait la rancœur qu'elle éprouvait à l'égard de son mari fou et sans-le-sou sur les ramifications inoffensives de sa famille. Le scandaleux, c'est qu'elle reprochait à Teo de ne pas être l'individu qu'il avait toujours cherché à ne pas être : un type arrivé et rassurant comme mon père. Un homme véritable, en somme, qui après s'être relevé des histoires compliquées de Bepy, avait recommencé à voguer sur les eaux calmes du bien-être, avec une belle maison, une voiture de sport et deux fils prometteurs (c'est ainsi que la jeune ingénue russe avait transformé ma famille). Je sentais déjà que l'attraction mystérieuse et illicite que j'éprouvais pour cette femme était liée, d'une manière que je n'aurais su définir, à sa mauvaise humeur (je me préparais au calvaire de mon adolescence qui allait consister à tomber amoureux en un temps record de filles qui manifestement me méprisaient ?)

Cet après-midi-là nous étions restés seuls. Micaela a laissé tomber quelques pièces de monnaie. Aussitôt, pour satisfaire à la galanterie que sa présence savait m'inspirer, je me suis agenouillé pour les ramasser. À ce moment-là, par terre – dans une situation subalterne qui dans les années à venir allait m'apparaître comme un préliminaire à la recherche du plaisir –, en m'avançant à quatre pattes vers ma jeune tante, j'ai senti une odeur qui venait de ses pieds. À cet instant précis, la tête toujours au ras du sol et les narines dilatées, j'ai reçu le don du petit dieu qui sanctionne le début triomphal dans l'âge adulte (l'adjectif « triomphal » me paraît ici tout à fait approprié). Mon slip s'est rempli du liquide chaud que j'attendais depuis des années. Et depuis ce jour-là ma vie n'a plus été la même.

J'ai gaspillé mon adolescence à voler des collants à mes petites camarades, aux copines de mes amis, à mes tantes, à ma grand-mère, en m'exposant à plusieurs reprises au risque d'être découvert. Outre une nécessité douloureuse voisine de la dépendance, la kleptomanie fétichiste est devenue une mission.

Cette inclination était tellement irrésistible que même à l'école je me suis mis à lorgner les extrémités de mes compagnes, pendant cinq heures d'affilée. Parfois mes demoiselles exposaient des chaussettes claires et des ballerines. Mais, tout à coup, Monica Lambicchi, ma voisine de banc, sublime mocheté à lunettes et appareil dentaire énormes, décidait que c'était le moment, par besoin inconscient de dérivatif, de sortir le talon de sa chaussure. Ce petit jeu suffisait à m'inonder le ventre de souffrance. Cet espace entre la chaussure et le talon était pour moi un lieu métaphysique, digne de la vénération la plus absolue, d'une nouvelle mystique, un lieu hors du temps où laisser converger toutes mes aspirations. Je me surprénais à rêver que le Dieu Bienveillant d'Israël faisait irruption dans la classe, désireux d'exaucer un nouveau désir : supprimer le temps et l'espace pour l'usage personnel de ce fils surexcité. Je me voyais planer parmi les statues de cire dormantes de mes camarades. Atterrir à côté de Monica Lambicchi pétrifiée. Enfiler mon pénis dans l'interstice sombre entre son pied et sa chaussure et atteindre l'orgasme en un instant. En me réveillant de cette délicieuse rêverie je sentais la virilité pousser douloureusement sous la braguette de mon jean. Peu après j'avais perdu tout contrôle, je

glissais la main droite dans ma poche, trouée exprès, et je me mettais au travail. Je sentais soudain que la chaleur et la surexcitation m'avaient rougi le visage, et que le moment approchait. J'explosais enfin dans la douche tonifiante habituelle, sachant que quatre-vingt-dix pour cent de la classe avait assisté à mon exhibition avec un dégoût électrisé.

Tels étaient les seuls gestes de rébellion, les seules représailles que je m'accordais. Comme si Daniel Sonnino, le Plus Grand Voleur de Chaussettes Féminines de l'Hémisphère Boréal, traditionnellement un lâche patenté, ne trouvait un peu de courage que dans la dégradation. Voilà, je pense que ceci devrait faire l'objet d'une réflexion pondérée. Pourquoi mes pauvres réserves de courage étaient-elles indissolublement mêlées à mon abjection ? Si j'avais vu mon père se noyer je n'aurais jamais réussi à trouver la force de me jeter à l'eau pour le sauver. Et pourtant, si pour avoir les chaussettes de Monica Lambicchi on m'avait imposé une épreuve terrible, telle que traverser un canyon profond sur une corde, j'aurais probablement accepté le défi, poussé par l'adrénaline et par cette douleur dans l'estomac, et j'aurais peut-être même gagné ! Et ni le blâme ni la moquerie générale n'ont eu raison de cette forme rigoureuse de courage qui frisait parfois l'inconscience la plus automutilante.

Ainsi, même l'inscription énigmatique apparue un jour sur la porte grise des toilettes des filles – CHÈRES AMIES, NE DONNEZ PAS LA MAIN À DANIEL SONNINO, VOUS POURRIEZ ATTRAPER UNE INFECTION –, même cette inscription en gros caractères noirs que toutes les filles ont pu voir n'a pas réussi à me persuader, après un deuil de quelques jours, que l'heure était venue d'abandonner une fois pour toutes cette pratique quasi quotidienne.

Je serais allé jusqu'au chantage pour obtenir de nouvelles reliques. Je rêvais de menacer Monica Lambicchi (*Je tuerai ton père !*) si elle ne me remettait pas ses chaussures de gymnastique dans une enveloppe cachetée, accompagnées de la photo de sa tête de bûcheuse. Je rêvais de ces mégastores japonais où les jeunes étudiantes, pour arrondir leur fin de mois ou pour joindre les deux bouts, vendent leurs sous-vêtements usagés à des vieux (ou jeunes) baveux comme votre serviteur. J'en arrivais à m'emballer pour la merveilleuse civilisation japonaise. Pour cette connaissance intuitive de la nature humaine.

Ma vie se transforme ainsi tout à coup en un défilé de mode permanent : sur la scène de ma conscience se présentent sans interruption des régiments de sandales, ballerines, espadrilles, mocassins, talons fins auxquels il suffit d'associer un visage (même le plus improbable) pour amorcer le miracle.

Ma chambre de garçon de seize ans est un musée des horreurs. Paniers, tiroirs, placards débordants de chaussettes, socquettes, pantoufles, chaussures. Personne mieux que moi ne peut comprendre le goût irrésistible du tueur en série pour le collectionnisme (mais je me trompe peut-être en utilisant le mot « goût », qui semble impliquer un choix réfléchi et esthétiquement conscient ; en réalité il s'agit d'une tendance compulsive au vol que je ne peux que satisfaire). Je catalogue depuis le début cette montagne d'étoffe sale avec un ordre cartésiano-encyclopédique : âge des victimes, année de la confiscation, nombre de branlettes consacrées à l'article. C'est mon album de photos, mon tiroir à souvenirs émouvant, l'inventaire des pertes, l'objet de mon idolâtrie indomptable. C'est plus fort que moi. Sur chacune de ces reliques j'ai joui, rêvé, exulté et pleuré. C'est la contre-histoire de ma courte vie de petit garçon appliqué qui tire le plus grand profit de l'école, d'une inconséquence sans pareille, avec le défaut de trop ressembler à un universitaire en herbe et d'être écrasé par la chaleur d'une famille parfaite.

Mais il y a une question qui continue obstinément à me perturber : pourquoi, après tant d'années, le rythme de mes performances onanistes n'a-t-il pas du tout diminué par rapport à celui que j'ai inauguré fastueusement il y a vingt ans en terre d'Israël ?

C'est insultant de liquider une pareille irréductibilité par de la vieille psychologie du genre : *Daniel, tu t'étourdis en te branlant parce que tu es un adolescent attardé et frustré*. Je ne suis pas convaincu davantage par une remarque historico-anthropologique : *Tu es le dernier dépositaire de cette mentalité*

décadente qui a beaucoup apporté, mais aussi enlevé, à la génération intellectuelle grandie entre 1850 et 1945. L'hypothèse pathologique ne me paraît pas appropriée non plus : *Rends-toi à l'évidence, tu es un pervers invétéré !* à laquelle j'aurais cru il y a plusieurs années, avant que mes naufrages nocturnes sur Internet ne me révèlent les secrets de l'humanité solitaire.

Non, je ne suis pas d'accord. Cette fois je veux m'épater moi-même. Pourtant, ce serait facile et monotone de s'en tirer avec encore une nouvelle fanfaronnade d'autodénigrement. Je voudrais plutôt inaugurer une saison entière, bien que fugace, d'apologie de moi-même.

La masturbation est l'expression de liberté la plus haute – au-dessous de laquelle vient seulement la littérature (qui a malheureusement des règles trop rigides et contraignantes pour soutenir la comparaison) – que mon organisme ait su se permettre ces trente-trois dernières années. Une liberté qui dépasse même l'obsession sexuelle effrénée de certaines rockstars, sur lesquelles j'ai l'avantage de pouvoir baiser simultanément, ou au cours de ces dix minutes électives hors de l'Histoire, avec des femmes décédées depuis des années comme Marilyn Monroe sans courir le risque de passer pour un nécrophile, de vieilles camarades d'école sans entendre parler pour autant de passéisme, des petites starlettes de la télé sans devoir devenir célèbre à mon tour, les femmes de mes amis sans trahir ces derniers, la sœur que je n'ai jamais eue sans commettre d'inceste, des étudiantes sans me livrer à des abus, de bienheureuses vierges sans me complaire dans le blasphème, des lolitas de onze ans sans contrevenir au code pénal, des garçons de belle prestance sans changer de bord... Tout ça depuis ma confortable tribune domestique, protégé par l'anonymat enivrant des Justes.

[1](#). En judéo-romain, un peu cinglée.

Djihad conjugal

Tu vas devoir te contenter de la majesté viking de cet inconnu qui se détache à l'aéroport dans la pagaille de fin juillet, au lieu de te réjouir de la minceur trépidante de ta mère comme il aurait été naturel de s'y attendre : la vue de ce gigantesque homme blanc et blond t'a coupé ton élan et t'a fait ralentir le pas, dans l'espoir que sa silhouette à Elle apparaisse à l'improviste derrière l'inconnu impatient.

Cette fois, il faudra te débrouiller sans Elle.

« Salut Dani. » L'homme vient vers moi en souriant.

Je ne suis pas parvenu à lui demander pourquoi ma mère, après m'avoir envoyé un mois entier en vacances d'études en Cornouailles, après m'avoir répété au téléphone, et plus souvent que nécessaire, que la maison et la vie étaient vides sans son *lapin*, n'avait pas trouvé le temps de venir me chercher. Devais-je interpréter rétroactivement ses mots comme un expédient cynique pour calmer mes nostalgies assommantes d'outre-Manche ? Et pourquoi m'envoyer cet homme ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Pourquoi ce malaise dans le malaise ?

Et alors que l'anticyclone avait littéralement immobilisé l'atmosphère en une condensation humide qui collait les vêtements à la peau et exaspérait les dames en pleine ménopause tout juste rentrées de trois semaines en Polynésie, j'étais paralysé par l'émotivité inéluctable dont je souffrais à l'époque à chaque retour de vacances rocambolesques. Comme si le monde allait s'écrouler. Comme si ma tristesse était destinée à ne plus finir. C'était une expérience miniature de la mort. Je n'avais pas encore pleinement conscience d'être aussi malheureux, c'est vrai. J'en avais surtout une perception embryonnaire. Une telle vision suffisait à me serrer l'estomac. J'étais sûr de ne plus jamais pouvoir manger. Du moins pas à travers cette bouche, cet œsophage, cet estomac qui paraissaient atrophiés, comme s'ils appartenaient à un autre.

Le processus de désertification du mois d'août semblait avoir asséché les prés et les arbres et les rails et l'asphalte et les esprits (le mien, sûrement). Tout avait une couleur crème. Cet air saturé de vapeurs était une réplique amicale à mon désespoir inoffensif, écho d'un trouble qui agissait sous la surface. Tout était infiniment plus petit et plus sordide : l'aéroport, les voitures garées, les taxis, les agents, le vent tyrrhénien, la ville où j'étais né et où j'avais grandi, même le nom des choses... Tel un contumace en terre étrangère, j'avais la nostalgie du grès et je détestais le ciment ! Mon appartement – si je le retrouvais – serait sans doute poussiéreux, chaud, négligé, sombre et étouffant. Tout était étranger et inconnu par ici, et surtout menaçant. On avait l'impression que les muscles allaient céder sous la chaleur de midi et se liquéfier sur le bitume comme une glace à la fraise.

Réussirais-je à me réhabituer à cette vie ? À cette ville ? À ces gens ? À cette langue ?

Et pendant ce temps je ne savais pas si je devais embrasser le monsieur ou me laisser embrasser. J'ai choisi une abstention indélicate. En attrapant mes valises pour me mettre en route je me suis senti bousculé.

« Laisse, tu dois être fatigué...

– C'est que, tu sais à quelle heure on s'est réveillé ce matin ?

– ...

– À quatre heures. Et notre avion était à cinq heures et demie. »

Maintenant tu es démesurément malheureux, en proie à la pure exagération de l'adolescence (un trouble de la personnalité qui continuera de m'affliger, même à l'âge avancé de trente-trois ans). Ta vie est derrière toi. Tout ce que tu as quitté ne pourra pas revenir : les amis, l'Angleterre, la famille qui t'a reçu, les délicieux toasts beurrés, les litres de thé au lait qui t'écorche l'intérieur tous les matins, le petit hôtel de Londres mis sens dessus dessous la veille du départ par l'énergie de la phalange de boutonneux à laquelle tu es fier d'appartenir. Pour endiguer une telle euphorie destructrice il a fallu faire appel à une dizaine de bobbies avec matraque et moustaches. Tout de suite après avoir passé la douane tu t'es rendu compte que tu n'avais dit au revoir à aucun des garçons. Que tu étais parti en courant pour te réfugier dans les bras de ta mère. Dans l'odeur de biscuit de sa peau de femme plus que quadragénaire. Mais tu as trouvé cet homme bizarre, ce géant étranger.

Il m'a harcelé de nouveau : « Tu as sûrement envie d'un café... »

Ce n'est qu'après cette phrase que j'ai compris que mon malaise n'était même pas comparable au sien. C'était lui, mon père, qui devait se faire accepter. Dire ce qu'il fallait. Se détendre et me détendre. Bref, mener le jeu. Il savait très bien que c'était son rôle institutionnel, mais il savait aussi qu'aucun mot ne pouvait plus mal définir ce rôle (et notre rapport) que le terme « institutionnel ». J'aurais voulu lui dire : « Papa, je ne bois pas de café, je n'ai que quatorze ans. Je bois du lait, parfois du thé, mais jamais de café. » Mais je ne savais pas l'appeler papa, et j'ai donc évité le reste de la phrase.

« D'accord, on prend un café. » J'ai coupé court pour me sortir de l'*impasse**.

Ce qui a paru le calmer. Nous avons quelque chose à faire. Ensemble, de surcroît. Je l'ai regardé attaquer sa petite tasse fumante. Il était embarrassé, frémissant, comme incapable de dominer ses mains gigantesques. Il bougeait par saccades, peut-être à cause de son fort astigmatisme. Il n'avait rien d'harmonieux. Mais au contraire de son fils cadet, très habile à dissimuler cette gaucherie et cette terreur sous une lenteur circonspecte, lui semblait s'y abandonner avec volupté.

« Alors ? Qu'en dis-tu ? » m'a-t-il demandé en mettant soudain une lueur dans son regard quand nous sommes arrivés au parking de l'aéroport.

C'est exaspérant et typique de ne pas saisir les allusions de quelqu'un qu'on veut impressionner.

J'ai tergiversé : « De quoi ? »

– Que dis-tu de la surprise ?

– Quelle... surprise ?

– Allons, Dani, tu ne vois pas sur quoi je suis appuyé ?

– Elle est neuve ?

– Absolument neuve.

– Elle est à toi ?

– À nous ! »

J'ai vu émerger de l'obscurité du garage les lignes persuasives et aérodynamiques d'une voiture de sport, probablement luxueuse. On arrivait presque à se voir dans son bleu métallisé, à se perdre dans les vagues parfaites dessinées par ses flancs.

« Bon sang, Dani, c'est une Porsche. Une Carrera. Je croyais que tu aimais les voitures. »

Avoir réglé la climatisation à une température glaciale sans se soucier du fait que j'étais en sueur et que ça me dérangeait, et s'être mis à rouler comme un pilote de rallye correspondait parfaitement à l'image d'agitation exagérée et d'insensibilité distraite à laquelle j'assimilais mon père. Il était démesuré dans son physique comme dans ses comportements : un psychologue condescendant aurait dit que cet homme attaquait le monde avant d'être attaqué par lui. Cette impétuosité mal contenue devait être l'antidote naturel produit par son organisme contre le poison de sa propre anomalie. Le surplus d'énergie compétitive mis en place depuis l'école – la première fois qu'il sortait de la douce cellule familiale pour entrer en contact avec l'hostilité planétaire, il avait compris le malaise qu'il provoquait

chez les autres. Oui, il était différent. Totalemment. Un hymne à la différence. Y a-t-il plus original qu'un juif d'un mètre quatre-vingt-quinze, à moitié albinos, presque aveugle, habillé avec une recherche (rarement affectée) évoquant ces hommes d'affaires britanniques qui n'ont pas honte de casser l'austérité d'un costume gris avec la fantaisie voyante d'une cravate Liberty ? Est-il rien de plus étrange que ce croisement savoureux entre le duc de Windsor et Bruno Schulz ?

C'est à ça que servait son goût extrême pour le masque et la représentation ? Rien d'autre que le trait distinctif de ces excentriques incapables de s'accepter comme tels qui se cachent derrière un stéréotype confortable ? Il ne fallait surtout pas le priver de ses mascarades. S'il faisait de l'équitation (alors qu'il avait peur d'être désarçonné, qu'il avait horreur du sport en général et que sa haute taille, même sur le plus grand des chevaux, faisait de lui une caricature de Don Quichotte) c'était pour montrer ses culottes à soufflet de la cavalerie britannique. De même, si chaque année en février il se lançait sur des centaines de kilomètres pour atteindre Cortina, c'était seulement pour arborer des pulls à col roulé en cachemire (inadaptés à la ville à en croire son jugement sans appel) qui le faisaient ressembler à un chanteur existentialiste périmé. La seule raison pour laquelle il aimait les changements de saisons (et arrivait parfois à les anticiper) était son désir de renouveler sa garde-robe après de longs mois de monotonie. Comme tout véritable artiste, Luca Sonnino partait d'un détail, et sur ce détail construisait le monde. Par exemple, s'il s'achetait une paire de chaussettes avec une touche de rouille, il s'amusait dès qu'il rentrait chez lui – avec la jubilation de certains adeptes de l'action painting – à orchestrer autour de ces chaussettes un *tourbillon** de cravates, de chaussures, de pochettes, jusqu'au moment où il choisissait enfin, saluant avec mélancolie toutes les autres voies abandonnées, les sentiers interrompus de son imagination vestimentaire.

Alors pas question de l'enfermer dans un survêtement de sport ou un jean dominical confortable ! Il se serait senti perdu, il aurait sombré dans l'enfer de sa condition d'aîné, celle qu'il avait cherché à fuir toute sa vie. Il aurait senti son harmonie durement conquise avec le monde se briser en une nouvelle cacophonie. Il n'aurait pas pu survivre à la misère d'une vie moyenne de footings et de matchs de foot, de saveurs élémentaires et de banalités étouffantes. Depuis sa toute petite enfance il avait senti que son corps gigantesque allait se modeler, s'adoucir, se cacher même, peut-être sous des tissus anglais, mais aussi sous une dialectique raffinée et un esprit combatif, faute de quoi il devrait être encouragé, exalté par une bonne dose de vulgarité et d'arrogance. Et il n'aurait pas pu aller plus loin. Il avait écrasé le monde, écrasé ce petit frère tellement plus beau et plus délicat que lui, écrasé sa femme, écrasé ses subordonnés et ses collaborateurs afin d'affirmer sa personnalité.

Il a allumé la radio et glissé une cassette dans le lecteur.

« Écoute-moi ça ! » a-t-il dit en s'adressant plus à lui qu'à moi. Naturellement, il a mis le son à un volume insensé. On aurait dit en le regardant qu'il inhalait la musique par les narines, comme s'il la respirait profondément, ou qu'il l'ingurgitait carrément pour se l'injecter dans les veines, comme si son corps déjà si imposant ne demandait qu'à pouvoir exploser d'impatience et de bonheur. La musique perdait ainsi de sa transcendance jusqu'à devenir presque solide, palpable, comme un de ces glaçons à la menthe que l'été, à la mer, il n'avait pas peur de mordre. Il était ravi de sa nouvelle stéréo : « Tu n'as pas idée de ce que ça signifie pour quelqu'un de ma génération d'écouter de la musique en voiture avec cette définition. Je me souviens encore de la première radio de Bepy, un supplice. Elle grésillait. On n'entendait rien. Et pourtant ça paraissait un miracle. »

Le Progrès avec un P majuscule.

Mon père vivait tout perfectionnement technologique comme un succès personnel ou pour le moins comme un nouveau triomphe de l'espèce d'une intelligence supérieure à laquelle il avait l'honneur d'appartenir.

« Alors, ça te plaît ? »

C'était une chanson de Supertramp, *Goodbye Stranger*, un titre ironiquement prophétique. Il aimait ce morceau. Pour lui, cet été-là, c'était le top. Et sa manière de me dire : « Eh, petit, je ne suis pas un nostalgique. » En effet, ce n'était pas un nostalgique. Non pas tant parce qu'il n'avait pas matière à éprouver de la nostalgie (bien au contraire), mais parce qu'un homme intelligent – selon le sens particulier qu'il attribuait au mot intelligence – ne pouvait pas, ne devait pas se laisser aller à la nostalgie. Pour mon père, l'Avenir appartenait aux intelligents. Il avait horreur des visions apocalyptiques ou passéistes. Il fallait s'intéresser au présent avec opiniâtreté. C'était la recette. Il n'était pas comme les parents de mes camarades, pas du genre *chansonnette de mon époque*. Son approche musicologique était l'émanation inévitable et l'abrégé fulgurant de sa communion avec l'univers : curieuse, parfois même courageuse si pas vraiment expérimentale, en tout cas omnivore, et donc totalement exempte de tout snobisme préalable. Il mélangeait nouveautés et succès éternels, de Thelonious Monk à Supertramp, dans une acrobatie esthétique qui faisait partie de son amour insatiable pour le monde. Amour vorace pour son époque. Amour goulu pour l'Occident et pour le Vingtième Siècle, épurés de toutes leurs épouvantables saletés et transfigurés par le magnifique rêve progressiste sur lequel, dans ces années précisément – les années de sa maturité –, il voguait de nouveau.

Alors seulement tu te dis qu'il est peut-être venu te chercher sans ta mère pour te montrer sa Carrera toute neuve. Et tu t'aperçois que tu ne t'es pas répandu en compliments, que tu n'as pas couvert d'exclamations admiratives ces sièges enveloppants au parfum de cuir, les rugissements du moteur qui enthousiasmeraient n'importe quel camarade de classe. Il a été vexé ? C'est odieux de le blesser. Bizarre, tu éprouves parfois un plaisir farouche à torturer ta mère. Mais avec lui c'est différent. Le faire souffrir te noue la gorge. Il n'est pas né pour souffrir. Vraiment pas. Tu es mortifié de n'avoir pas exprimé ton étonnement devant cette voiture. Presque désespéré de n'avoir pas réussi à te laisser aller. (Qu'y a-t-il de pire que la rencontre de deux timidités ?) Tu donnerais tout pour avoir davantage d'intimité avec lui. Ce n'est pas ta faute. Tu le connais à peine. Il a été absent si longtemps. Loin de toi depuis tant d'années. Tu as dû le voir au maximum deux jours par mois pendant dix ans. Normal qu'il te fasse l'effet d'un étranger. Ou mieux, d'un hôte de marque légèrement importun.

L'invité d'honneur. Celui pour qui ma mère mettait chaque fois en route sa superbe machine hygiénico-organisatrice. Afin qu'une fois chez lui, le mari n'ait à s'occuper de rien. Qu'il se sente comme un pacha. Attention Dani, n'ennuie pas papa... Attention, les enfants, papa revient ce soir. Attention, Johanna, ce soir mon mari sera là pour dîner... Les recommandations semblaient se déployer au-dessus de nos têtes avant de pénétrer dans notre conscience comme si celle-ci avait été programmée pour accepter l'idée – sournoisement instillée par ma mère – que Luca Sonnino méritait à la fois le respect dû au souverain et la pitié que nous inspirent les martyrs.

Je ne peux pas oublier que lorsqu'il revenait je percevais malgré mon jeune âge les vibrations érotiques de sa jeune épouse, qui pour des raisons indépendantes de sa volonté s'était retrouvée avec un mari globe-trotter, une jeune femme – presque névrotiquement obsédée par la sobriété sentimentale – contrainte de passer les plus belles années de son mariage loin de son mari. De même que je ne peux pas oublier le chagrin ineffable – et le désespoir avec lequel elle cherchait à le dissimuler – qui descendait sur son visage lorsqu'il repartait. Un chagrin sévèrement voilé de pudeur et d'ironie (les données sentimentales depuis les débuts de leurs relations de camarades d'école). Nos soirées à l'aéroport, lui d'une parfaite élégance dans son manteau croisé de Daks (*le même que celui que Churchill portait à Yalta !* se vantait-il), pouaient le pathétique. Du moins les vivais-je ainsi. C'est là l'important : comment je les vivais.

De mes souvenirs, du geignement lamentable de ma psyché me reviennent certaines images en noir et blanc. Émigrants désespérés en partance pour l'Amérique avec leurs balluchons. Juifs de l'Est las des pogroms et de la sauce aux oignons. Ouvriers agricoles calabrais sans forces qui vont chercher fortune

en laissant femmes et enfants, embarqués dans un avenir mystérieux d'humiliations et de faim. Monter sur des bateaux rouillés de troisième classe est le destin le plus séduisant que j'arrive à imaginer. N'avoir aucune idée de ce que vous réserve l'avenir est votre condition permanente. Mais ici les choses sont différentes. Mon père part en avion, il loge dans de grands hôtels sophistiqués, il mène une existence confortable, passionné de gastronomie et de vins français, il ne manque jamais les expositions de la Royal Academy londonienne ni les rétrospectives du MoMA à New York, dont il est aussi membre. Il doit avoir probablement aussi une avenante collaboratrice pour l'accompagner, et pour s'occuper de lui quand il le faut.

Si le voir là dans son manteau moutarde, prêt à monter dans l'énième avion ne me procure pas d'émotions particulières, je trouve absolument impossible à digérer la spirale d'angoisse dans laquelle ma mère se débat aussitôt après son départ. Nous rentrons à la maison et elle feint le calme, en réalité elle est prise dans un étau de terreur à l'éventualité improbable que l'avion puisse s'écraser ou que le taxi qui conduit mon père à son hôtel de Francfort puisse faire une embardée sur la glace et s'écraser contre la glissière de sécurité. L'imagination de cette suave créature est bourrée d'images affreuses de sang et de tôles. Son diaphragme est gonflé par la respiration lourde de l'Impondérable. Son cœur est rempli des derniers instants de son mari agonisant. Et tant que n'arrivera pas le coup de téléphone libérateur, tant qu'il ne l'informera pas, avec la froideur qui le caractérise, qu'il est à l'hôtel, qu'il a pris une douche et qu'il s'est mis au lit, elle ne parviendra pas à se tenir tranquille. Le temps ralentit, les minutes pèsent. Et tout semble se dénouer dans les sonneries miraculeuses qui tranchent l'air nocturne vapoureux d'un élégant appartement romain. Elle attend avant de décrocher pour ne pas donner l'impression, ni à nous, ni à lui, ni à elle-même, qu'elle est anxieuse, puis, après avoir répondu, elle prononce ces mots qui fonctionnent dans mon esprit comme la conclusion d'une liturgie : « Tu es arrivé ? Tu es déjà sous les couvertures ? Lequel ? Le vieux film de Frank Capra ? Formidable ! Mais il faut que tu dormes, nous nous parlerons demain... Tu veux que je t'appelle pour te réveiller demain matin ?... Mais non, tu sais bien que ça me fait plaisir. Alors dors bien, trésor... » À cet instant le monde change, d'auberge sordide il se transforme en luxueux hôtel de montagne. Madame est euphorique, et même bavarde. Madame n'est pas assez névrosée pour penser que son époux adoré et loin d'elle puisse avoir le plus bête des accidents, tel que faire un faux pas en sortant de sa baignoire et se cogner mortellement la tête, ou mourir dans son sommeil à cause d'une artère bouchée. Madame est jeune. Madame est satisfaite. Madame est follement heureuse de dormir dans un lit vide, enivrée par la pensée qu'à des milliers de kilomètres le pivot de ses angoisses est sain et sauf au creux d'un matelas étranger. À présent il lui fait un peu pitié. Mais c'est une pensée qui dure à peine, et qui, de toute façon, fait partie de l'éventail émotionnel indéchiffrable qui l'attache à l'idée mystérieuse de cet homme étrange. Une idée miraculeusement épurée à présent du souffle sinistre de l'Impondérable.

Une idée – il faut aussi le dire – incapable de se renouveler quand il fait ses apparitions épisodiques à Rome, avec son bagage de défauts, d'indifférence, de vacuité mondaine, de sinistres égoïsmes conjugaux, d'achats de plus en plus inutilement recherchés. Leur rapport se déplace alors des hauteurs sidérales d'un Empyrée rêvé et désiré à l'habitude tolstoïenne et frustrante d'un mariage.

Puis tout recommence encore une fois comme dans un manège éternel. Parce que ce n'est pas facile, pas facile du tout d'aller se coucher en sachant que son mari ou son père prend un nouvel avion qui le mènera de l'Indonésie au Mexique. C'est une scène que, lorsque tu t'apprêtes à aller te coucher, tu n'arrives presque pas à imaginer, pas sans cette anxiété cosmique qui tend à couvrir les distances astrales entre toi et ton mari. Parce que c'est vrai, tu es au lit, sous l'édredon, et dehors il fait froid, il pleut ou que sais-je, et ce n'est pas facile pour quelqu'un qui est couché depuis des heures, qui se sent protégé, enveloppé dans le manteau langoureux d'obscurité et de silence, d'imaginer son mari ou son père – ce commis voyageur intergalactique – suspendu à neuf mille mètres d'altitude sur une distance magnifique et terrible telle que l'océan Indien, à mille kilomètres à l'heure, assiégé par une température

extérieure de - 50° et un air si raréfié qu'il est irrespirable. C'est une pensée qui glace le sang. Une pensée qui favorise l'insomnie. Que même le somnifère de la Statistique ne peut apaiser (combien d'avions par jour ne s'écrasent *pas* dans le monde ? Combien de taxis par jour ne quittent *pas* la route dans le monde ? Combien de personnes par jour ne rentrent *plus jamais* chez elles dans le monde ?...) L'unique possibilité est d'imaginer son mari ou son père avec ses habitudes de voyageur, ses règles strictes un peu géniales, un peu folles, un peu bêtes, telles que celle qui leur interdit formellement de porter des chaussures sans lacets parce que les pieds gonflent en avion. C'est ainsi qu'un mari ou un père se libère du ciel menaçant où il est confiné et revient sur terre parmi les vivants. Tu le reverras demain. Demain tu pourras aller le chercher à l'aéroport. Dors, mon petit. Dormez, douce madame. Dormez. Il n'y a aucune raison de rester éveillés. Les avions atterrissent presque toujours.

Et tout aurait peut-être été différent si elle avait compris que la situation lui convenait à lui.

Au fond, il suffit de saisir que c'est un des hommes de notre époque qui non seulement a une maison, au sens de demeure fixe, mais encore ne semble pas en avoir besoin. Ainsi formulé, ça peut paraître exagéré, mais sa maison est le monde, sinon tout entier, du moins un morceau considérable. Plus à l'aise dans les labyrinthes aseptisés des boutiques hors taxe, dans les alvéoles méticuleuses des restaurants japonais, dans les fastes impersonnels des Hilton, et même dans les sarabandes étouffantes des salles d'attente que chez lui. Peut-être parce qu'un homme avec ces dimensions XXL ne sait que faire de la chaleur du foyer : il a besoin de grands espaces, de halls bondés. Ce prince des étendues habitait ses années avec un enthousiasme débordant. C'était la version supérieure du *juif errant*, la transposition chic du voyageur de Miller. Personne n'aurait su comprendre mieux que lui la sublime poésie du McDonald d'une obscure aire de repos d'Allemagne de l'Ouest à minuit en décembre. Personne n'aurait pu s'émouvoir davantage devant une Ukrainienne de quatorze ans protégée par un jean décoloré et un coupe-vent miteux qui attend l'autobus en soufflant sur ses doigts. Il aimait certaines scènes modernes. Il en sentait le caractère intrinsèquement élégiaque.

Et le plus singulier est qu'il avait une conscience auto-ironique de ses dispositions. Par exemple, quand on lui demandait s'il était fatigué, ou s'il était encore gêné par le décalage horaire, il répondait qu'après tant d'années de voyages il l'avait vaincu. Il disait qu'il n'existait pas pour lui. Qu'il s'agissait d'une idée reçue ridicule. Quand on a le monde dans sa poche, on sait qu'au fond il ne cesse jamais d'être éclairé. Et il concluait avec une pincée de gloriole amusée : « Disons que je me sens comme Charles Quint : le soleil ne se couche jamais sur mon empire. » Cette définition de lui-même me semble décrire parfaitement le personnage que mon père avait su se construire, presque en opposition avec les excès de sa nature. Mon père est tout entier là-dedans : d'un côté l'arrogance de revendiquer des victoires improbables, de l'autre la profession constante de rationalisme.

Il devenait de plus en plus esclave de ses habitudes, déformé par la solitude, complètement asservi à des cérémonials fous qu'un observateur aurait qualifié d'exécrables. Il faisait un avec sa valise et son nécessaire. Je n'ai jamais connu d'homme qui s'identifie autant à ses accessoires que mon père. Le parfum de sa peau – un mélange de virilité, de Players sans filtre et d'eau de toilette acide à la bergamote – en disait plus sur sa personnalité et sa vocation qu'un long discours. Luca Sonnino vivait viscéralement ses vêtements : les chemises à carreaux de chez Brooks – à la Moravia ! – sous le blazer, les cravates rayées nouées à la Windsor, les mouchoirs blancs, les chaussures anglaises en cuir naturel, les pardessus à revers de velours, les chapeaux à larges bords n'étaient que les ramifications de son âme, gardiennes d'un choix moral, ou plutôt, d'une vision du monde.

Certains disent que la première véritable grande histoire d'amour d'un être humain n'est pas le trouble adolescent causé par une camarade de classe, encore moins les affinités électives entre jeunes de vingt ans qui d'ordinaire, au moment le plus dramatique, entraînent le mariage bourgeois, mais bien l'inoubliable première aventure extra-conjugale. C'est là, dans l'infidélité du jeune marié, ou de la jeune

mariée, qu'on sent circuler l'adrénaline et exploser son cœur. C'est là que, comme le docteur Jivago, on se sent si perdu, si douloureusement exalté, si englué dans quelque chose de surnaturel et de tragiquement injuste qu'on veut l'avouer à son conjoint, non pas pour le blesser, mais pour partager son bonheur illicite et son inévitable culpabilité avec la personne considérée comme la plus amie. Je ne saurais dire si ce moment merveilleux est arrivé dans la vie de mon père ni quel effet il a produit sur son organisme surexcité. J'imagine que oui, ne serait-ce qu'en considérant l'anomalie logistique de son mariage et l'expérience que j'ai acquise entre temps – bien qu'indirectement – des rapports conjugaux ordinaires. C'est naturel : ça arrive à tout homme qui n'est pas détruit par les timidités paralysantes de la religion et de la morale, alors, imaginez, un individu comme lui, locataire aisé de la part confortable de ce monde. Et pourtant, contrairement à tous les autres hommes de sa famille, surtout Bepy, contrairement à toute la lignée représentée par Bepy, Luca était d'une discrétion absolue. Dans la difficulté où je me trouve aujourd'hui encore à accepter que mon père ait été un homme, ma mère, une femme, et que je sois le produit de leur humanité, je ne peux éviter de remarquer que la réserve de mon père avait quelque chose d'élégamment extrafin. Sa vie intime était un mystère presque aussi épais que sa vie intérieure. L'œuvre de désertification sentimentale que ses parents avaient opérée sur lui afin qu'il oublie (ou du moins qu'il ne dramatiser pas) son aspect extrêmement singulier, avait obtenu l'effet collatéral de le rendre superbement énigmatique. Oui, c'était une énigme, purgée de la viscosité des énigmes. Comme je l'ai déjà dit, pour Bepy le plaisir de l'adultère résidait tout entier dans la possibilité d'en faire étalage. Pour mon père – en supposant qu'il l'ait pratiqué avec l'assiduité de son géniteur dissolu – c'était probablement quelque chose de beaucoup plus profond (des passions brûlantes et inavouables) ou sinon de beaucoup plus superficiel : des décharges d'hormones, des appétits érotiques calmés par des compagnes de voyage occasionnelles. Sans doute parce que lui qui pouvait à première vue sembler impossible à égratigner, lui qui aimait afficher un cynisme dont il était totalement dépourvu et qui lorsqu'il était dirigé contre lui le faisait terriblement souffrir, n'avait pas pardonné à son père et à sa mère l'exhibition de leurs conquêtes respectives. Ou peut-être seulement parce que sa conception particulière du style – qui ne débordait que rarement en grossièretés vénielles tout à fait en accord avec sa carrure d'Orson Welles – n'envisageait pas la possibilité d'être aussi impudent en matière d'érotisme. Ou peut-être, beaucoup plus simplement, avait-il développé comme toutes les personnes physiquement excentriques une timidité qui l'obligeait à dissimuler tout élan sentimental, du plus conforme au plus illicite. Le problème habituel des Sonnino : une pudeur névrotique passant pour de la légèreté évaporée. Le fait est qu'un cœur aussi tendre aurait mérité un autre corps. Un corps fluide à la Kafka, osseux et problématique. Au lieu de quoi la nature l'avait fait ainsi, et il avait dû s'inventer un autre lui-même, un lui-même en accord avec son physique, un lui-même vigoureux. Était-ce cela son secret ? Le secret incompréhensible qui se manifestait dans l'alternance permanente entre timidité et compétitivité, arrogance et susceptibilité ? Le mystère inavouable de Luca Sonnino ? Peut-être alors son corps avait-il tellement grandi pour mieux garder ce secret, à la façon dont au Moyen Âge on édifiait d'énormes forteresses pour protéger une relique ?

En tout cas, et je suis sûr de ne pas me tromper, le secret du couple de mes parents – si aberrant et si insensé vu de l'extérieur – était la capacité de présence de la femme et d'absence du mari. Dès qu'elle le voyait sortir de la zone de livraison des bagages à l'aéroport de Fiumicino, avec un manteau de gangster et un chapeau à larges bords, elle éprouvait une irritation incontrôlable. Tout comme il suffisait à mon père de buter sur l'expression soudain assombrie de ma mère pour comprendre qu'après un long voyage épuisant il devait monter sur les montagnes russes de cette femme cyclothymique.

- « On ne va pas à la maison ? lui as-tu demandé en le voyant prendre la mauvaise direction.
- Non, à Positano.
- À Positano ?

– Chez Nanni.

– Pourquoi ?

– Qu'est-ce que ça veut dire, pourquoi ? Disons que c'est parce que je suis ton père, que je mesure un mètre quatre-vingt-quinze, que je gagne beaucoup plus que toi, que ta survie est étroitement liée à mon portefeuille. Je crois avoir tout ce qu'il faut pour décider pour moi comme pour toi. Satisfait ?

– Vous ne m'aviez rien dit...

– La prochaine fois nous publierons un communiqué de presse.

– Ça n'est pas ce que je voulais dire, mais...

– Oh ! Dani, je suis en vacances, je voudrais m'amuser et me reposer. Nanni nous a invités. J'ai jugé bon d'accepter. »

Tu as finalement trouvé le courage de demander :

« Et maman ? » *Elle est peut-être morte et il ne sait pas comment me l'annoncer.*

« Elle nous rejoindra demain matin.

– Mais je n'ai rien emporté... Mon maillot. Mon bermuda. Les serviettes de bain. Je suis fatigué. Ma valise est pleine de linge sale...

– Foutaises ! Maman t'a préparé une valise avec du linge propre et ce qu'il faut pour la plage. Ce que tu n'as pas nous l'achèterons cet après-midi. Après tout, a-t-il ajouté un instant plus tard avec un sourire facétieux, un homme comme toi ne voyage pas avec des valises. Il se refait une garde-robe dans chaque nouvelle ville. »

Pause prolongée.

« Alors ? Tu ne me racontes rien ?

– Quoi ?

– Tout. »

D'ordinaire c'était Lorenzo qui se chargeait de ces relations de voyage détaillées. C'était à lui d'exagérer, de déformer, d'inventer. Mon rôle était secondaire. Je servais de témoin silencieux. De figurant. J'avais pour tâche d'acquiescer, nier, parfois de soupirer, dans les cas extrêmes j'arrivais même à émettre des monosyllabes. Mais cette fois c'était mon tour. Lorenzo était resté à Londres pour un cours intensif de trois semaines de plus. En réalité il avait voulu y rester à cause d'une fille. Je ne saurais dire si voir mon frère amoureux était plus insolite qu'angoissant ou l'inverse. N'est-ce pas toujours terrible de découvrir qu'un individu sûr de soi s'est empêtré dans les mailles chichiteuses de l'amour ? Vous ne trouvez pas insupportable le spectacle d'un garçon hautain pâmé et dompté ? Eh bien, cet adorable dispensateur de scepticisme – rééquilibrer naturel des langueurs de son petit frère – devant cette fille asexuée à lunettes, sorte d'élégie de la romanité la plus fraîche et la plus printanière, était irrémédiablement sur le flanc.

Lorenzo ressemblait beaucoup plus que moi à mon père. Et pas seulement par la taille. Ni même par le charisme de leader. Ça ne compte pas que tous l'écoutaient en se sentant influencés, presque imbibés. Sans parler de l'association d'agnosticisme et de sensualité corrosive. Son anomalie – ce qui le rendait si profondément semblable à notre père et si insolemment différent de tout autre individu – était le sentiment, la pureté du sentiment, le scandale des sentiments : l'accord douloureux entre la générosité et la tentative désespérée de la dissimuler sous cette ostentation verbale de cynisme. Dans notre petit noyau familial coexistaient deux personnes bonnes qui paraissaient méchantes avec deux autres méchantes qui paraissaient bonnes. La netteté que l'on devinait chez Lorenzo était ce qui dérangeait beaucoup de gens, mais qui exerçait sur les mêmes une fascination morbide. Sa façon féroce et honnête, impitoyable en apparence seulement, de juger les autres.

Il n'avait que dix-sept ans et semblait maîtriser déjà l'art de se faire écouter. Lui qui allait mettre un jour son ardeur intellectuelle au service de la cause libérale, de par sa profession de journaliste indépendant, avec son livre choc sur Raymond Aron (pourquoi les Sonnino n'écrivent-ils donc que des

livres choquants ?) était alors marxiste. Le seul marxiste de notre lycée. Et tout le monde le redoutait pour cette raison. Il n'avait pas ma faiblesse. Il ne voulait pas être comme les autres. Il aimait être ce qu'il était. Ce n'était pas un conformiste comme son cadet. Il n'était pas la dame de compagnie qui bave devant le beau ou la belle de service. Il s'était construit une personnalité indépendante. Il avait l'air de les défier, ces petits salauds de notre école, ceux qui le traitaient de « vermine communiste », rien que parce qu'un jour, en cours de religion, il avait défendu l'inviolabilité-sacrée-de-la-démocratie. Mon père se reconnaissait en lui. « À son âge j'étais exactement comme Lorenzo, à la seule différence que je n'aurais jamais porté ces horribles tuniques à double boutonnage de héros du Risorgimento. »

Je lui ai demandé : « Tu veux savoir pourquoi Lorenzo est resté à Londres ? »

– C'est un début.

– Il a une copine, ai-je annoncé triomphalement et sûr de l'impact qu'aurait cette phrase sur mon père.

– Vraiment ?

– Oui...

– Bien, alors ?

– Quoi ?

– Des détails ! »

C'est ainsi que je raconte à Luca Sonnino exactement ce que Luca Sonnino s'attend à ce que je raconte, en jetant à l'orque assassine sa nourriture préférée, en flattant ses tympanes avec les bavardages les plus doux qu'ils puissent entendre. Je lui dis que son fils aîné était celui qui parlait le mieux l'anglais, au point qu'on avait créé un cours exprès pour lui. Je lui dis que dans le mini-tournoi des nations organisé par notre école, l'issue du dernier match de foot entre l'Italie et la France a été décidée par un retourné de Lorenzo qu'on a comparé à celui de Pelé dans *À nous la victoire* (pourquoi ses succès m'émeuvent-ils plus que les miens ?) Je lui dis que Syria, la copine de Lorenzo, est absolument la plus belle et la plus convoitée. Je lui dis que Lorenzo a eu une discussion serrée, dont il est naturellement sorti vainqueur, avec un autre garçon, un blondinet d'une effronterie proverbiale, et maladroitement jaloux de Lorenzo, mais pas de moi, qui a prétendu que les juifs sont tous pingres et qu'ils se serrent les coudes. Je lui dis que lorsque Lorenzo parle, tous les autres l'écoutent, comme s'ils ne pouvaient s'en empêcher.

Qu'est-ce que je suis en train de faire ?

C'est tout simple : je dédommage mon père. Je suis les consignes sirupeuses de ma mère. Je transforme les succès britanniques de mon frère pour me faire pardonner de n'avoir pas montré d'enthousiasme devant sa Carrera, de n'avoir pas réussi à l'embrasser, de ne l'avoir presque pas reconnu. Je lui donne ce dont il a besoin. Je lui sers son cocktail préféré : sécurité, succès, sensation que tout a un sens et que ce sens lui est vaguement bénéfique. Que ses fils réussissent, comme lui, mieux que lui. Voilà pourquoi, pendant que je parle, j'entends sa respiration profonde (la respiration virile et haletante de Winston Churchill). Voilà pourquoi il appuie encore davantage sur l'accélérateur. Il doit exprimer d'une manière ou d'une autre toute la joie superflue qui est parfois plus insupportable et lancinante que la douleur.

Alors je mens ?

Bien sûr, je mens. Quiconque a la moindre pratique de la vie sait que pour rendre son prochain heureux il n'y a pas de meilleure recette que le mensonge. Et quiconque aurait vu mon père à cet instant précieux inspirer avec autant de vigueur, comme s'il cherchait à atteindre même dans l'air quelque chose d'inaccessible, quiconque aurait entendu le ton avec lequel il répétait : « Tu es sérieux ? C'est vraiment comme ça que ça s'est passé ? » m'aurait donné raison.

Luca Sonnino était la créature la plus proche d'un ours blanc que j'aie jamais vue : royal, féroce, extrêmement tendre. Outre les éléments tangibles tels que les épaules larges, la gaucherie et la couleur blanche, d'autres contribuaient à la ressemblance : l'appétit pantagruélique, le regard céleste qui mêlait douceur, colère et impatience, la gêne de chaque mouvement sur terre, contredite par l'agilité dont il faisait preuve dans l'eau. C'était comme si ce corps neigeux avait eu une prédisposition amphibie. Comme s'il était venu au monde pour dominer les éléments terraqués. Quand il marchait, il avait la crânerie canaille d'un Gérard Depardieu, mais l'été à la mer ou à la piscine il plongeait comme une orque et nageait très vite en soulevant autant d'eau qu'un bateau à moteur. Les verres épais de ses lunettes faisaient ressembler ses yeux à des boules de billard. Sa barbe d'un blond blanc touchait presque sa poitrine saillante tandis que son nez avait l'insolence juive qui rappelait les ashkénazes exterminés quarante ans plus tôt par les nazis ou certains dandys qui infestaient les salons viennois au temps de l'Autriche heureuse.

Venu au monde presque complètement aveugle, il avait obtenu grâce à une opération subie après la guerre les deux ou trois dioptries tout juste suffisantes pour lire un dictionnaire avec d'énormes difficultés, pour passer son permis de conduire et pour gagner beaucoup d'argent dans le commerce du coton. Bien que la nature se soit amusée à le défavoriser dans certains domaines (la vue, la gaucherie, les cheveux phosphorescents), elle l'avait subrepticement dédommagé en lui donnant cet aspect impérial qui inspirait un mystérieux respect. Sa carnation était tellement caractéristique et sa silhouette, tellement imposante que tu savais, toi, son fils, que sur la place la plus bondée du monde tu aurais reconnu ton père parmi des milliers d'autres individus anonymes. On pouvait tout dire de son aspect sauf qu'il passait inaperçu. Bepy s'était consacré à transformer l'excentricité de son fils, qui semblait faite exprès pour provoquer un complexe d'infériorité, en une sorte de hauteur. Ce que Bepy, par déformation culturelle, n'aurait jamais toléré, c'était que son fils aîné développe un apitoiement sur lui-même, voire une attitude de perdant. Il lui avait appris à nager à Capri dans les années cinquante en le jetant de son bateau *là où on n'a pas pied*. Il lui avait appris à se doucher à l'eau froide. À manger les tripes ou la tête du poisson. À ne pas hésiter avec les femmes. À chasser le cerf. À ne pas avoir honte d'être le plus chic. Le résultat obtenu par Bepy n'avait certes pas été la création d'un gigantesque clone de lui-même. Son fils avait tempéré l'histrionisme vitaliste de son père par une sorte de compétitivité agressive, d'une manière qui ressemblait beaucoup, spectaculairement, au refus absolu que son autre fils, Teo, avait opposé à sa méthode éducative. Luca, son *bekhor*, son préféré, était quelqu'un de destiné à toujours avoir une idée précise sur le monde, qui voudrait toujours exprimer cette idée, qui chercherait à se mettre en avant, quelqu'un que ses professeurs considéreraient comme un modèle de lucidité et que les femmes détesteraient pour son besoin belliqueux de parler.

Mais après tout, compte tenu des premières données, on pouvait considérer l'engagement de Bepy et Ada Sonnino en faveur de leur Luca adoré, ce caprice de la nature, ce Viking sorti on ne sait d'où, comme un chef-d'œuvre pédagogique absolu. Ils avaient réussi à le transformer en un individu à la fois normal et extraordinaire, convenable et incivil, modeste et barbare, à l'arracher définitivement au handicap de sa difformité jusqu'à en faire le tendre arrogant qu'il était.

Pourtant, en dépit des efforts déployés pour être comme tout le monde, en dépit de la lutte pour se faire accepter, afin que la couleur de ses cheveux ne signifie plus rien pour les autres, en dépit de sa normalité chèrement conquise au cours d'une adolescence entière, mon père, à l'approche de son mariage, n'était pas parvenu à se soustraire à la perplexité unanime du monde. Et avoir choisi une fille petite, d'une autre religion et d'un autre milieu de surcroît, avait rendu les choses encore plus compliquées.

Ç'a été une grande *affaire**, le mariage de mes parents. Il est bon de le préciser. Sinon on ne peut comprendre le reste. La route qui les a conduits à l'autel a été rude et, au fond, périlleuse. Personne n'en

voulait, de ce mariage, personne ne l'avait recherché ni avalisé. Car depuis que le monde est monde aucun juif n'est content que son fils épouse une catholique, et aucun catholique n'a l'ambition d'avoir un gendre juif. À la fin, toutefois, tout le monde s'en était fait une raison. Les deux parties adverses, bien que sans aucune sérénité, comme si elles acceptaient avec rancœur l'inévitable, s'étaient rendues. Vous faites une erreur, avaient-ils tous dit. Cette histoire ne promet rien de bon, avaient-ils tenu à souligner. Mais enfin ils s'étaient rendus. Les Sonnino avaient capitulé rapidement. Plus par incapacité intrinsèque à tolérer la lutte intestine que par modération sincère.

Tandis que de l'autre côté, du côté des Bonanno, la tempête faisait rage. Le chœur plaintif de mères, pères, grands-parents, parents et amis éloignés se mobilisait pour exécrer le choix de la réprouvée. Il faut dire que pour eux c'était plus difficile. C'est toujours plus difficile pour la majorité d'accepter la minorité. Qui sont les juifs ? Ils n'en ont jamais connu. Ils entrent en contact avec eux pour la première fois. Des malheureux, qui ont souffert. Des gens riches et astucieux. Des gens avarés et habiles. Des gens qui ont le nez fait d'une certaine façon. Des gens qui, en plus, perdent leurs cheveux. Des gens sournois qui vous roulent. Voilà ce qu'ils sont : des usuriers et des boutiquiers, des banquiers et des joailliers. Ils l'ont cherché. À quoi ça rime de rester juifs dans un monde de catholiques ? De ne pas manger certains aliments excellents ? D'être aussi snobs et de se poser en victimes ? Et puis où elle l'a pêché celui-là ? Un albinos affecté de gigantisme. Est-ce que seulement nous sommes sûrs à cent pour cent qu'il puisse produire des enfants sains ? Comment notre chère petite a pu faire un choix aussi extravagant ?

Mais voyons, il ne pouvait pas en être autrement. C'est précisément son côté anormal qui l'a attirée. Elle a toujours été comme ça, toujours du côté des perdants, des déshérités, et pourtant toujours si mégalomane et secrètement hollywoodienne. Petite fille elle voulait devenir religieuse. Mais elle ne parvenait pas à se détacher de ses gigantesques photos de Cary Grant. Un oncle lui avait rapporté des États-Unis une relique qu'elle conservait religieusement : l'affichette originale d'*Indiscrétions* remontant à 1940, peu avant sa naissance, sur laquelle apparaissaient les visages tout jeunes d'un Grant éclatant et d'une Hepburn distraite. Ascétisme et luxe trouvaient un accord inespéré dans le cœur de cette lycéenne évaporée. Quand elle était petite, pendant le carême, le jour des missions, c'était toujours elle qui apportait les dons les plus précieux aux pauvres. Elle se serait dépouillée de tout pour rendre les nécessiteux heureux. Mais pourquoi ? Les mauvaises langues disent par orgueil. Les bienveillants misent sans hésiter sur son sens précoce de l'altruisme. Les cyniques soutiennent que les deux exigences coexistent admirablement. Quel autre aiguillon que la charité mélangée à la grandeur peut l'avoir poussée à tomber amoureuse de ce maladroit Gulliver en sucre ? Que veut-elle de lui sinon le privilège de le protéger, la fierté de l'exhiber ? Lui ne nous enchante pas. Quel abîme se cache derrière ces costumes de grands couturiers ? De quel monde artificiel ce gommeux est-il le produit ? Pourquoi défie-t-il continuellement la mesure et le ridicule en portant l'été des panamas immaculés et l'hiver des Borsalino de feutre ? Pourquoi est-il obsédé par l'ostentation ? Pourquoi a-t-il un besoin incontrôlable d'être provocateur et excessif ? Vous avez vu comment il goûte le vin, comment il le renifle, comment il le fait tourner dans son verre ? Comme il est vaniteux ! La réponse est simple. Comment peut-elle nous échapper ? Ce pauvre garçon est tout bonnement brisé et désespéré. C'est ce qui l'a attachée à lui. Parce qu'elle, notre fille, malgré les apparences, est une femme forte. Elle est le personnage dominant. Elle sera l'énergie propulsive dans ce mariage désastreux et magnifique. Ce sera elle qui le maintiendra à flot s'il en vaut la peine, comme ce sera elle qui le fera sombrer si les circonstances l'exigent.

Ainsi, à la première invitation chez les Sonnino, dans l'appartement du largo Argentina qui domine un coin formidable de Rome, les futures belles-familles, différentes par l'histoire et les concessions, se trouvent face à face, prêtes à se livrer bataille. Savourons ce défi. Étudions cette partie d'échecs. Buvons-la jusqu'à la dernière goutte. En partant d'un principe fondamental : personne n'en sortira vainqueur. Tous perdront. Parce que tous ressentiront profondément leur défaite.

La rudesse d'Alfio Bonanno, le père de ma mère, a quelque chose de solennel et de dérangeant. Un homme trapu dont le regard opaquement bleu exprime la hauteur obtuse du parvenu qui a horreur des fioritures. Son gros menton en galoche imite Benito Mussolini, mais la découpe oblongue des yeux est sans erreur possible celle de Mao. Un homme qui parle peu et lentement. Ses objectifs et sa vision du monde correspondent à son aspect incolore de self-made man. Pratique, franc, méfiant, catholique sans mysticisme mais avec dévotion, puritain, sexophobe, pharisien et profondément épouvanté par le monde. C'est impressionnant de voir Bepy et Alfio, des individus aussi étrangers l'un à l'autre, se serrer la main, affecter de sourire et essayer de s'entendre dans le cadre fluorescent de cet appartement parfumé. La vie les a unis sans qu'ils aient levé le petit doigt. Ils ont tous deux fait le nécessaire pour dissuader Roméo et Juliette. Mais devant leur obstination, ils n'ont pu que consentir. Cette petite bataille énervante s'est livrée pendant que leurs rejets fréquentaient le lycée, puis l'université. Ils sont grands à présent, on ne peut plus les arrêter. Il n'y a plus qu'à limiter les dégâts.

La terrasse des Sonnino est un carré parfait dont les côtés sont marqués par les bouillonnés blanc et rouge de géraniums et de marguerites, c'est un enchevêtrement de petits murs d'une couleur jaune désert. Tout autour, le cadre d'une Rome by night : le charme ocre décrépît des toits. Cet arrière-parfum de chats et de début d'été. On ne peut pas dire que monsieur et madame Bonanno ne sont pas impressionnés. Ils regardent autour d'eux apeurés et méfiants en se demandant ce qu'il y a de « vrai » dans tout ça. « Vrai », dans leur jargon particulier, veut dire solide, reposant sur des « bases économiques concrètes ». Pour les Bonanno la solvabilité est une valeur éthique. Vivre au-dessus de ses moyens, « péter plus haut que son cul », payer les intérêts d'un crédit bancaire, faire étalage de richesses qu'on ne possède pas est non seulement une mauvaise habitude et une faiblesse de caractère, mais aussi une perversion morale et, si pas carrément un crime, sans aucun doute le critère infaillible pour juger son prochain. Des années plus tard, quand le désastre économique inexorable s'abattra sur les Sonnino, les Bonanno l'accueilleront en hésitant entre le chagrin pour leur fille mêlée à un tel drame et le sinistre orgueil d'avoir constaté une fois de plus que le manque de prudence et le désir vaniteux d'ostentation mènent à la ruine. À leurs yeux, les Sonnino (et le sort qui allait les défavoriser) deviendraient la preuve vivante qu'eux – les Bonanno, avec leur parcimonie et toute la rhétorique qui allait avec – avaient eu raison depuis le début, une nouvelle preuve que ce premier défi sournois n'avait été que la version terre à terre de l'éternel conflit entre le Bien et le Mal, incarné encore une fois dans une inoffensive tradition bourgeoise.

Beaucoup disent que le problème entre ces deux familles qui s'affrontent est la religion. Que derrière elles il pourrait y avoir, sinon une dispute de doctrine, une incompatibilité anthropologique. Laissez-moi vous dire que c'est un énorme bobard. Une banalité pour se donner bonne conscience. Les différences et les divergences entre ces deux couples sont tellement enracinées et irréductibles qu'on pourrait dire paradoxalement que le seul point de contact entre elles, outre leur appartenance commune au genre humain, est leur origine judéo-chrétienne, un partage distrait des Commandements. En effet, le fait d'être juifs et catholiques les unit finalement bien plus que tout le reste, bien plus que d'avoir vécu de longues années dans la même ville ou d'avoir partagé les mêmes expériences historiques, par exemple.

C'est l'été 67. Celui où le monde s'est mis à tourbillonner follement. La guerre des Six Jours s'est terminée il y a quelques semaines. Chez les Sonnino, même s'ils sont tous trop snobs pour adhérer entièrement aux humeurs de la communauté juive, l'atmosphère est encore électrique. Les tables basses sont encombrées de quotidiens avec de gros titres à la une. Disons-le, l'émotion a été forte pour ceux qui ont vécu certaines époques, ceux qui ont vu leurs cousins de dix ans déportés, qui ont dû se cacher, qui ont supporté la violation de leur domicile et qui ont tremblé au bruit sourd des bottes allemandes et au fracas des ordres de mort de ce fatal Seize Octobre, de voir une armée juive aussi formidablement équipée anéantir l'ennemi arabe supérieur en nombre guidée par ce Messie juif d'Yitzhak Rabin. Nous

l'avons déjà dit, au fond : les Sonnino ne sont pas du genre à s'émouvoir sur Israël, à le financer, ils ne sont pas de ces juifs *Israël avant tout*. Israël n'est rien d'autre qu'un des surgeons de la Mémoire Juive qu'ils considèrent avec méfiance. Non, les Sonnino sont de l'autre type : orgueilleusement attachés à leur office de sobres dispensateurs d'esprit critique et d'objectivité. Nous demandons beaucoup à Israël. Justice et démocratie. Tolérance et laïcité. Même des Israéliens, en guerre permanente, nous exigeons un comportement exemplaire, de pères pèlerins, de dernière frontière, d'une dureté inflexible mais d'une justice sévère. Cette fois-ci non, on n'a pas pu retenir son émotion : nous avons été bouleversés, nous avons souffert, perdu le sommeil, soutenu les nôtres, craint réellement qu'Israël puisse cesser d'exister, disparaître de la face de la terre, un nouveau génocide et encore un rêve transformé en tragédie. Nous avons aussitôt eu l'impression que cette fois les choses se passeraient autrement. Nous avons compris que le stoïcisme avec lequel nos parents attendaient d'être massacrés a appris à leurs enfants la nécessité inéluctable de combattre. Vous ne pouvez pas comprendre l'orgueil qui emplit le cœur de Bepy. Incroyable qu'en quelques heures la petite aviation israélienne (merde, les juifs aussi ont une aviation !) ait anéanti les avions à réaction russes mis à la disposition des Égyptiens et des Jordaniens, en s'assurant une suprématie aérienne absolue. Et que ces armées composées en majorité de masses analphabètes et indifférentes aient cédé devant une petite armée compacte et aussi débordante de motivations.

Ça a laissé dans l'esprit de Bepy et de ses proches une sinistre euphorie. C'est bizarre de continuer à s'occuper de choses insignifiantes telles que surveiller la vente en gros, recevoir les représentants, organiser des bals masqués, s'envoyer des modistes mineures, pendant que dans un endroit du monde, pas du tout éloigné en réalité, on fête une victoire aussi écrasante de l'armée juive. Pendant plusieurs jours toute la famille a continué d'acheter cinq quotidiens, déçue par la perte progressive d'intérêt de la part des journaux italiens pour cet événement extraordinaire, blessée par la position pro-arabe de la plupart des commentateurs. Comme si un journalisme impeccable était tenu d'exalter chaque jour la puissance inusitée de l'armée israélienne. Depuis plusieurs nuits Bepy dort peu. Il se lève, écoute la radio, regarde la télévision. Il est distant et irritable. Il souffre de ce syndrome périphérique – cette sensation de décentrement par rapport aux faits de l'Histoire – qui poussera très bientôt son fils Teo à émigrer là où l'Histoire existe encore et où la Chronique n'a qu'un poids ornemental.

C'est pourquoi lorsque Alfio Bonanno lui demande : « Alors, vous allez bien, monsieur Sonnino ? » et que Bepy prend une expression qui montre une certaine inquiétude au point que l'autre insiste : « Quelque chose ne va pas ? » Bepy, qui se demande s'il se moque de lui, fait un clin d'œil : « Eh bien, vous savez, avec ce qui s'est passé !

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Eh bien, en Israël...

– Ah oui, je crois avoir lu quelque chose... »

C'est mot pour mot ce que dit Alfio, laissant Bepy stupéfié. *Ah oui, je crois avoir lu quelque chose...* Avec cette phrase d'apparence anodine, Alfio confesse non seulement son extériorité absolue à la cause juive, sa mauvaise éducation, son égoïsme métaphysique, mais aussi son absence totale d'intérêt pour les affaires internationales, l'actualité, l'Histoire. Il avoue sa vision modeste. Son périmètre mental désolant. Et cette indifférence, ce détachement ne peut que contrarier les Sonnino.

Allons, Bepy, il n'y a pas de quoi se tourmenter. C'est Alfio, tu apprendras à le connaître. C'est l'être humain aux horizons les plus bornés que tu rencontreras au cours de ton existence, toi qui es né et as vécu dans ton théâtre judaïque. Alfio est un provincial qui a fait fortune grâce à une détermination obstinée, grâce au mythe continuellement sanctifié de l'épargne et de l'investissement sûr. Pas de livres. Pas de cinéma. Pas d'analyse. Pas de branlettes. Pas d'élégance. Pas de cuisine sophistiquée. Aucune opposition idéologique. Aucune commotion. Aucun sport. Aucune équipe de foot à soutenir. Aucun rêve irréalisable. Aucun adultère. Aucun élan au-delà de quelques cérémonies religieuses ordinaires

apprises dans l'enfance et jamais oubliées. Aucune fantaisie en tête. Un homme qui est du côté de la souffrance parce qu'il a souffert. Un affairiste sans talent pour les affaires, mais qui adore le martyr. Qui doit tout à lui-même et au sacrifice infligé à ses proches. Qui adore faire des prévisions apocalyptiques. Qui a construit sa fortune sur la consommation des autres, mais qui n'est pas disposé à consommer à son tour. Un dissident imprévisible du capitalisme keynésien. Un prophète de la civilisation du fil de fer. Un homme qui ne veut pas mettre son argent en jeu, préférant le laisser là où il est. Qui a appris avec application, et même une bonne dose d'humilité, qu'il faut acheter ses chemises chez Caleffi, ses cravates chez Battistoni, ses pulls et ses chaussures chez Cenci, qu'il vaudrait mieux commander ses costumes à un vieux tailleur de confiance et pas trop cher, mais qui déteste endémiquement tout étalage m'as-tu-vu de richesse. Un homme qui n'aime pas voyager. Parce que la plus belle chose qu'il lui soit arrivé de voir, son centre de gravité, ce dont au fond il ne peut ni ne veut s'éloigner, c'est le petit village près de Macerata qui lui a donné le jour. Ce village où il est traité aujourd'hui comme un roi. Un fils qui a réussi et qui pour le prouver a acheté toute une aile d'un bâtiment, celui de la mairie. Et maintenant tous le respectent. Tous s'inclinent. Le reste n'existe pas pour lui. Allons, Bepy, ne te fâche pas. Alfio n'a rien contre ta guerre des Six Jours. À la rigueur, il a quelque chose contre les juifs. Mais rien de particulier. Son préjugé est en quelque sorte démocratiquement œcuménique. Sa discrimination (ou mieux, sa méfiance) englobe tous ceux qui ne partagent pas son origine, sa génération, sa vision du monde – et donc cinq milliards de personnes et des poussières. N'est-ce pas son droit d'originaire des Marches de se méfier des gens des Abruzzes, des Siciliens, des Toscans, des Juifs, des Français, des Noirs, des habitants des Alpes ? Aucune haine. La haine est une perte de temps et le temps c'est... Non, ne le dis pas !... Alfio est un maniaque des clichés : il admire la précision têtue des Allemands, comme il déplore la nonchalance négligente des Napolitains. Alors qu'est-ce qu'il en a à faire de ton conflit du Moyen-Orient, lui qui a traversé la Seconde Guerre mondiale, celle qui aurait dû le concerner, avec une terreur mêlée d'une inconscience infinie ? Comment veux-tu qu'il s'intéresse à ta guéguerre si aujourd'hui encore sa fierté est de n'avoir pas pris parti à un moment où le choix était sinon une nécessité impérieuse, du moins une preuve de caractère ? L'important pour lui est de ne pas se faire remarquer. L'important est de respecter ses supérieurs. De les amadouer. De ne jamais être irrespectueux. D'être monstrueusement efficace. De penser au travail plutôt qu'aux moments de détente. De parler de travail même à l'enterrement de son meilleur ami. Pas seulement par opportunisme, mais parce que la vie pour lui semble se limiter à s'appliquer pour se conformer à l'ordre établi. Un ordre social qu'on ne viole pas. Inutile d'en parler. Pour lui il n'y a rien de plus odieux que les bavards. Tout aspirant artiste est un bavard. Tous ceux qui s'égarerent, ou simplement tous ceux qui veulent s'exprimer sont pour lui des bavards. Il juge les gens sur ce qu'ils ont su construire, non sur ce qu'ils disent. Et les constructions doivent être solides et concrètes. Des terrains à viabiliser. Des appartements à vendre et à louer. Voilà un Fidèle Intégriste du Dieu Brique, mon cher Bepy. La première question que s'est posée Alfio quand il est entré chez toi est si cet appartement t'appartient ou si tu es un malheureux locataire (lui est plein de locataires et il les considère comme des poux et des sangsues), puis il s'est demandé combien il pouvait valoir et enfin si des détails aussi raffinés et fragiles et un mobilier aussi somptueux étaient vraiment indispensables. Il a compris à ta façon affectée de l'accueillir que tu abrites le germe du bavard. Et il est content de t'avoir repéré. Il se considère comme un débusqueur de bavards. Tu ne dois rien attendre d'autre de lui que ce qu'il est capable de te donner : quelques conseils judicieux qui expliquent sa vie exemplaire, son destin exemplaire, son ascension exemplaire. Il déteste les barbus parce qu'ils ont une odeur de subversion. Il ne peut pas voir de pulls rouges parce qu'ils ont une odeur de communiste. Sa sexophobie n'a rien du dégoût décadent pour l'intimité visqueuse de la femme, c'est une question de dignité et d'opportunité. Au fond, au-delà des apparences, il n'a rien de l'intégriste, c'est plutôt un puritain modéré. On peut tout faire à condition que le monde n'en ait pas connaissance. Théoriquement, l'adultère n'est pas à rejeter.

À condition que personne ne vous découvre (ce qui est fort difficile à garantir d'avance). À condition qu'il ne vous détourne pas de la mission impérative de l'épargne et de l'accumulation (ce qui paraît incontestablement impossible). La forme s'est durcie et cristallisée avec le temps au point d'être devenue substance. C'est ainsi qu'Alfio a fini par croire qu'il était celui qu'il n'était pas, comme toi, mon cher Bepy, qui veux laisser les autres penser que tu es ce que tu n'es pas. Ne l'appellez pas quand il est aux toilettes. Si vous essayez, il ne répondra pas. Non qu'il n'ait pas de besoins physiologiques. Simplement, personne ne doit le savoir. C'est tout. Personne ne doit savoir qu'Alfio Bonanno ressent l'urgence de déféquer au milieu de la journée.

Donc, Bepy, ne sois pas contrarié. Tu as affaire à un dur à cuire. Difficile de trouver dans ton milieu un homme aussi sûr de lui et inattaquable, aussi pathologiquement insensible à la séduction des mondanités et à ton ascendant. C'est parfaitement inutile d'afficher ton sourire, de flatter sa femme (« Madame, vous a-t-on déjà dit que vous avez des mains ravissantes ? »), inutile (voire dommageable) d'arborer un costume rayé aussi irréprochable. Inutile de lui montrer, comme tu es en train de le faire, ta collection de tableaux modernes, ton Burri, ton Mafai, ton précieux Modigliani, parce que la seule question qu'il te posera – et il te la pose – est si tu n'as pas peur de garder chez toi des pièces aussi précieuses, si tu ne redoutes pas les cambriolages. Et ce faisant, bien qu'il puisse te paraître mesquin, Alfio te montre seulement son côté le plus vrai, le plus humain. Son point sensible. Je veux parler de la peur. C'est un homme qui a peur. Lui si grand, si imposant, d'une apparence indestructible, chie de peur. C'est une forteresse aux murs lézardés qui par la peur qu'il insinue chez les autres essaie d'exorciser la sienne.

Que craint-il ?

Tout : non seulement la mort, la maladie, l'infirmité, faire ce qu'il ne faut pas, mais aussi un simple écart, encourir la colère d'un Puissant, voir tout ce qu'il a construit réduit en miettes. Il aime la répandre, cette peur. C'est un prédicateur de l'Apocalypse imminente.

Alors ne te fais pas d'illusions : rien de ce que tu es, rien de ce que tu as cherché à être toute ta vie ne fonctionne avec lui. Il est fièrement imperturbable face à tes sorcelleries, à tes enchantements séducteurs. Et personne ne te comprend mieux que moi. Précisément parce que tu es en train d'échouer là où j'échouerai des millions de fois : dans la difficile opération de le séduire. Il ne peut pas être séduit. Pas par des gens comme nous. Ce que tu vis au cours de cette soirée infernale, je vais le vivre toute ma vie, chaque fois que j'entrerai en contact avec lui.

Car Alfio voyait en moi, sans doute à cause de ma ressemblance avec mon père, des traits sémites sculptés sur mon visage, l'enfant du péché. L'incarnation de l'erreur de ma mère. Il était là, assis dans son grand fauteuil fleuri posé au centre de l'immense salon de son immense maison sur l'Aventin d'où il semblait dominer le monde entier, et tout à coup il me regardait et disait à ma mère : « Daniel est rusé, fais attention, il est rusé, tu t'es déjà fait avoir une fois... Tu as vu ce nez ?... Il a un de ces nez ! Le même nez que son père et son grand-père... » Et il n'arrêtait pas de rire de cette observation physiologique qui lui paraissait si incontestablement révélatrice. La biologie était tout pour Alfio Bonanno, même s'il ne le savait pas ! Et l'indignation de ma mère ne servait à rien. Ma propre indignation ne servait à rien, ni le battage médiatique du politiquement correct. Imperturbable, il continuait à se moquer de mon nez, à sa manière mi-sérieuse mi-facétieuse. Tu vois, Bepy, je crois être le premier juif dans l'histoire de l'humanité à avoir subi la discrimination de la part de son propre grand-père. Le premier juif de l'Histoire avec un grand-père antisémite. Pour tous les juifs, la famille, au moins elle, a toujours été le recours extrême, l'ultime abri, mais chez nous l'antisémitisme s'était implanté avec autant de détermination qu'y était enfoncé le caractère juif. À quelle schizophrénie scabreuse me préparez-vous pendant cette fichue soirée de 67, mon cher Bepy ? Si seulement tu savais comment tout ça va finir, tu te comporterais bien autrement ce soir devant le père de ta future bru, tu

serais beaucoup plus dur, afin que le crime n'ait pas lieu. Tu pourrais peut-être te donner du mal pour que ne soit pas uni ce qui ne peut pas, ce qui ne doit pas l'être.

« Vous les avez assurés au moins ? demande Alfio en parlant encore des tableaux.

– Bien entendu », répond Bepy piqué.

Ils sont interrompus par la domestique : messieurs, le dîner est servi.

Sur la table trône un classique culinaire de la famille Sonnino. À dire vrai il s'agit d'une véritable pièce archéologique exhumée pour l'occasion. Autant en raison de sa difficulté d'exécution et du temps nécessaire qu'à cause de la surabondance de calories contraire aux interdits diététiques de Bepy, il y a au moins dix ans que la Timbale Sucrée de Grand-mère Rachel a été bannie des habitudes de table des Sonnino. Mais cette fois Bepy a exigé que la cuisinière suive un programme philologique rigide. Aucun ajout, aucune modification. Et voici la timbale dorée de pâte brisée – qui recèle à l'intérieur un trésor savoureux de *ziti*, croquettes et sauce aux champignons – qui montre son profil cylindrique classique à ce couple fier de maîtres de maison et à leurs deux invités méfiants. Bepy regarde l'inoubliable timbale de sa grand-mère avec un orgueil presque comique. Mais dès que le palais d'Alfio – vicié par sa bonne habitude des pâtes à la carbonara et de la viande rôtie – est caressé par une bouchée brûlante de timbale, il classe l'opération comme horreur prétentieuse, tarabiscotée et aigre-douce. « Exactement comme ces gens-là ! » s'écriera-t-il des heures plus tard devant sa femme. « Des gens prétentieux, tarabiscotés et aigres-doux. » Alfio, fidèle aux consignes du paupérisme, termine néanmoins son assiette, agacé par les sots bavardages des dames. Personne n'ose aborder ouvertement les sujets à propos desquels ils ont décidé de se rencontrer. Bepy est curieusement intimidé. Par ailleurs, il s'est fait chapitrer le matin même par son fils : « Surtout, papa, sois tolérant, cède sur ce que tu peux, et ne parle pas de religion.

– Quelle sorte de gens est-ce ? lui a demandé Bepy avec curiosité.

– Différente de nous. Ils sont fermés, opaques. Mais ils adorent Fiamma.

– Et pourquoi ne venez-vous pas, toi et Fiamma ?

– Je ne sais pas, elle m'a demandé de ne pas venir. Elle a dit que c'était la volonté de ses parents.

Qu'ils l'exigeaient. Je crois qu'il doit te parler de quelque chose.

– Mais lui, c'est quel genre ?

– Un type tout d'une pièce. Un peu hâbleur. Mais c'est essentiel qu'il soit d'accord.

– Tu sais au moins de quoi ils veulent discuter ?

– Non. L'important c'est que tu sois tolérant. »

C'est le souvenir des mots de son fils qui a poussé Bepy à retarder le moment de vérité jusque bien après le dessert. Mais à ce moment-là, pendant qu'Ada sert le café dans le salon, Bepy se décide. Le début est inoubliable, un croisement entre *Devine qui vient dîner ?* et *Les Fiancés*. Bepy attaque avec une déclaration qui pourrait offenser n'importe qui mais qui, au contraire, galvanise l'assistance :

« Enfin, au risque de paraître désobligeant, je ne peux pas vous cacher ma perplexité... »

Ainsi parle Bepy, sur un ton décidé et théâtral, bien qu'il ne soit pas tellement opposé au choix de son fils. Lui et Ada ont déjà métabolisé le choc du mariage avec cette fille (bien que mon arrière-grand-père lui ait donné le surnom bizarre de « la Cananéenne ». « Aujourd'hui encore tu vas nous imposer la compagnie de la Cananéenne ? » demande-t-il toujours à son étrange petit-fils aux cheveux bien plus blancs que les siens). Mais Bepy ne résiste pas à la tentation de flatter ses interlocuteurs : il aime se ranger aux inquiétudes du père de sa future bru. Il veut être *complètement* de son côté. Et comment ce gentilhomme d'Alfio peut-il décevoir l'attente d'un flagorneur aussi imprévisiblement empressé ?

« Je suis content que vous le pensiez aussi, répond-il sèchement. Je n'osais pas vous le dire, mais puisque vous en parlez... »

– Écoutez, ce n'est pas une question de racisme ou d'autres bêtises... ni sans doute de compatibilité... se hâte d'expliquer Bepy, au contraire, j'ajouterai que j'ai rencontré Fiamma et qu'elle

me semble une jeune fille charmante, si menue, si timide, bref, un amour. Mon Luca est fou d'elle... Toutefois, eh bien, je crois que les obstacles à cette union sont nombreux, certains, dirais-je, presque insurmontables... Mon épouse et moi pensons – et nous l'avons dit à Luca – qu'un mariage mixte peut provoquer des désastres, par exemple, pour les enfants, en supposant qu'ils veuillent en avoir... Un problème d'identité... »

Tout spectateur à cette soirée autre que l'ineffable Bepy remarquerait que le visage d'Alfio prend une expression agacée et sévère juste après avoir entendu les mots « mon Luca est fou d'elle ». Cette phrase échappée inopinément à Bepy suffirait pour qu'il comprenne ce qui rend ces deux familles réellement incompatibles et l'union entre elles pernicieuse.

« Mon Luca est fou d'elle » est une expression qui révèle la personnalité de celui qui la prononce : il faut être d'une impudeur théâtrale, il faut avoir une idée plate et codifiée de l'amour, sans pourtant exclure le primat des sentiments, il faut connaître au moins un tas de romans-feuilletons et avoir vu autant de films américains, il faut avoir trompé sa femme au moins une douzaine de fois, fréquenté un certain milieu délicieusement immoraliste de rameurs romains, accorder peu d'attention à la valeur des mots, il faut avoir dépassé toute gêne jésuite, se ficher de la susceptibilité de son prochain ou être dépourvu d'empathie, il faut être passablement extravagant pour dire aux sobres Bonanno, en parlant de leur tendre et virginale fille et de son malheureux amour pour ce juif : « Mon Luca est fou d'elle »...

« Je suis content que nous pensions la même chose, répète Alfio en acquiesçant. Écoutez, je vous assure que je n'ai rien contre *vous tous*, je suis même sincèrement désolé de ce qui *vous* est arrivé... mais nous aurions préféré que Fiamma épouse un Italien !

– Italien ? Dans quel sens ?

– Italien italien. Dans quel autre sens ?

– Pourquoi ? Luca ne serait donc pas italien ?

– Eh bien, vous comprenez ce que je veux dire... D'ailleurs ma fille m'a dit que Luca n'a pas fait son service... et vous non plus, si vous me permettez... et vous savez, pour moi le service militaire est une étape essentielle. Une expérience déterminante dans la vie d'un homme... Hautement formatrice...

– C'est vrai, ni moi ni mon fils n'avons été militaires. Mais pour des motifs tout à fait différents de ceux que vous imaginez visiblement. Et certainement pas parce que nous ne sommes pas italiens... Même si ça peut vous étonner, nous sommes aussi italiens que vous !

– Alors... ?

– À moi, les lois raciales me l'ont interdit. Mais je pense avoir servi mon Pays. J'ai été partisan... Quant à Luca, il a été réformé à cause de sa vue. Aucun rapport avec sa nationalité. »

Bepy a prononcé ces mots avec une irritation grandissante. Il bluffe, naturellement. Il aime bien revendiquer son engagement résistant activiste, bien qu'à strictement parler il ait borné son activité subversive à une clandestinité apeurée à la montagne.

« Écoutez, je ne voulais pas vous offenser... Je suis vraiment heureux que vous ayez fait allusion aux problèmes, comment dire, *physiques* de votre fils... Disons que c'est quelque chose qui nous tient à cœur. Bref, ce que je voudrais dire c'est que nous souhaiterions avoir des garanties.

– Dans quel sens ?

– Eh bien, nous aimerions que Luca fasse quelques examens, par précaution. Nous pensons à un urologue ou à un généticien, ou un médecin de ce genre. Nous voudrions avoir la garantie qu'il peut procréer, et qu'il peut le faire avec le moins de risques possible... Enfin, pour nous, un mariage sans enfants est absolument inconcevable !

– Écoutez, il me semble que vous exagérez. Luca est absolument normal. Dans tous les domaines.

– Mais pourquoi vous énerver ?... Je crois avoir le droit de savoir à qui je donne ma fille... De la protéger...

– Oui, tout comme nous avons le droit de savoir à qui nous donnons notre Luca, mais je ne vous ai pas demandé pour autant de me montrer un extrait du casier judiciaire de votre fille. De toute façon je trouve grotesque et démodé que vous me parliez comme si certaines choses dépendaient de moi. Mon fils est majeur et responsable, et votre fille l'est aussi. Je ne vois donc pas en quoi notre opinion peut les influencer de façon déterminante... Je trouve dérangeant que vous me demandiez comme ça, d'un cœur léger, sans aucun tact, de soumettre mon fils à des tests cliniques, comme si Luca était un caprice de la nature...

– Mais non, voyons, la discussion a pris un tour désagréable. Je sais bien qu'à ce stade les jeux sont faits. Que nos enfants se marieront. Je m'en suis fait une raison et vous aussi, je crois. Mais je suis un père anxieux. J'ai le droit d'être un père anxieux. C'est seulement pour ça que j'ai demandé des assurances.

– On peut savoir ce que vous voulez, outre soumettre mon fils à une telle humiliation ?

– Eh bien, pour être franc, j'aimerais qu'ils se marient à l'église. D'ailleurs Fiamma m'a dit que Luca n'est pas religieux. Tandis que vous, vous êtes très dévot. Je me suis déjà renseigné. Notre curé serait disposé à les marier, encore que Luca, bien entendu, doit s'engager à faire baptiser ses enfants...

– C'est vraiment trop, je trouve. Excusez-moi, laissez-leur au moins le droit de choisir.

– À qui ?

– Aux petits-enfants.

– Et pourquoi ? Mes parents ont choisi pour moi. Et les vôtres pour vous, c'est évident. Pourquoi devrions-nous nous comporter autrement ? Et pour se marier à l'église c'est indispensable qu'il promette de faire baptiser ses enfants.

– Je comprends, mais ce n'est pas indispensable de se marier à l'église. Vous parlez de ce mariage à l'église comme si c'était une faveur que vous nous faites.

– Eh bien, dans un certain sens c'est une faveur que le curé nous fait...

– Une faveur qu'il fait à vous, sûrement pas à moi, ni à ma femme, ni à Luca...

– Mais enfin, je croyais...

– Quoi ? Que nous vous remercierions parce que votre généreux curé nous a accordé l'honneur de marier notre fils ? Vous croyez que ça puisse être un plaisir pour les grands-parents de Luca ?

– Eh bien, je croyais que vous seriez contents de cette possibilité...

– Quelle possibilité ?

– Le mariage à l'église.

– Écoutez, Alfio, aussi extraordinaire et bouleversante que la chose puisse vous paraître, si nous n'étions pas contents d'être juifs nous ne le serions pas. Rien d'*inéluçtable* ne nous lie au judaïsme. Si ça nous avait intéressés de devenir chrétiens nous aurions choisi de croire en Jésus-Christ il y a deux mille ans. »

Fin du premier round !

Sur cette profession d'orgueil juif se clôt la première conversation. Et tout le reste, tout ce qui suit, apparaît déjà comme irrémédiable.

« Tu étais vraiment fatigué ! Tu as dû dormir deux heures », m'a dit mon père. Nous étions au péage de Naples. Allait se déployer sous nos yeux l'horizon d'aluminium et de ciment armé, la vaste lande du Vésuve défigurée par des abus séculaires, inévitable purgatoire avant le paradis de la côte amalfitaine. Qui bientôt, très bientôt, peut-être au prochain virage, apparaîtrait avec ses perspectives merveilleuses. J'étais tendu. Je savais que ma mère ne serait pas là, que mon frère – l'adorable refuge de mes timidités – était loin. Mais j'ai été pris d'une véritable agitation quand papa m'a dit :

« Demain, ou peut-être après-demain, la petite-fille de Nanni devrait arriver de Capri. Je crois que tu la retrouveras dans ta classe l'année prochaine... Nanni m'a dit qu'elle ne supporte pas les écoles de

filles.

– Alors il n’y a que Nanni, ai-je constaté avec un filet de voix.

– Je crois qu’il y a aussi Giacomo, le frère de Gaia... Tu l’as déjà vu ?

– Je ne crois pas. » Je mentais. Le souvenir de l’enterrement de Bepy était encore vif grâce à la présence de ces deux anges. J’avais presque tout oublié de cet enterrement désastreux, mais je n’étais pas arrivé à oublier ces deux enfants.

« Un garçon bizarre, difficile, j’ai peur qu’il soit carrément caractériel... Il a très mal réagi à la mort de son père. Putain ! Pour Nanni ç’a été un coup terrible. Perdre un fils de quarante-deux ans, et de cette façon. »

Alors faisons en sorte que ce voyage continue jusqu’à la fin du monde, jusqu’à l’extrême pointe de l’Afrique du Sud pour ne pas avoir à gérer une situation qui paraît pleine d’embûches à tous égards. Je n’éprouve aucune sympathie pour Nanni. C’est un de ces élégants sexagénaires de l’entourage de Bepy qui parlent avec affectation, un homme qui porte un gilet beige et des chaussures de daim couleur miel, expressément commandées à Vogel. Avec des cheveux blancs aux reflets argentés et des rides distinguées sur les pommettes. Bref, le type d’homme qui me cause un malaise pénible, qui s’adresse à moi comme si j’étais adulte en feignant une intimité qu’il ne devrait pas se permettre. Devoir entrer en invité – pire : en intrus – dans cette maison magnifique que je n’ai vue que de loin, devoir amuser ces deux enfants que j’imagine, Dieu sait pourquoi, bien plus expérimentés, bien plus sûrs d’eux que je ne réussirai à l’être au cours de toute une existence, avive ma rancœur contre mes parents. Nous ne pouvions pas aller à l’hôtel ? Nous sommes toujours allés à l’hôtel, non ? Après les allusions de mon père, j’imagine Giacomo comme un vaniteux qui va me mépriser dès l’abord, un esthète romantique du désir d’anéantissement comme j’en ai connu tellement. Mais ce sont les yeux de la petite qui me tourmentent. Où vais-je trouver le courage de les croiser ? Comment soutenir le regard de cette délicieuse fillette qui a vu l’assortiment composite des gaffes que nous avons collectionnées à l’enterrement de Bepy ? Qui sait tout de mon grand-père et de ma famille ? Qui a eu l’occasion de constater notre pénible infériorité ? Comment un être aussi peu respectable que le soussigné pourra-t-il gagner la confiance d’une petite fille avec laquelle il est impossible de mentir ? Jusqu’ici le mensonge m’a protégé. Mais maintenant ? Comment faire, maintenant, sans mes mensonges adorés ? Je vais voir débarquer dans ma classe cette petite qui détruira en un instant tout ce pour quoi j’ai tant peiné, je verrai s’écrouler sous mes pauvres yeux la tour incertaine de mes mystifications infinies.

Que Gaia vienne de Capri me frappe de façon mystérieuse. Que fait-elle à Capri ? Avec qui est-elle ? Je trouve en outre un peu alarmant qu’elle désire tant passer d’une école de filles à une école mixte. Caractère entreprenant ? Envie de s’amuser ou de découvrir le monde ? De jaillir en écumant du lit enrubanné d’un institut féminin pour grandes bourgeoises et se jeter dans le monde des mâles débordant de testostérone ? Tout ça me paraît terriblement en contradiction avec l’image douloureuse que je conserve d’elle. Mon père a dit qu’elle « ne supporte pas » son école. Et bien que j’aie une pratique limitée et de deuxième main de l’univers féminin infini, fascinant et inconcevable, comment ne pas constater – ne serait-ce qu’en tenant compte de mes dernières mésaventures – que « ne pas supporter » est le principal défaut des fillettes ? Ce qui rend leur aventure humaine gênante et impénétrable.

Mais surtout, quel sens avait ce voyage ? Après tout, je venais à peine de rentrer. J’avais à penser à tant de choses. J’avais tant de choses à garder en moi que je me sentais exploser. J’étais un jeune garçon débordant de nouveauté émotionnelle. Telle est la finalité de ce long été 84 : déborder d’émotions nouvelles. Maman, papa, à quoi sert toute cette nouvelle adrénaline en circulation ? C’est plutôt le moment de décanter, de rester seul pour décanter. M’enfermer à la maison pendant deux semaines au moins pour *décanter tout ce qui s’est passé*. J’étais encore plein de l’expérience de la veille, de cette courte nuit sans sommeil à l’hôtel londonien... Cette nuit où chacun a cherché à exprimer ce qu’il avait

en lui, à dépasser les limites permises, à tirer, comme on dit, ses dernières cartouches avant que le long hiver fait des interdits du surmoi n'étende ses mains menaçantes sur notre vie.

J'étais encore sous l'effet du moment où, pendant la bringue qui avait dévasté un petit hôtel du quartier arabe de Londres, mon frère était revenu dans notre chambre à deux heures du matin, impatient de refaire sa valise. Tout en sueur, les cheveux ébouriffés et avec un vague sourire hébété qu'il s'efforçait de dissimuler mais qui se répandait sur son visage comme si Lorenzo avait perdu le contrôle de ses muscles et de ses nerfs faciaux, une puanteur de mauvaise bière qui semblait provenir de sa bouche et de ses vêtements, et très surexcité. Je savais, parce que la chose durait depuis des semaines, qu'il flirtait avec Syria, cette *fermée* aux yeux noisette.

« Tu as couché ? lui avais-je demandé en faisant comme si c'était normal et ne me causait aucun étonnement.

– Non... du moins je ne crois pas.

– Qu'est-ce que ça veut dire, “je ne crois pas” ?

– Que si ça n'était pas coucher on s'en est bien approché.

– Tu l'as *pelotée* alors ? » (Allez savoir pourquoi les adolescents, ennemis du vague, sont tellement obsédés par le désir de cataloguer tout ce qui les concerne, à commencer par ce qui touche au sexe.)

« Plus que ça !

– C'est-à-dire ?...

– Je ne sais pas, Dani. Je suis tout retourné, et je n'ai même pas tellement aimé. Au début oui, mais ensuite... »

Et à ce moment-là il avait tendu la main en m'invitant à sentir son index et son majeur. C'est alors que je m'étais aperçu que ses doigts étaient tendus, comme s'ils étaient ankylosés ou même paralysés. Soupçonnant quelque chose j'avais approché le nez de ces doigts avec circonspection pour reculer aussitôt, dégoûté.

« C'est ce que je pense que c'est ?

– Oui.

– Tu y as mis les doigts ? »

De nouveau cette ostentation de la terminologie appropriée. Est-ce à cause d'elle que m'était venu ce « mis les doigts » que le reste de ma vie je serais réticent à utiliser dans des circonstances analogues ? Par ailleurs j'étais déconcerté, sinon tout à fait bouleversé, par cette odeur âcre qui rappelait l'ammoniaque ou les quais du petit port de Ponza. Il me semblait que c'était le début d'une nouvelle époque. Une porte avait été enfoncée. Le mur infranchissable avait été escaladé. Et tout d'un coup, dans une seule inspiration profonde, mon organisme avait été envahi par ce miasme qui ne l'abandonnerait plus.

C'est un premier souvenir auquel réfléchir, auquel s'abandonner, une chose sur laquelle haleter convulsivement.

Mais pas le seul : plusieurs petits éclats d'émotions avaient élargi les perspectives de ma vie de jeune garçon. Quelques soirs plus tôt, dans une discothèque pour jeunes de ce petit village de Cornouailles aux couchers de soleil glacials j'avais dansé – oui, j'avais dansé ; vous m'imaginez en train de danser ? – avec une fille plus âgée, une Allemande qui faisait vaguement penser à Eva Braun, tellement grande que ma tête était enfoncée dans son très frais *décolleté** teuton. Et puis avoir vu mon frère conquérir cette proie difficile, cette Syria, qui avait tellement l'air d'un elfe qu'elle m'évoquait certaines petites infirmières angéliques de la Croix-Rouge des jeunesses hitlériennes. En effet, dans une même soirée les deux frères Sonnino, à peine pubères, marqués par leur généalogie de boutiquiers juifs avisés, soumis depuis leur naissance à une solide propagande antinazie (au point que leur mère zélée avait refusé à plusieurs reprises de leur acheter des petits soldats allemands, ce qui les contraignait à des perversions historiques telles qu'aligner les armées américaines contre les Anglais), avaient pris du bon

temps respectivement avec le sosie d'Eva Braun et avec une transfuge des jeunesses hitlériennes. Tout ça m'avait fait rêver à une alternative, m'avait fait saisir la signification de beaucoup de choses. J'avais besoin de plusieurs jours pour me remettre. J'avais besoin de me perdre dans la nostalgie. C'était la recette pour retourner vivre dans la normalité. Depuis toujours. Je n'avais pas besoin de Positano, de Nanni Cittadini et de toute sa famille. Je n'avais pas besoin de surenchères émotionnelles, de restes névrotiques pernicioeux.

J'avais déjà tout ce que je pouvais désirer.

Je veux parler du mélange confus et explosif de pulsion érotique, d'amour pour la nouveauté, d'obsession de reconnaissance sociale et affective et d'action sans finalité précise, qui par un étrange mécanisme se transforme en langueur, en longue palpitation de toute une vie. La Plus Grande Mystification du Monde, celle dans laquelle tombent tous les adolescents de quatorze ans, c'est l'impression qu'il n'existe rien de plus urgent et de plus essentiel que cette langueur, ce ventre engourdi, ce manque d'appétit, cette obsession de dissimuler (personne ne doit savoir !), cette vocation séraphique à l'Incorporel... Voilà de quoi je parle. De rien d'autre. De cette perte de soi. De ce brouillage du monde qui conduit parfois le plus aimable et le plus introverti des adolescents au crime passionnel rien que parce qu'on ne lui a pas appris à accepter le refus injuste et terrible que lui oppose une fille de son âge. Non, je ne parle pas d'amour. Pas du vrai. Je parle de l'atmosphère qui le favorise, du liquide amniotique d'où il jaillira tôt ou tard.

Désorienté et nostalgique. Conscient de te trouver au mauvais endroit. La seule chose dont tu as besoin est de t'enfermer dans une pièce. De mettre la musique très fort. Encore mieux si ce sont les Grands Succès de ton époque, ceux qui ont scandé tes heures de liberté et d'émancipation. Ce cocktail britannique de Rod Stewart, Police, Phil Collins, Dire Straits, Eric Clapton, les îles qui composent l'archipel bigarré de ton imagination, le panthéon de ta génération... Et de t'envoler loin. En Cornouailles, puis à Londres. Rebondir de Londres en Cornouailles. Et vice versa. T'attarder longuement sur certains individus ou même sur de simples expressions du visage. Exhumer le souvenir de ce retourné éclatant qui a valu à ton frère les applaudissements d'un parterre de filles international et qui t'a rempli le cœur d'orgueil. Ou du sein de ton Eva Braun. Tu fais revivre ces émotions. Berce-les en toi. Laisse-les se dilater au point de t'envahir tout entier. Voilà ce que tu devrais faire. Ce que tu sens que tu dois faire. Tu es prêt ? Tu es prêt à tout accueillir ? Tu es grand ouvert ? Et amorphe ? Prêt pour la tempête ? Prêt pour le tremblement de terre fracassant ?... Et tandis qu'à l'horizon se dessinent les virages sinueux de la côte, les manteaux luxueux de bignonias et de bougainvillées qui tapissent les parois rocheuses, tandis que la crèche fastueuse de Positano apparaît soudain à ta gauche, et que sur ta droite, gris sur tout ce bleu, le profil oblong de l'île de Noureïev promet mondanités ou solitude, tu te répètes que quelque chose est en train de changer. Irrémédiablement.

Une fable caravagesque euphorisante

Est-ce tellement difficile de faire de l'argent ? Existe-t-il une recette pour en accumuler jusqu'à la nausée ? Quelle est la route qui conduit un grossiste en textiles rusé et aisé à une richesse telle qu'elle sert à plusieurs générations ?

Il ne s'agit pas des délires d'un jeune courtier de Wall Street interprété par un nouveau Michael J. Fox dans une pâle reprise des années quatre-vingt. C'est plutôt la curiosité obsessionnelle d'un garçon de treize ans ensorcelé par les bandes dessinées, la littérature et l'époque hypercompétitive dans laquelle il est tombé, qui a tendance à placer son avenir d'homme dans le contexte enivrant d'une Amérique de cinéma et qui, au lieu de consacrer les ressources de son imagination à des rêves de gloire légitimes, se fixe sur l'argent, sur tout ce qu'il signifie et ce qu'il peut acheter.

L'histoire de l'argent de Nanni Cittadini me paraissait être l'aventure la plus troublante qui soit arrivée à quelqu'un de mon entourage. Je crains de devoir ajouter qu'elle m'impliquait de façon morbide, et même sinistre, parce que je la voyais comme la contre-histoire de ma famille, comme l'autre moitié du ciel. Elle représentait l'alternative dialectique au destin sans gloire de Bepy et de nous tous. Et toute la valeur de cette histoire résidait dans son invraisemblance de bande dessinée : ces jeunes qui du jour au lendemain se retrouvent dépositaires de fortunes inespérées. Non, Nanni n'avait hérité d'aucune tante milliardaire, il n'avait pas été chercheur d'or dans le Klondyke. Son histoire était captivante, mais elle avait le mérite de ne pas virer au fantastique et de revenir toujours dans les limites de l'inépuisable machine narrative qu'est le capitalisme du xx^e siècle. Une de ces histoires capables de transformer un morveux mordu d'ordinateur en homme le plus riche de la planète, ou un jeune juif russe ayant fui le stalinisme en producteur de cinéma le plus important d'Hollywood. Une histoire pas trop héroïque au fond, bien qu'incroyable, qui emplissait mes rêves jusqu'au délire le plus tourmenté. Je me racontais encore et encore l'histoire de l'ascension sociale de Nanni Cittadini avec l'enthousiasme visionnaire qu'un garçon de mon âge aurait mis à s'identifier naturellement à un super héros de BD qui court sauver sa bien aimée aux cheveux dorés. Tel est le passe-temps secret de mes treize ans. Mais aussi mon calvaire.

Tout avait commencé pour Nanni lors d'un énième défi avec Bepy : tous deux, convaincus d'être des connaisseurs extraordinaires en matière d'art, entretenaient depuis leur jeunesse une rivalité farouche à travers un collectionnisme dilettante et omnivore. Meubles, tableaux, sculptures remplissaient aussi bien la grande maison de Nanni (au point de lui donner l'air froid d'un minable musée de province), que la demeure lumineuse de Bepy, culturellement beaucoup plus organisée dans ses choix.

Un jour, grâce à une connaissance de sa femme Sofia, princesse napolitaine, Nanni met la main sur deux obscurs tableaux attribués jusque-là à un élève de Luca Giordano. Il les soumet à son ex-associé (lui et Bepy ont déjà séparé leurs destins depuis quelque temps) qui lui rit presque au nez. Il y a des années qu'ils font des affaires ensemble, qu'ils achètent des œuvres d'art dans des enchères publiques et privées. Mais Bepy ne partage pas ce qu'il appelle « l'esprit-brocanteur » de Nanni, ce goût pour l'accumulation sans qualité. Lui vise la pièce de valeur. Et puis il s'est spécialisé désormais dans les tableaux modernes. Finalement, Nanni achète tout seul ces deux croûtes puisque Bepy n'a pas voulu y mettre un sou.

Aucune erreur, parmi les mille que Bepy commettra par la suite, jusqu'à sa ruine, n'aura la gravité et la saveur goguenarde de cet achat manqué.

Et on le comprend lorsque Nanni, intrigué par une date derrière la toile qui ne correspond pas à la période où les deux tableaux doivent avoir été exécutés, les fait estimer en les soumettant à un examen radio détaillé qui donne des réponses surprenantes : sous cette patine de vernis monochrome dorment depuis des siècles de superbes contrastes chromatiques que l'on ne peut attribuer qu'à une seule main reconnaissable entre toutes. C'est émouvant de les restaurer, et proprement bouleversant de voir émerger peu à peu des ténèbres de l'oubli deux merveilles baroques. Si la lumière incomparable déterrée par les restaurateurs suffit pour que Nanni se sente obligé de prendre contact avec le vénérable sir Denis Mahon, il suffit aux restaurateurs de se trouver devant cette explosion d'énergie violente pour qu'ils prononcent leur verdict enthousiasmant : Michelangelo Merisi, plus connu sous le nom de Caravage, il n'y a pas de doute ! L'expertise effectuée ensuite par sir Mahon fournit des données plus précises : les peintures peuvent être datées approximativement entre 1608 et 1610, mister Cittadini, probablement exécutées par Merisi pendant sa dernière fuite, à son retour de Malte, avant de partir pour Civitavecchia, quelques jours avant sa mort prématurée. La plus grande et la plus importante est une autre version de la *Décapitation d'Holopherne*, dans laquelle apparaît un autoportrait de l'artiste : figure louche et barbue dans le fond, dont le rictus sinistre semble coupé en deux par une lueur éblouissante. L'autre est une *Annonciation* pleine de repentirs avec une Vierge à l'aspect torve d'une Anna Magnani avant la lettre et un archange semblable à un sbire pasolinien.

Ainsi Nanni fait enfermer ces deux billets gagnants sous forme de toiles du XVII^e dans le sous-sol d'une banque, et sur eux – sur leur valeur et leur prestige – il construit sa fortune (comme le personnage de Mark Twain qui possède un billet d'un million de livres sterling). Grâce aux deux Caravage dormants – dont les copies de maître ornent les deux côtés les plus visibles du salon de sa nouvelle demeure – Nanni peut enfin embrasser la profession dont il a toujours rêvé. Il se jette sur les œuvres d'art et devient en quelques années le grand ponte du marché de l'art à l'étranger. Il gère ses affaires à travers des comptes disséminés dans des paradis fiscaux exotiques tels que l'île Margarita ou les îles Caïmans, en contemplant le beau gonflement miraculeux de son patrimoine avec une stupeur enfantine. Tout le reste – de l'achat de la maison dans la descente de la via Aldrovandi à la collection de voitures hors série – n'est que l'effet logique de cet enrichissement soudain et incessant. Enrichissement qui – bien qu'il ne le conduise pas à se défaire de son commerce en gros qui au fond lui a garanti jusque-là bien-être et aisance, outre la possibilité d'acquérir ces deux heureux tableaux – le fait changer radicalement l'opinion qu'il a de lui-même et, en partie, son mode de vie. Disons qu'il ne se débarrasse pas de son commerce en gros, tel un oncle Picsou qui conserve le premier dollar qu'il a gagné.

La comparaison n'est pas du tout abusive, ni sacrilège : si vous n'y croyez pas, demandez à mon père, qui évoquait la saga de Nanni Cittadini avec la *verve** et les yeux brillants de quelqu'un qui raconte un mélo avec un happy end éclatant. Il aimait montrer les coupures de presse de l'époque qui magnifiaient la chance de ce collectionneur improvisé. Cet enthousiasme me paraissait encore plus fou considérant que le coup de chance soudain de Nanni avait coïncidé avec la faillite non moins soudaine de Bepy et que si seulement ce dernier avait accepté de participer à l'affaire de son ami, son existence tout entière (et la nôtre !) aurait été complètement différente. Mais il me semblait encore plus incroyable que le destin de nombreuses personnes puisse être décidé par un peu de vernis passé au pinceau sur une toile d'un assassin va-nu-pieds mort dans des circonstances mystérieuses quatre cents ans plus tôt.

À chaque Noël mon père achetait deux bouteilles de whisky pur malt très tourbé – le Lagavulin habituel seize ans d'âge, rien d'extraordinaire après tout – pour les offrir à Nanni.

C'était comme la visite annuelle à un sanctuaire de la Vierge, une habitude à mi-chemin entre la conjuration du mauvais sort et la dette pour une grâce reçue. En ce temps-là, Nanni Cittadini était déjà

pour mon père un mythe incarné. Je ne sais comment le mécanisme de l'idolâtrie s'était déclenché chez un homme qui aimait professer avec orgueil son laïcisme éclairé. Il suffisait de l'entendre parler de Nanni pour comprendre que ce recueil d'anecdotes – trop souvent évoquées avec des intonations ravies – équivalait à un amour sans limites. Comme si Luca Sonnino avait réagi – non pas tant à la mort de Bepy qu'aux dernières années infamantes de sa vie – par la création d'une nouvelle idole inaltérable plutôt que par un scepticisme légitime reposant sur l'expérience et sur la déception. C'est précisément parce que Bepy avait été pour lui ce que peu de pères savent être pour leurs fils – un modèle inégalable – qu'il éprouvait le désir de s'en trouver un autre.

Quand mes parents s'étaient rencontrés, mon père était encore prisonnier du sortilège du dévouement filial. Au point qu'après leur mariage il avait déteint sur leurs habitudes conjugales. Rien de ce que pouvait faire sa jeune épouse n'était en mesure de répondre au modèle de vie sacré que Bepy avait su tacitement incarner jusque-là aux yeux de son fils. C'est pourquoi les premiers signes avant-coureurs du désastre financier de Bepy avaient été accueillis par son fils aîné avec indulgence et optimisme. Un faux pas. Rien qu'un faux pas, dans une vie exemplaire. Il en fallait bien davantage pour déconstruire ce monument de liberté et d'absence de scrupules... Il fallait tout le reste, tout ce qui a suivi le désastre – les pleurs de Bepy, ses mensonges, son assommant appel à l'aide qui ressemblait à du chantage, son incapacité à accepter l'indigence nouvelle, ses pathétiques petites tromperies, ses escroqueries minables, sa fuite et son retour sans dignité – pour désillusionner son fils de façon radicale et définitive. Alors seulement, à trente-sept ans à peine, avec le poids de cette grande histoire d'amour et de déception, mon père avait éprouvé le besoin irrésistible de s'inventer un autre héros, peut-être moins spectaculaire, mais certainement plus stable et plus prometteur. Alors seulement sa manie de remplacer une utopie par une autre avait pris la forme élancée et dégingandée de Nanni Cittadini.

Chaque année, après avoir acheté ces deux bouteilles, nous nous rendions au rendez-vous habituel avec le vieux Cittadini comme deux quêteurs d'une rare élégance.

Le magasin de Nanni était une succession de grandes tables encombrées de rouleaux et de tissus, chaque bouffée d'air venant de la porte d'entrée soulevait des nuages de poussière. C'était un endroit sordide, de roman russe (j'ai connu plusieurs milliardaires dans ma vie et j'ai appris une chose : ils sont enclins à la pudeur et à la sobriété, non pas parce qu'ils ont de la classe, comme ils le laissent entendre, mais par une suffisance suprême. Comme pour dire : *Je suis trop riche pour me soucier de faire étalage de mon argent !*) Les murs menacés par des îles grises d'humidité, les fauteuils défoncés, les chaises mal tapissées, un petit sapin de Noël devenu grisâtre. Les employés portaient de longues blouses marron et avaient l'air défait de ceux qui sont mécontents de leur paie et de leur travail éreintant.

Mais Nanni émerge d'un brouillard de cobalt et nous accorde un moment : même ses cheveux aux reflets turquoise et ses yeux, jusqu'à sa peau, si on regarde bien, font penser au ciel. Le tout assaisonné d'un cardigan chiné bleuté qui serre un peu trop son estomac proéminent. Vision mystique. L'archange Gabriel en chair et en os :

« Désolé de vous avoir fait attendre... Oh, mais c'est mon globe-trotter et son petit écuyer ! »

Nanni aimait à faire allusion au nomadisme de mon père. Ça l'amusait. Peut-être était-ce une façon de nous rappeler que ce travail, développé grâce aux années et au talent indiscutable de mon père jusqu'à nous garantir une nouvelle aisance inespérée, avait été une idée à lui, qui n'aurait jamais pu se réaliser sans son apport logistique et économique. Il tenait à souligner pour nous que c'était lui, Nanni Cittadini, en estimant les capacités et la culture de mon père, sa disposition pour le cosmopolitisme, qui l'avait poussé auprès des clients de Manchester et de la dame de Pékin. C'était lui qui avait transformé le fils gâté d'un ancien grossiste pris à la gorge en un des directeurs les plus respectés du secteur.

Nanni aimait aussi employer des expressions théâtrales et prétendument sympathiques. Il devait trouver irrésistible le contraste entre la tristesse du décor et une manière paradoxalement choisie de

s'exprimer.

Nanni aimait nous rendre des honneurs que nous ne méritions pas, tout comme il aurait détesté nous les rendre si seulement nous les avions mérités.

Nanni affichait une telle affection pour mon père que les gens en étaient émus.

Malgré cela, le vieux Cittadini, avec ses pulls en cachemire à col roulé, son austérité affectée, sa collection de voitures hors série célébrée par une grande photo au mur, me tape sur le système. Et le plus curieux c'est que les motifs de mon hostilité précoce coïncident avec les raisons opposées de mon père. Luca Sonnino est bien content qu'un homme nous surpasse : plus riche, plus heureux, plus raffiné que nous. Il est même flatté qu'un tel individu se livre à nous dans un élan affectueux. Entrer dans ce magasin qui lui appartenait autrefois ne lui fait pas horreur. Il n'est pas devenu fou à l'idée que si seulement ce minable de Bepy avait versé sa petite obole pour l'achat des deux toiles tout aurait été différent. La pensée qui m'obsède tant – qu'il n'y a rien de plus terrible que de frôler la fortune, la toucher du doigt dans un vertige, pour la voir s'évaporer sous ses yeux – ne lui fait presque aucun effet. Je sais que je me trompe : je devrais être reconnaissant à Nanni. N'est-il pas l'éminence grise de notre sauvetage ? Mais à huit ans – comme à neuf, à dix et ainsi de suite... – on a bien le droit à l'ingratitude. Je ne peux pas m'empêcher de le détester avec la cordialité à laquelle m'obligent ma condition de fils d'un bénéficiaire et ma bonne éducation. Pas plus que je ne peux me libérer de l'impression – inappropriée, certes – que Nanni n'a qu'à appuyer sur un bouton rouge, comme Goldfinger dans le fameux film avec Sean Connery, pour détruire ma famille. Non seulement j'ai horreur de l'air paternaliste de Nanni, mais je ne supporte pas que mon père ne sache pas partager mon aigreur. Une petite voix me chuchote que Nanni nous a aidés – mais l'a-t-il réellement fait ? – rien que pour nous accorder cette condescendance offensante. Personne ne donne rien pour rien. C'est ce que mon père ne comprend pas. Papa, pourquoi tu te laisses traiter comme ça par cet arrogant insupportable ? Tu ne vois donc pas ce qui me paraît tellement évident ?

La vérité que mon père a la folie d'éluder c'est que Nanni n'a jamais cessé de haïr Bepy. Et que cette haine a survécu jusqu'à la mort honteuse de son rival.

L'histoire est connue de tous : Bepy est encore un jeune membre enthousiaste et vigoureux des jeunesses fascistes quand il rencontre Giovanni, un blondinet délicat. Il n'y a pas une grande sympathie entre eux. Du moins pas celle à laquelle on s'attendrait compte tenu de la suite de leur amitié. Les différences de caractère, les mêmes qui plus tard décideront de leur sort d'une façon aussi cruelle, se manifestent dans l'irritation provoquée chez Nanni par les fanfaronnades de son futur associé. Et Bepy, de son côté, est trop occupé par ses petites affaires pour accorder de l'importance à ce garçon silencieux et à l'écart. Et pourtant c'est comme si chacun d'eux entrevoyait dans son ami l'autre moitié du ciel.

C'est ainsi qu'après la guerre ils ouvrent leur premier magasin de textiles en gros, la Solemex, le plus grand, le plus célèbre. Connu dans le milieu sous le nom d'« Ugo et Raimondo » à cause de leur ressemblance avec Tognazzi et Vianello. Même mélange détonant. D'un côté Nanni, flagorneur et maigrelet, cols empesés et humour britannique (celui qui ne fait plus rire les Britanniques depuis deux siècles) ; de l'autre Bepy : courtaud, viril, galant, érotomane, très bronzé, aux appétits pantagruéliques.

Ils en gagnent de l'argent pendant ces années-là. Couple diabolique. Machine commerciale bien huilée. Bepy est un acheteur talentueux et un vendeur irrésistible, il ressemble à l'interprète de certains films sur le boom économique. Nanni, avec son diplôme d'ingénieur, est un comptable d'une diligence et d'une rigueur exemplaires. Désormais la Solemex est considérée à juste titre comme le grossiste le plus important du centre de l'Italie.

À la fin des années soixante, Nanni comprend que quelque chose ne va plus. Il a l'intuition que la période héroïque et pionnière des deux jeunes associés est terminée. Il sent venir la récession. Et il redoute le délire de toute-puissance de son associé : Bepy a perdu le sens de la réalité, comme s'il avait

oublié que le but d'un exercice commercial est de faire des bénéfices, pas de donner des leçons d'habileté ou de style. De surcroît, Bepy, pour financer le luxe effréné de sa famille (fêtes, voitures, domestiques, villégiatures, vêtements et bijoux), puise sans retenue dans la caisse. Il achète, achète, sans vérifier sa solvabilité, indifférent à sa situation bancaire, comme s'il avait un crédit illimité. Nanni est effrayé et irrité. Lui, au contraire de Bepy, a le culte de l'accumulation. Au cours des années il a réalisé d'excellentes capitalisations en investissant et en diversifiant ses activités : construction, bons du trésor, collections d'art, prêts. Du véritable argent, pas du carton-pâte. Prudence et spéculation, tels sont les Saints Patrons qui protègent ce dandy avisé. Il commence à creuser l'idée d'une séparation, avec une arrière-pensée : Bepy ne lui sert plus à rien. Il lui fait même du tort, il est de plus en plus bavard. Nanni est rusé, il n'aura jamais le sublime talent de son associé, son nez infailible pour acheter et vendre, mais il a appris, il est arrivé, il sait s'y prendre. Bepy montre une absence de réticence inattendue, il accepte volontiers le divorce. Lui aussi a souffert ces dernières années de la couardise de son associé, il est exaspéré par ses prédictions apocalyptiques. Un boulet, voilà ce que Bepy pense de Nanni. Un boulet qui l'empêche de prendre son vol vers le miracle définitif : une richesse complète et inépuisable, comme celle de certains industriels du Nord qui le traitent à présent d'égal à égal, jusqu'à l'inviter tous les étés sur les pentes boisées de Stresa et de Bellagio, où Ada Sonnino se présente comme une statue aux cheveux de jais sculptée par Capucci.

Puis, un jour, tout se précipite, à cause d'un incident qui n'a rien à voir avec les textiles. Ce jour-là Bepy demande un service à Nanni : il faudrait qu'il téléphone à Ada et lui dise que ce soir son mari travaillera tard avec lui au bureau, qu'ils ont du travail. Les deux associés s'entraident souvent pour ces choses-là, chacun appelant la femme de l'autre. Mais cette fois-ci Bepy a été évasif. Aux questions de son associé il a répondu qu'il a trouvé une femme superbe, difficile à avoir, mais sans donner de détails. Il est plus généreux d'ordinaire, car chez lui le plaisir de l'adultère ne va jamais sans une crânerie théâtrale pour l'annoncer et s'en vanter en public.

Nanni a presque oublié, il rentre chez lui et s'étonne de l'absence inhabituelle de sa femme. L'étonnement se transforme en anxiété, et l'anxiété en terrible soupçon : que cette femme superbe et difficile à avoir dont Bepy a parlé puisse être son épouse Sofia. Pourquoi s'en étonner ? Ce serait typique de Bepy. Il adore ces bravades. Absolument typique. Combien de fois il a commis des abus de ce genre pour en rire ensuite en compagnie ? En quoi consiste sa jouissance ? C'est simple : Bepy fait téléphoner son associé à sa femme pour être libéré de toute entrave, et pendant ce temps il prépare son petit pied à terre zébré de lumières douces pour recevoir Sofia et se l'envoyer dans un feu d'artifice de saveurs diverses. « Où est madame ? demande Nanni d'une voix angoissée à la femme de chambre. – La princesse a téléphoné, elle dîne avec une amie... Elle m'a demandé de préparer pour monsieur une soupe de légumes... » Nanni est hors de lui. Que faire ? Que penser ? C'est une situation inédite et bien embêtante. D'ordinaire, non seulement il sait quoi penser et contrôle la situation, mais aussi il se laisse difficilement atteindre par des inquiétudes épuisantes. Il voudrait retrouver sa femme. Mais où ? « Madame n'a pas dit avec qui elle dînait ? demande-t-il encore derrière son journal avec une distraction feinte. – Non monsieur. Elle a dit seulement de ne pas l'attendre... » Aller là-bas en pleine nuit ? Se poster sous le lit de son associé ? Jamais Bepy ne lui est apparu aussi répugnant. À ses yeux, en ce moment précis, Bepy est un monument à la duplicité. L'attendre sous son lit comme n'importe quel cocu de tableau de genre qui se respecte ? Non, Nanni est un homme froid, il aime se montrer lucide et il ne fera rien. Il souffrira en silence. Il attendra le retour de Sofia. Et il essaiera de comprendre, sans la forcer à s'expliquer.

Allons, Nanni, sois tranquille : Sofia n'est pas ce genre de femme, et puis elle a toujours méprisé Bepy. Tu as oublié ? Ta petite fleur adorée est une antisémite convaincue et inébranlable, elle l'est par culture et par tradition familiale. Ses aïeux vêtus de pourpre auraient eu droit de vie et de mort sur les aïeux à calotte de Bepy. Alors ? Tu peux être tranquille. Mais toi, tu as appris que ce que Sofia dit

penser est une chose, et que sa fascination pour l'exotique en est une autre, cette fascination qui semble trop souvent ressortir des fibres de ta petite chatte alanguie avec des déclenchements soudains et insoupçonnables, comme un trip secret et pervers qui te laisse toujours abasourdi. Qui te garantit que dans l'imaginaire féminin inaccessible de Sofia, dans le secret de sa conscience de femme, Bepy ne représente pas exactement la quintessence du mâle ? Au lit Sofia est une championne, une furie, elle est chaude et sans inhibitions. Tu ne l'as jamais comblée. Ne te raconte pas d'histoires, Nanni. C'est comme ça. C'est ta punition inavouable. On dirait que le corps de Sofia, d'ordinaire raidi par l'aplomb aristocratique, se détend avec volupté dans l'intimité sexuelle. La température monte et elle devient comme de l'argile. Tu ne peux pas oublier ça, ni le sous-estimer. Ce que tu envies chez Bepy c'est son fameux appétit sexuel permanent. Son priapisme convulsif et compulsif. C'est un des rares hommes qui ne connaissent pas le soulagement après l'orgasme. D'ailleurs, depuis le lycée, Bepy éprouve un plaisir illicite à te voler tes partenaires. Ce doit être une résurgence de revanchisme juif. (« Je me suis encore fait une de ces *fermées* aux grands airs ! Et en plus je l'ai piquée à cet incapable ! » Ainsi s'exprime Bepy, avec cette vulgarité, avec ce racisme explicite.) C'est du moins ce que tu as toujours pensé. Dans votre enfance, c'était toi le bel éphèbe conquérant, mais combien de gibier frais ou faisandé a transité depuis, pendant des périodes plus ou moins longues, par le lit de Bepy pour renverser la tendance ! Désormais, Bepy peut tout obtenir. Il n'a peur de rien. Il n'a pas de dignité à défendre. Récemment encore il t'a soufflé Giorgia, la très jeune modiste du magasin. Tu lui as fait la cour à la folie et c'est lui qui se l'est envoyée. Tu en étais presque amoureux et c'est lui qui se l'est faite.

Nanni ne veut rien précipiter. Ni faire de scènes. Il aime trop sa femme. Comment ce salaud a-t-il pu ? Avec sa propre femme. « Difficile à avoir », l'a-t-il décrite. Sofia difficile à avoir, comme si c'était une pute de haut vol.

Quand Sofia rentre avec un retard suspect, suavement enveloppée dans son col de vison, Nanni l'attend au lit. Il l'entend remuer avec précaution, il voit la lumière s'allumer dans l'antichambre, puis le reflet incandescent de ses perles, ou peut-être de ses dents. *Il me suffira d'un regard pour comprendre.* Quand Sofia entre, elle l'embrasse avec trop de fougue. Nanni a l'impression que les gestes de sa femme trahissent une douce langueur, qu'elle cache un sourire. Tout à coup un élan lui traverse le sternum. Sofia est belle et a des couleurs, comme certaines femmes après l'amour. Tu ne pourras jamais avoir de preuve. Tu ne trouveras jamais le courage de la soumettre à la trivialité d'un interrogatoire serré. Elle tarde un moment à s'endormir, tandis que son mari cuit dans son chaudron de questions déchirantes et insolubles.

À la fin des années soixante-dix la séparation est inévitable. Nanni est distant, il ne supporte même pas la vue de son associé. Il ne lui a pas pardonné. Chaque geste de Bepy l'irrite. Sa prétendue subtilité dans sa façon de s'habiller et de parler lui répugne. Il s'égaré parfois dans le petit espace noir entre deux incisives de Bepy. Il sent monter la haine à la pensée que sa Sofia puisse avoir rencontré en tremblant la bouche de ce pseudo-Clark Gable à la manque (Bepy se flatte d'une telle ressemblance aléatoire). Nanni se rend compte que depuis le lycée il l'a toujours détesté. Il comprend qu'il l'a suivi jusque-là à cause de cette haine. Oui, il a toujours détesté (ou envié ?) son toupet, son insolence, son amoralité, beaucoup d'autres choses encore. Il décide alors de rompre cette association de trente ans, en mettant fin aussi à une des expériences du commerce textile les plus réussies et les plus florissantes de l'après-guerre romain. L'aventure d'« Ugo et Raimondo » arrive au terminus. Chacun choisira son destin en toute autonomie.

Ils trouvent un accord en véritables hommes du monde. Nanni est prêt à l'indemniser grassement. En échange il conserve le vieux local de la via Caetani et surtout le nom de la société. La Solemex est à lui désormais. Grand-père démarre une autre affaire. Il a toujours détesté les vieilleries, les traditions. C'est un homme moderne. Il a de l'argent à investir. Au début les affaires semblent se développer avec une

facilité impressionnante, pour ensuite se dégonfler soudain en l'exposant à l'inconstance de mille spéculateurs sans scrupules, ceux-là mêmes dont son associé l'avait protégé toute sa vie.

Quand Bepy fait faillite, Nanni, qui ne partage plus avec lui que quelques petites affaires sans importance, est à peine effleuré par le souffle de ce désastre. Il versera seulement une petite somme que le temps et les ragots veilleront à transformer en chiffre astronomique, donnant à son personnage une aura abusive de générosité. Nanni est prêt pour la sainteté tout autant que Bepy est peu préparé à l'enfer. Nanni est solide, il ne craint rien ni personne, sa fortune est à l'abri, Caravage a changé sa vie et Sofia est à ses côtés.

« Ouaouh, quel loden, les enfants ! » s'exclame Nanni au cours d'une de ces visites de Noël en palpant d'un geste semi-professionnel la manche du manteau de mon père, pour se tourner ensuite vers moi qui suis un petit gringalet à lunettes et me demander avec un sourire condescendant : « Quel effet ça fait d'avoir le papa le plus élégant de Rome ? »

Voilà ce que j'entends !

Dans cette phrase est imprimée la griffe inimitable des Sonnino – un des meilleurs numéros du répertoire polymorphe de Bepy – mêlée à la rigidité empanachée de Nanni. Je suis assez grand pour ne pas me laisser embobiner : c'est tellement évident que Nanni a assimilé certaines affectations de son ancien associé ! Et qu'il ne possède pas son charme, il n'est pas aussi crédible. Il paie l'inauthenticité de ce qui est apocryphe. Bien que sûr de lui, Nanni reste toujours l'homme déguisé en Bepy dont on se fiche avec une bienveillance méprisante. Maintenant, mon cher Nanni, joue donc au grand homme, à des milliers de kilomètres de ton ancien associé qui pendant ce temps purge sa condamnation outre-Atlantique. Mais nous savons tous que tu n'es qu'une doublure, une vedette américaine. Houdini est loin, et tu t'amuses dans son dos, en dénaturant maladroitement ses trucs.

Mais ce compliment en forme d'interrogation que m'adresse Nanni enchante littéralement mon père. Je vois ce géant blond fondre comme une jeune fille. Comment fait-il pour ne pas comprendre que ces mots cachent la désapprobation ironique d'un milliardaire à l'égard du fils d'un failli qui malgré tout, dès qu'il a relevé la tête, s'obstine à acheter des vêtements coûteux plutôt que d'économiser ? Ou n'est-ce chez moi que de la paranoïa infantile ?

Pourquoi mon père – qui sait pourtant que le vieux Cittadini connaît notre situation en détail : l'héritage de Bepy, fait de découverts bancaires, la cohorte de créanciers avides, les courses de ma mère pour échanger des chèques à droite et à gauche – se présente-t-il à lui dans ce magnifique manteau de loden avec un chapeau vert à larges bords qui ne détonnerait pas à Saint-Moritz ? Parce qu'il ne craint pas de fanfaronner ? Parce qu'il ne veut pas que son aspect corresponde à son compte en banque ? Ou est-ce une idée que seul le fils de cette névrosée misérabiliste qu'est ma mère aurait pu concevoir ? Je me sentirais peut-être moins mal à l'aise si je me présentais devant Nanni habillé comme un fils du peuple : pantalon de velours décoloré et pull bordeaux déchiré. Alors peut-être je ne ressentirais pas ce déphasage angoissant. Alors peut-être je n'aurais pas de difficulté à me reconnaître dans un rôle fixé d'avance et à me comporter en conséquence. Mais cet air-là est vicié. Tout est recouvert par l'hypocrisie et par le vide obscur du non-dit. C'est peut-être aussi parce qu'il y a une chose que je n'arrive pas à me rappeler sans angoisse, à cause de toutes les conséquences impensables. C'est comme du papier alu sur une dent cariée. De quoi hurler de douleur. Chaque année le vieux Cittadini me débite la même rengaine :

« Eh, Daniel, c'est vrai que tu adores skier ? Ton père dit que tu es un skieur sensationnel ! Ça te dirait de venir avec nous à Cortina ? Mes petits-enfants y sont.

– Pourquoi pas, Daniel ? Remercie Nanni, sois gentil... », dit en souriant le père le plus inconscient, le plus pur et le plus aveugle qui ait jamais foulé la scène de la paternité.

Je ne peux que sourire à mon tour. Aussi bien Nanni que moi savons qu'il s'agit de politesses creuses. Il m'invite en comptant sur mon refus, de même que – de mon côté – je feins d'hésiter, de réfléchir, tout en sachant que je ne peux pas accepter. Le seul, dans sa candeur, qui semble ignorer ces délicates civilités, c'est mon père. On dirait qu'il ne voit pas pourquoi je ne pourrai jamais accepter l'invitation de Nanni. Inutile de lui expliquer, il ne comprendrait pas. Si j'essayais, il hausserait les épaules, il se fâcherait tout rouge et finirait par m'accuser d'avoir des visions ou d'être maniaque. Et je ne saurais pas comment répliquer parce qu'en effet la façon dont Nanni nous tient à distance n'est pas franche : c'est un refus souterrain, insaisissable, qui mêle un peu de mépris antisémite, de réprobation pour l'ostentation vulgaire de luxes sans fondements et une très haute conscience de classe.

Si Nanni apprécie mon père, est-ce parce qu'il lui semble que la judaïté prend chez lui une forme différente : neurasthénie raffinée, déviation génétique à la Warburg ou à la Rothschild ? L'aide apportée à mon père quand il était sur le sable est-elle l'obole versée pour les péchés commis par sa conscience contre le peuple juif ? Il est un de ces *fermés* qui, mis devant l'évidence de leur préjugé, se défendent avec la formule habituelle : « Allons donc, j'ai plus d'amis juifs que non juifs... » Ce qui est certainement vrai, mais qui dénote une forme d'exhibitionnisme philosémite qui est l'antichambre de la haine raciale. Il s'agit de ces antisémites qui ont choisi de vivre parmi les juifs avec l'esprit d'un zoologue qui étudie les fauves d'Afrique noire sans jamais oublier son fusil. Affection et circonspection se confondent chez lui en une pâte grise. Himmler aurait-il eu raison quand il reprochait à ses compatriotes de manquer de sens de l'Histoire, d'être déformés par leur vision personnelle ? « Nous avons tous un ami juif que nous voudrions sauver... Il faut voir les choses en grand ! » disait à ses hommes ce fier et insatiable exterminateur. Pour Nanni, mon père, si élégant et comme il faut, si loyal et limpide, n'était peut-être que le juif qui faisait exception, tout comme cet escroc rusé de Bepy avait été celui qui confirmait la règle, du moins à ses yeux. Par ailleurs l'indulgence de mon père pour les antisémites avait quelque chose d'anachroniquement oriental.

C'est pourquoi mon père ne comprend pas mes raisons. Bien entendu, c'est magnifique d'aller à Cortina. Magnifique de skier le jour de l'An. Et quel merveilleux rêve si les « petits-enfants » de Nanni sont les deux angelots éthérés encadrés sur le bureau de leur grand-père ! Mais quel poids de me joindre à ces gens qui connaissent l'indigence d'où je viens : ils seront toujours distants avec moi. Si dans certains milieux les juifs riches ont du mal à se faire accepter, ceux qui sont dans la misère ne pourraient même pas figurer parmi leurs domestiques. Je ne sais pas si vous me comprenez. Et Nanni correspond exactement au type de l'antisémite refoulé. Il a peut-être épousé une Altavilla, une princesse, asexuée et bleutée comme lui, cette topaze napolitaine qui resplendit dans sa somptueuse demeure, rien que pour se défendre contre l'attaque déclenchée par la pléthore crépue qu'il fréquente – pour en tirer profit – depuis les premières années de sa vie. Nanni utilise-t-il son épouse princesse comme un antidote contre les juifs ? Est-elle la bouée de sauvetage dans cette mer infestée de requins ? Le laissez-passer pour cette haute société qui l'a toujours obsédé ? Allons, passons la journée à négocier avec les Shylocks brusques et roublards de la piazza Giudia, ou avec ces discutailleurs du marché de l'art londonien, ou avec ces types impitoyables de la haute finance genevoise, mais quel bonheur de rentrer chez toi – dans cette chaude pâtisserie art déco en plein cœur ocre et verdoyant de Rome – et d'être reçu par le sourire de marbre mille fois célébré par les couvertures de la presse mondaine de ta Fifi (comme l'appellent ses amis, comme tu aimes l'appeler, ta lèvre inférieure effleurant tes incisives d'un mouvement sensuellement syncopé). Car la princesse, en effet, depuis qu'elle est redevenue effrontément riche, prend plaisir à se faire photographier aux côtés de son mari, de ses petits-enfants et d'un gigantesque danois très assommant... C'est sa petite vanité inoffensive. Sofia est une véritable vedette de papier glacé, une célébrité des potins mondains. On l'interviewe toujours à Noël dans le grand salon empire où certaines pièces prestigieuses survivantes du gaspillage de la fortune des Altavilla cohabitent avec les

nouvelles acquisitions de Nanni. N'importe quelle dame désœuvrée qui va chez son coiffeur pour se trouver peut bénéficier des conseils avisés de Fifi Altavilla (elle n'a pas eu envie de se débarrasser de son nom de jeune fille, c'est plutôt son mari qui aime parfois s'attribuer celui de sa femme) sur la façon de préparer la table pour le jour de l'An ou d'accueillir un hôte de marque. La princesse fait montre d'un bon sens raffiné et commente comme une pièce d'antiquité l'harmonie familiale qu'elle et son riche époux ont su créer si naturellement. C'est une de ces dames nobles sans grâce qui ont remis à zéro les dettes de dix générations de prodigalités princières avec un mariage finalement très avantageux. Elle a eu la clairvoyance de miser sur le bon cheval. Leur rencontre a été miraculeuse : Nanni, issu d'une moyenne bourgeoisie de tradition monarchiste (en 47, malgré la performance lamentable des Savoie pendant les vingt ans de fascisme, elle a voté contre la République), un jour, au cours d'une chasse au sanglier dans la campagne anglo-saxonne au nord de Rome organisée par quelque grand propriétaire mourant, tombe sur la jeune Sofia, héritière d'une fortune terrienne et immobilière menacée par un nombre considérable d'hypothèques. Ils tombent sincèrement amoureux. C'est ce qui arrive quand chacun possède ce que l'autre désire ardemment. Mariage fastueux, mais vie austère, en accord avec les convictions sévères de Nanni. Jusqu'au jour où, après leur enrichissement imprévu, leur vie change de goût et de rythme. Dès lors, elle passe son temps en œuvres de bienfaisance distraites, mécénat anachronique en faveur de portraitistes sans le sou ou de stylistes prometteurs, ou encore en donnant des leçons, payantes, de bon ton : elle a ouvert une école qui se propose d'enseigner aux domestiques de la bonne bourgeoisie comment mettre la table et servir. Nanni adore sa femme, il ne la laisse manquer de rien, il rampe devant elle – c'est sa seule fragilité –, pour le reste c'est une vipère avec sa calculatrice.

Mais que vient faire dans ce portrait édifiant la mort de Riccardo, leur fils unique ? Comment se peut-il, si tu sais si bien organiser ta vie, si tu la contrôles au point de toujours mettre les trois fourchettes à gauche, la cuillère à côté du couteau et, pour l'amour du ciel, jamais la serviette sur l'assiette... Comment se peut-il, si tu as imposé un ordre cartésien à ton existence, en y ajoutant toutes les habitudes amoureuses qui en font finalement une histoire aussi agréable, comment se peut-il que ton fils, pour toute réponse, se suicide ? Et nous ne parlons pas d'un fils désaxé, d'un casse-cou qui a la manie de causer des problèmes à la pelle. Il ne s'agit pas d'un ancien adolescent ultra-critique ou déprimé, du jeune en colère habituel des années soixante. Mais du fils idéal, celui que tu as créé à Ton Image et à Ta Ressemblance, en l'épurant de ton âpreté de petit bourgeois, nous parlons du rejeton qui te sert à donner un lustre supplémentaire à ta vie. Un Nanni Cittadini aux arêtes de méfiance et de philistinisme émoussées. Nous parlons du fils qui n'a causé aucun ennui, du fils brillamment diplômé en architecture, du skieur téméraire, du joueur de tennis gracieux, deux fois champion du tournoi « Cortina winter polo », à qui tu as imposé une épouse titrée et indigente, qui a mis au monde deux angelots irrésistibles et qui surtout ne t'a jamais manqué de respect. Si quelque chose n'allait pas – mais c'est une pensée rétrospective, une pensée de quelqu'un qui sait comment l'histoire s'est terminée, une réflexion dépassée de psychologue de talk-show qui ne vient à ton secours que maintenant, une perversité idéologique en cette époque perverse – c'était précisément le respect *excessif* de ton Ricky. Il y a beaucoup de gens qui se suicident pour les raisons les plus variées. Beaucoup de gens qui se suicident parce qu'ils n'ont rien réalisé de bien ou parce qu'ils ne pourront jamais atteindre ce qu'ils considèrent comme un niveau de vie acceptable. Je crains que Riccardo Cittadini n'appartienne au clan de ceux qui se tirent une balle parce qu'ils ont fait les choses trop comme il faut. Une de ces personnalités concaves habilement manipulées, programmées pour dire toujours oui. Oui à un mariage absurde avec une aristocrate croqueuse de patrimoines. Oui à deux enfants qui l'ont définitivement coincé. Oui même à la proposition de travailler sous le contrôle autoritaire de son père, aux dépens de sa vocation d'architecte. (« Tu veux être un technicien ? Tu veux travailler pour les autres ? Tu veux être un employé ? C'est ça que tu veux ? Si c'est ta plus grande ambition, vas-y », lui a dit Nanni avec mépris.)

Alors c'était peut-être naturel que Ricky, sans préavis, sans montrer de signes avant-coureurs, sans perdre sa bonne humeur, pris d'une frénésie libertaire, écrive en grosses lettres un NON définitif en se tirant une balle dans la bouche un jour de semaine, n'est-ce pas ?

Et pourtant il y a un élément de cette affaire que Nanni ne parvient pas à oublier. Ricky, peu avant de se suicider, avait eu une petite aventure extraconjugale. Avec son sentimentalisme, il l'avait prise trop au sérieux. Au point de remettre son mariage en question. Et dire que c'était Nanni qui avait engagé Chiara, cette petite traînée ! Il s'était rendu compte immédiatement que naissait entre elle et son fils le genre de complicité qui s'instaure parfois entre les employées et les fils des patrons. Il avait laissé faire. Il connaissait la vie. Jusqu'au jour où Ricky avait trouvé le courage de se présenter en tremblant devant son père pour l'informer de ses intentions : divorcer et épouser Chiara. « Il n'en est pas question ! » avait répondu Nanni glacial, méprisant, mais néanmoins inquiet. Ricky était resté bouche bée, il n'avait pas pu répliquer, il n'avait pas eu le courage de contredire son père, de défendre sa position, son amour : il avait, comme on dit, imploré.

Nanni se rappelait aussi qu'avant de licencier cette fille il avait ressenti le besoin de consulter Bepy. Bien qu'il ait toujours jugé insupportable l'ascendant que Bepy exerçait sur Riccardo, il avait pensé que cette fois-là il pourrait utiliser cette influence dans un autre but.

Et que s'était-il entendu répondre par Bepy ?

« Allons, n'exagère pas. Si ton fils ne veut plus rester avec sa femme, pourquoi l'y obliger ? Ne force pas la main à ce garçon ! Il est beaucoup plus fragile que tu ne crois. Tu n'imagines pas comme les fils normaux peuvent être susceptibles. Ce sont eux les plus imprévisibles. Je t'en parle en connaissance de cause. Ça peut te paraître une connerie, mais je t'assure que les fils qui cachent leur vulnérabilité derrière une sérénité de façade sont les plus déterminés : ce sont eux qui commettent finalement des gestes inimaginables et spectaculaires. Regarde Teo ! Si quelqu'un m'avait dit que Teo... Oui, bon, tu me comprends... Je n'y aurais pas cru... Mais en même temps je t'invite à ne pas dramatiser. Au fond, entre ton fils et ta belle-fille ça n'a jamais été le grand amour. Ça ne sera une tragédie pour personne, mon cher. D'accord, oui, il y a des enfants, mais la dame ne me semble pas la mère idéale. Ce sont des choses qui arrivent. Tu verras, lorsque ce sera fini vous vous sentirez tous mieux et vous n'éprouverez aucun ressentiment particulier. C'est une façon saine et laïque de voir les choses, mon vieux. Et puis pourquoi voir toujours tout en noir ? Il se peut que cette fille l'aime vraiment, que cette fois-ci l'argent n'y soit pour rien... », lui avait dit Bepy avec la légèreté, la franchise et le cynisme qu'il mettait dans les conversations avec ses intimes, réservant ses fameuses hypocrisies au reste du monde.

Bon Dieu, c'est facile de jouer au libéral avec les fils des autres. Mais je voudrais le voir à ma place, avait pensé Nanni avec haine, en regrettant d'avoir encore donné à cette baudruche l'occasion de montrer sa supériorité. Quel hypocrite ! *Lui qui a fait un tel drame rien que parce que Teo est parti vivre à Tel Aviv, il ose me faire la leçon.*

Il commençait seulement à se dire que l'affinité qui s'était établie immédiatement (par un choix presque épidermique) entre Bepy et Riccardo pouvait dépendre d'une proximité de caractère : deux mous, qui ne savaient pas ce que signifiait respecter un engagement, deux égoïstes sans scrupules prêts à tout envoyer au diable pour ne pas renoncer à leur bien-être contingent. Et une question le tourmentait à présent : était-ce l'assimilation qu'il avait faite intérieurement entre Bepy et Ricky qui l'avait poussé à cette sévérité exemplaire ? C'était donc comme s'il avait voulu punir Bepy à travers Ricky, ou inversement. Voilà ce qui s'était passé. C'est à ce moment-là, en effet, et sans hésiter, qu'il avait offert le chèque à Chiara, et exulté en constatant qu'elle n'attendait que de l'empocher et disparaître. Tout paraissait oublié désormais quand ce coup de feu soudain avait changé sa vie, et pour toujours. Tout en ressentant l'injustice d'une telle position, Nanni n'avait pas réussi à dissocier la mort de son fils de l'influence que ce diabolique corrupteur de Bepy avait eue sur son caractère. Se pouvait-il que les mots de Bepy ne lui reviennent qu'à présent ? Quand tout était fini ? « Les fils qui cachent leur vulnérabilité

sous une sérénité de façade sont les plus déterminés : ce sont eux qui accomplissent finalement des gestes inimaginables et spectaculaires. » Les avait-il pris par-dessus la jambe ? Nanni repensait à ces mots comme le père d'un condamné à mort ressasse les formules bureaucratiques avec lesquelles un juge a prononcé la peine de son fils. Exactement. Les mots que Bepy avait prononcés avec sa légèreté proverbiale résonnaient dans l'esprit de Nanni comme une sentence de mort ! Nanni avait ainsi éprouvé le besoin irrésistible de se persuader que son ancien associé était responsable de la mort de Ricky, bien que cette fois-ci le pauvre Bepy n'y ait été pour rien. Il était évident pour Nanni que Bepy avait eu l'impudence inconsidérée de prédire ce geste imprévisible, tout comme il était évident que Bepy avait offert à Ricky l'exemple de l'adultère impuni, champion mondial de l'irresponsabilité et de l'indulgence pour soi-même. Et à propos de divinations maléfiques, le même Nanni – tout en ne pouvant pas imaginer combien sa prophétie était tragiquement fondée (comment l'aurait-il pu ?) – sentait qu'un jour Bepy aussi, d'une certaine façon, allait se suicider.

À la différence de beaucoup de pères condamnés à devoir survivre à ses enfants, Nanni avait trouvé quelqu'un à accuser pour ce décès absurde et scandaleux.

Par ailleurs, si cette mort n'avait fait qu'apporter un lustre supplémentaire à la famille Cittadini en lui conférant cette aura légèrement douloureuse qui marque toutes les grandes dynasties, si ce malheur avait fait de la princesse Altavilla une représentation de la Dignité la plus distinguée, il est vrai aussi que la mort de Ricky, dans son imprévisibilité obscène, dans son injustice criante, avait détruit la vie de Nanni, en aigrissant son caractère et en rendant vaine toute cette réussite fracassante.

Mais il y a une autre chose bien plus grave à considérer. Pourquoi, en ce qui me concerne, suis-je sûr que de retour à la maison mon père ira dire à ma mère : « Trésor, tu sais ce que m'a dit Nanni ? Que je suis l'homme le plus élégant de Rome ! » Je verrai alors affleurer dans le regard de madame un voile d'irritation. Allez donc expliquer à la fille du promoteur des Marches, qui vit dans la pénitence pour ses péchés contre la Famille et contre le Patrimoine, la poésie du mari dandy...

Ma mère a changé avec les années, mais son mari s'obstine à ne pas le comprendre. Elle n'est plus la *fermée* habillée avec l'afféterie coincée d'Audrey Hepburn, amoureuse d'un riche fils d'Israël au point de l'épouser au mépris du veto des deux familles et de toute une société hostile. Disparue la fille qui, les après-midi de juin, se mettait au balcon, la bouche dans la pulpe rouge d'une tranche de pastèque, toute salie et ouverte à l'avenir. De cette créature rêveuse certains traits profondément enracinés résistent : l'émotion quand elle écoute l'intro de *Moon River*, bande sonore de *Petit déjeuner chez Tiffany*, ou la touchante mélodie d'*Ils n'ont que vingt ans* (ses morceaux préférés qui me bouleverseraient si j'avais seulement la fantaisie de les interpréter, ne serait-ce que par la sensualité dont ils témoignent). Il ne reste que de petites vanités secondaires qu'elle satisfait avec une discrétion magistrale. Mais officiellement elle a renoncé à l'idéalisme mélancolique de Juliette. Elle est revenue sur terre. Elle s'est assagie, comme il arrive aux adultes responsables. Personne ne croirait que cette quadragénaire avisée, qui court littéralement d'une obligation à l'autre, puisse avoir une autre vie, faite de rêves irréalisables et d'espoirs romanesques, ou qu'elle ait pu éprouver autant d'émotion devant certains petits films de Billy Wilder. Ni que sa poitrine abrite le cœur d'une mégalomane. Comment croire que cette femme, continuellement livrée aux sacrifices imposés par sa maternité, ait pu un jour – lointain, il est vrai – penser à elle-même avec la rêverie vibrante des débutantes ? Et pourtant il suffirait de l'approcher avec un peu plus d'attention, de percer le diaphragme de son cynisme, pour découvrir la ressemblance surprenante entre la petite princesse égoïste d'alors et cette femme affairée. Elle n'a fait que déplacer les lieux où pouvoir s'affirmer, elle les a tempérés, adoucis, transformés, cachés. Mais ils existent toujours. Ils sont intacts. Elle est pour le *report* du bonheur par rapport au programme. Elle se nourrit d'attentes et de projets sans cesse renvoyés à plus tard... Si elle achète des chaussures ou un nouveau manteau, elle est prête à attendre jusqu'à un an avant de les porter, pour ne pas gâcher le plaisir enivrant de la

nouveauté ! Sa table de nuit est encombrée de coupures de journaux ou de publicités pour des endroits à la mode. Il suffit de les parcourir pour voir un nombre énorme de cercles qu'elle a à peine ébauchés au crayon, pour saluer la naissance dans notre merveilleuse ville d'un nouveau restaurant ou la réouverture d'un musée oublié. Naturellement, elle se garde bien de transformer ces désirs de papier (livresques ?) en réalité. Même s'il faut dire que les très rares fois (en général sous l'insistance vigoureuse de son mari) où elle se résout à se rendre finalement dans ces lieux rêvés, sa déception est confortée par une sorte de scepticisme préalable.

Mais en dépit de telles incompatibilités paroxystiques, elle défend aujourd'hui bec et ongles son mariage déglingué. Par entêtement ? Ou par amour ? Par amour, certainement, mais sous quelles dissimulations vaseuses... Une idée résiste tout au fond d'elle, celle d'une famille comme dans les films ou dans les publicités, semblable à celle dont elle rêvait adolescente sur son balcon : une bonbonnière sucrée débordant d'« harmonies familiales » et de « réussite personnelle » qui l'obsède presque. Chaque obstacle qui diffère ce rêve velouté est vécu comme un drame historique, avec un découragement qui peut dégénérer en désespoir. Elle est devenue insensible à certains tours de prestidigitation. Elle est vaccinée. Elle ne commande plus ses photos chez Luxardo ni ses vêtements chez Capucci, parce qu'elle sait qu'après la joie vaine d'en avoir joui viendra le châtiment de devoir les payer. Les dix premières années roses de leur mariage, années de folies et de gaspillage, sont remisées au grenier. De l'histoire ancienne. Fiamma a affronté la crise économique dans un état d'esprit opposé à celui de son mari, elle est du côté de l'austérité et du karma bourgeois.

C'est comme ça que se comportent les vrais riches ? Cette interrogation flotte dans son esprit. Elle répond par une dignité de la substance (et non de la forme). Elle exaspère mon père par ses tenues négligées, on dirait qu'elle le fait exprès pour l'agacer. Quand ils étaient jeunes il la traitait d'un air supérieur, il était le grand bourgeois juif et mondain, et elle la petite gueuse de *My Fair Lady*, celle qui avait tout à apprendre. Elle avait honte de la vulgarité de sa famille, de sa grand-mère à moitié analphabète et de devoir partager son appartement – bien que grand – avec son oncle et ses cousins. Comment oublier le jour où pour la première fois, invitée à déjeuner chez les Sonnino, elle avait franchi le seuil de ce Temple inaccessible ? Ses genoux tremblaient et elle n'avait pas réussi à prononcer une phrase complète. Le trouble provoqué en elle par l'élégance de la salle à manger, le raffinement de la table, le service stylé, le décorum un peu raide des convives, la légèreté de la conversation... Était-ce cette sensation de ne pas être à sa place qu'avait ressentie mille fois Sabrina, son héroïne de film préférée, interprétée encore une fois par son Audrey Hepburn ? La saga de la Cendrillon passionnée, fille de chauffeur, qui après diverses péripéties finit par tomber amoureuse et par épouser un rejeton des Larrabee, dynastie millionnaire de Long Island, réalisant ainsi son incroyable ascension sociale. Certes, mon père n'est pas l'héritier des mirobolantes fortunes financières et minières des Larrabee, et il ne possède pas non plus la séduction insouciant de William Holden ou le charme revêché d'Humphrey Bogart, mais ma mère, finalement, s'en contente. Est-ce de ce film qu'elle s'est inspirée pour s'habiller et pour parler ? Est-ce à partir de là qu'elle a compris ce que signifiait le droit de rêver ? Et si Sabrina, la vraie, avait fini autrement... Et si les Larrabee avaient eux aussi fait faillite comme les Sonnino... Ou si Sabrina, dans son bovarysme, s'était lassée aussitôt de son mari, froid et impeccable... Et si elle l'avait trompé avec son beau-frère... Et s'ils avaient divorcé... Et qu'elle n'ait pas demandé de pension alimentaire mirobolante... Et si le grand Humphrey avait été trop vieux pour satisfaire sexuellement sa femme. Et si l'amour finissait... Et si tant d'autres si... Je sais seulement que s'il avait été possible d'arrêter le cours de sa vie sur certains sommets amoureux mémorables, comme dans les comédies hollywoodiennes, ma mère aurait été la femme la plus heureuse du monde ! Précisément parce que sa vocation au bonheur avait quelque chose d'irréel. Mais si on y réfléchit, ils sont tous morts : Bogart, Holden, et même Hepburn ; pourtant, chaque fois que ma mère s'assoit devant l'écran de télévision et qu'elle enfile la cassette de *Sabrina*, lorsqu'elle arrive à l'épilogue où le grand paquebot se dirige vers

l'Europe avec l'ignorante rêveuse, triste et mélancolique qui sera bientôt comblée de bonheur par l'apparition inattendue de son héritier ténébreux elle éprouve de nouveau exactement cette sensation de plénitude que donnent les « instants hors du temps » dont parle Proust : un sentiment d'espoir bienheureux, comme si elle avait encore ses seize ans et toute une vie devant elle !

Mais quand il s'est agi de lutter, de devenir adulte, d'engager un corps à corps avec la vie, elle, l'humble fille de ce constructeur riche et fruste, n'a pas reculé. Pendant que les Sonnino se liquéfient autour d'elle et cherchent un réconfort dans de déraisonnables prévisions optimistes, pendant qu'eux (qui l'ont tant intimidée autrefois) ne cessent de se demander comment le désastre a pu se produire, elle retrouve ses manches et montre un courage, un dévouement à la cause, une noblesse stupéfiante face à l'adversité. À cet instant précis Audrey Hepburn meurt, et des cendres de cette jeune actrice américaine féline naît ma mère, telle que je la connais. Son nouveau noyau familial, si bien né, sur lequel elle a tant de fois rêvé ne peut pas voler en éclats, pas de cette façon, par pour cet accident de parcours dans lequel elle et son mari n'ont rien à voir ou presque. Elle fera ce que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des jeunes épouses de cette planète refuseraient de faire dans des circonstances analogues : elle sauvera son mariage. Telle est sa nouvelle impulsion, plus combative que celle qui l'a poussée à épouser un juif : rester auprès de son mari, s'occuper de lui et de ses affaires à temps plein, en supportant si nécessaire le blâme de sa famille et de beaucoup d'autres personnes sensées. C'est comme ça qu'on fait preuve de caractère. C'est ça le courage. Le reste n'est rien.

Mais maintenant, après le krach, est venue l'heure de la revanche. Tout prend chez elle l'aspect d'une protestation idéologique, modérée par une compassion congénitale, par l'incapacité à élever la voix et à mortifier son prochain. Elle est anarchiste, mais, comme toutes les personnes qui aiment se montrer désenchantées, dans le secret de son cœur elle n'a pas renoncé à un rêve de bonheur et de plaisir. Elle l'a seulement enterré socialement. Les sièges arrière de sa voiture ressemblent à ceux d'un romanichel, bourrés de marchandises (chaussures à déposer chez le cordonnier, agendas pleins de feuilles, courses pour les grands-parents, vieux magnétophones à réparer). Ce bric-à-brac, indigeste pour mon père, représente pourtant toute la disponibilité de ma mère vis-à-vis de son prochain, son crédit inépuisable ouvert aux autres et en même temps son efficacité, mais c'est aussi le simulacre d'un iconoclasme impertinent. Quand nous nous garons près de mon école, elle, qui s'est donné un mal fou pour entrer dans le centre-ville en échappant à la vigilance policière, confie la voiture à un clochard qui fait semblant de la surveiller, mais qui en réalité s'y installe pour se protéger du froid et laisse à l'intérieur une odeur âcre d'alcool et d'aisselles. C'est ma mère. Une créature délicate qui pourrait escalader une montagne. Une populiste anarchisante qui se sent une Dame ou vice versa. Trop longtemps victime du style Sonnino, elle est passée tout à coup à la contre-attaque : elle s'est vendue à l'ennemi, mais toujours à sa manière ambiguë, en louvoyant entre douceur et éclats soudains de rancune et d'insubordination.

Si mon père est parvenu à pardonner à Bepy, en favorisant son retour des États-Unis, en se dépensant pour sa réinsertion, en oubliant tout y compris l'achat manqué des bouées Caravage, ma mère, elle, n'a rien pardonné à son beau-père. N'est-ce pas curieux que la très dévote catholique Fiamma Bonanno soit si peu encline à la rémission des péchés d'autrui, tandis que son époux biblique semble avoir des ressources illimitées pour pardonner et ne pas garder de rancœur ? En tout cas, Fiamma n'a pas pardonné. Pas à cause de l'argent – il a toujours joué pour elle un rôle marginal, voire symbolique : l'argent n'est pas un instrument de promotion ou de sérénité, il n'est pas fait pour acquérir des biens, des aises ou des services, mais, si Dieu le veut, il n'est qu'une garantie de respectabilité sociale, c'est pourquoi il fallait le conserver plutôt que de l'utiliser.

Et c'est pour des raisons *formelles* et symboliques – si prépondérantes chez elle – qu'elle a toujours considéré son beau-père sinon comme un individu mauvais, certainement comme un irresponsable fils de pute. Au point de s'irriter parfois contre son mari à cause de son indulgence à l'égard de ce père qui

courait après les ennuis. « Mais c'est mon père ! » se défendait-il timidement. – Et je suis ta femme ! » répliquait-elle sur un ton glacial pour bien souligner que ses droits étaient toujours bafoués. « Et voici tes fils », ajoutait-elle en donnant à la scène une saveur mélodramatique de téléfilm qui n'était pas dans ses cordes. Mes parents s'adressaient ainsi des piques, mais toujours dans un mélange de geignements et de précautions. Ma mère ne voulait pas que nous entendions et ne souhaitait pas humilier mon père devant ses enfants, mais elle obtenait l'effet contraire car, par l'allure de complot de ces disputes susurrées, elle ne faisait que charger de mystère et d'épouvante leurs altercations, qui devenaient pour moi un motif d'angoisses permanentes. Elle, qui aux yeux du monde apparaissait comme la femme de la Magnanimité et de la Miséricorde, était en fait déchirée par des ressentiments obsessionnels. Et aussi étrange que cela puisse paraître, l'accusation qu'elle n'avait pas le courage d'adresser à son mari – et qui n'émergeait que rarement dans des crises nerveuses incontrôlées – était précisément l'absence inexplicable de rancœur de mon père, sa magnanimité, son incapacité d'entretenir tout sentiment hostile... Le fait qu'il ait pardonné à Bepy allait de pair avec son empressement à frétiller avec tant de consternation affectée autour de Nanni Cittadini, ce chenapan qui avait fait sombrer mon grand-père, et nous avec. « Il est le seul à nous avoir aidés ! Je ne supporte pas ton cynisme ! » C'était lui qui élevait la voix. Impassible, elle le clouait en répliquant : « Si pour toi prêter de l'argent à vingt pour cent d'intérêts c'est un acte philanthropique... »

C'est pourtant vrai que ma mère n'avait jamais eu une grande sympathie pour mon grand-père, ni pour son milieu. Je crois que pour elle, élevée dans le misérabilisme (pour grand-père Alfio un homme qui se vantait d'une fortune qu'il ne possédait pas était plus réprouvé que le coupable de plusieurs homicides), son beau-père représentait un modèle négatif. Mais elle a attendu sa ruine pour donner à cette réprobation les tons crus de l'hostilité. Depuis le matin fatidique de 82 où Bepy, le couteau sur la gorge, lui avait demandé un million de lires et qu'elle lui avait signé un chèque en blanc, pour constater le mois suivant qu'il l'avait rempli avec une somme bien plus élevée pour se payer le voyage aux États-Unis en Concorde, à nos dépens, ma mère gardait une dent contre lui. Mais, je le répète, pas à cause de l'argent. Non, l'argent n'est qu'un symbole pour ma mère. Mais pour avoir trahi sa confiance. Ma mère tient à certaines choses. La parole donnée. Honorer ses engagements. Une promesse est une promesse. Le contrat social est sacré. Étant donné les circonstances, son mépris pour les Sonnino était inévitable. Non pas parce qu'ils avaient détruit sa jeunesse en la contraignant à la précarité et au sentiment de culpabilité vis-à-vis de sa très honorable famille. Non, pas pour ça. La question est plus complexe. Et elle heurte surtout l'éthique (comme tout ce qui concerne cette janséniste en jupon, d'ailleurs). Sa vie intérieure était un mélange de malléabilité et d'ironies, dégradantes seulement sous le coup de sa mauvaise humeur, mais son univers moral tendait vers l'absolu. Ce qu'elle ne pardonnait pas à mon père n'était pas le Sacrifice qu'il lui imposait, mais de ne pas Le reconnaître. Elle voulait s'identifier avec la victime. Ça lui aurait suffi. Mon père, réfractaire à certaines morbidités dostoïevskiennes, n'est jamais arrivé à la contenter, même si ça lui avait convenu.

En quoi consistait le Sacrifice ?

Faire passer – toujours – les intérêts des autres avant les siens. Un délire oblatif, parce que c'était la vie qu'elle avait choisie : s'occuper à temps plein de ses parents intolérants, de sa belle-mère hypocondriaque, de ses fils inadaptés, de sa domestique philippine nostalgique, de ses employés assommants, des locataires de ses appartements et de ceux de son père, et de beaucoup d'autres encore... Toute sa cour. Cette pléthore d'« humiliés et offensés » qui voyaient en elle un point de référence inaliénable – précieuse et irremplaçable mère Teresa – et qui téléphonaient toujours une minute avant que nous nous mettions à table, sans doute parce qu'elle était incapable de mettre des limites. Elle était toujours sur le front et disponible, comme un punching-ball ou un joujou.

Un jour à une leçon de catéchisme auquel j'ai été soumis, dans le but de me convertir à la religion de ma mère ou, faute de mieux, me débarrasser des scories de celle de mon père, j'ai eu affaire au mythe

de Lucifer : la chute dans les enfers de l'ange préféré du Tout-Puissant. Je lui ai aussitôt trouvé un air de famille. J'avais vu ce mythe revivre en ma mère, mais inversé. Elle était le contraire de Lucifer : une créature des ténèbres, aux sentiments obscurs et à la percutante faculté de volonté névrotique qui avait choisi d'expier sa mauvaise inclination dans un paradis de sollicitude. Mais tout au fond résistait ce que nous pourrions appeler un peu pompeusement la « nostalgie des ténèbres ».

En même temps, décalage singulier, dans les replis de la psyché de ma mère se tapissait un orgueil démesuré, débordant d'hostilité et de rancœur contre quiconque était « injustement » plus heureux qu'elle, son mari ou ses fils. Son investissement dans ces trois individus talentueux était total. Ils ne pouvaient la décevoir en aucune manière. Elle ne l'aurait pas supporté. Et si elle nous fustigeait parfois c'était pour montrer son amertume d'investisseuse mécontente. Naturellement, elle n'aurait jamais laissé de telles pensées vaniteuses lui échapper, ni devant ses enfants, ni devant personne sans doute, soit par une pudeur que beaucoup prennent pour de l'indifférence, soit parce que – se considérant comme une jeune fille émancipée des années soixante qui avait quelques notions de psychanalyse et de pédagogie expérimentale – elle savait que mettre les enfants d'une bonne famille bourgeoise face à des obstacles insurmontables équivalait à une invitation indirecte à les contourner, voire à les refuser. Ce qui ne l'empêchait pas d'exprimer sournoisement sa réprobation devant nos défaillances.

Oui, maman chérie, il suffisait de t'entendre respirer ou de regarder les rides qui fronçaient ton front pour comprendre combien d'espérances tu nourrissais pour tes fils et lesquelles. L'histoire habituelle. L'erreur formatrice par excellence : la douce petite princesse, maniaque d'Audrey Hepburn, devenue adulte et malheureuse, verse sa coupe de frustrations dans le jeune récipient de ses enfants.

Il me semblait parfois la surprendre le regard perdu dans le vide : elle me voyait peut-être déjà en frac, dans une salle de la fondation Nobel à Stockholm, prêt à recevoir le prix qui me revenait pour mon inoubliable œuvre littéraire. Croyait-elle que nous ne comprenions pas qu'au fond d'elle-même elle était certaine que Lorenzo – son cher Lorenzo – serait un jour le Président ou l'Administrateur Délégué de quelque chose de grand, car sinon *rien* n'aurait de sens ?

Mais quand les succès pour lesquels ma mère avait tout mis en œuvre arrivaient, alors son comportement changeait d'un coup. Elle n'aimait pas faire étalage de ses joies. Un de ses fils avait eu un petit triomphe personnel (un examen passé brillamment, un livre publié, une augmentation de salaire, une conférence passionnante) ? Elle ne pouvait que se cacher, disparaître derrière les coulisses telle une ouvrière laborieuse du spectacle. Comme pour laisser entendre que le mérite ne revenait qu'à nous, ou à la rigueur au talent didactique indubitable de son mari. Quand le proviseur lui a appris que son fils Daniel avait eu un dix à son bac pour une dissertation entièrement centrée sur la stupidité intrinsèque de l'engagement politique – un record qui, bien que modeste, aurait pu récompenser toute mère obsédée comme elle par la réussite scolaire de ses enfants – elle est restée imperturbable. Elle a refusé de le raconter à ses amies et connaissances, tout en ayant l'étourderie de le dire à son mari qui, de son côté, s'est mis à en faire étalage en public, comme si cette note anodine pour une dissertation de lycée sur le non-engagement préluait à une glorieuse carrière littéraire. À ce moment-là ma mère n'existait plus. Elle devait éprouver une joie masochiste à se retirer comme certains héros de western mélancoliques qui à l'instant de triomphe où la ville, libérée des violences des bandits, les acclame, s'éloignent solitaires dans la nuit, en compagnie de leur cheval et du ciel étoilé. C'était un jeu de massacre. Une discipline orientale d'*autodégradation du moi* au profit d'un bonheur cosmique. Ce que mon père, avec une certaine imprécision psychologique, appelait le *syndrome de la figurante*. C'est pourquoi, tout en se déchirant à l'intérieur, elle se gardait bien de nous poser des questions. Elle laissait à mon père la charge de nous soumettre à un troisième degré épuisant. *Et alors qu'est-ce qu'ils ont dit ?* nous pressait-il en souriant naïvement *Allez, racontez-moi. Ils ont été jaloux ?* Il voulait décanter ce plaisir, le recréer, dans l'espoir qu'il ne s'évanouisse pas, renouvelé par la netteté de nos récits. Aussi était-il avide de détails et franchement radieux, tandis qu'elle dissimulait, peut-être parce qu'elle savait que le bonheur – le vrai –

n'est jamais social, mais très privé, à consommer dans un secret dédaigneux, ou bien parce qu'elle était affligée de ces inhibitions dictées par sa discrétion excessive.

Oui, ma mère était disposée au sacrifice. Mais elle voulait être payée de retour avec intérêts. Pour elle le sérieux était une valeur, exactement comme il était pour les Sonnino une option insignifiante. Et le plus curieux, même si cela peut sembler un paradoxe facile, c'est qu'elle vivait son engagement avec l'incroyable légèreté de son sourire, tandis que la frivolité des Sonnino était singulièrement grave et suffocante – et surtout, comme le démontrent la fuite et la rancœur de mon oncle Teo, monstrueusement entravante.

Voilà pourquoi ma mère se sentait accablée par tout ce que représentait le fait d'être un *Sonnino*. Une fanfare désaccordée d'esbroufeurs, de malhonnêtes, de superficiels, d'égotistes qui vivaient au-dessus de leurs moyens. Et quand un de ces défauts prenait forme dans l'esprit ou le comportement d'un de ses fils, elle blâmait comme si lui aussi se transformait en petit monstre incontrôlable, en un nouveau Sonnino à abattre.

Je me rappelle encore lorsque mon frère, après avoir obtenu une place pour préparer un doctorat de journalisme à l'université Bocconi, a perdu tout contrôle en se trouvant au milieu de ce gynécée de petits lapins carriéristes et a quitté sa compagne de toujours pour un libertinage rageur, cause d'éruptions incommodantes à l'aine (peut-être un acharnement subliminal contre son instrument de plaisir ?), d'une perte de cheveux, et de sentiments de culpabilité qui le démangeaient, prélude au mariage avec son ex retrouvée. La réaction de ma mère dans ces jours de crise a été symptomatique. Une panthère en cage. Un fauve blessé. Comme si elle avait perçu que l'esprit de Bepy Sonnino s'incarnait sous l'apparence de son fils. Elle a entrepris un travail obscur, téléphonant tous les jours à ma future belle-sœur, boycottant les nouvelles venues, montrant une réprobation souterraine pour son fils et œuvrant dans l'ombre comme un Richelieu ténébreux. Le plus fou c'est qu'à l'époque il m'a paru naturel de me ranger du côté de ma mère (je me demande si je le referais aujourd'hui) comme si elle m'avait fait un lavage de cerveau. Pour elle le péché mortel était de faire souffrir les autres, d'oublier qui nous avait aidés. Elle détestait l'antimémoire de son mari, sa propension à transfigurer un individu pour ensuite le laisser choir dans le cadastre de l'oubli et du désenchantement. Jamais dans une dispute entre nous et le monde elle n'aurait choisi ses fils. Mon frère avait pris un engagement avec cette fille ? Il l'avait leurré avec des expédients Sonnino typiques (sauce de grandiloquence, splendeur et galanterie) ? Eh bien, il ne pouvait plus reculer, il devait respecter son engagement, quitte à le regretter ensuite... Et le bonheur, maman ? Il n'y a pas de place pour lui ? Si, mais pas à n'importe quel prix ! Sinon, quel sens aurait la vie, voyons ? Et quand mon frère, après avoir détruit en trois mois seulement sa sérénité conjugale et une bonne part de sa vie, s'est présenté à nouveau chez nous pour l'accuser en public de l'avoir forcé à un mariage de réparation (sans qu'il y ait rien eu à réparer), ma mère s'est défendue avec ses airs de petite sainte outragée : « Mais je ne t'ai rien dit... Tu as tout fait tout seul... » Réplique imparable. Ma mère exerçait une telle domination sur nos consciences qu'elle n'avait même pas besoin d'imposer choix et comportements. Nous agissions selon sa volonté sans qu'elle se soucie de la manifester. Et se soumettre aux plans taciturnes, à la loi du silence de ma mère équivalait à vendre son âme au diable. Vous pouviez être sûr qu'elle vous rendrait la vie plaisante en vous comblant de toutes les consolations possibles (voyages exotiques, voitures, affection, compréhension, argent, organisation, interventions opportunes...), mais le prix était toujours trop élevé. Et elle, si humble et fuyante, était implacable au moment de l'échéance. Mais comment, mon petit, avec tout ce que j'ai fait pour toi, à présent tu recules ? Ça ne se fait pas. Les engagements sont les engagements et il faut les respecter. Et si toi, dans un accès d'emphase adolescente, tu lui avais dit que tu n'avais jamais pris aucun putain d'engagement, que c'était elle qui t'avait mis au monde sans que tu l'aies demandé, dans le seul but de t'accabler d'engagements, tu aurais dû supporter le froncement ironique de ses lèvres méprisantes.

Encore une fois elle ne se donnait pas la peine de prononcer des mots ou d'affronter des discours. (Pouah ! les discours étaient bons pour les juifs bavards !) Les sous-entendus servaient mieux sa cause. Et aux yeux du monde Lorenzo et moi devions ressembler à deux bonbonnes pleines à ras bord de culpabilité vis-à-vis de cette mère trop bonne pour être vraie.

Mais un jour de décembre, quelques heures avant un dix-huitième anniversaire auquel j'étais invité, ma mère, dès son retour à la maison, est entrée dans ma chambre, attirée par la musique d'une cassette de bandes originales que mon oncle Teo m'avait envoyée d'Israël. La mélodie était celle d'*Ils n'ont que vingt ans*, dans une vaporeuse version enrubannée d'Henry Mancini. Nous nous sommes retrouvés face à face. Moi dans mon smoking de location et elle dans son trench-coat trempé. Alors elle m'a pris dans ses bras et, surmontant mes graves timidités infantiles, elle m'a poussé à danser. Nous avons commencé ainsi, sans un mot : elle avait le visage illuminé, complètement indifférente à son cavalier maladroit et insignifiant, plongée dans un souvenir, ou une atmosphère, ou que sais-je encore. Et à ce moment précis j'ai eu l'impression désagréable d'avoir entre mes bras un être humain sans plus rien de familier. Une créature vivante, frémissante, idéaliste, fantasque, sensuelle, insouciante, aventureuse... Je tenais la Sabrina volontaire à sa fenêtre, les mains et le menton rouges de pastèque, dont j'avais tant entendu parler, mais que je n'avais pas encore eu l'honneur de rencontrer. J'étais si troublé et si confus que si je ne m'étais pas soudain ressaisi je me serais présenté : « Je m'appelle Daniel Sonnino », pour lui demander ensuite : « Et toi ? » Quelle question idiote ! Je n'avais dans mes bras qu'une toute jeune fille qui pensait à elle seule, en se fichant allégrement des enfants que le destin lui infligerait probablement un jour.

DEUXIÈME PARTIE

Quand l'envie de classe a dégénéré en amour désespéré

Cours de mythomanie appliquée

En janvier 2000 j'ai reçu un appel du professeur J.R. Leiterman, gloire américaine de la littérature comparée ainsi qu'adversaire enthousiaste des théories impardonnablement autobiographiques exprimées avec violence et fourberie dans mon premier livre *Tous les juifs antisémites*.

L'ineffable doyen Leiterman était heureux de m'inviter à un séminaire, organisé par l'université de Pennsylvanie, à l'intitulé prophétique :

LES DESTINÉES DE LA LITTÉRATURE JUIVE AUX TEMPS DE LA PLEINE ASSIMILATION ET DE LA MENACE ISLAMIQUE

Il se disait certain qu'une provocation de ma part aurait le pouvoir de raidir les nœuds papillon ramollis des universitaires sourcilleux d'outre-Atlantique.

J'ai accepté avec joie. Voyage payé et nouvelles rencontres. Ce qu'il faut à un professeur déprimé.

Pouvais-je prévoir que pendant que je rêvassais sur la teneur de mon discours quelqu'un à l'autre bout du monde pouvait méditer sur le moyen de désintégrer le World Trade Center ? Le destin a voulu que le séminaire soit remis du printemps 2001 à l'automne de la même année, en plein Cataclysme Planétaire, que je promette à Giorgio Sevi, camarade de lycée qui gagne de l'argent en Amérique depuis des années, de le retrouver à Manhattan, et que pendant le trajet de nuit de Pittsburgh à New York (en voiture de location) je reçoive un coup de téléphone de mon père qui me faisait part, la voix déformée par l'émotion, de la mort de Nanni Cittadini.

Je me demande pourquoi les gens sont si impatients d'annoncer la mort d'un de leurs semblables, comme si la seule *chose* vraiment *inexorable* était perçue comme la plus imprévisible. Au point qu'une seconde après avoir assimilé la nouvelle du décès j'étais là à m'évertuer à trouver à qui j'allais pouvoir la communiquer à mon tour. Jusqu'à ce que me frappe cette constatation : les personnes que cette mort intéresserait n'avaient plus de rapports avec moi depuis près de quinze ans. Et ce laps de temps – entrecoupé par une ration insatisfaisante de satisfactions académiques – s'était interposé entre elles et moi sans que je n'aie jamais songé à les regretter.

C'est ainsi qu'en pleine nuit, comme Hamlet devant le spectre de son père, mais en bien plus amusé et bien moins angoissé, j'ai vu apparaître le fantôme de cet homme qui venait de mourir. Je le vois se lever sur mon tableau de bord et me sourire, dans l'image fanée par le souvenir, plongé dans son Eden de cachemire et de whiskys pur malt très tourbés, dans son invraisemblable demeure de millionnaire au 7 de la via Aldrovandi, jaune et art nouveau comme l'ambassade d'un pays de deuxième catégorie. Je vois Nanni Cittadini – en personne, le Saint Protecteur de mes haines de classe, le grand-père de la fillette d'alors, Gaia, qui a tout simplement pourri mon adolescence – s'incarner devant mes yeux incrédules, tandis que mon brave homme de père continue à philosopher au téléphone : « Il est le dernier de la génération de Bepy à s'en aller », et je le reprends intérieurement : *pour l'amour de Dieu, papa, quand vas-tu te libérer de ta vénération pour ce bouffon répugnant ?* Et c'est un chef-d'œuvre de piété filiale de contenir mon hilarité. D'ordinaire je ne trouve pas émouvante la mort d'un plus qu'octogénaire. Mais étant donné les circonstances, mon indifférence de règle à la mort d'un plus qu'octogénaire quelconque se convertit en une espèce d'euphorie provoquée par la mort de ce plus qu'octogénaire-là.

Je m'engage à expédier l'affaire Giorgio Sevi pour rentrer comme l'éclair à la base : je veux assister aux obsèques de Nanni. À tout prix !

Quel délice de se laisser électriser par la nouvelle, le cœur étranglé par les souvenirs de Gaia, Gaia, Gaia, proie de ce mélo désincarné qui nous appartient à nous les Sonnino ! Comme si elle n'avait jamais existé, comme si elle avait été un mythe fantasmagorique de mes étés sur la côte et de mes hivers dolomitiques parfumés de fart et de vin chaud, comme si elle ne m'avait infligé aucune souffrance, comme si en quinze longues années je ne l'avais pas mythifiée et démythifiée au moins une douzaine de fois, comme si je n'avais pas souffert de l'assiduité de cette pensée aussi obscurément déterminée à durer.

Eh oui, Nanni est mort ! Et tu es le fossoyeur le plus enthousiaste de l'Histoire. Tu cours vers la ville du triomphe de la mort, triomphant à ton tour pour la mort d'un organisme biologique spécifique que tu as toujours détesté et envié jusqu'à la nausée depuis l'âge de huit ans. Tu haïssais Nanni Cittadini de tout ton être. C'est la seule chose dont tu n'as jamais eu honte. Et quoiqu'une haine posthume puisse apparaître aussi inutile et insensée qu'un amour non partagé, tu ne veux pas (ou tu ne sais pas ?), sans doute par une abominable perversité flétrie, te débarrasser de l'un ni de l'autre.

Ne serait-ce pas cette euphorie causée par la nouvelle ou par l'enchevêtrement de questions qui s'entortillent en moi – *Qui est vraiment Gaia ? Où habite-t-elle ? Elle est mariée ? Elle pense quelquefois à moi ? Pourquoi le devrait-elle ? Est-elle entrée dans l'âge où quatre-vingt-dix pour cent des filles commencent à ressembler dangereusement à leur mère et même à leur grand-mère ? Appartient-elle à la catégorie des femmes de trente ans atteintes de phobies ennuyeuses ou obsédées par les spectres de l'échec ? Comment va-t-elle accueillir ma présence à la cérémonie funèbre ? J'ai la cravate qu'il faut ?...* – qui prépare mon immersion dans le Manhattan le plus angoissant depuis l'époque de sa fondation légendaire.

Jusqu'à ce que, lourdement en équilibre entre l'Hudson et l'East River, plongée dans la bulle rose de l'aube et dans une rêverie matinale azurée, l'île me présente son profil privé pour la première fois de ses gauches jumelles d'acier.

Constater l'horizon mutilé en cherchant à le débarrasser des implications émotionnelles symboliques a été aussi difficile que lorsque, il y a plusieurs mois dans un restaurant des Parioli, je suis tombé sur Silvia Toffan, scintillante camarade de classe un temps en tête du hit-parade de notre monde de lycéens haut placés, privée par un tragique accident de la route de ses superbes membres inférieurs. C'est pourquoi ce spectacle absurde de l'absence, le chef-d'œuvre urbanistique du troisième millénaire, m'a serré la gorge d'horreur, mais laissé aussi un goût sinistre à la Samson : deux mythes lointains de mon adolescence (Silvia Toffan et New York) monstrueusement déchirés.

La journée est extraordinaire. Les contours oscillent entre le rouge, le violet, l'orange et un azur radieux. Ma longue voiture couleur miel se reflète dans la mosaïque d'un gratte-ciel aux miroitements bleuâtres. Je longe lentement un Central Park de carte postale automnal en passant devant de luxueux immeubles gardés par des Afro-Américains royaux en livrée, puis, à la suite, le Guggenheim, le Metropolitan, la Frick Collection.

Mais ce n'est qu'en pénétrant dans le bruit de ferraille et le tohu-bohu du centre – parmi l'armée de chauffeurs de taxi pakistanais qui pour exorciser la méfiance suscitée par leurs turbans ont accroché à leurs rétroviseurs des petites bannières étoilées – que je m'aperçois avec soulagement, et en dépit de mon impression première, que Manhattan n'a pas trouvé mieux que de rester à Manhattan.

« *Ceci sera bientôt phagocyté aussi...* » décrète un type à la radio sur un ton apocalyptique. Quant à moi je *phagocyte* sa voix en même temps qu'un pancake aux myrtilles imprégné de beurre et de sirop d'érable, assis au comptoir d'un café pas trop bondé de la Cinquantième. C'est comme si le son de cette voix, avec l'aide de cette pénible bouillie au caramel, me traînait par le revers de mon manteau à l'été 86, dans mes troisièmes et dernières vacances d'étude consécutives à Boston. Gaia existait. Et

beaucoup d'autres existaient, tout bien réfléchi. Nous avons tous le mérite sous-estimé d'exister ! Tu as raison, qui que tu sois : *Ceci sera bientôt phagocyté aussi...*

Réserver au Morgan est une idée de mon père, naturellement. Il y a longtemps que je ne contrôle plus certaines choses. « C'est un délire post-moderne à la Philippe Starck, tout en fauteuils années quarante et lignes vertigineuses... » m'a-t-il dit l'autre soir au téléphone en recourant à une de ses expressions génialement vaniteuses, après m'avoir torturé pendant un quart d'heure en essayant de m'extorquer la vérité sur l'accueil reçu par son fils et ses idées antisémites extravagantes dans ce bastion juif de l'université de Pittsburgh. Et moi, après l'avoir martyrisé à mon tour en lui racontant que j'ai perdu mon sang-froid et me suis fait blâmer par le parterre le plus intransigeant auquel je me sois jamais mesuré, j'ai cédé, en acceptant son conseil, en allant contre ma nature réactionnaire qui demande aux hôtels un luxe décrépît, art nouveau, à la limite de la grandiloquence... Seigneur, deux cent soixante dollars la nuit pour ce hall microscopique ? Sans parler du concierge atteint d'une paralysie américaine du sourire qui hausse à peine le sourcil quand il se trouve devant un type comme moi qui n'a rien du client habituel.

Après une douche dans une niche de cette chambre pour lilliputiens et un bon sommeil jusqu'à l'après-midi, je me lève et descends au bar de l'hôtel avec mon fardeau trentenaire d'inadéquations, pour mon rendez-vous avec le passé qui a tourmenté mes intestins jusque dans mon sommeil. Je donnerais une fortune pour éviter cette rencontre.

Mais c'est seulement quand la porte de l'ascenseur ultra-rapide s'ouvre lentement sur une salle toute en décibels et en lumières douces couleur lilas qui caressent les rangées de dents de types en Calvin Klein et les courbes de Barbies internationales sources d'ivresse panthéiste que je me sens réellement perdu.

Comment croire que ce fleuron de l'université américaine, au sourire étoilé, qui ressemble à un vendeur de chez Brooks Brothers et s'élançait vers moi dans ce bar du Middle East Side est Giorgio, notre émigrant qui a réussi ? Un individu tellement insignifiant que lorsqu'il m'a téléphoné il y a quelques mois dans mon petit studio à l'université : « Eh, Daniel, c'est Giorgio », j'ai dû tergiverser : « Giorgio ? » pour obtenir en échange une confirmation encourageante de cette voix : « Giorgio Sevi ! J'ai trouvé ton numéro sur le site de l'université. J'espère que je ne te dérange pas. – Allons donc !... Giorgio. Où tu es ? D'où tu appelles ?... Ça alors, Giorgio ! », en suppliant mes méninges de faire un dernier effort pour associer à ce nom la silhouette frêle d'un gamin dont la seule qualité à l'école était une beauté attirante et un intellect un brin insuffisant. En ce temps-là tout le monde savait que Giorgio et moi étions les extrêmes d'un segment affectif au centre duquel brillait dans toute sa splendeur et sa bonhomie notre héros de lycée : DAVID RUBEN, dit DAV.

Mais cette équidistance de l'objet de tant d'admiration, plutôt que de fonder une amitié, nous a rendus Giorgio et moi – par un mélange d'incompatibilité et de rivalité – ennemis fervents. Il suffirait pour le comprendre de nous regarder quinze ans plus tard nous serrer la main avec méfiance, non seulement avec l'impression mutuelle que nous voir ne sert pas à grand-chose, mais surtout avec la conscience qu'il manque entre nous quelqu'un ou quelque chose d'essentiel. Nous n'avions pas ressenti aussi profondément l'absence de Dav depuis des millénaires.

L'absence de celui qui, même s'il avait horreur de se l'entendre répéter, était la doublure éblouissante de Tom Cruise. De ce garçon de quatorze ans qui depuis ses débuts dans notre école avait enflammé l'imagination d'une centaine de fillettes, en disputant la suprématie à la star hollywoodienne en veste de *Top Gun*, dont l'effigie sur papier accompagnait le journal intime de mes fanatiques petites camarades.

Bien qu'il ait été le seul autre juif de mon école, Dav était mon antithèse reluisante, comme si la judaïté, qui sur moi avait agi de façon sévèrement caricaturale, l'avait épargné. Le scandale, c'était ce genre de beauté, si convenable et rassurant, apanage, d'ordinaire, des *fermés* de la haute, mais marquée,

dans son cas, par un prénom et un patronyme non seulement exotiques, mais si résolument juifs : David Ruben, *des Ruben des bijoux* aurait précisé ma mère avec un peu d'orgueil et un peu d'envie et sur le ton qu'elle aurait eu exactement pour dire *les Piperno des maisons* ou *les Savelli de l'acier*.

Par ailleurs, il était évident que notre blond Tom Cruise, plus grand de vingt centimètres que l'original, avait payé son tribut à l'imagerie sémite avec son nez à la pointe légèrement vers le bas. Mais il l'était tout autant qu'il devait son irrésistible ascendant à cette même imperfection physique.

Combien il avait été ardu pour Dav de se faire accepter dans une école de la piazza di Spagna où la majorité des élèves utilisait le mot « rabbin » comme synonyme de « crasseux », je ne saurais le dire, mais je suppose que derrière il y avait la même logique qui avait conduit Silvia Toffan – ineffable saphir aux jambes de pin-up splendides encore que provisoires – à soutenir pendant une interrogation mémorable de géographie que le Cachemire était une région indienne pouilleuse qui avait pris son nom des twin-sets de Burberry.

Nos différences physiques et caractérielles n'avaient pas empêché que Dav soit sur mes talons comme une sangsue, et n'avaient pas atténué mon impression qu'il était ce que j'aurais choisi d'être si j'avais pu recommencer. Sans toutefois que ma dévotion mêlée d'envie parvienne à se révéler ouvertement ; je n'aurais jamais renoncé à me montrer dédaigneusement insensible aux enthousiasmes davidiens vis-à-vis du monde, et j'avais l'intuition qu'au-delà de notre religion commune c'était là le nœud de notre union. La raison pour laquelle les Dean Martin choisissent de fréquenter les Jerry Lewis réside dans l'aptitude de ces derniers à les railler là où les autres les portent aux nues. En revanche vous ne seriez pas le préféré de l'idole des foules si lui, à son tour, ne savait pas qu'il est votre aspiration secrète. Et à quoi bon agiter les mains ou parler fort pour emporter la scène s'il lui suffit d'un sourire pour captiver les regards que vous n'avez attirés que brièvement ? Les gens (surtout vers les seize ans) montrent une indulgence naturelle pour la beauté et un agacement chronique devant l'effort intellectuel. Il ne restait qu'à professer une religion monothéiste les yeux rivés sur le fétiche de nos blondinettes avec l'admiration de celui qui n'apprendrait jamais à rivaliser.

Le jour où Dav, à cause d'une très légère myopie, a dû chausser sa première paire de lunettes – pas très différentes, au fond, de celles qui avaient empoisonné la vie de tant de garçons tels que le soussigné en les assimilant à la sous-marque d'adolescents communément appelés « quat'zieux » –, celles-ci sont devenues sur son nez un élément de consécration. Sa beauté prenait aux yeux du monde une légitimité morale en devenant à la fois sérieuse et distraite. Et comment oublier que lorsque je rôdais dans les couloirs de notre école du XVII^e siècle aux côtés du nouveau binoclard David Ruben l'atmosphère s'emplissait d'un babillage caractéristique de nymphettes ? Comment oublier qu'à cette occasion le comité du « David Ruben fan-club », fondé un an plus tôt par un groupe de filles en section Lettres, a convoqué une réunion extraordinaire pour décider que l'Idole, avec cette idée irrésistible de porter des lunettes, était déclarée – devant le peuple et sans crainte de démenti – « le plus beau garçon de tous les temps » ?

La créature à laquelle « le plus beau garçon de tous les temps » devait la splendeur bronzée et l'agitation impatiente des heureux qui ne se résolvent pas au bonheur était Karen, sa mère.

Je considérais ma rencontre avec cette dame comme une authentique « cuite instantanée ». Je ne me désintoxiquerais jamais complètement du cocktail aphrodisiaque dont je ne cessais d'énumérer intérieurement les ingrédients : quarante-deux ans, blonde, polyglotte, évaporée, snob, habillée haute couture, sujette aux sautes d'humeur, et absolument belle.

Je crains que la dame n'ait répondu à ma vénération par le détachement : ces années se distinguent dans ma mémoire par ma vocation à fréquenter des gens capables de faire ressortir mon inutilité, mais personne n'a réussi à m'offrir une impression aussi vive de mon insignifiance humaine que Karen Ruben. Dire qu'elle ne me considérait pas comme un interlocuteur possible est un euphémisme : je

n'existais tout simplement pas. Je n'appartenais pas à cette planète. Elle disait avoir connu Bepy, des années auparavant, à une fête sur une terrasse de Positano. Avoir supporté qu'il lui fasse la cour. Et n'avoir pas réussi à l'oublier. Et elle le disait comme si elle me conférait un prix, ou plutôt une importante attestation. C'est pourquoi lorsqu'elle me voyait (ce qui pouvait arriver dix fois dans la même journée), elle me disait, par réflexe conditionné : « Tu sais, ton grand-père était vraiment un bel homme, tellement chic et comme il faut... » Ce jugement – que beaucoup de créanciers furieux de Bepy auraient trouvé partiellement inapproprié – était prononcé dans un soupir, avec la stupéfaction de quelqu'un qui constate un phénomène paranormal : la corruption génétique capable de dégrader le descendant d'un homme très charmant en un petit minable chronique.

Karen était allergique au passé. Sa façon d'être ancrée dans le présent semblait avoir un quelque chose de malsain.

Et qui – en la regardant – aurait pu penser qu'elle était sortie de l'enfer ?

C'était comme si l'aventure tragique de sa famille n'avait pas laissé de traces. Cependant, pour contrebalancer l'impression d'un passé inexistant, la tache que le temps avait imprimée sur elle était perceptible dans l'anachronisme de son style de vie. Sans doute sous l'influence de ma condition de nouveau lecteur de romans du XIX^e, j'identifiais aisément Karen avec l'incarnation vivante de nombreuses héroïnes évanescentes fin de siècle. Ce qui, au moins, faisait des masturbations que je lui dédiais pendant mes après-midi chez les Ruben un tribut à mon amour pour la littérature décadente : avoir entre les mains et sous le nez un collant de Karen équivalait, dans mon imagination, à posséder les radios des poumons mal en point de Claudia Chauchat. Comment ne pas s'apercevoir en outre que le « r » non roulé de Karen – séduction franco-prussienne qui avait marqué aussi la langue et le palais de David – servait remarquablement la cause de mon excitation durant mes marathons fulgurants dans les toilettes des Ruben ? « Viens mon petit, ici il y a beaucoup de salive pour toi ! » susurrant à son Onaniste Fanatique la Dame de mon imagination, dont j'allais trouver la version en chair et en os quelques instants plus tard dans le salon, à la piscine, dans la serre, où qu'elle ait choisi d'être.

L'enfer de Karen portait le nom d'une localité rabâché au point de devenir imprononçable. Buchenwald.

Dans ce site adjacent à l'olympienne Weimar, ses parents – deux Alsaciens distingués – avaient été anéantis quand elle était encore trop petite pour en souffrir et pour en garder la mémoire. Karen avait grandi à Paris chez une grand-tante rescapée des massacres hitlériens (en tant que femme d'un diplomate catholique), que Karen avait pris l'habitude d'appeler pompeusement « *maman** ». Puis il y avait eu les années au Rosey, collègue genevois, comme il convient à une fillette de la bonne bourgeoisie française. Le Rosey, pour qu'elle entre en contact avec cette macédoine d'aristocraties industrielles et de noblesse de sang qui forgeraient ses goûts et ses aspirations. Karen avait ainsi fréquenté la jet-set qui à la fin des années cinquante célébrait ses rites entre Saint-Moritz et la Côte d'Azur. Bien qu'elle ait été d'une beauté très originale, avec des manières impeccables et au fond assez riche pour mener cette vie féérique, elle n'avait jamais réussi à se libérer d'une sorte de syndrome d'exclusion. Ce qu'elle enviait chez ses amis était leurs familles. Familles nombreuses, prétendument ou authentiquement unies. Elle enviait leurs réunions, leurs festivités bruyantes (surtout Noël), leurs patriarches chenus à moustaches et leurs grandes photos de groupe. La honte que lui inspirait le néant derrière elle la conduisait à mentir, à s'inventer des parents qu'elle n'avait pas, à organiser des voyages pendant les vacances d'été chez des oncles et tantes qu'elle avait perdus avant même de venir au monde. Ainsi – dans l'invention continuelle et obstinée de sa famille – Karen avait cultivé une mythomanie insensée. En effet, la raison pour laquelle elle avait tellement honte d'être orpheline n'était pas claire. D'autant moins qu'à cette époque-là il y en avait beaucoup d'autres (un cousin de Bepy par exemple) qui, frappés par le même malheur que Karen et de la main des mêmes assassins, avaient éprouvé le besoin de construire autour de

ces parents exterminés une sorte de mausolée de la Mémoire. Tout le contraire de Karen qui, pour se débarrasser de ses morts, avait édifié un temple invisible consacré à l'Oubli et au Faux-fuyant. Mais pourquoi éprouver tant d'embarras pour une chose dont elle n'était pas responsable ? Se peut-il qu'elle ait fini par juger inélégante la façon dont ses parents, ses grands-parents et tous les autres s'étaient fait tuer ?

Mystère. Une des rares choses que j'ai apprises dans la vie c'est que les gens trouvent les prétextes les plus disparates et les plus niais pour avoir honte : fautes inventées, présumées, qui sont follement transfigurées par celui qui les sent peser sur lui comme une maladie fatale. Au fond, si c'est une erreur de dire que le malheur de Karen était respectable en soi, c'en est une autre de considérer une tragédie semblable comme une honte à effacer.

D'autant plus que ce cancer a détruit sa vie.

Plusieurs fois, en effet, elle a été près de se marier avec un homme de rêve. Mais ensuite ?... Ensuite elle a abandonné. Et pour la raison absurde habituelle : elle ne supportait pas la famille de ses fiancés. Elle arrivait à haïr ce dont en réalité elle était amoureuse : ces familles structurées qui la faisaient se sentir inférieure en lui instillant le fiel vénéneux de l'envie. En outre, le fiancé de service exigeait bientôt de connaître les parents de Karen, dont elle parlait sans cesse. À ce moment-là elle préférait jeter son bonheur aux orties pour ne pas avouer qu'elle avait menti, qu'il n'existait aucun parent. Ce n'est donc pas étonnant du tout qu'elle ait finalement choisi Amos Ruben. C'est l'homme sur qui exercer sa supériorité indubitable. Il n'a rien qu'elle puisse lui envier, et en même temps il a tout ce qui lui sert à orchestrer sa revanche. Amos est tout bonnement le premier homme pour lequel Karen ne se sent pas obligée de fabriquer une kyrielle polluante d'énormes bobards, et donc l'homme avec qui construire une famille sans risque de devenir folle. Parce qu'Amos lui apparaît comme le juif déraciné classique, d'une richesse embarrassante, qui pourra l'emmener dans une ville entièrement nouvelle, où elle pourra s'inventer une autre vie et pratiquer impunément sa mythomanie schizoïde.

Tripoli, d'où Amos est originaire, semble avoir teint sa carnation en jaune : sa peau brille comme les bijoux que la famille Ruben vend depuis des siècles ou comme l'aube sur le désert africain. Mais désormais Amos est apatride. Quand il rencontre Karen il n'est qu'un parmi les nombreux réchappés des purges de Kadhafi qui ont transféré leurs intérêts à Genève, le marchand classique de haut vol marqué par la simplicité spirituelle qui caractérise les hommes qui ont du nez pour les affaires. Des pierres précieuses aux montres de luxe, rien n'échappe au flair parfaitement calibré de ce Crésus libyen. Il mène une vie sobre, pas du tout luxueuse, entre l'atelier qu'il a installé dans un appartement de la rue du Rhône (grotte d'Ali Baba scintillante transposée au cœur de l'Europe, où les futurs époux se rencontrent) et la synagogue de Genève.

David – quand nous nous retrouvons voisins de banc par le plus pur des hasards en première année de lycée – est parfaitement au courant des inventions de sa mère, et celles-ci ne le peinent pas, il est même assez sûr de lui pour ne pas en faire mystère devant ses amis. Sa stratégie, en tout point semblable à celle de son père, consiste à essayer de l'aider, dans les limites du possible. Ainsi, quand Karen lui demande : « *As-tu téléphoné à tes grands-parents à Genève ?** », le grand Dav n'hésite pas à jurer qu'il l'a déjà fait. Et il faut lui accorder que ce n'est pas à la portée de tout le monde d'assurer à sa propre mère qu'on a téléphoné à deux petits vieux morts depuis une trentaine d'années et qui – pour la petite histoire – n'ont jamais habité Genève.

Karen s'est imposé deux missions liées entre elles : d'une part déjudaïser Amos, d'autre part créer à partir de rien un pedigree respectable pour Dav. Et si la réalisation de ce dernier plan s'est révélée très facile, le premier a créé des problèmes. Car bien qu'Amos soit le jouet de sa femme, il n'en montre pas moins une certaine résistance orientale à bouleverser ses habitudes. Karen exagère. Qu'elle fasse de son fils un gentil, qu'elle l'envoie à l'école chez les curés, qu'elle lui fasse fêter Noël, Pâques, le mercredi

des Cendres, qu'elle lui fasse fréquenter toutes ces blondinettes insipides, qu'elle remplisse la maison de tous ces *fermés* snobs, mais pourquoi son arrogance doit-elle aller jusqu'à l'empêcher lui, Amos Ruben, de vivre à sa manière, comme on le lui a appris ? Il ne voit vraiment pas pourquoi il doit lui aussi adhérer aux sottises mises en scène de sa femme. Il est juif. Il a fui un pays et une époque où cette particularité était considérée comme un problème. C'est pour cette raison qu'il ne permettra à personne (pas même à cette dame sublime au pouvoir érotique de laquelle il est plus que sensible) de l'empêcher de vivre comme tel. Il se sent tenu de respecter les fêtes d'obligation et de soutenir financièrement ses parents dispersés à travers l'Europe. Il est aussi trop fin pour ne pas savoir que ces parents sont la douleur et la honte de sa femme. Si bien que pour vivre tranquille il a décidé que plus sa femme l'embêtera avec des histoires de parents inventés, plus il devra lui épargner les malheurs de ses proches en chair et en os. Karen, elle, comme tous les instables et les insatisfaits, n'a pas l'indulgence de son mari. Et elle en vient souvent à traiter la famille d'Amos de « bédouins » ou de « berbères ». De sorte que lorsque Amos, après avoir fini ses spaghettis, se montre avec ses fameuses babouches, Karen lui crie : « Mon cher, surveille-toi, tu n'es pas au milieu de tes bédouins ! » Elle lui a interdit de les inviter à la maison – ces bédouins ! – et de leur faire rencontrer Dav. Si Amos respecte le premier de ces interdits, il lui arrive souvent de violer délibérément le second, d'autant plus que son fils – exempt des snobismes maternels – a manifesté une curiosité imprévisible pour cette part de lui-même qui plonge ses racines dans des lieux aussi lointains et aussi exotiques. Oui, à la grande stupéfaction d'Amos, le garçon se montre attiré par ses parents véritables, précisément, sans doute, parce que sa mère l'a contraint si longtemps à vivre parmi des fantômes ridicules.

La villa des Ruben descendait sur la verte pente occidentale de l'Isola 1 de l'Olgiate, la plus ancienne et la plus distinguée, surgie autour du Golf au milieu des années soixante, après le premier lotissement.

Pendant mes années de lycée, ce petit château prétentieux bourré de lierre, noyé dans l'isolement fabuleux de pins et de séquoias du coin le plus britannique du nord de Rome, a servi de toile de fond à un nombre indéterminé de fêtes, qui dans ma mémoire se confondent dans la méga fiesta de décembre auréolée de haies rouges et de lierres violacés, celle que Karen, et tous les autres avec elle, appelait pompeusement « la fête de la dinde », mais que l'habitude avait contribué à contracter en « la dinde ».

Rendez-vous culte de notre milieu, et pour des raisons qui n'avaient guère de rapport avec les mondanités, aucun avec le mysticisme catholique, et beaucoup avec une forme extrême de traditionalisme judéo-hollywoodien. D'accord, ces Ruben excentriques exigent de vous le smoking et la robe longue (Seigneur, nous ne sommes que des adolescents et à quinze ans à peine de l'an 2000), ils vous plongent dans cette atmosphère qui sent trop le piège, et pourtant la sensation est superbement rétro : le bref trajet de chez moi à la villa Ruben se fait en voiture de l'époque, tel un voyage excitant entre l'Italie euphorique de Craxi et l'Amérique patinée d'Eisenhower.

Être invité à la *dinde* ne constitue pas un privilège, mais seulement une distraction très agréable. Autant pour les invités qui sont expédiés dans cet espace inhabituel que pour les organisateurs, tellement anxieux de respecter l'imagerie de Noël qu'ils ne lésinent pas sur la décoration de la maison jusqu'à la faire ressembler au plateau d'un spot publicitaire pour gâteau de fête.

Il y a une nervosité dans ce rassemblement de finesses qui pourrait en dire davantage que tout autre indice sur la névrose de l'organisatrice. Peut-être n'y a-t-il pas sur les lattes de palissandre qui composent le parquet de la salle à manger toute la chaleur souhaitée, mais seule une chaleur rhétorique, sagement orchestrée par madame Ruben. Il ne peut pas échapper non plus aux invités que cette exhibition – même si elle tend à en exagérer le côté païen et consumériste – est mise en scène par une famille juive. Ni que madame Ruben, hostile par tradition millénaire à l'idée que Jésus soit le Messie tant attendu, aime fêter comme aucun catholique ne réussirait à le faire l'anniversaire de ce crucifié juif qui a réussi (allons, Karen, que penserait ton grand-père ou ton père de l'émotion sincère qui t'assaille

quand tu écoutes *Tu descends des étoiles...*?) On ne peut pas sous-estimer non plus le fait que les seuls adultes présents à la kermesse spectaculaire de décembre (en dehors des domestiques) sont Amos et Karen (mais quels prénoms invraisemblables !) La saveur américaine donnée à l'événement ne passe pas inaperçue non plus. Que vient faire la dinde de quinze kilos fourrée aux pommes et aux marrons ? Ou cette illumination du jardin par des bornes de lumière violette et orange cachées sous la glycine ? Que vient faire le swing de Sinatra ou de Bobby Darin ? Ou la camionnette et le break garés sous l'auvent ?... Allons, nous sommes à Rome, pas dans le Connecticut !

Mais comment soupçonner que derrière les coulisses de la joyeuse habitude mondaine se cache un noyau douloureux aussi palpitant ? La douleur d'une femme qui a investi affectivement dans un événement qui devrait tout au plus la distraire. Comment imaginer qu'une dame aussi impénétrable puisse se laisser aller à un carrousel d'appréhensions irrationnelles ? Que Karen est prête à payer n'importe quel prix pour entrer dans nos cerveaux et comprendre enfin ce que nous pensons réellement d'elle, d'Amos, de Dav, de la villa Ruben, et surtout de son irremplaçable *dinde aux marrons* ?

Son calvaire commençait à la fin de novembre quand était établie la liste des participants. Les Ruben finissaient par inviter un nombre exorbitant de personnes pour pouvoir supporter toute défection éventuelle et pour exorciser l'horreur du vide qui atterrait Karen pendant tout le mois de décembre : et si personne ne venait ? Ce sont des choses qui arrivent. Des choses qui laissent une marque indélébile. Se peut-il que notre bonheur dépende entièrement de la bienveillance de notre prochain ?

Un moment après avoir expédié les invitations Karen commençait à se demander si celles-ci parviendraient à destination et si les destinataires auraient la bonne idée de répondre à temps. Au bout de deux jours elle passait à l'attaque en soumettant Dav à des interrogatoires continuels : « Tes amis sont vraiment mal élevés. – Pourquoi ? – Ils ne t'ont pas encore répondu ! – Mais enfin, maman, c'est seulement dans trois semaines ! – Ah, parce que tu crois que c'est facile ? Tu crois que donner à manger à cette troupe est une plaisanterie ? J'ai besoin de savoir, avec pré-ci-sion, combien vous serez ! –

D'accord, je leur demanderai demain. – No-o-on, ce n'est pas bien de demander, on dirait presque que... Nous ne sommes pas percepteurs des impôts. – Alors qu'est-ce que je dois faire ? – Arrange-toi pour qu'ils te le disent, mon petit. – D'accord, j'essaierai, sois tranquille. – Oh, je suis tout à fait tranquille ! Je ne le fais que pour toi. Tu sais que ta petite fête m'importe peu... Mais mes parents m'ont appris à faire les choses comme il faut. C'est tout. » Naturellement Karen concluait toujours par une phrase qui faisait allusion à l'éducation qu'elle avait reçue de cette famille inexistante. Et David se taisait.

Avec le temps, Karen avait compris que le meilleur jour pour la *dinde* était le deuxième ou troisième vendredi de décembre. Pour toute une série de conditions qu'il aurait été difficile de rationaliser, le vendredi soir garantissait un nombre considérable d'adhésions prestigieuses, alors que le samedi semblait au contraire les exclure.

Mais il fallait tenir compte de l'obstacle Amos. Que sa femme organise chez eux une fête pour Noël lui semblait déjà une extravagance ironique du sort, mais qu'elle la lui impose, pour des raisons aussi sottes, précisément le soir du *shabbat*, eh bien c'était vraiment intolérable ! Bien entendu elle refusait d'entendre raison et à la fin il cédait, non sans rancœurs. Et disons que l'hostilité d'Amos contribuait à rendre l'air encore plus irrespirable. Ce n'était d'ailleurs pas le seul cas de superposition religieuse. Ce n'était pas rare, par exemple, qu'en entrant dans le salon des Ruben un jour quelconque de décembre on se trouve devant le spectacle imprévisible offert par un arbre de Noël ventru, luminescent et plusieurs fois décoré aux côtés duquel brûlait une *hanoukkiyah*¹ allumée par Amos. Une telle vision – qui aurait ravi tout partisan des échanges culturels entre les grandes religions monothéistes – mettait Karen dans une colère noire.

Les jours précédant la fête, quand elle mettait en branle sa machine organisatrice désormais éprouvée, on pouvait donc la voir circuler dans la maison avec la liste des invités. Sans cesser de les compter obsessionnellement, elle associait tous les coups de téléphone reçus par Dav à une défection possible. C'était comme si chaque sonnerie équivalait pour elle à un coup de cravache sur le tympan. Aussi la haine qu'elle éprouvait pour ceux qui se décommandaient à la dernière minute prenait-elle des proportions bibliques. Elle jurait à Dieu qu'elle irait à toutes les fêtes où elle serait invitée. Oui, pendant ces journées pleines de suspense, dans un accès subit de religiosité, Karen priait. Elle priait pour que personne ne meure. Ou pour qu'au moins la personne ait le bon goût d'expirer quand la fête serait finie. Pour qu'aucune calamité ne frappe notre ville. Qu'aucune guerre planétaire ne fasse de la seule idée de cette fête une offense grave au décorum.

Le jour où se produit un incident qui fait dangereusement vaciller la foi de Karen restera dans les annales : tout se passe quand, à quelques heures de la *dinde*, un calcul pointu, tapi depuis des mois dans les reins d'Amos, a la malencontreuse idée de se déplacer, pour recommencer sa pénible course vers l'abîme, et se coince à hauteur du rétrécissement de l'uretère. Amos, historiquement sujet aux coliques néphrétiques, met un moment à reconnaître cette bouffée de douleur paralysante qui irradie dans tout son dos.

La *dinde* est-elle en danger ?

Rappelé chez lui d'urgence, David trouve un spectacle incroyable : Karen – dont les traits ont été redessinés par l'énervement et la colère – est pelotonnée près de son mari qui gît, comme Marat, dans la grande baignoire. Amos est nu, il souffre, la tête renversée, entouré d'une douzaine de bouteilles d'eau de Fiuggi. Son front est emperlé par la vapeur et le jaune caractéristique de sa carnation semble virer au vert sapin foncé. C'est comme si la douleur, et la peur qu'elle revienne sous la forme de ces élancements épouvantables, l'avait mis dans un état d'alerte permanent qui lui tend les muscles du visage et des bras avec quelque chose de michelangelesque. Si, d'un côté, Karen s'occupe de lui, de l'autre elle ne peut pas s'empêcher de le torturer avec ses récriminations pleines de rancune : « Combien de fois t'ai-je dit qu'après le dîner tu ne dois pas boire tout ce Coca-Cola glacé ? Tu sais quoi ? Je n'en achète plus ! – Arrête, maman, laisse-le tranquille, tu ne vois pas qu'il souffre ? – Je le dis pour son bien ! – Maman, si tu veux, on reporte la *dinde* ! – Qui parle de *dinde* ? Il s'agit d'une chose beaucoup plus grave : la santé de ton père ! Et puis qui t'a dit qu'il fallait la reporter ? Ton père va bien, il a seulement besoin d'un peu de repos. Ne dramatisons pas. Certains maux passent rien qu'en les dédramatisant. Je ne le dis pas pour moi. Tu sais que ça m'est égal. Mais ce n'est pas gentil de tout annuler maintenant. Ce n'est pas bien. Pense à tes amis de Florence ! Ils ont sûrement déjà acheté leur billet de train. Pense à tout ce que j'ai commandé. Pense à cette pauvre dinde de quinze kilos. Elle serait perdue... »

Bref, le spectacle continue. Et on ne veut pas que le sacrifice mortel de la dinde ait été vain.

De sorte qu'Amos soulève une main d'un geste mosaïque pour donner son assentiment. Il va bien, on ne doit pas s'inquiéter pour lui : « Ta mère a raison, ce n'est rien, c'est impossible de tout décommander maintenant. » Avec quelle gravité il prononce ces mots ! Il est presque ému par son propre courage, jusqu'à ce qu'un élancement terrible lui secoue de nouveau les reins et que ses joues se mouillent de petites larmes incontrôlables.

Karen n'aurait jamais confessé qu'elle n'était pas fâchée que son mari reste plongé dans la baignoire. Eh oui, parce que la seule chose sur laquelle elle n'avait pas réussi au cours des années à exercer un contrôle adéquat était le comportement d'Amos pendant la *dinde*. Combien de fois elle l'avait vu se servir au buffet des quantités indécentes de nourriture et se mettre dans un coin, la tête dans son assiette comme un prisonnier. Ou parler trop fort, ou allumer soudain la télévision, ou faire du bruit avec la bouche en mangeant la soupe (depuis lors Karen avait banni du menu tout aliment liquide). Sans oublier

les occasions où le bon Amos engageait la conversation avec les enfants de ses clients, devant lesquels il adoptait la pose légèrement servile que certains boutiquiers prennent avec leurs habitués les plus prestigieux, par opposition au ton pressé réservé aux occasionnels. « Tu salueras ta maman de ma part », disait Amos d'une voix mielleuse à faire rougir Shylock, avec une inclinaison imperceptible dont la vue faisait presque s'évanouir sa femme de honte.

« Pourquoi ne vas-tu pas un peu par là, mon cher ? Ne te laisse pas ennuyer par ces enfants... Je t'apporte une belle assiette... Tu as l'air tellement fatigué », lui disait-elle en feignant l'empressement. Mais lui la rassurait, toujours ému par les attentions de sa femme : il allait très bien. La compagnie des jeunes lui plaisait : « Mon trésor, du calme, ne sois pas nerveuse, tout est délicieux. »

Non, cette fois-ci, grâce à cette colique bénie, elle allait s'épargner le calvaire de voir à l'œuvre ce rustre gênant...

L'attitude de Dav pendant la *dinde* n'est pas moins étonnante que celle de ses parents. Influencé peut-être par le comportement anxigène de sa mère et par l'iconoclasme d'Amos, il laisse voir des signes sinon de nervosité, du moins de hargne évidente, comme s'il rêvait d'être ailleurs. D'habitude il rendait sa mère folle en rentrant du golf tard dans l'après-midi. Juste à temps pour prendre une douche, enfiler son smoking et transformer sa chambre en champ de bataille. Non qu'il se sente mal à l'aise en maître de maison en grand uniforme. Il semble plutôt manquer aux devoirs les plus élémentaires de l'hospitalité : par exemple, il se sert le premier. Il mange comme un désespéré, surtout de la viande, visiblement pour récupérer les protéines dépensées pendant ses *tours de force** athlétiques.

On dirait même que, comme tout fils qui se respecte, il veille à ne pas partager la folle euphorie de sa mère.

Peut-être pense-t-il encore à une partie qui s'est mal passée. Nous savons tous que sa névrose est le sport, ou plus exactement la compétition sportive. Qu'il n'accepte pas de perdre. Que rien n'a une influence plus négative sur son humeur qu'une défaite. Que même dans le match le plus amical et le plus anodin Dav met toute son agressivité au point de se fâcher avec un coéquipier qui ne comprend pas que ce match a une importance capitale.

C'est peut-être pour ça que dans les autres choses de la vie il est d'une douceur olympienne, qui frise l'aboulie. Se peut-il que le désir d'humilier son prochain – ce vice qui réjouit et empoisonne notre vie à tous – se limite chez lui à une volonté royale de battre ses adversaires sur le terrain ? Quelle est l'origine d'une telle magnanimité ? Peut-on dire que Dav est du nombre des garçons tellement satisfaits de leur présent qu'ils ne ressentent pas le besoin de se pencher sur leur avenir, en imagination, pour être heureux ? Dav a la chance de désirer ce qu'il possède et de posséder ce qu'il désire. Il ne connaît pas l'espoir, rien que la pratique ordinaire de sa joie. Il s'aime, sans douleur, sans vénération, mais avec chaleur et indulgence. Il aime dormir nu la nuit et se retrouver le matin ébouriffé devant la glace. Tout comme il aime nager, prendre une douche, engloutir d'énormes steaks et des quantités colossales de légumes, parcourir les États, en Amérique, pour pêcher la truite ou surfer. Il ne fait rien en professionnel. Tout l'ennuie vite. À la longue il aime prouver son infidélité à lui-même. Le dilettantisme devient chez lui une catégorie morale. Toute passion est décantée par cet organisme qui cache son mystère dans une profondeur que personne ne pourrait lui attribuer.

S'il est vrai que le Temps est le véritable ennemi des Ruben et que c'est pour cette raison que Karen a répudié son passé, alors il est peut-être légitime de supposer que Dav a tout simplement aboli le futur.

Finalement, à quoi sert le futur lorsqu'on a eu – à l'âge qu'il faut et sans supporter aucun sacrifice – le meilleur que la vie peut offrir ? À quoi bon l'espoir si votre mère, au-delà de ses rêves de gloire, a eu le bon goût de ne pas projeter sur vous d'ambition intellectuelle ou professionnelle et si votre père est trop apatride pour exiger de vous l'orgueil dynastique qu'on attendrait du rejeton d'une famille au patrimoine solide ?

David est libre, plus libre que nous tous, et surtout il a des idées claires sur la façon d’user de sa liberté. Il ne dédaigne pas le luxe, mais il ne l’idolâtre pas. Pour lui, celui-ci est purement fonctionnel. On l’a muni précocement d’une carte de crédit illimitée avec laquelle satisfaire des caprices impromptus, mais il se complaît difficilement dans la consommation compulsive qui intoxique la vie de la plupart de nos jeunes filles.

Le secret de David peut se résumer en une formule plutôt grossière : n’avoir ni passé à respecter ni futur à désirer.

Il m’a dit un jour d’une voix sérieuse et angoissée : « Sans le sport je serais un inadapté social. » Ces lueurs de conscience autocritique étaient sans doute les seuls microbes qui attaquaient la santé de ce garçon enjoué. C’est peut-être pour ça qu’il était parfois enclin à une espèce de suspension catatonique qui frôlait le trouble dépressif. Et que pendant la *dinde*, bien qu’entouré de beaucoup d’invités dont il aurait dû s’occuper, Dav restait à l’écart, hébété, à se gaver de bonnes choses pendant que son ami-valet Giorgio Sevi, vétéran de cette fête plusieurs fois décoré, accueillait et amusait les invités dans un état d’exaltation, comme s’il était le maître de maison.

L’ennui était le thermomètre de la vie de David Ruben : à peine ce mal spirituel l’effleurait-il qu’intervenait une armée d’anticorps pour le pousser vers de nouvelles distractions alléchantes. S’il s’ennuyait visiblement, il était temps de changer. De laisser de côté les vieilles passions et d’en choisir de nouvelles. Changer était le moyen de ne pas se laisser prendre par la mort.

L’équitation a fait son temps ? C’est le moment de devenir pêcheur.

Et donc, exactement comme les enfants qui s’amuse davantage en planifiant des batailles imaginaires qu’en les livrant, David préparait son avenir de pêcheur, en achetant le matériel, en encerclant sur les cartes les lacs et les torrents qu’il violerait avec ses grandes bottes de caoutchouc vert, en savourant d’avance le plaisir des levers matinaux et des départs au cœur de la nuit. Le miracle est que ces passions privées devenaient collectives en un éclair et finissaient par nous contaminer tous. Notre vie était scandée ainsi par la dernière lubie de Dav qui en quelques semaines devenait aussi la nôtre, au moins jusqu’à ce que ce maître à penser versatile décide que nous étions mûrs pour un nouveau changement de route, un nouveau trip capricieux.

Et pourtant Dav se fichait des autres, comme s’ils disparaissaient devant lui. Il était trop supérieur pour les prendre en considération.

Pourquoi perdre du temps, comme le faisait sa mère, à supposer ce que les autres pensaient de lui ? Plutôt que courir derrière, n’était-ce pas plus sain et plus amusant de se laisser suivre ?

Non que Dav ait manqué de vanité. Sa ressemblance avec Tom Cruise, par exemple, le flattait bien plus qu’il n’était prêt à l’admettre. La preuve en est que parfois, même sans aucune raison apparente, il se défendait avec des phrases telles que : « Oh, ça suffit avec Tom Cruise ! » qui ne servaient qu’à confirmer devant tout le monde cette incroyable similitude. Et au fond la correspondance revendiquée avec cette star du grand écran n’était pas de caractère physiognomique, mais idéologique. Dav aimait les beaux enfants de la bourgeoisie américaine, ceux qui avaient obtenu des premiers rôles dans les films de l’époque. Il était ensorcelé par leurs baskets, leurs chemises à carreaux, leurs lunettes de soleil, leurs gilets en duvet, mais surtout par la normalité de leur mode de vie extraordinaire. Il reprochait souvent à ses parents – en plaisantant plus ou moins – de ne pas avoir émigré en Amérique. Si seulement ils l’avaient fait ! Il se voyait, plastronnant comme un jeune coq, sillonner les terrains de football salué par les hurlements aigus des pom-pom girls. Son destin était là-bas. Pas dans le petit pays insipide où on l’avait confiné. Il aurait troqué n’importe quel rendez-vous mondain organisé par l’énigme petite comtesse (courtisée à sa place par Karen) contre un Big Mac ou une *pepperoni pizza*, véritables raretés à l’époque, du moins dans nos régions. Le plus bizarre – et qui dénotait encore l’excentricité savoureuse de son point de vue – c’est qu’à l’Amérique des côtes (la plus attirante) Dav préférait celle de l’intérieur, la pire, la plus mesquine, celle que personne n’aime. Il prenait plaisir à jouer au teenager

typique grandi dans une baraque du Midwest perdue au milieu d'hectares plats de maïs : base-ball, billard, bières Budweiser glacées, petits déjeuners substantiels, barbecues, musique country et sexe dans des motels en compagnie de blondes fades avec un appareil dentaire. Indigné qu'en Italie on ne puisse pas passer son permis de conduire à seize ans, il avait forcé sa mère à acheter une camionnette dans laquelle, à quinze ans à peine, il s'amusaill illégalement à sauter sur les dos d'âne de l'Olgiata sous les regards des bourgeois indulgents (tellement heureux, au fond, de voir à l'œuvre ce qu'ils considèrent comme leur fils manqué, le fils que toute jeune fille espère avoir un jour et que toute femme regrette de n'avoir pas eu).

Bien que Dav ait fait partie malgré lui de la liste sélectionnée de noms que se disputaient les discothèques – arrivant à offrir de l'argent (comme on le fait aujourd'hui avec la starlette de la saison) pour en avoir l'exclusivité et s'assurer de leur présence le samedi soir – lui, sans snobisme particulier mais en proie à ses sursauts de dépit habituels, préférait réunir sa petite cour chez lui et préparer encore une fois dans sa salle de cinéma une éreintante projection d'*Il était une fois en Amérique*. C'était son film. La quintessence de ce que le cinéma et la vie auraient dû réserver à un homme comme lui : héroïsme, anarchie, violence, loyauté, sentimentalisme, sang, amour romantique, amour charnel... Et c'est curieux qu'à l'époque je n'aie pas remarqué que ce film colossal suggestif et stylisé mettait en scène une histoire d'assimilation juive violente : *Il était une fois en Amérique* n'est que l'histoire de deux petits gangsters fils d'émigrés juifs, qui veulent à tout prix conquérir le Nouveau Monde. C'est curieux, je ne me suis même pas posé la question, je n'ai pas compris que l'émotion que Dav cherchait obstinément à dominer et à cacher à la fin des projections agaçantes du film provenait d'une sorte d'empathie profonde, presque inconsciente, avec les deux héros admirablement interprétés par Robert De Niro et James Woods. Il est évident que si ce film fonctionnait si bien pour Dav c'était parce qu'il était plein de juifs, et que s'il avait été bourré d'Italo-Américains il n'aurait pas eu sur lui un impact aussi explosif.

Tel était David Ruben, notre Dav : un concentré d'adrénaline, d'initiatives délirantes et de coquetteries lointaines, une version bourgeoise de l'*Américain à Rome* si entraînante qu'elle touchait toute une communauté de jeunes au point de les persuader, sans la moindre contrainte, de revoir pendant une année entière, presque tous les samedis, le même film. C'était vraiment bien de se laisser conduire par ce salaud qui avait su élaborer une vision du monde complètement autonome, capable d'agir sur notre intériorité d'une manière que nous n'aurions pas pu expliquer à ceux qui n'avaient pas le privilège d'être les amis de David Ruben, dit Dav.

Eh bien, la conscience que le monde de Dav semblait avoir le plus marquée – avec une telle violence qu'on pouvait soupçonner le plagiat – était celle de Giorgio Sevi.

À cette époque-là Giorgio était affligé d'une beauté ennuyeuse, certainement surdimensionnée par les soins maniaques qu'il imposait à son corps. L'intervention chirurgicale qu'il avait subie (clandestinement) pour réparer ses oreilles qu'il jugeait trop décollées avait eu pour effet de rendre sa beauté encore plus insipide. La nature du charme de son visage était faite pour impressionner à la première rencontre, quand le cerveau, presque distraitemment, rangeait Giorgio dans la case des « beaux garçons ». Mais cette opinion ne pouvait malheureusement pas résister à l'assiduité d'une amitié, ni même à une fréquentation irrégulière. La deuxième ou la troisième fois qu'on le voyait, on déplorait déjà son petit nez ciselé, ses oreilles artificielles et ses yeux qui semblaient se noyer dans leur fixité. Notre pauvre garçon ressemblait à la victime innocente de l'enchantement d'une sorcière farceuse qui s'était amusée à transformer sa beauté en quelque chose de mystérieusement fastidieux. Le visage de Giorgio rappelait les bruits de fond dont on perçoit la gêne alors qu'ils cessent tout à coup d'être dérangeants. Exactement pareil : vous ne pouviez comprendre à quel point l'inexpressivité des yeux de Giorgio vous avait ennuyé que lorsqu'ils disparaissaient de votre horizon. Giorgio était devenu un de

ces mannequins qui dans tous les lycées du monde ont du succès auprès des filles les plus jeunes et laissent celles de leur âge indifférentes (quand ils ne leur donnent pas la nausée).

Je voudrais que ce trouble esthétique soit enregistré dans les actes comme « drame n° 1 ».

Giorgio n'aurait pas pu faire plus : impossible d'avoir un corps plus sculpté. Si : à ses deux séances d'UV hebdomadaires il aurait pu en ajouter une troisième, ou se tartiner la peau d'une dose supplémentaire de crème hydratante et les cheveux d'élixirs magiques pour en prévenir la chute. Mais à quoi bon si, comme le savent tous les chefs, l'accumulation de bons ingrédients – loin de garantir un résultat satisfaisant – ne sert que le dieu insipide de l'ennui ? Giorgio avait une resplendissante Rolex en acier rigoureusement portée à droite, des Ray Ban sur le nez vingt-quatre heures sur vingt-quatre, une doudoune, une moto Enduro, du gel dans les cheveux et un penchant maniéré pour la plaisanterie et le contact personnel. Dans son milieu, entre vieux amis et parents, dans le noyau de ses supporters institutionnels, c'était assez pour faire de lui un prédestiné. Mais avec nous, comme il l'avait compris avec effarement, les choses fonctionnaient autrement. Ce qu'il avait, ils étaient nombreux à l'avoir, et cette inflation suffisait à disqualifier même ses meilleures qualités. Il nous fallait l'Ineffable (ce je-ne-sais-quoi...) que Giorgio ne parvenait pas à saisir et dont il se limitait douloureusement à avoir l'intuition. Tout ce pour quoi il avait travaillé depuis sa naissance, tout ce qu'il avait péniblement construit paraissait insignifiant. Quoi d'autre s'inventer alors ? Et comment réagir face au succès insensé de certains jeunes pleins de *verve**, mais totalement dépourvus de ses muscles et réfractaires à sa toilette quotidienne efféminée ? Giorgio était comme un appareil photo dont l'objectif ne parvient pas à faire la mise au point. Ses lectures de la réalité étaient toujours pathétiquement floues. Est-ce pour cela qu'il riait de plaisanteries sans drôlerie pour rester imperturbable devant des scènes absolument comiques ? Qu'il se révélait toujours aussi importun ? Son malheur était sans doute d'être assez intelligent pour comprendre l'agacement qu'il provoquait chez les autres, mais pas assez pour y remédier.

Et c'est décidément le « drame n° 2 ».

Un jour, à son anniversaire surprise – organisé par son frère au grand dam du héros du jour – j'ai eu l'occasion de rencontrer monsieur et madame Sevi, qui avec leur air nullement modeste m'expliquaient beaucoup de choses sur leur fils. J'ai surtout remarqué son père qui portait une veste Armani lie de vin qui contenait mal son corps massif, doté d'un visage qui offrait des signes sans équivoque de son origine paysanne – des yeux en tête d'épingle, une peau rude, des cheveux peints par Mantegna – et un poignet étincelant de gourmettes. La réelle caractéristique de sa personne était sa manière de parler : monsieur Sevi mettait son énergie à étouffer dans les profondeurs de son diaphragme les intonations qui trahissaient ses origines modestes. Il était de ces individus qui ayant appris le dialecte avant l'italien font des efforts d'autopunition épouvantables pour se libérer de l'influence écrasante du premier et se jeter à corps perdu dans les bras du second. C'était comme si lorsque ce monsieur parlait – surtout avec les amis de son fils et ses riches clients – il se sentait constamment au bord d'un précipice. Un pas de plus, une consonne oubliée ou malencontreusement redoublée suffiraient à le plonger dans l'abîme de son extraction sociale. Mais en dépit de cette petite *impasse**, monsieur Sevi avait un air satisfait et dégagé, signe que la vie, compte tenu des prémisses, l'avait dédommagé de tous ses sacrifices. De fils d'une famille très modeste à conseiller commercial respecté qui avait couronné son miracle ascensionnel par son mariage avec la belle du quartier. Ce triomphe, incarné, à ses yeux du moins, par deux fils d'une beauté prometteuse, se célébrait en outre dans sa villa de Casalpalocco dont le jardin encombré de palmiers, de cycas et de lantianiers rivalisait avec un parc dans une île des Caraïbes. Au centre du salon éclairé *a giorno* resplendissait un demi-queue immaculé sur lequel Manuel, le frère cadet de Giorgio, entretenait les invités avec une version embarrassante à force de fautes de la *Lettre à Élise* qui emplissait le cœur de ses parents d'un orgueil roboratif.

Durant cette malheureuse fête chez les Sevi, où j'ai vu plusieurs fois Giorgio rougir, transpercé par les énormités de son père et par la manie de sa mère d'apostropher tout un chacun avec un « Hé, petit » d'une rude familiarité romaine, j'ai compris comment il s'était transformé en peu de temps en un des garçons qui bien qu'ayant reçu de leurs parents tous les bienfaits matériels et affectifs ne peuvent s'empêcher d'avoir monstrueusement honte d'eux. On aurait dit qu'après avoir adoré ces tendres bienfaiteurs tout au long de son enfance enchantée avec la condescendance de son regard innocent, il ne pouvait plus éviter aujourd'hui de les voir et de les juger à travers le prisme de snobisme que nous avons été bien heureux de lui offrir pour son seizième anniversaire (« drame n° 3 »).

Mais pour le « drame n° 4 » (le plus retentissant et le plus circonstancié) nous devons nous transporter dans une journée « classique » à la piscine chez Dav, l'avant-dernière année de lycée. D'habitude nous y allons les samedis d'été au début de l'après-midi. Karen est merveilleuse, elle a préparé sous la tente une table chargée de plateaux pleins de tranches de pastèque et de melon noyées parmi des glaçons bleuâtres. Pendant que nous jouons au water-polo et que les filles prennent le soleil dans des bikinis éblouissants en rechignant à se baigner parce que le chlore est l'ennemi de la mélanine, Giorgio, extrêmement bronzé, assis au bord de la piscine, exhibe un physique tonique et un petit maillot rayé allusif : il a lutté tout l'hiver contre lui-même pour que la douce éminence de ses dorsaux ressorte avec netteté. Il plie le bras et serre le poing pour nous montrer son triceps bien tourné. Le jardin est envahi d'une musique euphorisante et syncopée. Un pot-pourri des succès de Kool & the Gang que Dav et la bande adorons tout simplement. Soudain, Giorgio, voyant Diamante Arcieri à l'écart en train de regarder bouche bée quelques filles de seize ans danser entre elles comme des lesbiennes, l'appelle près de lui.

Diamante est une petite brune aux yeux d'émeraude apparemment dénués de tout désir de séduction. L'une des rares petites starlettes à ne pas se donner des airs dans une école qui produit industriellement des vamps de pacotille et où la discrimination financière et esthétique n'est pas du tout considérée comme une distorsion sociale mais bien comme un signe de profonde civilisation. Non qu'elle soit facile, mais son inaccessibilité semble due davantage à la timidité qu'à la hauteur. C'est une fille qui bafouille souvent en classe, qui ne répond jamais aux questions, à qui les objets échappent des mains, qui rougit pour un rien, une fille dont le charme semble résider précisément dans le côté allusif de cette distraction apparente. On raconte que son père, actionnaire principal d'une industrie pharmaceutique, possède un jet. On dit méchamment qu'elle est la seule fille de notre entourage à avoir opposé un refus catégorique à Dav. Ce bruit l'a auréolée d'une réputation d'inaccessibilité métaphysique, qui, par une osmose prévisible, a fait d'elle, si menue et si peu sûre d'elle, l'incarnation de la Fille Impossible.

C'est pour ça, Giorgio, que tu fais l'imbécile avec elle ? C'est pour ça que tu lui fais continuellement la cour ? Tu sais qu'en entretenant l'ambiguïté sur un rapport inexistant tu risques de raconter un jour qu'il y a eu quelque chose entre vous, tu es sûr de ne pas être démenti ? Que toi, Giorgio Sevi, tu as réussi là où David Ruben a échoué ? C'est pour ça que tu cries si fort quand tu l'appelles ? Est-ce que chacun de tes actes répond à un calcul d'autopromotion ? Et comment ça se fait que ce calcul soit toujours dramatiquement faux ?

Pour le moment, Giorgio l'appelle :

« Vas-y, Diamante, monte sur moi avec les deux pieds. Sens mes abdominaux.

– Tu es fou ?

– Vas-y, oups, n'aie pas peur, c'est comme monter sur une dalle de marbre », insiste notre vantard.

Elle cède et, d'abord d'un pied puis de l'autre, elle lui monte sur le ventre en attirant l'attention de toute l'assistance. À cet instant précis se produit la chose la plus imprévisible et la plus embarrassante qui soit. (Nous sommes en plein dans la grande scène du « drame n° 4 ».) Sous l'effort, Giorgio émet un pet sonore et prolongé, et Diamante tombe à l'eau de consternation. Et tandis que tout le monde rit

convulsivement, Giorgio plonge en faisant semblant de se précipiter au secours de la petite qu'il n'aura plus le courage de regarder en face de toute sa vie.

On peut donc raisonnablement penser que le motif pour lequel j'ai été convoqué dans ce bar vulgaire de Manhattan quinze ans après les faits rapportés ci-dessus est que notre Giorgio veut se venger de cette flatulence lointaine. Que notre nouveau et impeccable Giorgio peut s'amuser aux dépens de l'ancien Giorgio péteur. Car on ne se libère pas facilement de certaines humiliations. Il n'y a jamais prescription pour certaines impressions merdiques de l'adolescence. Elles restent collées à vous pour toujours. Giorgio veut annuler l'effet de ce fou rire, ce fou rire incoercible qui nous a tous pris irrésistiblement, qui l'a submergé jusqu'à le liquéfier dans le bleu de la piscine des Ruben.

Au téléphone, quand il a réussi à m'inviter, en m'offrant l'hospitalité dans son appartement de l'Upper West Side (« Pour une semaine si tu veux, Daniel, j'ai beaucoup de place ! »), j'ai compris à son insistance inquiète qu'à l'évidence les choses extraordinaires que j'avais supposées sur sa réussite professionnelle étaient vraies, mais si lourdes et insoutenables qu'elles le poussaient à retrouver une vieille connaissance de lycée – encore mieux s'il s'agissait du méchant, de l'irritable Daniel Sonnino, au risque de déterrer notre inimitié officieuse de lycéens – pour pouvoir au moins les lui mettre sous le nez. J'ai fini par me persuader qu'il voulait m'utiliser comme ambassadeur auprès de mes anciens camarades vis-à-vis desquels il a gardé un ressentiment non résolu.

On dirait presque que le moment est venu pour Giorgio de demander des comptes. D'encaisser les créances de plusieurs années. Par ailleurs, si tu as gagné tellement d'argent, comment en profiter à fond si tes vieux amis n'en sont pas informés en détail ? Si ta Diamante – indifférente en ce temps-là et aujourd'hui distraitemment mariée – ne sait pas que toi, toi, le péteur, tu as réussi ? Et comment peut-il m'échapper que le véritable interlocuteur – l'interlocuteur fantôme – de Giorgio c'est Dav, cette ombre de platine qui plane sur les fonds voilés de nos existences ? C'est pour lui, en son nom et contre lui que Giorgio a construit sa vie. Ce n'est pas un hasard s'il est venu chercher fortune en Amérique, le Pays que Dav lui a appris à révéler ; et s'il s'est adressé à moi, le meilleur ami de Dav.

Giorgio désire-t-il que de retour à Rome je réunisse le groupe du lycée pour fêter son triomphe ? Que j'assure la promotion de cet énième *Les Copains d'abord* transposé sur les rives du Tibre, où, au lieu du mort, soit glorifié le plus vivant d'entre nous ?

Amen. Je suis là pour le servir.

Attaque, jeune chiot. Nous sommes au bon endroit, dans les entrailles de la ville aux fortunes colossales et aux désastres épiques. Défoule-toi, mon petit, à présent que tu es arrivé. À présent que tu es époustouflant dans ce costume bleu, avec la cravate rayée qui va si bien avec tes boutons de manchette en passementerie et tes bouclettes argentées à la George Clooney. Oui, tu as atteint ce qu'aucun de nous ne pourra jamais atteindre. Oui, tu es devenu ce que tu désirais ardemment. Oui, ton célèbre pet a cessé de retentir. Oui, d'un seul coup de maître tu as annulé les quatre drames de ton adolescence presque parfaite.

Mais tandis qu'une serveuse au sourire engageant et à la jupe inexistante revient nous servir, je lis dans les yeux de Giorgio l'expression de surprise désolée que j'essaierais moi aussi de cacher si au bout de quinze ans de succès extraordinaires je retrouvais un camarade – un casse-pieds irritable entré dans l'Histoire pour la lettre de menaces la plus folle qui ait jamais été écrite et remise à une fille de dix-huit ans des beaux quartiers – transformé par le temps en une boule de graisse inoffensive. C'est ainsi que je me suis présenté devant lui : alourdi d'au moins vingt-sept kilos et allégé de cent mille cheveux par rapport à notre dernière rencontre. Je suis là : les yeux mouillés de celui qui mange, fume et boit continuellement, pour combler ses vides existentiels, son impuissance érotique et une certaine colère

rampante. Je crains que l'effet que j'ai produit sur lui ne soit pas très éloigné de celui que m'ont fait Silvia Toffan et Manhattan mutilé.

Qu'est-ce qui a pu se passer ?

Comment on en arrive là ?

D'où sort cet avorton vieilli ?

Où sont passés ses cheveux ?

Combien de quintaux de bouffe il a ingurgités pour prendre ce ventre, ce cou, ces joues massives ?

C'est le panaché d'énigmes exprimées par le regard intelligible de Giorgio Sevi, auxquelles mon cerveau semble répondre par une espèce d'interrogatoire que je m'inflige :

Pourquoi tu es là ?

À quoi ça rime ?

Pourquoi tu as accepté de le rencontrer ?

Pourquoi tu t'es laissé faire ?

Pourquoi tu n'arrives pas à te contrôler ?

Jusqu'au moment où la colère interrogative se généralise et s'étend au monde entier comme un chœur antique :

Que quelqu'un nous explique pour quelle raison un individu qui a surmonté mille traumatismes, qui pourrait parler du dernier livre magnifique de Saul Bellow devant cent mille personnes entassées dans les tribunes d'un stade, quelqu'un qui – sans être cavaleur, ni philanthrope, ni particulièrement agréable ou sympathique – a eu son lot de rencontres excitantes et d'expériences formatrices, bref, un individu structuré... redevient au seul contact d'un de ses vieux amis de lycée le petit garçon qui crevait de trouille, le bafouilleur qui en présence d'une fillette aryenne catholique ne savait pas où mettre ses mains ? Que quelqu'un dévoile ce mystère. Pourquoi est-il aussi terrorisé que s'il se trouvait devant un jury ou un peloton d'exécution ? Pourquoi continue-t-il à renverser son apéritif ? Qu'est-ce que ce Giorgio a de différent des autres milliers de personnes rencontrées chaque jour qui mettent notre Daniel extraordinairement à l'aise ? Qu'a-t-il encore à résoudre ? Quelle preuve de courage devra-t-il fournir à la communauté pour ne pas se sentir accablé par ce spectre indécent de puérilité ?

« Vas-y, parle-moi de toi, me dit Giorgio pour chasser cette impression de malaise qui monte en lui. C'est vrai que tu es marié ?

– À vrai dire, non.

– Alors je me trompe.

– Je crains que oui.

– Alors tu étais sur le point de te marier ?

– Je n'ai jamais eu cette intention. Parle-moi plutôt de toi !

– Eh bien, je ne peux pas me plaindre... »

Une pause. Il reprend :

« Qu'est-ce que tu dirais d'un steak chez Smith and Wollensky ?... »

Je fais un léger geste d'assentiment. Un des endroits de mon père. Très bourgeois, un peu vieillot, mais pas mal du tout.

« Mais il faut peut-être réserver, dit-il déçu que je sois d'accord. Si on ne peut pas avoir les tables du fond, abritées et tranquilles, c'est un supplice.

– Écoute, Giò, pour moi un endroit en vaut un autre... » (*Un endroit en vaut un autre ? Tu t'es entendu ? Tu es devenu fou ? Pourquoi tu parles comme ça ? Pourquoi tu veux faire croire que tu n'es pas quelqu'un d'exigeant ? Tu es quelqu'un d'exigeant ! Pourquoi te cacher ? Qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ?*) « Et Cipriani ? dis-je alors pour montrer que je m'y connais, tu sais, le propriétaire, le fils du vieil Arrigo, est un ami de mes parents. »

Rien n'a changé depuis l'époque : l'ostentation, l'ostentation imperturbable tempérée par une fausse *nonchalance**.

Pour me conformer à son registre j'ajoute triomphalement : « Les lasagnes les plus sensationnelles de Manhattan. » Le superlatif absolu est un héritage de ces années-là. Nous confiions à cette ivresse grammaticale nos surenchères continuelles.

« Eh bien, si tu veux trouver la crème des rejets italiens d'exportation avec leurs agendas électroniques et leurs Daytona bien en vue... libre à toi », réplique-t-il en feignant le dédain.

« Alors, comment ça va ? » Il revient à la charge après je ne sais combien de gorgées de bloody mary et de pauses. « Ne me dis pas que Daniel Sonnino a perdu la parole ? Parle-moi au moins de ta femme ! »

J'ai peur que cette curiosité obstinée à propos de mon épouse présumée ne soit qu'une manœuvre de diversion en vue des informations qu'il va me fournir sur lui. En réalité il désire ardemment que je sois marié parce qu'il est impatient de comparer ma monogamie sinistre et mélancolique de bourgeois insatisfait à ses déchaînements polygames d'homme qui a réussi.

Nous sommes là pour ça, non ?

Alors laissons-nous assaillir par un séminaire torrentiel sur le bonheur.

Directeur d'une multinationale américaine de produits alimentaires. Il dirige le secteur surgelés. Il a, comme il le dit, brûlé les étapes et éliminé la concurrence de ses collègues plus anciens grâce à quelques intuitions surprenantes de marketing. Lui, assoiffé d'approbation toute son adolescence, ne pouvait qu'étudier en professionnel les mécanismes mystérieux du consensus. Il est payé pour séduire, et d'après ce que je vois il est vraiment bon.

Visiblement, il tient à me faire savoir qu'il vit entre Milan et New York dans deux appartements somptueux payés par sa société. Il a l'extravagance de se plaindre de la modicité de son salaire : 700 000 dollars par an sans compter les primes à la production, les stock-options et les nombreux autres avantages. Et puis il est installé dans un bureau sidéral au soixantième étage de l'ITT Building, avec une caravane de secrétaires, un instructeur de fitness qui le suit au bout du monde, un régime hypocalorique très étudié, un couple de domestiques mexicains et toute une nichée de labradors, une BMW X5, une collection de Harley, une maison à Southampton dont le sous-sol abrite un petit bassin plein de langoustes vivantes et bien d'autres choses inimaginables qui auraient fait la joie de n'importe quel garçon grandi dans la gloire angoissante et fictive de notre prétentieux lycée années quatre-vingt.

Comment un étalage aussi déprimant de bien-être peut-il ne pas déclencher en moi la métamorphose ? C'est inévitable. Elle était là, aux aguets. Je ne peux pas la réprimer. Elle m'attrape le mollet comme un squal. Je suis à la merci de la métamorphose comme certains personnages de comics, comme l'Incroyable Hulk. L'adolescent congénital a pris le dessus sur le prétendu adulte dans un bar de Manhattan. Ça n'est pas rien d'incarner – quand ce ne serait que pour un temps déterminé, un soir seulement – la notion même d'Échec ! C'est une sensation choquante qui s'aggrave après cinq apéritifs alcoolisés. Comme si un autre moi-même, bien plus fort et bien plus fragile, était apparu, exhumé de la terreur que la rencontre avec une connaissance au sommet de son ascension a su m'inspirer ; une terreur que je croyais ne plus pouvoir éprouver, une terreur surmontée, imputable à une saison lointaine de ma vie, une relique remise à l'Histoire. Mais qui – à l'évidence – était là. La terreur de ne pas y arriver. De ne pas être à la hauteur. La terreur de l'inadéquation. C'est ce Dieu Vengeur qui parle à ma place. Giorgio l'a ressuscité. Et le zombie est présent, de nouveau, entre nous.

Je me retrouve donc en train de raconter des bobards, exactement comme autrefois, avec la même intensité douloureuse, les mêmes yeux baissés, ma voix qui essaie de ne pas trembler, mon ton ravi et désespéré. Ce que j'ai peut-être perdu c'est l'impudeur du bonimenteur de profession, la force de croire furieusement aux histoires que je raconte. Ce qui me manque c'est un peu de bon entraînement ! C'est

peut-être ce qui fait que mes mensonges paraissent si différents de ceux que je fabriquais étant jeune. Aujourd'hui je transforme la réalité, autrefois j'inventais de toutes pièces. Au temps de mes discours torrentiels, je faisais surgir des minettes enfilées sur la plage, des voyages au bout du monde, des tours de l'Afrique sur des yachts fabuleux. Il y avait dans ma façon de mentir quelque chose d'héroïquement titanesque.

« Je t'ai dit que j'avais réussi le concours de titularisation ? Bien sûr, tu le sais, c'est comme ça que tu m'as retrouvé, non ?... »

– Je croyais que tu étais sous contrat. C'est du moins ce qui figure sur le site de l'université, si je ne me trompe.

– Ah oui, mais comme je viens tout juste de réussir le concours, on ne l'a probablement pas encore mis à jour, je parle du site...

– Ah, c'est ça...

– Entretemps j'ai écrit un livre. Très apprécié. Il a dû se vendre à presque... presque... dix mille exemplaires. Ce n'est peut-être pas énorme en chiffre absolu, mais pour un essai de sociologie littéraire c'est un best-seller. Il a même eu un retentissement ici aux États-Unis. Imagine-toi qu'il y a à peine trois mois j'ai donné une conférence à Harvard. Il fallait voir le nombre d'auditeurs, et de quel niveau. Une centaine d'universitaires. Un cénacle de premier ordre. Là, à m'écouter. C'est une satisfaction, tu sais... Tous avec mon livre entre les mains.

– Alors il a été traduit ?

– Pas vraiment... C'est-à-dire oui... enfin, seulement quelques photocopiés pour l'université...

– À propos, tu l'as donnée où ta conférence ?

– Comment ça ?

– Eh bien, dans quelle salle ? Dans quel cadre ? Je connais bien Harvard, j'ai habité trois ans à Cambridge, j'y ai fait ma maîtrise de gestion, les plus belles années de ma vie...

– Eh bien, je ne me rappelle plus, tu te rends compte ? J'étais sur un nuage... terriblement ému... je me suis laissé conduire... il pleuvait... et puis du temps a passé... »

Et pendant ce temps je bois, je bois, je descends mon sixième bloody mary.

Et maintenant, le coup de grâce.

« Tu écris quelque chose en ce moment ? » me lance-t-il à brûle-pourpoint.

Si j'étais honnête je répondrais : « Non, je n'écris rien. » Depuis que j'ai écrit ce putain d'essai (pour ou contre les juifs, personne ne l'a jamais compris) je n'arrive plus à écrire. C'est triste qu'un opuscule ait asséché mes réserves créatives. C'est pathétique que le plus gros effort musculaire littéraire que le professeur Daniel Sonnino – sous contrat dans une des nombreuses universités de Rome – ait pu fournir en trente ans de son existence inutile soit consumé aussi rapidement sur le bûcher qu'il a trivialement préparé pour détruire l'image juive de ses auteurs préférés. C'est déroutant qu'il ait perdu la *seule* occasion qui lui ait été donnée à cause de ce sentiment d'envie pour les grands écrivains prolifiques qui lui ont sauvé et gâché la vie. C'est humiliant qu'en voulant écrire un essai il ait édifié un mausolée consacré à l'Envie.

Mais je réponds : « Oui, un roman. Presque achevé. Il est entre les mains d'un agent littéraire... » (En disant ces mots je sens ma tête traversée par un vertige soudain. Voilà dix-sept ans – dix-sept ans ! – depuis l'époque où j'étais un blanc-bec torturé par de brûlants rêves de gloire, que je ne cesse de répéter à tout le monde, mais surtout à moi, que *je suis en train de terminer un roman*. Je crois que la plupart de ceux qui me connaissent ont compris depuis au moins dix ans que je ne le terminerai jamais ce roman, qu'il n'existe que dans l'imagination d'un morveux mégalomane. Tandis que moi, je le comprends maintenant, pendant que je réponds une fois de plus à mon interlocuteur que je suis en train d'achever mon roman... Ce sont ces mécanismes de mauvaise foi qui nous aident à vivre, comme

lorsque je dis à mes étudiants avec gravité et tristesse : « Vous savez, le roman est mort ! » ou encore : « C'est tellement difficile d'écrire un chef-d'œuvre avant cinquante ans. Regardez Proust », expressions toutes faites qui si un seul d'entre eux avait envie de les décoder pourraient s'entendre ainsi : « Ce n'est pas le roman qui est mort, mais moi qui suis mort en tant que romancier avant même de naître. De toute façon il n'y a pas de quoi s'inquiéter parce que j'ai encore une quinzaine d'années pour écrire *la Recherche*. » « Mais monsieur, m'a rétorqué une fois une étudiante malicieuse – que Dieu s'en débarrasse au plus vite ! – Proust n'a pas commencé à écrire *la Recherche* à trente-trois ans ? » Je l'ai reprise sur un ton professoral : « Eh bien, nous n'en sommes pas certains... »)

« Pourquoi tu repars si vite à Rome ? » me demande-t-il après une longue pause, et son ton est devenu sec, presque inquisiteur (c'est du moins mon impression). « Tu ne m'avais pas promis de rester au moins une semaine ?

– Tu ne vas pas me croire !

– C'est-à-dire ?

– Je vais à un enterrement.

– Je suis navré. Tu as perdu quelqu'un ?

– Pas tout à fait.

– Alors ?

– L'enterrement de Nanni Cittadini.

– Le grand-père de Gaia ?

– Exactement.

– Putain, tu as perdu la boule ?

– C'est comme ça !

– Merde, tu n'en as jamais assez ?

– Bof, ça me paraissait gentil... Un geste de réconciliation... »

À partir de maintenant je ne réponds plus de moi. Je ne sais pas si ce que je vais dire est le compte rendu d'un fait ou une hallucination. Je ne sais pas si ça s'est réellement passé ou si c'est simplement une conséquence de mon ébriété. Un délire éthylique banal. Ou carrément l'écho paroxystique de mon Sentiment de Culpabilité Catho-Juif.

Giorgio devient tout à coup sérieux et me dit :

« Tu es l'être le plus méprisable que j'aie jamais connu.

– Pardon ?

– Tu m'as très bien entendu, épargne-moi le numéro du pochard.

– Non, c'est seulement que...

– Tu l'as toujours été, d'ailleurs. Je te croyais en meilleur état. Mais regarde-toi, tu es répugnant.

– Tu n'as pas l'impression d'exagérer ?

– J'en connais des types comme toi. Cette ville en est pleine. Ils te ressemblent même physiquement. Ils ont tous ton profil de tamanoir et les verres de lunettes rayés. Toujours prêts à mettre en avant vos livres, votre sensibilité, et les juifs et l'Holocauste et toutes ces conneries...

– Que vient faire l'Holocauste ?

– Et vous exigez que les autres vous respectent. Pourquoi donc ? Tu as plus de droits que nous ? Pourquoi si Diamante me pose un lapin c'est normal, elle a ses raisons et le droit de choisir... Tandis que si Gaia le refuse lui, Monsieur Sensibilité, Monsieur Je Sais Tout, Mister Holocauste 1989, elle le fait pour des motifs obscurs, secrets, parce que c'est une salope, une antisémite qui taille des pipes. Tu peux me l'expliquer ? Qu'est-ce qui te passait par la tête quand tu l'as menacée de mort ?

– Mais voyons, c'était une façon de parler. Je n'avais aucune intention sérieuse de... Je bluffais. C'était une provocation dialectique. Un propos surréaliste.

– Et le plus incroyable, le plus drôle c’est qu’après avoir mis toute cette pagaille, au lieu de disparaître, de ne plus te montrer, tu t’es présenté à son anniversaire, tu t’es soûlé, tu as empoisonné tout et tout le monde. L’inconsolable arrive et il fout le bordel. Je dis seulement que tu aurais pu disparaître. Éviter définitivement les ennuis. Ç’aurait été plus digne. Au lieu de ça tu as commencé ta campagne électorale.

– Ma campagne électorale ?

– Oui, la campagne de promotion personnelle la plus incroyable que j’aie jamais vue. Tu voulais nous arracher notre solidarité. Tu voulais nous démontrer qu’Elle était mauvaise, qu’Elle t’avait trompé, qu’Elle t’avait conduit à l’exaspération, qu’Elle était le mal absolu... Tu te rappelles quand tu as osé la comparer à Adolf Hitler ? Oui, c’était la teneur de ta propagande. Et tu sais où est l’ironie ?

– Je suis sûr que tu vas me le dire.

– Que beaucoup d’entre nous ont fini par te croire. Pas moi, c’est clair, mais beaucoup de gens, oui. Tu les as floués. Voilà ce que je pense. Et maintenant, au bout de tant d’années, tu reviens me raconter ces foutaises ! Et tu me dis que tu vas à l’enterrement du grand-père de Gaia. Comme si de rien n’était. Comme si tant d’années n’avaient pas passé. Comme si tu ne l’avais pas menacée de mort dans cette lettre grotesque. Allons, Daniel, tu connais les mots comme “honte”, “dignité”, “bienséance” ?

– Je te l’ai dit, je n’avais pas l’intention de la tuer vraiment... C’était une blague... Une *boutade**... Oh et puis pourquoi j’essaie de t’expliquer ? Au fond tu n’as jamais eu le sens de l’humour... Pour ce pet, par exemple. Tu en as fait une maladie...

– De quoi tu parles ?

– Voyons, ne joue pas la comédie, tu sais bien de quel pet je parle... Ne fais pas le modeste ! Il n’y a qu’un seul grand pet qui soit entré dans l’Histoire. Et tu as le mérite de l’avoir lâché.

– Tu es une merde, Daniel.

– Sache que j’ai rencontré Diamante récemment et qu’elle m’a demandé de tes nouvelles : “Tu as revu le pétomane ?” Et je me suis mis à rire, parce que j’ai le sens de l’humour...

– Quel salaud...

– D’accord, tu as raison, ce n’était pas la peine de ressortir cette histoire. Mais c’est toi qui as commencé, après tout. C’est toi qui as évoqué les fantômes. *C’est toi qui as ouvert les tiroirs*. Tu sais, passé un certain âge, il vaut mieux les garder fermés ces foutus tiroirs ! Et si tu veux savoir ce que je pense, je te dirai que Gaia n’avait pas le droit...

– Pas le droit de quoi ? Tu peux me le dire ? Elle n’avait pas le droit de baiser, de tailler des pipes ?...

– Eh bien, ç’aurait été plus gentil de le faire avec un seul à la fois. Au fond, elle n’avait que quatorze ans.

– Tu voulais tuer une fille qui faisait des pipes à quatorze ans ? C’est ça que tu essaies de me dire ? Tu veux me dire que si elle avait attendu deux ans de plus, alors tu aurais compris ? Tu veux dire que si elle avait été plus grande tu aurais approuvé ?

– Mais non, voyons, dit comme ça, ça n’a pas de sens... Et puis arrête avec cette histoire, je ne voulais tuer personne !

– La vérité c’est que certaines filles précoces il faudrait les glorifier. Allons, Daniel, ça n’est pas un crime de tailler une pipe. C’est un plaisir de le faire et, si tu tiens à le savoir, c’est encore mieux de se le faire faire. Nous ne sommes pas en Iran. Notre constitution autorise qui en a envie à faire ou à se faire faire une pipe... Mais toi tu as monté toute cette histoire en mettant sur le tapis des choses qui n’avaient rien à voir, en détournant notre attention des faits... Tu as toujours détourné nos regards des faits. Tu n’étais pas aussi fort que tu le croyais, tu n’étais qu’un vulgaire manipulateur, voilà ce que tu étais, si tu veux le savoir... Je n’ai jamais compris pourquoi un type bien comme Dav t’accordait autant de crédit. C’est un vrai mystère. Il faudrait qu’il te voie aujourd’hui. Tu es l’illustration du parfait raté. Toi et tes

futurs best-sellers ! Toi et tes conférences de pure invention à Harvard... Tu sais ce que je te dis ? Je connais mieux la Patagonie que tu ne connais Harvard...

– Tu es allé en Patagonie ? »

Tandis que Giorgio s'échauffe dans ce que je ne sais pas encore précisément si je dois le ranger dans la case des hallucinations éthyliques ou dans celle des faits historiquement vérifiables, je sens soudain monter en moi la bonne humeur. Et je me dis alors – tout en allumant mon fidèle cigare de Toscane au mépris de l'interdiction du lieu et de l'indignation de l'assistance – que si c'est vrai que pendant ces années-là j'ai fait beaucoup de bruit, si c'est vrai que j'ai été le Moralisateur hypocrite, croisement de Cromwell, Savonarole et Tartuffe, si j'ai cassé les pieds à tout le monde de cette façon... oui, si tout est vrai, et pas inventé par un ex-ami jaloux ou un mirage alcoolique, alors, malgré la sensation de vacuité décolorante qui m'afflige depuis trente ans, j'ai existé pour de bon.

¹. Chandelier à huit branches dont les bougies sont allumées l'une après l'autre pendant la durée de *Hanoukkah*.

Un peu de paix sur les nuages

Maintenant seulement, après avoir quitté Giorgio en feignant d'être indigné par ses mots cinglants (dernier mensonge dans une rencontre pénible consacrée à la mystification), maintenant qu'un taxi m'a conduit à l'aéroport de Newark et que j'ai réfléchi opiniâtrement pendant tout le trajet, saturé de Manhattan amputé qui se fane derrière moi et en moi dans les reflets rose doré du couchant, maintenant que je m'apprête à monter dans l'avion pour ce voyage de retour à Rome vers les obsèques du vieux Nanni et beaucoup d'autres choses encore... Maintenant seulement, après avoir été littéralement catapulté dans mon passé, je vois m'apparaître dans sa révoltante densité l'histoire de Gaia, de Nanni, de Dav, de tous les autres. Et quand je tends mon billet à une hôtesse en regardant autour de moi pour m'assurer qu'aucun de mes compagnons de voyage n'a l'aspect patibulaire d'un terroriste islamiste, je sens frémir le désir de retraverser cette histoire, de me la réapproprier une dernière fois. De repartir de zéro, au risque de travailler toute la nuit, dans mon empyrée ambulante suspendu à neuf mille mètres d'altitude au-dessus de l'Atlantique vers la magnifique ville ensoleillée où tout a commencé.

Inventaire de mes simagrées estivales

Je voudrais pouvoir dire que Gaia ne m'a pas plu tout de suite, que la vue de cette fillette blonde à la veine diaphane au cou et aux poignets, cette petite souris en T-shirt à rayures bleues et blanches, cette adolescente coiffée d'un foulard de soie vert d'eau qui la faisait ressembler à Jacqueline Kennedy ou à une Vierge de Pontormo, débarquée du bateau à moteur Riva en bois sur le quai de Positano un après-midi d'été de 84 m'a laissé indifférent. Je préférerais même tout mettre sur le compte du psychologique, me cacher derrière quelques définitions suggestives, soutenir que les jours inhabituels dans la villa des Cittadini, l'absence prolongée, injustifiée, de ma mère et la présence insupportable de Giacomo qui avait précisément entamé à ce moment-là une « grève du silence » contre Nanni et ses invités avaient affaibli mon système nerveux au point de me mettre dans l'état d'esprit prostré qui précède tout mirage amoureux. Je voudrais pouvoir dire que cet enchantement, un premier goût de mon désastre juvénile, provenait d'une faiblesse, d'une carence hormonale inexorable. Ou encore adopter un registre pathétique en affirmant que me trouver face à une fillette délicate dont le père s'était suicidé m'effarait au point de mobiliser simultanément en moi l'idéalisme juif et la solidarité catholique. Je voudrais pouvoir dire que je me suis épris d'une idée, une idée qui nous dépassait tous, une contagieuse utopie collective qui imposait aux filles de l'époque la poursuite d'une beauté fuyante, presque abstraite. Je voudrais pouvoir dire que l'impression causée par la conscience qu'elle était parfaitement au courant de qui j'étais, d'où je venais, des proportions de mon infériorité par rapport à elle excitait mon organisme de manière dangereuse. Je voudrais pouvoir dire que les conditions historiques, cette sorte de paix auguste instaurée par le président Ronald Reagan (condottiere siliconé destiné à gagner la Guerre Froide) m'avait rendu sentimental en diminuant mes défenses immunitaires.

Mais je ne peux que me rendre à la cruelle vérité.

Gaia, avec son regard couleur brise marine, était époustouflante, et pour des raisons diamétralement opposées à celles que j'allais invoquer par la suite pour moi-même et pour mes interlocuteurs ravis. Ce n'est pas vrai qu'elle m'a attiré par sa banalité de privilégiée (un snobisme élaboré a posteriori). Ni qu'avoir expérimenté pour la première fois le modèle masochiste qui me mettait dans une position de nette sujétion vis-à-vis d'une fille de mon âge (elle avait exactement un an de moins que moi, mais tellement plus de lucidité) m'avait influencé de façon dramatique. Je mentirais encore si je déclarais qu'elle était comme les autres, un produit de son milieu raffiné, avec pas mal de sécheresse et de flagornerie, un des mille clones de ces années-là, représentation marmoréenne de l'inconsistance de la grande bourgeoisie (je crains au contraire que ces définitions ne s'appliquent davantage au soussigné en devenir). Je ne veux pas dire par là que cette passion, destinée à dépasser avec les années le seuil de l'obsession, ne reposait pas sur une estimation subjective, sur mon goût très personnel pour les chairs diaphanes. (C'est presque une évidence, sinon tous les garçons seraient tombés amoureux d'elle et ils auraient tous fini par lui écrire cette lettre odieuse...) Je voudrais toutefois ramener la portée de cette subjectivité à de justes proportions. Je voudrais préciser que je ne me suis pas amouraché d'un porc-épic ni d'une formule mathématique et encore moins d'armoiries patriciennes. Mais bien d'une fille au sommet de sa splendeur fluorescente qui avait tout pour faire tomber amoureuse d'elle la moitié de la population adulte de Positano en cet ardent 1984. Voilà ce que j'essaie de dire.

Sans vouloir nier pour autant que je me trouvais alors dans des dispositions propices à un abandon total. La pomme était mûre pour la récolte. La séquence paraît perfidement parfaite, une véritable intrigue hitchcockienne : d'abord les vacances en Angleterre, qui servent à me montrer la face licencieuse de l'autre sexe et celle, scabreuse, de la sexualité féminine *tout court** (l'odeur âcre dégagée par les doigts de mon frère, ce miasme de marché palermitain, imprimée dans mon nez). Ensuite il y a le long (c'est ce qui m'a semblé) voyage-calvaire dans la Porsche de mon père un après-midi aride du milieu de l'été dans une alternance dantesque de perversité environnementale et de visions paradisiaques. La maison luxueuse de Nanni, avec ses règles pleines de civilité et d'harmonie. L'exposition aux rayons solaires qui m'ont coloré les bras et le front et caramélisé les cheveux. Le panorama de chaque matin au petit déjeuner. Le frémissement odorant du moka dans la cuisine. La pellicule de Nutella dont je m'enduis furtivement la langue pour me donner du courage. Le jaune effrité des murs qui délimitent les ruelles que nous parcourons tous les matins, mon père et moi, pour aller acheter les cinq quotidiens, les revues d'automobile et l'hebdomadaire de jeux et mots croisés. Le parfum des crèmes solaires. Le brun de la peau des filles autochtones de mon âge qui se poursuivent sur l'étroite bande de terre sablonneuse qui constitue la plage de Positano. L'anglais mâchouillé par les Américains en vacances. Le flot bigarré et cosmopolite d'hommes aux cheveux blancs et les paréos arc-en-ciel de leurs vieilles épouses. Les profils des yachts imposants immobilisés pendant des jours sous mes yeux, mais tellement inaccessibles qu'ils m'apparaissent aussi fantomatiques que des bateaux pirates ! Le souvenir de Bepy, mort il y a seulement un an, qui surgit du thé glacé avec du granité (version on the rocks de la réminiscence proustienne). Les homards brûlants du Covo dei Saraceni. La tonnelle de vigne où nous dînons le soir. Le goût aigre et verdelet de l'unique gorgée de Falanghina qui m'est accordée chaque soir. L'écho méthodique, peu avant que je m'endorme, provenant du ponton privé sous ma fenêtre. Dans de telles conditions, je défie quiconque de ne pas tomber amoureux.

L'enchevêtrement synesthésique de ces impressions aurait-il altéré l'équilibre ordinaire de mon système ? Dans ce cas, tout tend vers une ineffable plénitude. Avec une seule préoccupation : pour combien de temps vais-je pouvoir tenir en respect ma pernicieuse vocation aux accidents, cette force indomptable et sanguinaire qui depuis les premières années de ma vie me pousse à renverser au moins deux fois pendant le repas la bouteille d'eau sur le pantalon du maître de maison ou à heurter un objet précieux en le pulvérisant ? Pendant combien de jours pourrai-je freiner ma nature de *gaffeur** professionnel si tout dans cette maison semble évoquer une fragilité métaphysique et si l'excès d'attention a réduit mes mouvements à de brèves saccades syncopées de Pinocchio lamentable ?

Supposons que Gerhard Fischer, Allemand bien portant d'âge moyen, le front protégé par un large panama couleur vanille – photographe de son état pour la revue anglaise aujourd'hui défunte *Fashion Press*, spécialisée dans les reportages sur les hauts lieux touristiques à l'usage de jeunes couples anglo-américains guindés – ait dû faire un reportage photo sur Positano l'été 84. Supposons que notre Gerhard soit sorti en mer sur une petite embarcation de location à dix-huit heures trente dans l'intention de se trouver à un kilomètre de la côte peu avant dix-neuf heures de façon à pouvoir photographier Positano et ses environs plongés dans un délicat crépuscule. Supposons qu'il ait attendu plusieurs jours cette lumière séduisante formellement interdite à l'art et que seules les cartes postales autorisent, cette lumière du couchant qui plaît aux Américains (tout comme elle plaisait aux Vénitiens du XVI^e siècle). Supposons qu'il se soit trouvé justement devant la villa de Nanni à l'instant précis où mon père et moi garions la voiture, où la troupe habituelle de domestiques attentifs venait nous aider à décharger les valises et où je sentais le souffle me manquer comme devant quelque chose qui m'offensait personnellement. Je suis sûr que Gerhard, dans un tout autre état émotionnel que moi, se serait mis à photographier voracement. Je suis sûr qu'il n'aurait pas laissé cette maison lui échapper (encore que, étant donné les dimensions de l'ensemble, je devrais recourir au terme très ridicule de « forteresse »),

qu'il n'aurait pas renoncé au privilège d'immortaliser ce labyrinthe de marches, de terrasses et de constructions blanches et orange en surplomb agilement accrochées sur la crête, de la plage ombreuse presque jusqu'aux hauteurs sidérales du Monte Pertuso, noyées dans la lumière cuivrée de la fin d'après-midi. Car, aussi incroyable que la chose puisse paraître – presque jusqu'à l'humiliation –, Nanni possédait un morceau de côte dans un des lieux les plus charmants de la planète, à égale distance entre la villa de Zeffirelli et l'hôtel San Pietro. Le photographe allemand serait resté abasourdi en se demandant qui avait bien pu mériter de vivre dans un tel paradis vertical.

La partie centrale était la plus intéressante : balcons et pergolas et une piscine panoramique d'eau de mer, dont le mur gauche avait été laissé brut exprès. Tous les matins une pompe aspirait l'eau de mer et, après l'avoir dépurée, la versait dans le bassin par un trou creusé dans la roche, sorte de cascade artificielle. L'intérieur de la villa était une succession d'arches et de cheminées en maçonnerie qui mettaient en valeur un sol restauré du début du xx^e siècle : mosaïque de faïence turquoise avec des motifs qui rappelaient vaguement les grotesques de la Renaissance. Le mobilier, colonial en majeure partie, sans valeur – comme nous l'a expliqué Nanni –, avait été rassemblé par l'ancien propriétaire au cours d'une vie de voyages. C'est pourquoi ce mélange de tables basses indonésiennes, bibelots aborigènes, tapis berbères, tapisseries zébrées et chinoiserie diverses vous plongeait dans l'atmosphère anachronique de la résidence d'un gouverneur anglais sur les rives du Gange à la fin du xix^e siècle. Des fauteuils chesterfield en cuir crème, plantés près des fenêtres comme des sentinelles, flirtant avec les murs blancs lumineux, rompaient l'obscurité de la décoration. C'était une de ces maisons-chantiers que les propriétaires ne finissent jamais de décorer. Les pièces de prix de la collection de Nanni ne manquaient pas, comme il s'est hâté lui-même de nous le montrer. N'ayant découvert le style art-déco que récemment, il s'était adjugé en peu de temps, et à très grands frais, un vase de René Buthaud, des boîtes laquées de Shinobu Tsuda, un service à thé en argent de Puiforcat, des bricoles devant lesquelles mon père était en extase, qui décoraient au hasard le vaste living, dont l'objet le plus précieux restait la vue qu'on avait de la baie vitrée. On se serait cru sur le pont supérieur et vertigineux d'un transatlantique. Et c'était merveilleux de s'asseoir sur des divans de tissu pâle en se laissant hypnotiser par l'infini de la mer.

Et pourtant l'attrait secret de cette maison de rêve, qui avec son faste contenu, ses ouvertures imprévisibles et ses vues à couper le souffle semblait faite exprès pour torturer un garçon né au début des années soixante-dix et nourri dans la conviction que le monde entier s'épuisait dans une course effrénée à qui serait le plus riche, n'avait aucun rapport avec cette succession d'objets précieux et de panoramas spectaculaires... Le chef-d'œuvre caché et magnétique de cette maison, que notre Gerhard n'aurait jamais pu deviner, était une porte.

Aucunement distincte des autres, au fond, cette porte, rigoureusement fermée, semblait protéger un secret inimaginable. Mon esprit – encore influencé peut-être par mes visites dans les châteaux anglais – rêvait que la porte protégeait une immense chambre fastueuse et fortifiée, guère différente de celle où avait vécu Henri VIII : la chambre de Gaia.

Oui, cette porte gardait une attente : et pas une attente vague, pas une attente métaphysique, pas le Godot habituel ni un *Désert des Tartares* usé. Je veux parler d'une attente circonscrite et circonstanciée qui avait apparemment atteint tout le monde : l'attente que Gaia, dont la beauté semblait consacrée par cette villa comme celle d'Aphrodite par certains temples de l'Antiquité, daigne revenir de ses petites vacances à Capri. Aussi, qu'il existe une fillette, de mon âge de surcroît, capable, par sa seule absence et par la promesse d'un retour imminent, de mettre en mouvement le mécanisme de cette demeure me paraissait-il le phénomène le plus étrange auquel il m'ait jamais été donné d'assister.

Et comment ma surprise ne pouvait-elle pas être aiguïlée par le comportement incroyable du vieux ?

Il était tout bonnement fou. Il avait l'air d'un prêtre célébrant un rite païen. Comme s'il attendait la visite d'un chef d'État, il ne cessait de harceler les domestiques avec des recommandations agaçantes :

« Consuelo, rappelle-toi que sur les fusilli aux courgettes tu dois mettre beaucoup de basilic et pas de parmesan, comme Gaia les aime... Pourquoi le plombier n'est pas encore venu ? Il devait réparer le jacuzzi, sinon ma petite... »

Oui, cette déesse absente qui nous vampirisait, à laquelle Nanni semblait se référer avec chaque geste de ses mains et chaque mot qui sortait de sa bouche, était la souveraine fantôme qui planait sur l'organisation domestique depuis presque six jours. Pour Nanni, visiblement, c'était plus important d'impressionner sa petite-fille plutôt que mon père. Pour moi, c'était absurde, sacrilège, douloureux, mais surtout excitant. On avait l'impression que tout le noyau de cette petite ville de bord de mer avait été alerté. Et que tout ça arrive à cause d'une fillette dont le petit visage – très mignon, il n'y a rien à dire, mais n'exagérons rien ! – semblait se multiplier, comme dans une obsession vaporeuse, sur toutes les photos disséminées dans la maison, rendait mon attente encore plus lugubre. Le fait que la frénésie de Nanni puisse être la petite pièce d'une mosaïque psychologique plus vaste (totalement incompréhensible pour moi à l'époque) qui, si quelqu'un avait cherché à la reconstituer, aurait révélé – comment le savoir ? – l'image errante, mais pas tragique malgré tout, du Ricky Cittadini suicidé, est une pensée qui m'est venue plus tard et qui n'ôte ni n'ajoute rien à mon pathos d'alors et à ma stupéfaction angoissée.

En outre, le mystère de cette porte close exigeait – par contraste – l'impudeur de la porte adjacente. Ne pas fermer la porte de sa chambre était une des nombreuses stratégies adoptées par Giacomo pour se différencier de sa sœur et exaspérer son grand-père. Le message était clair : je ne suis pas quelqu'un de mystérieux, je n'ai rien à cacher, je n'adhère pas au programme grotesque d'autocélébration de cette famille. C'est ainsi que ce garçon s'exposait aux regards stupéfaits des autres. Il n'était pas rare qu'en passant près des toilettes on le voie pisser dans le lavabo avec une expression d'extase exagérée. Il se mettait souvent tout nu pour s'étendre sur son lit la porte grande ouverte.

Et puis il y avait cette maudite « grève du silence », qui comportait d'autres bizarreries insupportables. Non seulement Giacomo s'était imposé de n'adresser la parole ni à Nanni ni à mon père et encore moins à moi, mais il avait aussi décidé de fuir les rayons du soleil. Il vivait reclus, les persiennes fermées, comme s'il voulait se distinguer en tout de la tribu bronzée qui fréquentait la piscine de Nanni. Giacomo ne parlait qu'avec les domestiques. Cette forme de populisme désuet ne m'aurait pas particulièrement bouleversé si je n'avais assisté un soir à une scène plus que singulière. J'étais allé à la cuisine chercher un verre pour mon père et je suis resté sur le seuil, ahuri. Il y avait devant moi quatre domestiques, sans uniforme pour une fois, assis autour de la grande table rectangulaire préparée d'une façon encore plus recherchée si possible que ne l'exigeait Nanni chaque soir pour sa table sous la tonnelle de fleurs d'oranger. Ils mangeaient en silence, un peu embarrassés. J'ai vu enfin, debout, l'air important et un plateau à la main comme on l'enseigne à l'école hôtelière, un serveur improvisé en veste rayée à brandebourgs dorés et gants immaculés. C'était Giacomo. Oui, Giacomo, qui servait le dîner aux domestiques de son grand-père. J'ai eu le réflexe de détailler avant que quelqu'un me voie. Mais je n'ai pas réussi à me débarrasser d'un certain malaise. Je me demandais tout naturellement si cette comédie se répétait tous les soirs ou seulement une fois de temps en temps. Ou si j'avais eu l'honneur d'assister à une première. Et aussi beaucoup d'autres questions : c'était lui qui les forçait ? Ou c'étaient eux qui l'avaient influencé ? Nanni le savait ? Et s'il le savait, pourquoi il n'intervenait pas avec fermeté ? Pourquoi Nanni, dont la sévérité semblait avoir quelque chose d'emblématique, montrait-il une telle indulgence négligente pour les bizarreries de Giacomo et pour l'arrogance de ses domestiques ? C'était une stratégie éducative ou un signe de capitulation ? Et si Nanni savait ? Et qu'en plus il ait été le créateur, le scénariste et le metteur en scène de cette mascarade ? Elle faisait peut-être partie de ses fameuses méthodes éducatives ? Qu'est-ce que Nanni éprouvait vis-à-vis de ce garçon ? De l'affection ? De la honte ? De la pitié ? De la colère ?

Qu'est-ce que Gaia Cittadini va penser de moi ? (Et pourquoi diable son nom de famille était-il indispensable ?)

Cette interrogation me taraudait tellement que je me réveillais parfois en pleine nuit pour me regarder dans la glace, en essayant de deviner quel pouvait être l'effet exact que ma personne – cette publicité dévalorisante pour le peuple juif – allait produire sur elle.

Je recommençais alors à imaginer la porte fermée à clef, je me levais spontanément et improvisais un pèlerinage furtif à ce mur des lamentations et, à la fin, j'interrogeais les étoiles :

Qu'est-ce que Gaia Cittadini va penser de moi ?

Cette question avait le même ton désespéré que celle que j'allais me poser plusieurs années plus tard sur l'impression que mes écrits pouvaient produire sur un éditeur commercial cruel et indifférent.

Si seulement j'avais eu un peu plus de lucidité et de sang-froid, j'aurais pu réussir à formuler pour moi des interrogations beaucoup plus exigeantes et plus appropriées telles que : *Qu'auront entraîné dans l'esprit d'une petite fille toutes ces attentions dignes d'une reine ? Quel signe indélébile peuvent-elles avoir imprimé sur son visage ou sur ses comportements habituels ?* Mais dans cet état de semi-prostration, aggravé par ce vacarme étourdissant, je n'avais rien trouvé de mieux que de me réfugier dans la seule interrogation alors capable de m'angoisser :

Qu'est-ce que Gaia Cittadini va penser de moi ?

Là est l'origine de toutes mes questions : si bien que les cinq ans de fréquentation de Gaia, marqués par une série de mortifications ineffaçables, sont contenus dans cette question (*Qu'est-ce que Gaia Cittadini va penser de moi ?*), bien plus que dans toutes les réponses temporaires et variables que j'aurais essayé de donner. Pas seulement : si un gramme de cette douleur à présent extirpée persiste dans une région de mon organisme, je suis sûr qu'il concerne ce problème torturant : *Qu'est-ce que Gaia Cittadini va penser de moi ?* Par ailleurs j'ai la vague impression que si seulement j'avais changé les termes de la question, quitte à la renverser en : *Qu'est-ce que je pense de Gaia Cittadini ?* eh bien, je crois que tout aurait été différent. Et pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, pas une seule fois pendant ces cinq ans je n'allais trouver la force et la dignité de me poser une question naturelle, qui aurait dénoté un certain esprit critique, telle que : *Qu'est-ce que je pense d'elle ?* En outre, je crains que, si j'avais eu la force de poser cette question à tous ceux que je fréquentais, si je m'étais demandé, en essayant de lire en moi : *Daniel, qu'est-ce que tu penses d'eux ?* au lieu de me réfugier dans la vieille ritournelle : *Qu'est-ce qu'ils vont penser de moi ?* alors, peut-être, qui sait... Par ailleurs, ce qui distingue l'expérience exemplaire de mon frère Lorenzo de la mienne, si désastreuse, pourrait être qu'il a eu la force et l'ironie non seulement de se demander d'emblée : *Qu'est-ce que je pense d'eux ?* Mais aussi de se répondre avec la superbe clarté qui était la sienne : *Je pense que c'est une bande de cons paranoïaques !* Il n'existe pas d'autre différence significative entre Lorenzo et moi sinon qu'il est parvenu à établir avec ce monde cruel un rapport effrontément convexe, alors que je me renfermais dans ma concavité obtuse. Et elle a suffi, à l'évidence, car pour le reste notre condition était à peu près identique : nous avons le même père et la même mère, la même culture, les mêmes disponibilités d'argent, la même identité religieuse incertaine, la même capacité d'introspection, la même vocation pour l'égotisme, les mêmes yeux noirs, le même début de calvitie, le même zézaiement... Il faut donc en conclure que seule une attitude mentale non conforme a déterminé sa sérénité et mon éclatant déchirement.

(Il y a quelques semaines je traînais dans le living, une grande bouteille de Coca dans les bras, les mains dans les cacahuètes. Je regardais la télé, comme il m'arrive souvent ces derniers temps. À peine remis de l'ennui mortel des études matinales. Depuis que j'ai un poste précaire à l'université, que j'ai compris que ma relation avec Sharon, ma compagne, part en lambeaux, que j'ai commencé à

m'empiffrer chaque jour de ce qui me suffirait pour une semaine, ma vie a perdu toute valeur et tout attrait pour devenir le repaire de mille obsessions et d'autant de vices. Je n'ai pas envie d'étudier, de rencontrer les autres, de partir, d'aller au stade, de donner des cours, de visiter des musées, d'écrire sur des écrivains morts, de tromper Sharon et encore moins de lui imaginer une alternative... Je regarde la vie filer sur les voies mortes de rêveries funestes à propos de mes camarades d'école. J'aime les voir mourir dans des accidents bizarres : je vois Dav se noyer dans une piscine remplie de Dom Pérignon millésimé. Je vois Diamante Arcieri frappée de plein fouet par une météorite de truffe d'Alba. Je vois Silvia Toffan perdre aussi ses bras, tranchés par un énorme coupe-papier de chez Gucci.

Les seules passions qui résistent, juste après la masturbation (qui a d'ailleurs perdu l'attrait pionnier de ma puberté pour devenir une amie chère de toujours !), sont la PlayStation 2 et la télé par satellite. En effet, ma véritable existence est désormais le très bref interlude entre une branlette et une séance massacrant de télé. Je me mets devant l'écran, seul, et tandis que tout et tous s'activent – ou ont au moins la décence de faire semblant – j'entreprends des voyages à travers des documentaires sur les vampires de la terre, des recettes culinaires sophistiquées, des cours d'aérobic, des explorations minutieuses de la savane ou de la forêt vierge, des longues digressions sur le NASDAQ, le high-tech ou le design japonais.

Ce jour-là, j'étais sur une de mes chaînes par satellite préférées, Wishline Channel, celle-là même, la planète des désirs irréalisables, une chaîne qui présente des enchères pour millionnaires à des prix inabordables : yachts de sultans, demeures panoramiques en Toscane ou châteaux provençaux, jets supersoniques, voitures de collection... Tout à coup j'ai sauté sur mon siège en voyant apparaître à la télé, incroyable et impensable, la villa de Nanni à Positano. J'ai été catapulté par une caméra aseptisée dans le marécage confus de mon passé, j'ai soudain pénétré dans la chambre de Gaia – ma violation a été de cette nature ! – et dans celle de Nanni, et même dans celle qui m'avait été assignée, juste au moment où la voix du vendeur cherchait à allécher des acheteurs impossibles par des expressions conventionnelles :

« La vue extraordinaire sur le golfe dont on jouit depuis le petit balcon est la meilleure compagne pour qui veut dîner avec des amis dans le site le plus charmant de la côte amalfitaine », disait la voix, et j'étais abasourdi.

Si Nanni adorait cette maison, pourquoi voulait-il s'en défaire ? Qu'en pensait Gaia ? Et moi, comment devais-je le prendre ?...

Nul besoin d'un diplôme de psychologie pour comprendre qu'il s'agissait des questions habituelles, qui ne pouvaient plus me réchauffer le cœur. J'étais dans ces images, un peu irrité par la froideur des descriptions, un peu déçu que les lieux soient incapables de résister à la comparaison avec le souvenir étincelant. La villa de Positano avait l'air d'un endroit mort, où il était impossible de vivre ou d'avoir vécu, un endroit qui devait avoir été habité une centaine d'années auparavant par des hommes à perruques, par des zombies, un endroit qui dégageait une odeur de poussière et d'humidité. Non, au contraire : elle ressemblait à un décor de soap opera, à une maison improbable habitée par des êtres improbables, à un lieu apocryphe. Sûrement pas à l'espace concret qu'il me semblait me rappeler et qui m'était apparu alors.

Mais c'est une ombre quelque peu redondante qui l'a ravivé en effaçant ma première impression.

Car aussitôt après avoir enfilé une cassette dans le magnétoscope et appuyé sur la touche REC pour enregistrer l'émission et la montrer à mon père, j'ai vu sur l'écran une image reflétée par une des grandes fenêtres du living : la silhouette d'une femme. En attendant la fin j'ai senti monter en moi une étrange angoisse qui n'avait rien à voir avec l'étau suffocant d'une époque. C'était un vertige, comme si le monde avait soudain cessé de tourner. Comme si ma vie s'était pelotonnée dans l'espace exigu d'un instant. Puis, lentement, avec des mains qui répondaient à peine aux impulsions, du reste confuses, de

mon cerveau, j'ai rembobiné la bande jusqu'au point incriminé, dans l'espoir de bloquer cette ombre avec l'arrêt sur image.

Gaia !

Pas de doute. Du moins m'a-t-il semblé. Une Gaia de trente ans. Donc une Gaia dénuée de signification. J'étais presque furieux de n'avoir pas réussi à voir et à enregistrer le programme entier. Dans la première partie on avait peut-être cadré sur elle dans l'état où les ans l'avaient réduite. Mais pourquoi y tenais-je tant ? Curiosité, certainement. Mais aussi une forme subtile de fétichisme. Avec cette pincée de désir d'autodestruction dont s'accompagne tout fétichisme.

Je souffrais ?

Je me le suis demandé avec le même détachement que lorsque je m'étais posé les questions précédentes. Non, je ne souffrais pas. Il n'y avait rien de bouleversant dans ces images volées, rien pour alimenter la nostalgie. À la rigueur, j'avais la nausée, un goût âcre dans la bouche, de sorte que je n'ai rien trouvé de mieux que me coller à la bouteille de Coca et plonger les mains dans les cacahuètes presque jusqu'à gratter le fond du récipient.

Mais si je ne souffrais pas, si je n'étais pas terrifié, si je n'étais pas au bord d'un collapsus émotionnel, si vraiment je m'en fichais, si ce calme que je me montrais n'était pas l'énigme démonstration de ma mauvaise foi trentenaire – ainsi que je ne cessais de me le répéter – pourquoi avais-je le visage collé à la télévision ? Pourquoi essayais-je, avec l'ardeur d'un chien errant qui gratte dans les ordures, d'arracher dans le reflet pâle sur la fenêtre, rendu encore plus vide par l'arrêt sur image, la preuve incontestable de la décomposition présumée de Gaia ?

J'avais peut-être besoin de ma portion congrue d'attente. De ma dose exacte. Rien d'exagéré. Ce qui distinguait la maison d'autrefois de celle d'aujourd'hui n'était peut-être que l'attente : supprimez l'attente de quelque chose et vous perdrez son seul trésor. Rien n'a de valeur sans l'attente. L'attente, c'est Dieu. Il n'est pas d'autre Dieu au-delà de l'attente. L'attente explique tout : pourquoi nous continuons à vivre, pourquoi nous ne nous noyons pas, pourquoi nous nous laissons séduire par ce qui n'est pas séduisant en soi. L'attente est l'unique passion dans ma vie.

Je n'en sais pas plus. Il n'y a rien d'autre à savoir. Et maintenant, la petite leçon terminée, je reprends là où je m'étais arrêté. Vous la voyez, Gaia, en train de descendre sur le quai avec la grâce et la solennité de Jacqueline Kennedy et d'une Vierge de Pontormo ? Eh bien, vous pouvez vous attendre à tout de sa part – et de celle de son adorateur imprudent.)

Je n'avais ressenti qu'en présence de Dav un malaise physique vaguement comparable à la sensation de lourdeur oppressante qui m'a envahi en voyant cette moussaillonne débarquer de son bateau à moteur. Il avait suffi d'un instant pour que je me sente atteint de ce qu'on appelle le « syndrome de l'autruche », ce mécanisme défectueux qui donne au Sujet l'illusion qu'en détournant le regard de l'Objet il devient lui-même invisible. Et j'avais eu beau choisir de ne pas regarder, de me soustraire à cette vision terrifiante, j'étais sur le point d'exploser, saturé de l'image qui courait déjà dans mes artères. Comme un coup de pinceau bleu sur les murs gris de ma vie. Comme un brutal seau d'eau glacée après des années de sommeil. Mais c'était en même temps comme si le vague sentiment d'inadéquation éprouvé pendant les six jours passés chez Nanni trouvait son débouché inévitable dans cette tache de cobalt. Comme si j'avais inhalé un baume de la connaissance. Je voyais enfin que ma vie avait été jusque-là privée d'une chose fondamentale : dès demain tout se passerait d'une autre façon, tout ce qui m'avait intéressé cesserait de le faire, et j'allais devoir reconsidérer tout ce qui me concernait.

Qu'est-ce que ça fait de se voir d'en haut ? devais-je me demander des années plus tard. Et de loin ? Et en même temps de très près ? Pourquoi voyais-je chaque bouton, chaque point noir, chaque petite imperfection de mon nez ? Pourquoi mon nez occupait-il soudain chaque pensée présente ou possible ?

Pourquoi emplissait-il l'horizon tel un écueil gigantesque ? Pourquoi mes dents appuyaient-elles sur mes lèvres comme pour se montrer dans toute leur imperfection maladroite ? Pourquoi une seule molaire semblait-elle grande et lourde comme un îlot rocheux ?

« Je te présente *Daniel*, le fils de Luca, le petit-fils de Bepy », a dit Nanni à Gaia sur un ton biblique péremptoire, comme s'il lisait une condamnation à mort. Et mon prénom (Daniel) ne m'a jamais paru une référence concrète aussi insipide.

« SALUT DANIEL », a-t-elle dit en le réhabilitant presque...

... C'est alors que j'ai senti que l'affaire était conclue ; que j'ai perçu mon avenir dans une étrange rétrospective au terme de laquelle il n'y avait que Gaia ; que j'ai compris (avec une netteté que je tends peut-être à embellir aujourd'hui) non seulement que je ne me libérerais plus, mais que cette forme dépassée de liberté ne m'intéressait plus ; qu'il existait une étroite corrélation sémantique entre la liberté et la mort ; que j'ai eu le pressentiment inquiétant que l'existence de cette fille me déshonorait et que le seul moyen de sortir de ma condition d'infériorité annihilante était de la tuer de mes propres mains.

Voilà pourquoi le compte rendu des deux semaines suivantes passées à Positano paraît pléonastique et insignifiant. Je n'ai même pas envie d'en parler. Ces mots de Gaia suffisent, prononcés (pourquoi ?) avec un vague accent méridional (sans doute acquis à Capri de ses fréquentations haut placées et filtré par ma nervosité), pour comprendre l'étendue de ce séisme intérieur. Vous comprenez où est la nouveauté et où est le talent ? Elle n'a pas dit un « salut » impoli ou indifférent. Elle ne m'a pas dit bonjour comme à quelqu'un sans importance. Elle m'a appelé par mon prénom. Elle a échappé au stéréotype qui avait amené la plupart des jolies filles rencontrées jusque-là non seulement à dévaloriser mon prénom, mais à aborder la question de mon existence historique sur un ton expéditif, en sous-estimant ma susceptibilité. Elle a dit : « Salut, Daniel » comme pour déconstruire l'opinion que je m'étais faite d'elle pendant cette brève semaine de passion. Elle a dit : « Salut, Daniel ». Textuellement. Elle n'a pas dit « Salut Alessandro », « Salut, Fabrizio »... Non, elle a dit : « Salut, Daniel », et je ne cesse de l'en remercier si longtemps après, tout en admettant que ce début prometteur n'a été qu'un faux départ. Sans taire toutefois que ce « Salut, Daniel » prononcé avec naturel, qui a pulvérisé en un instant tous mes souvenirs d'enfance – y compris ceux, récents et électrisants de mes vacances anglaises, celui de la petite Allemande qui ressemblait à Eva Braun et celui de l'odeur d'ammoniaque laissée sur les doigts de mon frère –, a été la cause de tout le reste.

Qu'on m'accorde une dernière glose d'une grande mesquinerie, avant de passer à autre chose.

Avoir conscience de ses privilèges. C'est la leçon indélébile apprise durant ce séjour mémorable. Jusqu'à quatorze ans, jusqu'à ces vacances étranges qui m'ont précipité, par un saut considérable dans le temps, du souple laxisme du ^{xx}e siècle à l'étiquette rigide du ^{xix}e, j'avais pensé avoir une conscience claire de mes privilèges... Jusqu'à quatorze ans, avant que la villa de Nanni à Positano ne m'ouvre ses portes dans toute son éclectique splendeur rosée, j'avais été habitué à me considérer comme un privilégié. Je n'avais pas encore été soumis à la loi surhumaine de la relativité qui rend toutes nos convictions sur le monde incomplètes et précaires. Je n'avais fréquenté jusque-là que des familles et des personnes de mon niveau ou d'une classe plus modeste. J'avais toujours cru que l'habitude de mon père de changer sa Mercedes pour une Porsche presque tous les six mois, nos longs séjours à l'étranger, le couple de domestiques à demeure, notre appartement plein de tapis et de tableaux et la tranquille habitude de nous permettre tous les caprices technologiques témoignaient d'un bien-être qui s'il n'était pas la richesse s'en approchait dangereusement.

Rien d'étonnant. Ces considérations sont celles des jeunes de cet âge bien plus qu'on ne le croit, bien plus que celles des adultes, surtout dans certains milieux. Si on ajoute à ce snobisme familial la tendance congénitale à tout exagérer depuis l'enfance et un talent précoce pour la comparaison, ma douleur est facile à comprendre, une douleur plus cuisante et plus envahissante que l'amour qui

sourdaient. La vérité est la suivante : la comparaison de nos conditions sociales occupait bien davantage mon imaginaire – et celui de mes camarades – à cette époque-là, où elle n'avait aucun sens, qu'aujourd'hui, où je devrais peut-être m'en désoler. Il ne nous restait donc – à moi et à tous les autres – qu'à mentir impunément sans crainte du ridicule ou de l'in vraisemblance. C'était une question de survie : mentir sur son patrimoine, sur le compte en banque de ses parents, sur ses succès sportifs, sur le nombre de voitures au garage, sur les voyages coûteux dans le monde, sur les filles qu'on avait eues et les virginités qu'on avait compromises, sur la longueur de son pénis et sur ses performances érotiques... Bluffer sur ces sujets était le seul moyen de respirer. Qui ne comptait pas dans sa famille un oncle excentrique collectionneur de Rolls ? Qui résistait à la tentation de révéler que son grand-père était préfet d'une section du Rotary Club, voire président ? Pourquoi priver ses camarades de la vision de son passeport afin qu'ils puissent contempler les tampons qui attestaient les multiples voyages exotiques ? Qui ne désirait pas conformer sa vie de bourgeois modeste aux obligations sacrées des publicités pour alcools et montres de marques ? Comment se défendre contre la pression de cette atmosphère surexcitée autrement qu'en s'inventant des lieux, des situations, des personnes inexistantes ?

Le plus fou, et qui n'est compréhensible qu'aujourd'hui, c'est que presque tout le monde mentait. Personne – à part le privilégié ou le bouddhiste inconscient qui voyait coïncider aspirations et réalité – ne se soustrayait au sortilège. Seul bouclier contre les agressions des succès des autres. On spéculait tellement sur le mensonge que c'était désormais comme se trouver dans une sorte de Bourse du prestige social où les titres de chacun étaient maladroitement surévalués par une horde de courtiers pitoyables. Pour moi, c'était comme si ce marché d'actions des mensonges était menacé par un krach historique. J'allais me demander beaucoup plus tard – avec une certaine dose de moralisme et de sagesse rétrospectifs, et sans obtenir de réponse satisfaisante – si en démantelant cet appareil de contrefaçons la vie aurait eu un goût différent. Mais c'est peut-être une question stupide et insensée. Autant se demander ce qui changerait dans notre vie si nous nous libérions de l'obligation quotidienne de manger et de boire.

C'est la rencontre avec les Cittadini, survenue peu après celle des Ruben, qui m'a introduit à cette conception différente de mon existence en me faisant éprouver pour la première fois ce que beaucoup de mes amis moins riches avaient dû éprouver vis-à-vis de moi : un sentiment d'inadéquation, une espèce de souffle court. Le drame d'un coureur qui se donne à fond et se fait dépasser avec une légèreté apparente par un autre concurrent qui a des ailes aux pieds. Connaître les Cittadini et les Ruben m'a fait voir une richesse qui mortifiait mon amour-propre de façon imprévue, qui n'avait rien à voir avec le bien-être que ma famille me garantissait, une richesse qui avait une forte incidence – en bien ou en mal – sur les personnes qui pouvaient en disposer. Qu'il suffise de penser à la neurasthénie de Karen Ruben ou à celle, fatale, de Ricky Cittadini et de son fils Giacomo. Même le suicide du premier et les visions du second avaient quelque chose de tellement chic. Cela suffisait à mes yeux pour anéantir les privilèges dont j'avais toujours joui. Dorénavant, la maison où j'avais toujours vécu, où j'étais né et que je n'avais jamais cessé un instant de trouver superbe allait me paraître un misérable taudis. Je me trompais néanmoins en pensant que ce qui m'apparaissait comme une ligne d'arrivée définitive pour les Ruben ou les Cittadini était source de joie et de satisfaction. Il n'y avait pas de limites aux richesses désirables. Il existerait toujours quelqu'un contre qui retourner l'aiguillon enflammé de l'envie humaine. Nanni Cittadini n'était pas l'homme le plus riche du monde. Amos Ruben non plus. Alors pourquoi n'était-il pas permis de penser que tous deux tiraient d'une aussi pénible constatation un motif d'humiliation légitime ?

Cinq ans en miniature

Bien que j'aie aimé Gaia avec une détermination qui excluait tout le reste pendant cinq ans entiers, en profitant aussi du luxe de plaisirs imprévus (pas moins égocentriques, au fond, que les douleurs), je ne peux pas dire que le temps m'ait appris à la connaître. Au contraire, il aurait presque rendu plus compliquées l'équivoque de sa personnalité et l'énigme de sa vie. La seule cour dont je m'étais senti capable avait été celle que j'avais entreprise sournoisement auprès de Giacomo, son frère, cour qui a pu compter parmi les manœuvres de diversion qui ont préludé à la bataille rangée.

Pour le reste j'avais lu quelques livres (moins que je n'allais en déclarer les années suivantes), écouté un nombre impressionnant de disques, mauvais mais émouvants, abusé de moi-même sans aucune modération, visité à plusieurs reprises les États-Unis, j'étais retourné en Israël avec Dav, j'avais même poussé jusqu'en Australie et en Nouvelle-Zélande avec mes parents et mon frère. J'avais eu aussi tout loisir d'approfondir mon hypocondrie, de me montrer inflexible pour garder mon pucelage et de préparer avec une authentique pédanterie mon propre ostracisme.

Mondanités avant le désastre

Voici à peu près comment les choses se sont passées.

Depuis l'hiver 86 je n'avais pas manqué un seul dix-huitième anniversaire de mes amis et connaissances les plus en vue. Une trentaine de réceptions au total, tellement identiques, à tous égards (un peu comme plus tard les réceptions de mariage pleines de pingouins et d'oies), que j'avais l'impression d'être allé à une seule interminable soirée d'anniversaire, enfilant mon smoking au rythme d'un petit Gatsby, buvant plus de sangria qu'Hemingway et mâchant de l'aspirine avec la désinvolture de certains névropathes des années soixante. Disons que j'appartenais à la première génération d'adolescents qui avait la possibilité de vivre sa liberté – conquise par nos prédécesseurs enrégés – sans trop de drames ni de vitalismes, en proie, au pire, à un désengagement mollasson.

Une chose est certaine : Azzurra Paciotti, Silvestro Pallavicini, Giando Raspelli, David Ruben, beaucoup d'autres encore n'avaient pas trouvé le courage, ou l'intérêt, de marquer la fête de leurs dix-huit ans par l'originalité. Comme s'ils avaient suivi servilement un modèle composé de repères stupides : invitations imprimées chez Pineider, location d'un endroit à la mode (Jackie O', Open Gate, Cabala, Gilda...) ou utilisation de sa maison de campagne glaciale (Cortona, Montepulciano...) ou de la villa au bord de la mer (Fregene, Capalbio, Porto Rotondo...), robe longue pour les filles et cravate noire pour les garçons, buffet confié à Ruschena, valse de Strauss à minuit avec le héros ou l'héroïne du jour obligés de danser avec leur parent du sexe opposé, puis musique assourdissante à cinq heures du matin et interdiction presque jamais respectée d'alcools forts, avec quelques virginités délicatement ou désespérément compromises. Pour ces kermesses imposées marquées au fer des stigmates du provincialisme romain on investissait d'un cœur léger des dizaines de millions. Et le mieux que pouvait attendre de cette soirée le héros de la fête était de finir tout habillé dans une piscine au milieu de la nuit, complètement soûl, mais aussi traversé par une folle envie de suicide. Je ne dois qu'à ma névrose archiconnue de tous et à mon aura de romantique attardé d'avoir réussi à empêcher ma mère d'organiser pour moi une telle obscénité dispendieuse. Et c'est encore aujourd'hui un des rares événements non-vécus pour lequel je n'éprouve pas de regrets, rien qu'un soulagement durable.

Voici l'histoire de la fête d'anniversaire de Gaia, entrée dans les annales – avec ma contribution déterminante – comme la plus désastreuse et la plus inoubliable. Voici l'histoire de ma fin. De ma révolution manquée. De mes démissions de fils à papa. Voici l'histoire du deuxième juif crucifié avec juste raison par une oligarchie de Romains. L'histoire de ma crucifixion, après laquelle je n'allais jamais pouvoir ressusciter. L'histoire de mon expulsion du jardin d'Éden, l'histoire que depuis le début je me proposais de raconter avant de m'égarer dans un labyrinthe de digressions inutiles.

L'existence bizarre et confortable que nous menions dans cet institut snob où nous passions dans la classe supérieure par la force de l'inertie et où j'avais vivoté plus ou moins en paix pendant treize ans arrivait à son terme. Cette dernière année a été dominée pour l'essentiel par une gamme composite d'impressions déplaisantes qui avaient abouti à la panique provoquée par une constatation certes indispensable, mais angoissante.

Gaia a dix-huit ans ? Ma petite est majeure ?

Une plaisanterie de très mauvais goût. Une absurdité décidément inadmissible. À dix-huit ans on est libre, émancipée, adulte. À dix-huit ans en 1989, donc, par rapport à un siècle plus tôt à peine, on rentre à la maison quand on veut. On picole et on fume jusqu'à l'ivresse. À dix-huit ans on a une voiture. Sans oublier un penchant irrésistible pour la promiscuité et la fornication.

C'est fatal : l'amour compte parmi les expériences extrêmes, pour les émotions, qui nous rendent puritains et réactionnaires !

C'est pourquoi le fait que Gaia ait été majeure me paraissait une conquête intolérable. En plus, avec la fin des cours j'allais subir une réduction sévère du nombre de nos rencontres en perdant peu à peu la possibilité d'avoir un œil sur elle, de retarder son émancipation illégitime. En même temps, je ne pouvais pas rester insensible à son enthousiasme. Comment ne pas la contenter quand elle me demandait de l'accompagner commander les invitations ou le gâteau ? Quand elle exigeait que je l'aide pour la décoration, l'orchestre, l'éclairage...? Comment ne pas la soutenir quand elle manifestait son indignation à l'essayage de sa robe dont les bretelles étaient sans aucun doute trop épaisses ? Ou quand elle me racontait qu'on avait fait une erreur dans le chiffre sur les serviettes de lin blanc, aussi indignée qu'une missionnaire qui m'aurait raconté un génocide d'enfants africains ? Eh oui, j'étais son conseiller. Ou plus exactement une dame de compagnie fourbe. Un pédéraste amoureux d'une petite fille. Un type à mi-chemin entre l'horrible Iago et le pauvre Polonius.

Comment en arrive-t-on là ? Aujourd'hui encore le mystère reste entier.

Comment devient-on une vieille fille avant l'heure ? Comment un garçon brillant peut-il se transformer en amibe asexuée ? Anéantir par sa seule volonté toute la force, tout l'impact de sa vigueur juvénile ? Désamorcer son ambition virile ? En désintégrer la charge érotique ? Comment est-il parvenu à l'abolir ? Se peut-il que tu ne te sois rendu compte de rien en ce temps-là ? Que comme certains névropathes irrécupérables tu aies été absorbé par ton obsession, par le rôle que tu t'étais attribué de Conservateur de la Chasteté de Gaia et Gardien de Ses Saints Orifices, au point de brûler toutes tes cartouches et toutes tes chances de bonheur ? Que tu aies été assez aveugle pour croire qu'il n'existait pas d'alternative à cette vie de soupirs et de misères ? Tellement crétin que tu n'as pas compris qu'un masturbateur de ton espèce n'était pas fait pour jouer l'anachorète ? Se peut-il que tu n'aies pas compris l'anomalie évidente entre ton aspiration à l'abstinence (la tienne comme celle que tu attribuais arbitrairement à Gaia) et la recherche, rageuse, sans fond, de sous-vêtements féminins sur lesquels te masturber ? Que tu aies renoncé à tout pour te contenter d'une situation où Gaia ne t'accordait que les miettes de ses innombrables charmes ?

Tu étais son meilleur ami, tu y étais arrivé, tout le monde le savait, tu avais utilisé sournoisement l'aide gratuite que t'offrait son frère, ce fou furieux, afin de gagner la confiance de Gaia. Mais comment pouvais-tu ignorer que cette confiance était la chose qui l'engageait le moins ? Que tu aurais eu plus de chances avec elle si elle t'avait franchement détesté ? Comment pouvais-tu ignorer que l'assistance sociale n'était pas la plus prisée des carrières dans cette saloperie d'école, ce gymnase pour surdoués physiques et sous-doués mentaux ?

Non, je ne comprenais rien à ce qui m'est aujourd'hui tout à fait intelligible. Je n'ai rien d'autre à dire : à quatorze ans, durant ces étranges vacances à Positano, j'avais décidé d'enterrer ma virilité et de renoncer à la poigne et la *verve** exigées à mon âge, pour me vouer entièrement à une cause folle. Oui, folle, ne serait-ce que parce qu'elle ne donnait aucun espoir, ne promettait aucune récompense. Folle et inutile comme celui qui en avait eu l'idée. J'avais commis l'erreur la plus grave que puisse commettre un garçon, non pas tant celle de ne pas croire en lui-même (ce qui arrive à la plupart des adolescents), que celle de conférer à ce doute une inaltérabilité métaphysique. Je n'avais pas voulu y croire. J'avais péché par cynisme et assimilé le message implicite de ce milieu : l'invitation hypocrite et réactionnaire à l'immuabilité.

Et pourtant je voudrais sauver un seul jour dans cet océan de cinq ans. Pour être plus précis, je voudrais sauver un après-midi de décembre 1986 (deux ans avant l'anniversaire de Gaia que je vais raconter) où les tièdes légèretés de mon appartement sont perturbées par la sonnerie du téléphone :

« Dani, c'est toi ?

– Gaia !

– Tout juste.

– Je t'écoute.

– Tu es occupé cet après-midi ?

– Eh bien...

– Qu'est-ce que tu dirais de m'accompagner faire du shopping ?

– Mais...

– Sinon, ça n'a pas d'importance...

– Mais si, voyons...

– Formidable, je passe te prendre dans dix minutes. »

Et me voilà – c'est bien moi, même si j'ai du mal à le croire ! – tremblant de froid, les jambes écartées, sur le scooter de Gaia. Je suis derrière et elle porte sa doudoune rouge, un pull de cachemire bleu et des gants de laine avec des nounours. Son odeur alcoolisée de Neutro Roberts est relevée d'un soupçon de sueur. Elle se faufile dans la circulation sans se soucier de moi. Elle n'entend peut-être pas mes protestations à cause de ses protège-oreilles en peluche. Ou alors, comme d'habitude, elle s'en fiche. Nous zigzaguons en glissant le long du Muro Torto et distribuons des grossièretés à des automobilistes exaspérés par la vie et par Noël qui approche, et nous couronnons notre parcours criminel par un brusque demi-tour à la hauteur de la piazza del Popolo et un slalom entre des piquets humains sur une esplanade formellement réservée aux piétons. Nous sommes maintenant dans la via del Babuino avec la ferme intention d'arriver à la via Condotti avant qu'elle ne se remplisse d'étrangers. Il n'est que quatre heures, il fait un froid sec dont il est facile et agréable de se protéger. Une langueur postprandiale paralyse les cerveaux sous cette lumière limpide. Tout est béni par la pénombre de porcelaine du soir qui se répand sur les murs.

Gaia et moi parlons sans arrêt.

De quoi ?

De rien. Du rien qui est tellement indispensable. Du rien qui est si instructif. De comment rien ne vous rend plus heureux que le rien. Elle dépense avec une désinvolture effrayante. Elle est la joie de commerçants incrédules et de vendeurs névrosés. L'unité de mesure de ses achats est la douzaine. *Comment tu trouves ça ? Tu sais pour qui ? Pour tante Edna... Ça pour Dada, elle va adorer... Ça, ici, pour ma nounou...* Les sacs se multiplient au rythme vertigineux du flot de ses paroles. Un tel excès verbal et consommateur semble n'avoir aucune parenté avec la parcimonie endémique de Nanni, et encore moins avec la prodigalité insouciant de grand-mère Sofia. Ce déchaînement est violent, parfois même arrogant, et pourtant irrésistible pour moi – moi, le groupie personnel de Gaia, son adorateur binoclard qui ne la sautera jamais.

Mais ce qui me surprend le plus – et je ne sais si elle le fait consciemment ou par pur instinct de plaire à n'importe qui – c'est son attitude d'aujourd'hui à mon égard. J'ai l'impression qu'elle fait semblant d'être ma petite amie. Qu'elle m'accorde l'inimaginable. C'est mon jour de chance, dont le souvenir servira à me rendre fou dans la longue succession de jours minables. Elle me sourit, minaude pour moi, me demande conseil, me secoue, me donne des petits noms drôles, me traite comme s'il n'y avait que Daniel Sonnino au monde, elle m'a mis sur la liste de ses cadeaux à faire et à recevoir, et surtout, pour une fois, elle a la délicatesse et le bon goût de ne pas me poser de questions sur Dav... Je voudrais parler, répliquer, donner mon avis, mais elle ne m'écoute pas. Je perçois plutôt le tintement de son esprit qui roule sur les marches de la Piazza di Spagna piquetée du rouge et du blanc des cyclamens.

Gaia est avant tout mon époque.

La via Condotti à six heures et demie un soir de décembre 1986 ne peut se comparer à aucune autre rue. Pour en trouver de semblables il faut sans doute penser à la Perspective Nevski au temps de Gogol, ou à Washington Square quand y claquaient les talons placides de Henry James ou à la Madison Avenue dans laquelle ont vécu et souffert les personnages d'Edith Wharton. Un flamboiement de lumières écarlates, une lueur de tapis rouges et de rubis sur les vitrines amarante, un parfum grillé de marrons, une chanson douce et sucrée de Bing Crosby diffusée avec discrétion sur un morceau de ville en fête.

Je suis tout à coup ébranlé par un gargouillement sans équivoque de son estomac qui rappelle le son assourdi de l'orage dans certains films gothiques.

« Oh, le vilain ventre ! dit-elle en souriant. On mange un gâteau chez Babington's ? Je suis épuisée ! »

Maintenant, vous le voyez ce docile et romantique Shylock entrer avec cet amour de fille dans un salon de thé de la piazza di Spagna plein d'acajou et de rotin et s'asseoir avec beaucoup de dignité sur une chaise minuscule, croiser les jambes, prendre le menu avec la désinvolture affectée d'un homme de cinquante ans, dissimuler son horreur devant les prix astronomiques, retenir son émotion en voyant la fille de sa vie qui dénoue son écharpe, ôte sa veste et pose ses gants dans un coin d'un seul mouvement fluide, puis lever le doigt pour appeler une vieille mégère pseudo-britannique et lui commander un thé à la bergamote et deux muffins avec du beurre et de la confiture d'orange ?

C'est bien que vous le voyiez. Parce que c'est exactement ce qui se passe.

Depuis le début de cette chronique je cherche le moment propice pour m'accorder un plaisir que je devrais m'interdire : décrire Gaia. L'heure est peut-être venue, à présent qu'elle ne me regarde pas, qu'elle est plongée dans la carte, qu'elle paraît un peu fatiguée au milieu de cette crèche de sacs et d'emplètes, à présent que je n'ai rien à craindre, que je pourrais faire ce que feraient quatre-vingt-dix pour cent de mes amis en pareilles circonstances, l'embrasser en lui avouant à l'oreille un secret qui semble énorme mais qui n'est au fond pas grand-chose... à présent je me permets le plus enivrant et le plus *démodé** des privilèges littéraires : la description de la femme aimée.

Gaia est une Britney Spears avant la lettre, avec quelques centimètres de moins que le futur modèle. Gaia est exaspérée par deux kilos de graisse (qu'elle juge inutiles et nuisibles) dont elle voudrait se débarrasser, elle se perd en promesses de rédemption diététique dignes de Svevo et se soumet à des doses inimaginables de massages. Gaia mange avec un plaisir inouï mais avec une lenteur d'esthète. Son léger début de double menton est la raison pour laquelle j'aime Gaia. Gaia est petite et bien proportionnée. Le blond hongrois des cheveux de Gaia est héréditaire et son nez est celui de Brigitte Bardot. Gaia ne porte presque jamais de jupe. Tout le monde la trouve superbe malgré ses dents un peu en avant. Personne ne comprend que Gaia doit sa splendeur à ses dents irrégulières et surtout à cette petite imperfection d'une incisive, cette tache imperceptible que, si seulement j'en avais la possibilité, je me mettrais à lécher sans interruption, pendant des jours, des semaines. Gaia a l'haleine qui sent l'abricot et une peau qui a l'odeur du cachemire. Gaia aime les accessoires pour homme : les grosses montres, les Clark's, les cardigans, les immenses chemises à carreaux de bûcheron canadien strictement portées par-dessus le pantalon. Gaia, quand elle porte une robe du soir dans les nombreuses fêtes auxquelles elle participe et se maquille copieusement ne ressemble plus à Gaia. Gaia est très bien en tenue d'équitation. Elle montre alors la grâce androgyne d'un hussard.

À ce stade, mort de fatigue, j'enlève mes lunettes et d'un geste qui m'est habituel j'effleure mes paupières du bout des doigts comme si je voulais me caresser les yeux pour le magnifique service qu'ils m'ont rendu pendant les deux dernières heures.

« Tu sais que tu as de très beaux yeux, Daniel ? C'est bête qu'avec tes lunettes on ne les remarque pas... »

Je me tais, en extase.

« Je parle sérieusement... Tu n'as jamais pensé à porter des lentilles ? *Comme ça tu n'es pas mal du tout*, tu sais... »

Il suffit d'avoir une expérience minimale de Gaia pour savoir que ces mots ne comptent pas, il n'y a pas une ombre de concupiscence en eux (à moins d'entendre par concupiscence notre désir d'être aimés de tous). Je ne veux pas dire par là que si j'essayais de l'embrasser elle reculerait à coup sûr. Elle pourrait même céder dans la foulée de cette complicité d'émotions, à cause de cette chaleur douce et enveloppante. Ou parce que dehors, derrière les vitres dépolies, il fait froid à présent. Bien sûr elle pourrait céder. Pour m'expliquer tout de suite après que c'était peut-être une erreur, qu'elle a déjà quelqu'un, mais que si ce n'était pas le cas, alors... Que de toute façon elle est flattée. Qu'elle n'aurait jamais cru que moi... Que la fille faite pour moi existe sûrement déjà, et blablabla... Les compliments sont le contraire des conseils : d'habitude (et surtout dans une relation marquée par un déséquilibre sidéral) ils comptent beaucoup pour celui qui les reçoit et presque pas du tout pour celui qui les fait. Je suis le petit-fils de Bepy. Je connais certaines dynamiques. Tout en ayant toujours déploré la rhétorique de l'« expérience » comme vaccin contre la douleur, je dois admettre que si j'avais eu alors un peu plus d'expérience, même sans pouvoir annuler l'effet de ces paroles qui semblaient conclure dignement un après-midi de légende, j'aurais sûrement essayé de les relativiser, en les ramenant au niveau du baratin avec lequel les belles femmes s'adressent au monde et embobinent leurs adorateurs. Non que j'aie espéré quelque chose. Je n'étais pas en état d'espérer. J'étais un adolescent désespéré. Mais j'avais envie de croire à ces paroles. Oui, même mon envie était désespérée. J'avais une envie désespérée de croire à la sincérité de ces paroles. J'exigeais d'avoir l'illusion que si elle n'avait pas été déjà prise j'aurais été une alternative possible. Que son horizon sentimental pouvait envisager aussi un mâle comme moi. Certes, un mâle qui avait besoin de quelques retouches : supprimer ses lunettes, porter des lentilles, développer ses biceps, adoucir quelques lignes brisées et cetera, mais tout de même un mâle à prendre en considération avec sérieux. On ne peut pas dire que cette illusion détruisait radicalement l'idée que je m'étais faite de Gaia depuis le début, à savoir qu'elle divisait le monde en deux catégories de personnes, les *désirables* et toutes les *autres*, et que si vous n'apparteniez pas au premier groupe, autant n'avoir pas existé, car vous n'auriez eu aucun outil psychologique ou physiologique pour changer votre condition. Gaia était comme le Dieu calviniste qui donne la Grâce ou la retire selon sa Volonté indiscutable. Eh bien, quoique cela puisse paraître une aporie, j'étais en train de réussir à concilier l'idée que Gaia me prenait en considération comme mâle de son espèce avec celle qu'elle ne me prendrait jamais en considération comme mâle de son espèce.

J'étais près d'elle, peut-être plus que jamais auparavant, haletant et tourmenté comme une abstruse formule chimique, je sentais que même si Gaia renfermait la récompense de tous les désirs possibles – au point que mon prénom n'avait aucune valeur sans le sien à ses côtés – le sexe (le fameux sexe, le sexe de la révolution sexuelle mais aussi celui interdit durant les siècles avant elle) n'avait rien à voir là-dedans. Que le sexe était une fixation stupide de quelques pansexualistes goulus (tout ce large cénacle de juifs excités qui lie Sigmund Freud à Philip Roth et à qui j'allais régler son compte dans mon livre antisémite). Que l'idée de plonger ma quéquette dans l'humidité caverneuse de l'intimité gaïesque était une abstraction aussi absolue que celle de la métempsychose ou de la téléportation. Que ce que je lui demandais – ou mieux, ce que je n'avais pas le courage de lui demander mais que je ne pouvais m'empêcher de désirer de toutes mes forces – c'était qu'elle me prenne en considération comme mâle de son espèce. Qu'elle m'élève dans l'échelle sociale. Qu'elle me fournisse son *passé-partout** d'azur pour le Paradis. Qu'elle me garantisse la promotion que je croyais mériter.

Mais c'est déjà l'heure de régler l'addition et de partir. Je pose sur le plateau d'argent couvert de taches brunes apporté par la mégère pseudo-britannique la carte American Express rendue récemment par mon père au bout de trois mois de punition pour avoir acheté dans un moment d'égarement pendant des vacances d'étude à Boston, dans un petit magasin d'Acorn Street, un modèle réduit de galion du

début du XIX^e siècle pour un chiffre hyperbolique proche de deux mois de salaire d'un ouvrier mécanicien : galion qui gît maintenant sur mon bureau de collégien comme un mausolée de mon fétichisme *fin de siècle** et de mon immodération consumériste années quatre-vingt.

Jusqu'au moment où sur la moto qui me ramène chez moi, alourdi par une quinzaine de paquets gros et petits et sans doute à cause du thé absorbé, ou de l'émotion, ou du froid qui est devenu pénétrant, j'ai une colique soudaine. Je suis terrorisé. Je cours le risque de gâcher un des plus beaux jours de ma vie en déféquant sur le siège du scooter de mon aimée. Je prie Dieu qu'elle ne s'aperçoive pas des petites loufes que je ne parviens pas à contrôler. Je prie Dieu que l'émanation de soufre se dissolve dans l'air glacé de décembre. Si bien qu'après être vite descendu du scooter, avoir pris l'ascenseur, être rentré chez moi, m'être accroupi sur la cuvette pour laisser au volcan sa liberté d'éruption, j'adresse au Tout-Puissant ma dernière prière : mon Dieu, faites que Gaia n'interprète pas mon besoin urgent de la quitter – mon refus de couronner une journée en amoureux avec les formalités d'au-revoir réglementaires – comme une conséquence de ma débâcle intestinale, mais bien comme une nouvelle démonstration de ma dignité, comme un sceau de mon non-engagement sentimental, comme un témoignage tangible de mon caractère excentrique !

Dieu du ciel, que me reste-t-il d'autre ?

Mais malgré ce jour sauvé, je ne cacherai pas que durant les cinq ans où je l'ai fréquentée j'ai eu du mal à désirer sa présence. Non, je n'aimais pas être avec elle. La voir était d'une cruauté comparable à celle de certaines tortures qui contraignent le condamné à mourir de soif en le forçant à contempler nuit et jour de merveilleuses cascades d'eau glacée. Le seul sentiment que la proximité de Gaia m'inspirait était l'envie de disparaître, de partir loin, de mourir et d'être définitivement oublié. Ses commentaires sur les autres garçons m'atterraient. C'était terrible quand elle soulignait que monsieur X avait des yeux magnifiques tandis que la nuque de monsieur Y était trop proéminente, sans parler de la tête de bouc de monsieur Z. Elle semblait posséder un talent inimitable pour saisir les ridicules des physionomies et pour trouver dans chaque visage une correspondance objective avec le monde animal. L'univers masculin se réduisait à travers son regard au catalogue d'une clinique de chirurgie esthétique, à un échantillonnage de nez, d'oreilles, de mâchoires et de calvities... La cruauté naturaliste avec laquelle elle notait une imperfection même minime dans le visage de son compagnon était comme compensée par l'enthousiasme authentique qui la saisissait lorsqu'elle se trouvait en présence d'un trait qu'elle jugeait irréprochable. Ma panique face à cette prolifération de gloses à sa façon sur le signalement de mes contemporains ne venait donc pas seulement d'une jalousie banale, mais d'une raison plus perverse : son commentaire dénotait une attention vis-à-vis des hommes que – même si en apparence elle pouvait passer pour un simple intérêt scientifique, ou tout au plus artistique – mon romantisme puritain m'empêchait de lui permettre. Par ailleurs, comme j'étais moi aussi un garçon, encore que dénué des qualités nécessaires pour lui plaire, il était très probable, par une propriété transitive, qu'elle m'ait soumis moi aussi à une enquête esthétique minutieuse depuis notre rencontre sur le quai de Positano ou même depuis l'époque de l'enterrement de Bepy. Et que mon nez, mes joues, mon teint, mon cou soient observés et jugés par Gaia était pour moi absolument intolérable. Dans ces moments-là mon image – qui existait malgré moi, se rebellait contre moi, se moquait de moi malgré moi, qui ne pourrait jamais être qu'elle-même, sur laquelle il ne m'était permis d'exercer aucun contrôle – s'effritait comme un gratte-ciel démoli. Alors seulement je constatais avec une panique totale que la raison pour laquelle je haïssais mon image dépendait essentiellement de son incapacité d'exercer le moindre attrait sur Gaia. Je sentais le poids terrible de l'inaltérabilité et de la mort. Je pourrais faire n'importe quoi, gagner beaucoup d'argent, me fabriquer une élocution raffinée, m'habiller avec une élégance inégalable, devenir une star de télé, un grand écrivain ou un champion dans un sport populaire, mon aspect resterait le même, que dis-je, il empirerait. Voilà une des choses que Gaia m'obligeait à découvrir trop tôt.

Allez savoir comment tout cela m'a amené à mon tour à avoir une vision zoomorphique de la réalité (je suis de plus en plus convaincu que la vision du monde des filles comme Gaia, si inconsciemment darwinienne, au fond, a formé toute une génération) : j'imaginai que la vie de nous autres lycéens était réglée par des lois assez semblables à celles qui gouvernaient les sociétés oligarchiques des fourmis et des abeilles, j'imaginai par exemple l'humanité divisée en deux grandes catégories : d'un côté il y avait les *contemplatifs*, à qui revenait l'organisation civile, qui n'avaient pas d'aptitudes particulières à l'égard de l'autre sexe et n'avaient donc pas développé l'attirail extérieur de beautés et de charmes indispensables à toute séduction amoureuse. Et de l'autre les *reproducteurs*, ceux à qui était assignée la fonction de perpétuer l'espèce et qui, à cette fin, avaient été dotés par mère Nature de toutes les grâces superficielles dont les *contemplatifs* manquaient inéluctablement. J'avais donc l'impression d'être un malheureux hybride : quelqu'un à qui la nature s'était amusée à donner un corps de *contemplatif* et une aspiration déchirante à la reproduction.

Il fallait rester loin de cette fille, mais seul Dieu pouvait savoir combien c'était difficile. Le problème était que son éloignement ne m'aidait pas davantage que sa proximité. J'étais terrifié à l'idée qu'elle ne pensait pas à moi lorsqu'elle était loin, mais je l'étais encore plus à la pensée qu'elle puisse me prendre en considération.

J'aurais peut-être dû traiter cette affaire avec plus de calme. Mais pour moi c'était une question qui relevait de la Justice. Ainsi, quand, en feignant de plaisanter, je reprochais à mon père de ne pas m'avoir fait beau comme un acteur de cinéma et qu'il perdait patience : « Bon Dieu, Daniel, mais quel rapport ? Tu es beaucoup plus beau que Sartre, Simenon ou Kissinger, et ces satyres ont passé presque toute leur vie à baiser », j'aurais aimé lui expliquer que le plaisir d'être plus beau que Sartre, Simenon et Kissinger ne compensait en rien mon découragement à me sentir tellement plus laid que Marlon Brando.

Par ailleurs, ma douleur devant l'indifférence de Gaia, impossible, par son essence même, à retourner contre elle, je la reportais sur les personnes qui m'aimaient, par un de ces procédés de compensation typiques de toute psychologie élémentaire. C'étaient eux qui devaient payer. C'étaient mes parents qui m'avaient fait ainsi, non ? Qui m'avait mis en contact pour la première fois avec Gaia sinon eux ? Qui n'avait pas réussi à être à la hauteur des grands-parents de Gaia ? C'était bien Bepy qui avait gaffé en n'achetant pas les toiles du Caravage, non ? Qui m'avait plongé dans un milieu où aimer une fille du genre de Gaia était une nécessité avant même d'être une obligation.

Alors ils allaient le payer. Au cours de la seule adolescence qui m'était permise, j'allais mettre tout mon soin à leur empoisonner la vie avec mes lubies, ma mauvaise humeur, ma tristesse, mon sommeil trop long ou trop court, mes réponses obscures, mes satanés drames insensés, mes scandales sans allure et cette vocation au suicide sur laquelle – au cas où ils auraient su regarder au fond de ce fils, un lâche chronique – ils auraient pu ironiser en toute tranquillité.

Depuis longtemps déjà l'horizon de Gaia était bouché par sa fête d'anniversaire. L'esprit de cet événement futur semblait s'être emparé de son âme.

On croit en général que les beaux ne savent pas jouir de la vie à fond. Comme si leur privilège développait en eux une espèce de paresse de l'imagination. Ou comme si une surévaluation de leur aspect extérieur, au détriment de toute autre qualité individuelle, les empêchait de voir les beautés secrètes du réel. Je crains qu'il ne s'agisse d'un *cliché** inventé par les moches dans le but de se reconforter. Mon expérience, du reste très modeste, m'a fourni l'exemple d'individus tels que Gaia, Dav, Giorgio, Karen, Bepy, qui bien que très satisfaits de leur aspect extérieur, étaient avides de plaisirs intellectuels qui s'exprimaient par la recherche sans fin d'objets à adorer. Eux qui auraient pu se contenter passivement de l'enthousiasme suscité chez les autres par leurs corps, semblaient pris d'une énergie lumineuse qui les poussait à vénérer des objets, des situations, voire parfois des personnes.

De sorte que, bien avant que le spectre de la fête de ses dix-huit ans ne se soit emparé d'elle, j'avais pu assister à l'alternance – dans le panthéon incertain de Gaia – de mille fixations totalisantes.

Sa quatorzième année s'était passée en conférences interminables sur l'équitation, ou plus précisément sur Costant (prononcé bien entendu à la française), le petit cheval arabe offert par Nanni pour son anniversaire, sur lequel la petite amazone foulait le gazon de la Farnesina et affrontait des obstacles de plus en plus épouvantables ; ensuite il y a eu la natation synchronisée qui l'a poussée plusieurs fois à enlever son pantalon et ses chaussures au gymnase en restant en petite culotte blanche pour mimer devant ses camarades les nouvelles figures apprises, ce qui mettait en transe une horde de masturbateurs (et en indignait un seul) ; sans oublier son premier job de relations publiques pour une discothèque dont la rémunération consistait en une paire de lunettes de soleil caractéristiques qu'elle a portées une année entière avant de les envoyer un beau jour au pilon de sa mémoire. Puis ç'a été le tour de Boris Becker, vu aux internationaux de Rome à peine âgé de dix-sept ans quelques mois avant sa victoire à Wimbledon, qui a vite été supplanté par Alberto Tomba, avec qui Gaia disait avoir skié un Noël entier à Cortina et dont – elle l'affirmait avec une crânerie espiègle – elle avait subi des avances explicites. Ensuite est arrivé Christopher Reeve, le malheureux acteur de *Superman*. Puis une chanson et son interprète : *Every time you go away*, du sublime *garçon coiffeur** Paul Young longtemps avant qu'il ne dévie vers le rock and roll. Elle a enfin atteint le paroxysme en s'amourachant d'un personnage de mythologie, Hector, fils de Priam, époux d'Andromaque, dont elle avait appris l'histoire de tragique dignité dans une version grecque et dont l'influence avait comme pénétré de sensiblerie son petit cœur d'adolescente.

Comment se peut-il qu'en regardant cette téméraire Ève post-moderne se lancer comme une acrobate à travers le cerceau de feu d'une nouvelle passion provisoire il ne m'ait pas effleuré que si un garçon en chair et en os arrivait dans sa vie et qu'elle s'y voue avec l'ardeur réservée à ses idoles de carton pâte mes pires cauchemars se réaliseraient ? Que bientôt la nature transformerait ses passions abstraites en amours concrètes ? Comment se peut-il que mon cerveau ait renoncé à sa faculté fondamentale de relier les faits ? Qu'il ne me soit pas venu à l'idée que dans notre groupe l'incarnation la plus probable de ce garçon idéal – celui qui semblait résumer plus que les autres les dons athlétiques, physiologiques, intellectuels de Costant, Boris Becker, Alberto Tomba, Christopher Reeve, Superman, Paul Young, Hector de Troie et tous les autres – était tout simplement Dav, notre Dav ?

Et le vieux Nanni, comment réagit-il aux exaltations imprévues de sa petite-fille ?

C'est naturel qu'il les mate. Décourager son prochain n'est-il pas son plus grand talent ? La liste des victimes de ce bourreau raffiné est très longue, et il semble n'épargner même pas ses proches les plus chers : son fils, dont le monde le rend responsable de la mort, le petit-fils rebelle dont la folie l'exaspère. Sans parler de son associé dépensier et de ses employés. Et s'il a gracié sa femme ce n'est que parce qu'elle est la seule qui l'intimide : c'est elle qui lui a ouvert des portes qui sinon lui seraient restées fermées pour l'éternité. Et puis il n'y a rien à faire, Nanni continue de montrer sa fragilité devant le charisme sexuel durable de cette femme.

Avec Gaia les choses devraient se passer différemment. Aucune crainte révérencielle. Aucun passeport mondain à marchander. Aucune pression érotique (sinon, peut-être, de façon sublimée). Si seulement il le voulait, Nanni pourrait disposer de sa petite-fille à son gré, comme il l'a fait avec tous les autres, comme un nouvel Humbert Humbert impuni.

Qui l'en empêche ?

Mais il est évident qu'il ne souhaite pas le faire. Gaia est toute sa vie. Gaia est pour lui ce que Dav est pour Karen, ce que Giorgio est pour son père, ce que mon frère est pour ma mère : une superbe manifestation de ce que peut signifier la vie, l'accord parfait entre pouvoir et faire. Nanni adore cette

petite. Il est à sa merci. C'est elle qui commande. Elle doit être aidée, apaisée, parce que c'est elle qui distribue les cartes.

Quand Gaia avait neuf ans, il suffisait à Nanni de la voir assise à sa table les soirs d'hiver en train de dessiner des bonshommes pour fondre de tendresse infinie. Et plus tard, la même émotion mêlée d'orgueil allait s'incarner dans la photo posée de biais sur la table de son bureau, Gaia en tenue de cavalière : la bombe de velours d'où s'échappent des cheveux de soie couleur miel, les gants de daim, les bottes de cuir noir cirées, la veste grise ajustée, le pantalon blanc renforcé aux genoux. Mais la mémoire de Nanni est surtout marquée par sa première rencontre avec la demoiselle : née avec un mois et demi d'avance, elle pesait un kilo et demi. Elle était là, devant les yeux de son grand-père, dans toute sa gracilité violacée. Enveloppée d'une couverture rose, elle laissait entrevoir un petit museau congestionné, boudeur et abasourdi derrière la vitre de la couveuse. Le coup de foudre.

On comprend alors qu'après la mort de Ricky, Nanni ait trouvé naturel de dédommager cette enfant de la privation d'affection qu'il lui a infligée. Lui, le père inflexible qui a empêché sévèrement son fils unique de divorcer de sa femme, découvre à présent, avec sa petite-fille, le plaisir de la compréhension et le bonheur de l'accommodement. L'interdiction de divorcer qu'il a imposée à son fils – qui de fait a tué son fils (son faible, veule et très tendre fils) – se nourrissait des mêmes exigences et de la même bonne foi qui le poussent aujourd'hui à la magnanimité. Le geste autodestructeur de Ricky a effacé tout le reste et anéanti toute conviction pédagogique rigoureuse. Il ne peut plus échapper à Nanni que sans cette petite, sans son existence historique et sa vitalité volcanique, tout irait à vau-l'eau.

Elle est la deuxième chance que Dieu lui donne. Elle est le salut de sa famille et de son âme. Aussi Nanni est-il en proie à l'agitation et à l'enthousiasme un peu fou des mères qui après avoir perdu un enfant en mettent au monde un autre, et un autre et encore un autre... Et il est envahi par le désir convulsivement protecteur des pères qui après avoir vu mourir leur première fille dans un accident de la route jurent d'exercer un contrôle étouffant sur la suivante.

Il la rendra heureuse là où il a contrarié son fils. Oui, il la rendra heureuse pour deux, pour trois. C'est la nouvelle cause pour laquelle Nanni vivra. Sa nouvelle bataille. Sa nouvelle stratégie. Rendre cette petite heureuse. Parce que les gens heureux ne se suicident pas. Ils ne pensent pas. Ils ne jugent pas. Ils se conforment aux règles. Les gens heureux font les choses comme il faut. Vous voulez que vos enfants vous obéissent ? Alors suivez le conseil de Nanni : ne les forcez pas, rendez-les heureux ! Leur bonheur est l'arme de chantage la plus précieuse dont vous disposerez un jour, votre véritable atout. Nanni a consacré la première partie de sa vie à faire de l'argent, la deuxième à s'affirmer socialement, et à présent, dans la troisième, la dernière, inaugurée par un coup de revolver inexplicable, son objectif est la joie de sa petite souris. Il a un compte en suspens avec elle et avec le bonheur. Il se sent débiteur et créancier à la fois. En effet, il doit dédommager sa petite-fille et par là même être dédommagé. Car Nanni aussi doit être dédommagé, l'homme de glace a aussi ses comptes à régler.

L'affection que Nanni éprouve pour cette fillette est sans doute trop compromise avec l'admiration et l'idolâtrie pour ne pas être nocive. Au fond, Nanni, en dépit des apparences, n'est pas arrivé à modifier son mode de pensée pervers. De même qu'il a établi sur le papier, par un amour abstrait de la justice, quelles étaient les charges conjugales de Riccardo, de même il a établi, par une idée tout aussi abstraite du dédommagement, que le bonheur de sa petite-fille est lié à sa liberté.

Mais il est temps de parler du serveur le plus célèbre du Bar del Parnaso (ne serait-ce que parce qu'il est le seul véritable protagoniste de cette histoire) : Institution séraphique, conscience muette du quartier et peut-être davantage, à l'aspect robuste et hautain d'un Arabe. Au fond de ses yeux luisaient les étincelles d'une fierté moyen-orientale. Bien que de Cisterna, nous l'appelions « l'Arabe », et ça lui donnait un côté exotique qui l'enorgueillissait. Souvent dans les cocktails et les dîners organisés (surtout l'été) sur les terrasses fleuries de ce quartier de Rome, il arrivait qu'on rencontre une sorte de

réincarnation nocturne de l'Arabe, vêtu d'une veste blanche à boutons et galons dorés, avec un crâne chauve aussi étincelant qu'un samovar. Dans ces seules occasions, au milieu de toutes ces parvenues excentriques en corail et mousseline de soie, on avait une impression nette de la majesté mystique de l'Arabe !

L'Arabe. Héroïque dépositaire de toutes les exclusivités romaines, bien davantage que beaucoup de pâles exhibitionnistes de ces années-là. Nous, au fond, nous savions être indulgents et décontractés avec ceux qui venaient des quartiers limitrophes ou même de plus loin. Mais l'Arabe était intransigeant, féroce. En snob accompli, il le prenait très mal. Il examinait les clients assis aux tables, prêts à commander, et il comprenait immédiatement s'ils étaient des Pariolais AOC ou de simples mystificateurs, imprudents voyageurs en terre étrangère. S'il n'avait tenu qu'à lui il aurait élevé des murs impénétrables pour se défendre de cette horde de barbares. Pour lui, cette élégante parcelle du nord de Rome était un bastion de la civilisation occidentale, assiégé par la vulgarité du monde. Autrefois ce n'était pas pareil, disait-il avec tristesse. Et pour nous montrer qu'il avait déniché un autre *infiltré* (c'est ainsi qu'il les appelait, comme si c'était une fête privée ou comme si tout un quartier de Rome s'était transformé en un immense domaine dont le contrôle lui avait été confié) il prononçait à haute voix des expressions cryptiques que l'importun ne pourrait jamais décoder, et qui pour nous étaient un langage sans équivoque. Et si un étranger, pour obtenir ses bonnes grâces, l'appelait « l'Arabe », il se raidissait et soufflait son mépris rageur. Bien entendu, tout le monde n'était pas autorisé à le traiter avec pareille familiarité.

Quand Dav faisait son entrée, portant le blouson vert de collègue américain dont je possédais le jumeau en turquoise, l'Arabe bondissait, expédiait aussitôt le client qui avait le tort d'occuper la place de Dav et installait son protégé. « Comment va ta mère ? » demandait-il avec empressement, pour ensuite lever les yeux au ciel d'un air servilement rêveur : « Hé ! cette dame est splendide, une princesse. Je me rappelle quand c'était elle qui t'amenait ici. Tout le monde vous regardait tellement vous étiez beaux. » L'Arabe était un poète à la voix mielleuse et plaintive des pédérastes irritants, cheveux en brosse et ombre noire sur les paupières. Chantre nostalgique des jeunes couples mariés de vingt-sept ans qui se promenaient le samedi matin parmi les parterres secs de la piazza delle Muse, avec leurs poussettes, leurs blousons de daim, leurs chaussures de daim tourterelle et leurs chiots dalmatiens en laisse, l'Arabe se laissait souvent aller à des digressions fastidieuses sur le bon goût.

Habitué aux flatteries de l'Arabe, David se défendait sans façon et attendait son cappuccino. Pendant que l'Arabe le caressait d'un regard condescendant, peut-être parce qu'il voyait en Dav – à tort ou à raison – le Dieu incontesté de cette lignée d'immortels, un des rares à pouvoir encore défendre l'intégrité du lieu qui d'après lui était devenu un port de mer. L'Arabe n'aimait pas que les Ruben aient décidé, des années plus tôt, de changer de quartier pour finir dans cette villa lointaine que, dans son snobisme, il situait plus ou moins dans la toundra. Mais en même temps, à sa manière exécrable d'interpréter symboliquement chaque événement, il avait vu dans le déménagement de la famille Ruben un des signes évidents de la décadence de la civilisation.

Mais surtout l'Arabe s'était pâmé devant ce qu'il appelait avec emphase le « couple du siècle » : David et Gaia.

C'est le destin ! Un jour ces deux-là se trouveront, avait décrété un jour ce nécromant minaudier, en m'infligeant une douleur qu'il n'aurait pas pu comprendre si je l'avais évoquée. Le flair de l'Arabe pour les « affaires de cœur » était infaillible, mais pas son empathie avec la douleur. Et vu que ses jugements, bien que dus à ses humeurs, n'étaient pas déformés par des facteurs raciaux, mais pour la plupart par des intuitions esthétiques plus profondes, il avait compris tout de suite, depuis que ces deux-là étaient enfants, avant même qu'ils ne se connaissent, qu'une Gaia Cittadini avait tout ce qu'il fallait pour finir dans les bras d'un David Ruben et vice-versa.

Mais la véritable passion de l'Arabe – dans le tourbillon infini de laquelle toutes les autres semblaient s'être confondues – c'était un livre. Pour être plus précis, « le plus beau livre qui ait jamais été écrit » (l'Arabe aussi, comme les jeunes qui l'occupaient, était esclave du superlatif) : *Guerre et Paix*, de Léon Tolstoï, dont l'Arabe gardait le petit portrait à barbe de prophète dans son portefeuille, comme une image pieuse. J'avais appris par mon père (qui se vantait d'avoir connu l'Arabe plusieurs siècles avant ma naissance) que sa passion pour ce livre remontait à sa jeunesse. Oui, il y avait plus de trente ans que l'Arabe lisait *Guerre et Paix*. Il en était venu à étudier le français le soir en autodidacte pour pouvoir « apprécier à fond » (ce dont il était si fier que les rares fois où débarquait au Parnaso un « visiteur transalpin » c'était une véritable fête pour lui d'étaler à haute voix son français ridicule du XIX^e siècle). Il avait relu certains épisodes cinquante, cent fois, davantage que ne l'aurait fait le spécialiste le plus scrupuleux : l'arrivée en voiture du prince André à Lyssyia Gory avec son pas rapide et son superbe visage ténébreux. La rencontre héroïque entre André et Napoléon Bonaparte. Le journal intime de Pierre. L'histoire de ses frasques saint-petersbourgeoises. L'Arabe aurait pu citer avec désinvolture de larges extraits de ces scènes, sans omettre une virgule, et recréer chaque fois l'émotion qu'il avait appris avec le temps à se susciter de mieux en mieux à lui-même, jusqu'à la transformer en quelque chose d'artificiellement authentique.

Parmi ces scènes, celle qui s'était le plus gravée dans sa vie de rêveur snob était celle de la grande réception en l'honneur de l'empereur Alexandre : l'entrée dans le monde de Natacha, sa première danse avec le prince André et, surtout, la naissance de l'amour entre les deux futurs fiancés : « Le prince était un des premiers danseurs de son temps. Natacha dansait, elle aussi, à la perfection. Ses petits pieds, rapides et légers dans leurs souliers de satin, semblaient être animés d'un mouvement propre ; son visage rayonnait de bonheur... » déclamait l'Arabe d'une voix de stentor chaque fois qu'il voyait s'approcher Dav et Gaia. Il utilisait ces quelques phrases comme une sorte de bénédiction païenne.

J'avais cessé depuis longtemps de conseiller d'autres livres à l'Arabe et renoncé à l'espoir de transformer sa passion pour un seul en véritable amour de la littérature. Et dire que j'avais essayé avec Stendhal, Flaubert, Mann et même avec Proust. Le meilleur, en somme. Mais chaque fois, en me rendant les vieux volumes de famille, l'Arabe avait pris un air un peu dégoûté comme pour me dire : « Je te remercie du conseil, mon cher, mais tu vois, une fois qu'on a lu *Guerre et Paix* on est condamné à ne rien lire d'autre toute sa vie ! » Et s'il avait raison ?

Quoi qu'il en soit, l'identification avec André et Natacha dont il avait gratifié Dav et Gaia était tout simplement inexacte. Ces derniers n'avaient rien du couple tolstoïen. Pour en avoir une idée il suffirait de constater la différence criante de stature entre le géant Dav et le petit André, ou de mettre côte à côte les yeux noirs de Natacha et ceux de Gaia couleur brise marine. Et comment ne pas tenir compte de la différence d'âge considérable entre André et Natacha, qui ne trouve aucune correspondance dans ce petit couple d'adolescents nés la même année ? À la réflexion, la comparaison de l'Arabe n'augurait rien de bon. L'amour d'André et Natacha n'était qu'une histoire de passion avortée, non vécue. Comment l'Arabe pouvait-il oublier, lui qui avait lu *Guerre et Paix* une centaine de fois, qu'à la fin, après la mort d'André, Natacha épouse « cet horrible éléphant de Pierre » (comme dit l'Arabe) ? Une fois, poussé par ma jalousie pour Gaia, j'ai osé faire cette objection à l'Arabe. Mais sa réplique m'a paru d'une intelligence tellement serrée que je me suis tu : « Ne m'en parle pas, a-t-il dit sur le ton de celui qui se rappelle un événement trop désagréable et trop douloureux. Tu veux savoir une chose ? Je trouve les deux épilogues de *Guerre et Paix* tout à fait répugnants. Je me demande comment le comte (il l'appelait ainsi, comme si l'illustre écrivain mort depuis près d'un siècle était un des nombreux désœuvrés titrés qui avaient chaque jour l'honneur d'être servis par lui) a pu... » Restait le fait qu'établir un rapport entre les couples David-Gaia André-Natacha se révélait une véritable distorsion d'interprétation. Mais, grâce au ciel, l'Arabe se fichait du bien-fondé de ses comparaisons. Il tenait à lire ce qu'il s'obstinait à considérer comme son « monde » – l'univers dont il n'était qu'un témoin

occasionnel et un fidèle serviteur – à travers les lunettes roses que lui avait offertes ce titan, le comte Tolstoï.

Voilà en quoi consistait la folie de l'Arabe : chercher une goutte d'épopée dans une décennie qui avait aboli avec violence toute mythologie.

Mon père m'avait demandé une fois en souriant : « L'Arabe a déjà élu l'André et la Natacha de la saison ? » J'avais répondu non sans chagrin que le couple de l'année était celui de David et Gaia.

« Eh bien, ce n'est pas la première fois, tu sais que l'Arabe choisit un André *gnevrim*¹. Tu sais qui était André à mon époque ?

– Qui ?

– Teo. Ton oncle. Tu te rends compte. Avant qu'il devienne fou et parte pour Tel Aviv !... »

J'ai soudain compris pourquoi mon père commençait toujours ses conversations intercontinentales avec son frère par la même formule énigmatique : « Alors, comment va notre André israélien ? »

« Bien, Nanni sera content pour sa petite-fille, a-t-il ajouté aussitôt, au fond, mieux vaut un jugement de l'Arabe qu'une distinction accordée par la présidence de la République. »

Je crains que mon père n'ait eu raison.

Un livre peut déterminer la vie d'un homme de façon imprévisible. L'Arabe n'était finalement qu'un nouveau Don Quichotte qui avait choisi de croire davantage dans un livre épique écrit très longtemps avant sa naissance que dans la vie de tous les jours. Ce qui le distinguait du pathétique modèle espagnol c'est que l'Arabe ne s'était pas senti capable d'incarner le protagoniste et qu'il avait choisi pour lui le rôle non moins important du témoin. Bien sûr, ça peut paraître absurde qu'il ait repéré une correspondance entre la société tsariste au début du XIX^e siècle, fondée sur l'honneur de la guerre et la courtoisie de salon, avec une petite bande composée de fils de parvenus obsédés par les primats économique et esthétique. Et pourtant l'intuition de l'Arabe avait sa fraîcheur. Ce qui reliait ces deux mondes si éloignés c'était la structure oligarchique et violemment hiérarchisée qui les régissait tous deux.

Et le génie de l'Arabe consistait peut-être dans le fait qu'au lieu de s'indigner d'une telle cruauté vaine il en soit devenu avec le temps l'aède homérique.

Huit juin mille neuf cent quatre-vingt-neuf, heure H moins cinquante-deux : l'événement approche, avec l'impatience sonore d'un orage d'été. Tout est prêt. Le parc des Cittadini est équipé pour accueillir cinq cents invités. Les bouteilles sont au frais. Les invitations sont déjà arrivées à destination. La chronique de Rome dans le *Messagero* parle déjà de l'événement comme d'un rendez-vous incontournable. Les droits des photos ont déjà été vendus à un magazine de potins mondains, Nanni a garanti que les bénéfices seraient versés à une association catholique de bienfaisance qui s'occupe d'enfants péruviens mal nourris, sans parler des amies de ma mère – les joueuses de canasta plus que quadragénaires du mercredi après-midi – qui m'ont soumis, entre une pizza miniature chaude et une gorgée de Twinings, à un interrogatoire en règle : « Tu sais qui lui a fait sa robe ?... C'est vrai qu'ils ont dépensé une fortune rien qu'en truffes blanches ?... Qu'ils ont loué un avion pour faire venir des gens d'Angleterre ?... Qu'elle descendra par un grand escalier couvert de fleurs ?... »

Pour la troisième fois consécutive Gaia me pose un lapin. Et dire que c'est elle qui m'a appelé, comme toujours : elle voulait me voir. Elle voulait être un peu avec « son ami » pour se vider la tête de toutes ces obligations « épouvantables ». Elle ne désirait qu'un peu de tranquillité pour reprendre des forces. Même si nous pouvions en profiter pour faire le point sur les préparatifs (en réalité elle avait désespérément besoin d'approbation). Et ensuite, non seulement elle ne vient pas au rendez-vous, mais elle se garde bien de m'avertir et m'envoie à sa place ce frère aîné de la maladie duquel je m'occupe depuis trop longtemps avec l'esprit d'un missionnaire très indolent.

C'est pourquoi, alors que je suis assis au Parnaso, c'est si douloureux, si humiliant, mais pas du tout surprenant, de voir Giacomo venir vers moi de la via Eleonora Duse en tanguant comme un bateau prêt à sombrer.

« Tu permets que je m'assoie ? me demande-t-il très fort en bredouillant. Gaia ne pouvait pas venir. »

Existe-t-il une parenté même minime entre le délicat angelot que j'ai vu défiler aux côtés de son grand-père et de sa petite sœur à l'enterrement de Bepy et ce gros garçon amorphe qui s'est assis près de moi sans attendre mon accord ? Bien que j'aie eu la possibilité de suivre son parcours au jour le jour, j'hésite encore à croire qu'il s'agit de la même personne. Giacomo a vraiment été défiguré par le temps. J'ai assisté avec stupéfaction à l'accomplissement des destins opposés de ces deux enfants. Lui de plus en plus renfermé dans son armure de démente, de plus en plus esclave de sa boulimie névrotique, et elle, au contraire, de plus en plus sûre d'elle, chaque jour plus haut dans la hiérarchie. Lui de plus en plus fumeux et inaccessible et elle, si délicieusement BD... J'ai vu les manières affectées de Giacomo se transformer en authentique douleur, et l'admirable spontanéité de Gaia devenir langueur pour séduire. On a du mal, maintenant, à deviner la beauté héréditaire de Giacomo derrière cette montagne de graisse. On dirait qu'il a employé ses années d'adolescence à arracher de lui l'image luxueuse sculptée dans son ADN. Ne demeurent que ses yeux bleus, si semblables par l'énergie à ceux de sa sœur et de son grand-père, et quelques affectations théâtrales d'insolence typiques de l'aristocratie romaine. La vie a agi chez lui à rebours : autant c'était un petit garçon précoce, autant c'est aujourd'hui un attardé de vingt ans, habitué désastreux des institutions scolaires qui permettent de récupérer trois ou quatre années en une. Il n'a pas de filles. Il rougit devant elles. Il est gauche, il en rajoute toujours. Quand il parle, c'est toujours trop fort, et il n'arrive pas non plus à doser les gestes de ses mains, de ses bras, de sa tête. Comme s'il avait perdu peu à peu le pouvoir sur son corps, qui semble à présent divisé en mille juridictions différentes. Le gouvernement central de son cerveau a perdu avec les années, bataille après bataille, le contrôle sur les provinces lointaines de ses membres, qui ont commencé à agir de façon autonome dans une anarchie révolutionnaire dangereuse. Comme si les barbares avaient mis son organisme à feu et à sang. La manifestation la plus évidente de ces guerres intestines est cet épiderme taché partout d'un psoriasis pénible. Je ne suis pourtant pas encore parvenu à comprendre si c'est une forme sinistre d'exhibitionnisme qui a poussé Giacomo à choisir d'envoyer en éclaireur ce corps tourmenté par la névrose, ou s'il l'a fait pour lancer aux autres un signal de détente : *Regardez à quoi je suis réduit, ne me faites pas de mal, je ne m'en fais pas déjà assez tout seul ?* Et c'est là son grand mystère, ou sa stratégie : osciller entre intentions guerrières et lâche conciliation soudaine.

Il fume à la chaîne. Le cocktail journalier d'alcool, haschich, tranquillisants et antidépresseurs semble avoir altéré ses caractéristiques. Son visage, outre qu'il s'est élargi, a accusé ses angles. Il se tait le plus souvent, mais quand il parle (c'est vraiment miraculeux) son élocution est limpide, parfois même recherchée. En un peu moins de cinq ans son effronterie s'est changée en son contraire, une sorte d'ironie travaillée, verbeuse, avec laquelle il vous tient à distance : « Oh, merci quand même Daniel, tu es adorable ! » dit-il sur le ton fat d'un personnage de Jane Austen après avoir refusé de prendre un café ou un hamburger. Qui s'exprime de cette façon de nos jours sinon un détraqué ? On dirait qu'il veut se moquer de vous. Même si Gaia assure que ce n'est qu'une façade. Que toute cette affabilité affichée, toute cette timidité en public est compensée par les dévastatrices scènes domestiques où l'Hydre montre son horrible visage : armoires attaquées à coups de poing, vitres brisées, portes claquées, jurons, menaces de mort, y compris, une fois, un couteau brandi contre son grand-père. Tout ça à cause de l'alcool. C'est l'alcool qui déclenche cette agressivité effrayante. J'ai demandé une fois à Gaia : « Mais pourquoi vous n'appellez pas quelqu'un ? Pourquoi vous n'appellez pas la police ? – Ben, parce que... parce que... grand-père l'aime trop, tu comprends ? » Gaia sait aussi bien que moi que la raison pour laquelle Nanni s'est imposé de ne pas appeler la police, même devant la fureur homicide de son petit-fils, c'est le qu'en-dira-t-on : le véritable Dieu de Nanni Cittadini. Il n'exposera pas au scandale – au

risque de se faire tuer par ce petit salaud ! – sa famille, son nom très estimable, pour lesquels il a tant travaillé. Ce serait un trop grand sacrifice. Il ne laissera pas les gens dire : « Vous avez vu ? On a enfermé le petit-fils de Nanni, ce psychopathe. Il était temps ! Il était trop dangereux pour les autres et pour lui-même. Pauvre Nanni. » Il n'est pas du genre à vouloir susciter la compassion. Il est né pour se faire envier, pas pour qu'on le plaigne. Que ce soit clair. D'où l'impunité exagérée dont jouit ce fou.

On m'a demandé de l'empêcher, quand nous sommes ensemble, de s'attaquer à ses « petites bières » ou à ses « petites grappas » (c'est ainsi qu'il les appelle, de façon dégoûtante). Mais je n'y peux pas grand-chose s'il veut boire. Il a l'air soumis, mais en fait il entretient son vice pervers avec détermination. C'est évident que l'alcool a sur lui un effet libérateur dévastateur. Comme si après deux « petites bières » et deux « petites grappas » Giacomo découvrait tout à coup non tant l'horreur de l'Univers que le scandale de sa condition individuelle. Dans ces moments de frénésie et de désespoir on dirait que le bonheur (tout à fait présumé) des autres lui fait si mal qu'il le pousse à se protéger derrière toute cette agressivité.

Le plus souvent Giacomo se tait. On a l'impression que la vie – sinon accueillante du moins chargée de possibilités infinies pour la plupart de ceux de sa génération – est pour lui un pénitencier. Le contact avec la réalité quotidienne le paralyse, ou pour mieux dire le circonscrit dans un espace exigü. C'est comme s'il sentait les yeux du monde sur lui. Comme s'il sentait dans l'air le mépris unanime qui l'écrasera bientôt. Comme si chaque fois qu'il met le nez hors de son noyau de maladie casanière le monde s'arrêtait dans le seul but de le juger... Si le monde est une cour d'Assises, il est l'Éternel Accusé.

Un jour, à la demande de Gaia (*Dani, tu es le seul avec qui il se sent bien !* disait mon adorable maître chanteur pour me flatter), je l'accompagne acheter des disques. (Giacomo collectionne les premières éditions rares de la fin des années soixante. Il a un talent absolu pour dénicher des disques introuvables de Led Zeppelin, Deep Purple, etc. Et son visage ne s'éclaire sans doute d'émotion et de joie de vivre que lorsqu'il a en main ces pochettes de l'époque, un peu grises et décolorées.) Nous sommes accostés tout à coup par deux filles de la catégorie des petites blondes toutes pareilles que le nord de Rome fabrique en série depuis des décennies. Elles me demandent un renseignement des plus quelconques que je n'ai aucune peine à fournir. Mais quand je me retourne je m'aperçois que le visage de Giacomo est devenu terreux, que son expression se trouble. « Qu'est-ce qu'il y a ? Tu te sens mal ? – Tu n'as pas vu comment elles me regardaient ? » Et je suis tellement stupéfait par sa réaction que je n'arrive pas à lui dire que non seulement les demoiselles ne l'ont même pas remarqué, mais qu'à bien y penser leur talent se limite à cette attention fatalement tournée vers elles-mêmes. C'est pour ça qu'il ne se contrôle pas ? À cause de la sensation paralysante d'être toujours sous les projecteurs, sous le regard impudique d'une caméra ? C'est pour ça qu'il ne parvient pas à tenir une bouteille sans qu'elle lui échappe des mains ? Que tout, y compris ses mains, agit contre lui ? C'est pour ça qu'il ne contrôle pas ses cordes vocales au point de ne pas pouvoir calibrer le ton de sa voix ? Parce qu'il a l'impression que chacun de ses gestes est suivi par l'impudeur railleuse d'un milliard d'yeux féminins ?

Afin que le tableau n'apparaisse pas plein de lacunes, je dois confesser qu'il me coûtait de fréquenter Giacomo. Au fond je ne l'aimais pas. Parce que – à moins d'avoir une vocation prononcée pour la philanthropie, le plus souvent compromise par un majestueux complexe de supériorité – c'est difficile d'aimer des individus aussi ravagés. Je voyais néanmoins le sinistre point commun qui liait nos destins. Comparé à lui, je m'étais peut-être simplement sauvé. De quoi ? De la tentation de ne-pas-vivre-pour-ne-pas-souffrir qui conduit à la nostalgie rancunière de la vie que nous attribuons d'ordinaire aux zombies et aux fantômes. Disons que la maladie – bien qu'elle m'ait frôlé jusqu'à pervertir mon caractère, qu'elle ait attisé mon regard et l'ait mené au seuil des visions autopersécutrices – n'avait pas pu creuser un fossé définitif entre moi et l'existence, entre moi et mes devoirs de bon garçon bourgeois, entre moi et mon aspiration à sortir de ce marécage d'angoisses prégénitales. Comme si quelque chose

m'avait protégé. Certains l'appellent banalement ironie. J'aime bien penser à Bepy, à ma mère, à mon frère, à leurs séminaires involontaires sur la démystification.

Giacomo n'était autre qu'un cheval de race au pedigree irréprochable qui avait décidé un jour de ne plus sauter les obstacles que mille dresseurs (grands-parents, enseignants, établissements scolaires, suffragettes de l'amour adolescent) avaient dressés devant lui. Et personne ne connaissait mieux que moi l'effet de ce penchant pour le refus et l'élimination. C'est ainsi que sortir avec Giacomo Cittadini était comme me promener dans la ville avec la pire part de moi-même. Il y avait en lui quelque chose d'effrayant, et pourtant de très familier.

Je savais que Giacomo en était arrivé là à cause de sa petite taille. N'importe qui aurait eu du mal à croire qu'entre sa taille d'un mètre soixante-cinq et la destruction de son caractère il existait un rapport de cause à effet. C'était pourtant tout à fait le cas. Pour Giacomo la taille était le problème central, plus que la mort de son père, plus que l'indifférence de sa mère, plus que le snobisme de sa grand-mère, plus que le parti pris avec lequel son grand-père lui avait préféré Gaia. À un certain moment, plus ou moins à la fin du primaire, peu avant que je ne le rencontre à Positano, Giacomo s'était aperçu que ses amis avaient commencé à grandir. Il les avait vus pousser comme des marguerites presque du jour au lendemain. Il avait constaté avec terreur qu'il devait soudain regarder de bas en haut ceux qu'il avait toujours vus dans les yeux. Ce fait lui avait fait soupçonner sa différence et lui avait inspiré, outre une honte craintive, la certitude que la vie était l'apprentissage de l'iniquité. Pourquoi tous grandissaient-ils aussi facilement ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? Pourquoi y avait-il des médicaments pour presque tous les maux et infirmités et pas pour la taille ? Il se serait soumis à n'importe quelle torture pour gagner des centimètres. Car pour Giacomo les centimètres étaient des certificats de dignité humaine. Combien les discours de Nanni le blessaient ! « Pense à Napoléon », lui disait ce con pour le reconforter. « Paul Newman aussi est tout petit », renchérisait-il peu après. Ces phrases, dites – sans doute – pour son bien, avaient le pouvoir de faire ressortir encore davantage l'insuffisance de sa taille. Elles étaient l'attestation de petitesse qui manquait à Giacomo pour décider de tout détruire. Parce que c'était une *chose* dont il ne pourrait jamais se remettre. On ne pouvait pas la cacher. C'était la première *chose* que les gens voyaient, la première *chose* que les femmes jugeaient... C'est ainsi que l'histoire avait commencé. Giacomo s'était alors mis à fumer, à boire, à s'abrutir de médicaments, à s'empêcher de se regarder dans la glace. Il avait décidé d'oublier sa propre existence. Et il s'était rendu compte trop vite que plus il essayait de ne pas penser à lui, plus il y pensait.

Eh oui, c'est plus facile à présent de comprendre quelle expérience douce et formatrice ç'a dû être de se présenter presque tous les après-midi au Parnaso à seule fin de se sentir comme un Pygmée au milieu des géants. De s'asseoir et de voir ces privilégiés vivre, de devoir assister à leur lutte quotidienne pour la reproduction. Je le répète : personne ne le comprenait mieux que moi, nous étions frères dans cette espèce de voyeurisme masochiste. Qui, sinon celui qui avait formulé l'idée paranoïaque que son nez et ses lunettes mis ensemble pesaient plus que tout son corps, aurait pu mieux comprendre les souffrances du jeune Cittadini ?

Et maintenant ?

Maintenant l'unique joie salvatrice de Giacomo consiste à vous jeter son aboulie à la figure. C'est sa nouvelle stratégie adoptée pour boycotter le Grand Projet Bonheur et Rachat promu par l'entreprise Cittadini & Altavilla. Il ne crie plus, il ne discute plus, il ne se rebelle pas. Il poursuit une voie qu'il juge non-violente, mais qui en réalité est d'une agressivité épouvantable : la violence du silence, la violence du manque d'enthousiasme, la violence de sa vie jetée dans la boue. C'est la seule violence dont sa famille souffre. C'est sa vengeance enivrante. Son grand-père, si sévère autrefois, serait maintenant prêt à tout lui donner, à lui décrocher la lune pour le voir changer, mais lui n'en a pas besoin. Il n'est plus à vendre, il est stoïquement incorruptible, il a appris à supporter la privation comme un moine tibétain. Et

maintenant sa violence, son infinie capacité offensive s'exprime tout entière dans son talent à renoncer, à ne pas s'aligner.

« Si tu veux, grand-père t'achète une Porsche ! » lui a dit Nanni le jour de ses dix-huit ans, exaspéré qu'il soit encore une fois recalé et qu'il abuse du tabac et de la nourriture. « Ou plutôt, tu sais quoi ? J'ai un appartement libre dans le centre. Un vrai bijou, entièrement refait, tout en bois et mansardé... Ça te dirait que nous allions le voir ensemble ? Tu te libérerais enfin de ce grand-père oppressant et de cette sœur casse-pieds !

– Qu'est-ce qu'il y a, Nanni, tu ne supportes plus de m'avoir dans les pattes ? tu as honte de moi devant tes amis ?...

– Mais non, voyons, ne recommence pas. Je voulais seulement dire que... Tu le sais que tu es toujours mon tout petit !

– Ne m'appelle pas "petit". Ça me fait enrager quand tu m'appelles "petit" !

– Oh, excuse-moi, c'était seulement de l'affection. Mais si ça t'ennuie, excuse-moi... Et réfléchis à mes propositions...

– Tu sais où tu peux te les mettre ta Porsche et ton appartement libre ?

– Je parle sérieusement. Dès demain. Je vais chez le concessionnaire. Ou plutôt nous y allons ensemble, demain soir... Il y a si longtemps que nous n'avons rien fait ensemble.

– Dans le cul, voilà où tu peux te les mettre ! »

« Mais pourquoi il est comme ça ? Pourquoi il mange, fume et boit sans arrêt ? Aucun de nous n'est comme ça. Pourquoi il ne me permet pas de l'aider, de lui acheter ce qui rendrait heureux n'importe quel garçon de son âge ? » a demandé Nanni au thérapeute qui suit Giacomo. Il a déjà vécu le drame de se sentir un père impuissant, et il revit une expérience analogue avec son petit-fils. Si on ne peut la dire aussi tragique, elle est à coup sûr plus exténuante parce que prolongée dans le temps.

« Voyez-vous, monsieur, lui a répondu le psychanalyste, Giacomo est un garçon très doué, mais il souffre de ce que nous appelons une vocation à la dépendance. Il est esclave de certaines coercitions. Une fois qu'il a établi une habitude, celle-ci se transforme aussitôt en vice. Un vice inexorable. Depuis les choses inoffensives telles que le cappuccino matinal, auquel il ne pourrait renoncer même en plein désert, jusqu'aux choses graves qui gagnent du terrain, telles que l'alcool. »

Cet homme a raison, se dit Nanni, mais pourquoi chaque fois que je viens ici il ne fait que me décrire servilement, avec beaucoup de lucidité et avec une terminologie très précise et appropriée, ce que je sais déjà, ce que j'ai éprouvé dans ma chair ? Pourquoi il ne donne pas de conseils ? Pourquoi je ne vois pas d'améliorations ? Pourquoi mon petit-fils est de plus en plus triste, plus dépravé, plus infantile, plus perdu, plus irrécupérable ? Pourquoi ça me dégoûte quelquefois d'être près de lui ? Pourquoi quand on parle avec lui on n'arrive pas à apercevoir la moindre lueur ? Pourquoi je suis tellement content quand il sort, quand je ne le vois pas, quand je l'oublie ? Si seulement il était comme ma petite souris. Si seulement il avait une miette de sa spontanéité, de sa joie de vivre. Parfois je voudrais qu'il disparaisse lui aussi. Rester seul avec mes deux princesses : oui, moi, Sofia et notre petite souris. Pourquoi est-ce que quelquefois je voudrais que les hommes de ma famille n'aient jamais existé ?

« Mais vous croyez que son comportement, enfin, ces coercitions peuvent être dues à quelque chose en particulier ? insiste Nanni.

– Vous avez une idée à ce propos ?

– Mais... Je ne sais pas, je n'y connais rien... Je vous paie aussi pour avoir des réponses, merde !

– Vous ne me payez pas du tout pour ça. Aussi, je vous informe que notre conversation s'arrête ici.

– Excusez-moi, je ne voulais pas dire ça... Je vous en prie...

– Je ne suis pas votre espion, *ingegnere*. Entendu ?

– Entendu.

– Et il est clair que je devrai informer Giacomo que vous êtes venu me parler.

– Allons, je vous ai demandé de m’excuser. Je ne sais même pas ce que je dis. Je suis à bout... Vous n’imaginez pas ce qu’il invente ces jours-ci. Il trouve toujours un nouveau moyen génial pour m’empoisonner l’existence. Alors je vous en prie, je vous en conjure, ne lui dites pas que je suis venu.

– Il n’en est pas question. N’oubliez pas que c’est Giacomo mon patient, pas vous. Que, dans une certaine mesure, en vous recevant j’ai déjà violé les règles de la déontologie. Vous comprendrez que je ne peux pas exiger une confiance absolue de la part d’un patient auquel je cache une chose qui le concerne. Et si vous voulez un conseil, que je ne devrais peut-être pas vous donner, il est temps, *ingegnere*, que vous oubliiez l’enfer que Giacomo vous cause et que vous commenciez à imaginer celui dans lequel vit Giacomo.

– Qu’est-ce que vous entendez par là ? Que je n’en ai rien à faire de Giacomo ? Que son destin m’indiffère ? Que je le déteste ? Mais ce n’est pas ça ! C’est tout le contraire. Vous ne comprenez pas que Giacomo me hait ? Vous ne comprenez pas qu’il nous hait tous ? » se plaint Nanni, et il ne s’est jamais autant senti à la merci d’un autre être humain. Il est tellement effrayé par l’intransigeance de cet homme !

« Comme je vous l’ai déjà expliqué, ce que Giacomo pense de vous est sans importance. Giacomo n’est pas ici pour apprendre à vous aimer. Il est ici pour se comprendre lui-même et pour aller un peu mieux.

– Mais enfin, vous n’avez pas répondu à ma question ! Quelle est l’origine de son état ? De cette violence ? Voilà des années qu’il vient ici. Qu’il s’étend sur ce divan. Il n’y a donc pas de réponses ?

– Vous m’obligez à répéter la mienne, de question : avez-vous quelque chose en tête, *ingegnere* ? S’il n’arrête pas de m’appeler « *ingegnere* » je lui saute à la gorge ! se prend à penser Nanni.

– Eh bien, est-ce que je sais... Mais... Peut-être ce qui est arrivé au père de Giacomo ?...

– Pourquoi l’appellez-vous “le père de Giacomo” ? »

Nanni se tait. Pétrifié.

Et maintenant qu’est-ce qu’il fait ? Il se met à me psychanalyser ? Il veut me mettre dans l’embarras ? Il préférerait que je dise « mon fils » ? C’est ce que tu veux m’entendre dire, Savonarole de merde ? Mais je ne peux pas dire « mon fils ». C’est cruel de me faire dire « mon fils ». Je doute que mon garçon fasse des progrès s’il est suivi par cette baudruche, par ce gourou maléfique de mes deux.

Ton seul problème, Nanni, c’est que tu t’entêtes – c’est une obsession – à te demander si tu as réellement quelque chose à voir avec la mort de... Non ! Je ne veux pas le nommer. Mais c’est précisément la question que tu ne devrais pas te poser et qui revient néanmoins sans cesse : l’avoir empêché – empêché ? allons donc ; tu ne lui as pas mis un pistolet sur la tempe (merde, quel exemple malheureux !) – de divorcer de cette femme – pour son bien, parce que le divorce est indigne d’une famille respectable, aristocrate et catholique – est-il la cause directe de sa mort ? Si tu l’avais laissé libre serait-il encore là et serait-ce un monsieur d’âge mûr comme tant d’autres, avec un passé de petites étourderies et un avenir de sérénité conjugale ? Et cette femme vulgaire dont Ricky s’était entiché à sa manière à lui, franche et passionnée... Celle à qui tu as offert de l’argent pour qu’elle le laisse tranquille. Au fond tu l’as satisfaite. Tu t’es soucié de son bonheur, ou du moins de son bien-être. Et d’ailleurs tu as eu raison, comme toujours : si son amour pour lui avait été, comme elle le prétendait, *désin-té-res-sé*, elle n’aurait pas accepté ton argent. Cette pensée ne te quitte pourtant pas. Cette question au milieu de la nuit revient creuser des galeries obscures dans ta conscience, elle te coupe la respiration : si tu ne t’étais pas opposé, si tu n’avais pas agi pour son bien, ton fils – ce fils unique que tu ne parviens pas à nommer sinon par des périphrases pathétiques – serait-il encore parmi nous ? Mon Dieu, si seulement nous pouvions retourner en arrière ! Si seulement on pouvait acheter aux enchères un morceau de passé pour le changer. Si seulement Dieu abolissait l’Irrémédiable ! En attendant, les questions ne cessent de s’amoncèler : si ton Ricky ne s’était pas tiré une balle, Giacomo serait-il un de

ces garçons heureux qui fréquentent le Parnaso, qui vont à l'université, qui baisent les filles à frange blonde, font des projets, et se trompent dans le seul but de relever la tête ? Bref, combien y a-t-il de toi dans ce désastre ? Et combien faut-il attribuer au destin ? Se peut-il que les quinze centimètres qui séparent ce garçon du mètre quatre-vingts convoité aient décidé de notre vie ? C'est ce que tu n'oses pas demander au psychanalyste, car tu crains moins ses réponses que ses questions impudiques. Voilà pourquoi tu ne dis pas « mon fils ». Tu as peur que ton soupçon le plus terrible, celui que tu ne peux même pas affronter dans la profondeur de ta conscience, que tu chasses avec colère chaque fois qu'il te vient à l'esprit, se révèle fondé, réel, vérifiable. Mais Nanni, tu n'es peut-être pour rien dans la mort de ton fils, ni dans le malheur de ton petit-fils. Inutile de chercher un lien entre les choses. Elles peuvent peut-être arriver de façon autonome. Cependant, comment peux-tu renoncer au luxe de te torturer en pensant aux derniers instants de Ricky. Comment ne pas songer au désespoir de ce pauvre garçon, au gouffre qui s'ouvrait devant lui ? Tu ne sais pas ce que signifie vouloir se tuer. S'interdire toute alternative à la mort. Tu ne le sais pas. Tu ne sais pas ce que signifie se fourrer un pistolet dans la bouche, sentir le tremblement de ses mains et les battements accélérés de son cœur, sa vie jetée dans un sac poubelle, son destin confié à la pression de son index, à la contraction d'un muscle, à une simple secousse nerveuse inévitable. Tu n'as jamais pensé à te tuer. Tu appartiens à la génération de la guerre. Quand on a vu la guerre on ne se suicide pas. Quand on a vraiment souffert on n'a pas le temps pour ces conneries. C'est ce que tu penses. C'est ce qu'on t'a appris à penser. C'est ce que tu as essayé de toutes tes forces d'inculquer à ton fils et à tes petits-enfants. C'est ton fiasco monumental.

Giacomo s'est assis et me regarde.

La bande de nuages à l'horizon ressemble à une très longue trace de pneus sur l'asphalte. Un de ces premiers après-midi de juin où la place se remplit de jeunes avec voitures et motos neuves, on est là sans aucune raison, pour le plaisir mystérieux de ne pas être ailleurs. Tout le monde se connaît, depuis presque toujours. Et c'est suffisant semble-t-il pour n'avoir aucune envie de connaître autre chose.

Domage que vous ne soyez pas ici, près de moi, que vous ne puissiez pas les voir, ces jeunes, parce qu'ils sont terriblement beaux et, de surcroît, superbement habillés. Par ailleurs vous aurez compris maintenant que Daniel Sonnino est prédisposé à l'abus d'adverbes – une pratique condamnée depuis la première leçon dans toute école respectable de création littéraire. Bepy m'a sans doute transmis le microbe de l'adverbe, c'est de lui que j'ai acquis la conscience que la plus discréditée des formes grammaticales du discours donne des couleurs à la vie, du caractère, qu'elle prend soin des nuances. Et surtout, c'est comme si l'adverbe se chargeait de préparer la *grande entrée** de l'adjectif sur la scène de la phrase. Il est donc utile de répéter une dernière fois que ces jeunes sont *terriblement beaux et superbement habillés*, ne serait-ce que pour comprendre comment la table ronde à laquelle nous sommes assis Giacomo et moi doit apparaître à un spectateur impartial comme une sorte d'îlot désert et nu au milieu d'un archipel tropical luxuriant.

Et si nous pouvons dire aujourd'hui avec une désinvolture absolue que Karl Marx, dans son acharnement à prédire l'avenir, a commis des erreurs magistrales, nous sommes obligés toutefois de lui reconnaître une compréhension stupéfiante des choses humaines. Je crains qu'il serait d'accord avec nous pour penser que la beauté éhontée de ces jeunes – gâchée çà et là par quelques exceptions insignifiantes –, tout comme leur bon goût si mystérieusement mêlé à un penchant pour le tape-à-l'œil, dépend surtout de deux siècles de bonne alimentation, d'excellente instruction, d'investissement sur leurs gènes, et de beaucoup d'autres facteurs inqualifiables et privilèges historiques.

Aussitôt l'Arabe s'approche.

« Qu'est-ce que vous prenez ? » nous demande-t-il avec son air toujours ennuyé, comme si nous l'embêtions, comme si nous l'interrompions dans l'exercice des fonctions auxquelles il est destiné : veiller à l'intégrité de la place.

Giacomo demande une grappa.

L'Arabe fronce le nez (le visage de l'Arabe ne connaît que des expressions extrêmes). Seigneur, de la grappa à un bébé. L'Arabe ne supporte pas Giacomo. Il ne peut presque pas le regarder, comme il ne peut pas regarder les enfants ou les paraplégiques (a-t-on jamais vu un paraplégique dans un roman de Tolstoï ? *Aaah, autrefois*...*) Ils le mettent mal à l'aise. L'Arabe ne supporte pas la part obscure de la beauté humaine. Il la fuit. Mais avec Giacomo c'est presque pire. Ce garçon pâle et très négligé dans sa tenue est pour lui un blasphème. Il le considère plus ou moins comme un renégat. Mais comment est-ce possible ? Lui, petit-fils de la princesse Altavilla, frère d'une telle sœur, porter ces grosses chaussures amphibies, et cette barbe qu'on dirait un communiste ? Il a l'air d'un cafard. Le monde s'écroule. L'Arabe, quand il regarde ce garçon, est le seul à ne pas penser au suicide de son père. L'Arabe a horreur de toute psychologie. *Allons donc*, se dit l'Arabe, *les gens meurent tous les jours, et ça n'autorise pas ceux qui restent à porter des tricots tachés et à ne pas prendre soin de leurs cheveux. Moi, j'ai perdu mon pauvre papa à seulement treize ans et je ne me suis jamais laissé aller, je n'ai jamais perdu ma dignité. Ce petit monsieur a un nom, et ce nom est respecté. Si vous n'avez pas le respect de vous-même, ayez au moins le respect du nom que vous portez. Si vous n'avez pas de respect pour votre vie, ayez au moins du respect pour toutes les vies pires que la vôtre.* (Le moralisme de l'Arabe est exaspérant.)

Ainsi, après avoir pris la commande, l'Arabe s'éloigne impatienté. Mais ce qu'il ne peut pas savoir c'est qu'au fond Giacomo, dans tout son négligé recherché, n'est autre qu'un précurseur. Dans quelques années, cette même place se remplira de jeunes chiots habillés comme des cafards, avec des T-shirts portés à l'envers et des pantalons militaires dégringolant sur les hanches. Un garçon « convenablement » habillé paraîtra alors aussi grotesque et fou que Giacomo paraît aujourd'hui provocateur. Et cette nouvelle génération arachnophile ne sera pas du tout le produit d'une autre race, d'autres familles ou de souches anthropologiques différentes, comme le constatera tristement l'Arabe. Non, ce ne seront que nos petits frères persuadés avec la même détermination déraisonnable que porter son T-shirt à l'envers est un geste distinctif qui remet tout à zéro et fait pâlir toute autre mode passée ou à venir. Ceux qui aiment aujourd'hui une vie confortable, à l'américaine, haïront demain le confort et l'Amérique. Ceux qui considèrent aujourd'hui comme d'avant-garde un repas à base de Big Mac trouveront demain ce même repas péniblement polluant et symboliquement pernicieux. Ainsi vont les choses sur cette place, n'en déplaise à notre Arabe désespérément passéiste.

« Dis-moi, ça t'ennuie que ma sœur ne soit pas venue ? » me demande tout bas Giacomo.

Je ne réponds pas. Je connais cette voix bredouillante : il a bu, il a fumé, il est bourré de tranquillisants, il n'est pas lui-même.

« Alors, ça t'embête ou non ? »

Je me tais.

« Ça n'est pas poli de ne pas répondre. Allez, dis-moi, ça t'embête ? »

– ...

– Bien sûr que ça t'embête ! Tu as l'air accablé.

– ...

– Pourquoi tu ne parles pas ? Je voulais seulement faire un peu la conversation... »

Il se tait lui aussi.

« Alors dis-moi autre chose. Comment ça se fait que dans ta famille vous soyez tous aussi serviles ? »

– ...

– Oui, pourquoi vous frétillez autour des gens ? Pourquoi vous les adulez ? C'est naturel chez vous de ramper ?

– Arrête, tu veux ? Tu sais que quand tu es dans cet état tu ne dis que des âneries !

– Dans quel état ?

– Disons que la puanteur de l'alcool t'a précédé de deux minutes.

– Ah, il n'aime pas les alcooliques...

– Et tu serais un alcoolique ? Pour qui tu te prends ? Edgar Allan Poe ? Tu es un peigne-cul...

– Il n'aime que les esclaves et les filles qui taillent des pipes, continue-t-il en haussant le ton et en feignant de ne pas m'écouter.

– D'accord, tu as raison. C'est comme tu dis.

– Tu n'as toujours pas répondu, Daniel.

– À quoi ?

– Disons-le autrement, alors. Tu es sûr que c'est une bonne stratégie ? Elle vient de toi ? Ou de ton père, ou de ta mère ?

– Quelle stratégie ? Tu dérailles. Et pourquoi tu en as tellement après mes parents aujourd'hui ? D'habitude tu les aimes beaucoup !

– Ben, j'imagine que ce sont eux qui t'ont appris à ramper. C'est pour ça que vous êtes tellement amis avec Nanni, non ? Nanni les choisit tous pareils ses amis : gentils, polis et déférents. Comme vous. Nanni ne supporte que ces gens-là. Il ne supporte pas la vérité. Et je t'assure que Gaia a appris la leçon. La petite princesse s'est déjà fait une belle cour, tu ne trouves pas ? Mais bien sûr, tu le sais très bien, tu es son chambellan. »

Les paroles de Giacomo, outre qu'elles sont désagréables, sont aussi sans fondement. C'est pourquoi, même si elles me mettent de mauvaise humeur, je ne prends pas la mouche. Bon, je suis le premier à admettre que l'affection de mon père pour Nanni est exagérée. Mais une telle hypertrophie affective n'est pas de la flatterie, c'est le résultat agaçant d'une personnalité encline à l'excès et à l'exubérance. Toutes les passions de mon père sont ardentes, souvent de parti pris et déraisonnables : quand il mange du sashimi dans un restaurant japonais, ou quand en ouvrant le dernier numéro d'une revue d'automobile il roucoule de bonheur à la vue de la nouvelle Chrysler. Ou quand il s'abandonne à des exclamations d'extase devant un tableau de Jasper Johns ou un récit de Bret Easton Ellis. *Vous ne le trouvez pas fantastique ?* nous demande-t-il avec des yeux qui, le temps passant, se sont mis à étinceler comme ceux de Bepy... Mais que vient faire ici la servilité ? Sa dévotion pour Nanni est une des manières qu'a mon père pour nous dire qu'il aime le monde inconditionnellement. Mon père est un amoureux invétéré : hommes, femmes, livres, marques, voitures, joueurs de foot, nourriture, édifices, couchers de soleil. Tout, tout le réel incommensurable, tel qu'il est ou tel qu'il croit qu'il est, est pour lui objet de culte et matière à fanatisme.

Mais Giacomo – visiblement surpris par mon sang-froid – après avoir brandi quelques minutes son couteau le plonge dans ma chair :

« Tu veux savoir ce que Nanni pense de vous ?

– Je n'y tiens pas...

– Il dit que ton grand-père était un voleur, un fanfaron, qu'il a eu la fin qu'il méritait. Il dit que ton père est un lèche-bottes et ta mère une frustrée haineuse ! Il dit que s'il ne vous avait pas aidés en temps utile vous seriez maintenant le cul à l'air. »

Oui, c'est comme ça – par ces paroles – que le couteau aiguisé de Giacomo pénètre dans mes viscères. C'est horrible de penser que de tels commentaires sur Bepy, sur mon père, sur ma famille ont été prononcés des millions de fois devant Gaia.

Et je ne sais pas ce qui me retient d'agripper Giacomo par son pull, de le soulever de sa chaise avec toute l'adrénaline que j'ai dans le corps et de lui envoyer des gifles jusqu'à ce que ça me passe. J'ai peur qu'en cette époque si pacifique on sous-estime la beauté intrinsèque de certains actes violemment libérateurs. Vous ne trouvez pas que ce serait magnifique de nous mettre à frapper sauvagement ce cinglé plutôt que d'encaisser comme des abrutis ses insultes absurdes ? Ne serait-ce pas un soulagement, sinon pour l'humanité tout entière du moins pour la plupart des personnes qui le

fréquentent et font semblant de s'apitoyer sur lui ? Qui a dit qu'il fallait toujours répondre à la folie par la compréhension ? N'est-ce pas la folie qui refuse le dialogue ? qui le rend impossible ? Pourquoi la folie mérite-t-elle ce que le bon sens ne garantit pas ? Où est-il écrit que la tolérance à l'égard des malades mentaux est le but ultime de la moralité humaine ? Quelque chose me dit que si j'interrompais la série infinie d'indulgences dont ce garçon a joui ces dix dernières années et si je l'attaquais à coups de pied, si je cédaux aux bas instincts qui me poussent à lui fermer la gueule avec mon poing, un tas de gens m'en seraient reconnaissants, ils m'en féliciteraient. Est-ce que ça ne compterait pas ? Leur reconnaissance éventuelle pourrait-elle avoir un poids spécifique insignifiant ? Je suis sûr, par exemple, que si je frappais Giacomo l'Arabe serait aux anges et que Nanni lui-même, malgré ses manifestations publiques d'indignation, éprouverait au fond de lui une très saine volupté primitive. Qui me donne cette certitude ? Personne, bien entendu. C'est une chose que je sens. On pourrait me dire que malmener Giacomo ne servirait à rien, que c'est déjà un homme perdu. Que la violence n'est jamais la bonne recette. Mais qui vous dit que je veux ou que je dois aider Giacomo ? Pourquoi ne penser qu'à son bien-être et non à celui de ceux qu'il insulte tous les jours ? Pourquoi ne pas penser au mien, de bien-être ? Pourquoi est-ce que seul le sien est important ? Je n'ai pas déjà assez souffert ? Je vous jure que rouer Giacomo de coups, ici, devant tout le monde, non seulement me causerait une joie extraordinaire, presque unique, mais résoudrait en outre d'avance un paquet de problèmes qui me tourmentent encore.

Bien sûr, ce ne sont là que délires intérieurs. De fait, je reste là, anéanti, livré à ce misérable impatient de me mettre en pièces. En attendant il se tait, pour reprendre ensuite sur un ton plaintif qui n'est pas sincère :

« Tu crois que je n'ai pas compris que la seule raison pour laquelle tu me fréquentes, la seule raison pour laquelle tu supportes ce que personne ne supporte, pour laquelle tu acceptes l'humiliation d'être mon ami et de rester ici avec moi, honteux comme un voleur, c'est de te faire bien voir de Nanni et de Gaia ? Tu veux entrer dans leur vie, pas dans la mienne. Tu veux leur être agréable, pas à moi. Ne le nie pas ! Tu sais ce que je suis pour toi ? Une clef pour accéder au palais royal. Je suis ton numéro de chance. C'est pour ça que tu es si gentil. Et que tu m'apportes ma petite pizza, et que tu m'emmènes acheter mes disques, et au cinéma, et que tu me racontes des romans... Pas vrai ? Tu sais, Daniel, tu es le pire de tous. Tu es le faux bon qui est prêt à exploser. Bref, je voulais seulement te dire que ça ne sert à rien. Inutile de t'occuper de moi. Il suffirait que tu entendes ce que Nanni dit des Sonnino pour comprendre qu'avec Gaia tu n'as aucune chance. Que le plus con de tes camarades en aurait davantage. Peut-être même un nain de cirque. C'est drôle que quelqu'un comme toi, qui a tant reçu, coure après une minable comme ma sœur... »

Encore une pause. Une goutte de grappa.

« Et à ta place, Dani, avec la mère que tu as, avec le père que tu as, avec le frère que tu as... »

Il ne me regardait pas et continuait, presque en transe, à énumérer les éléments de ma famille, vis-à-vis desquels, malgré les termes cinglants qu'il avait utilisés quelques instants plus tôt, il semblait éprouver une vénération envieuse. Une caractéristique de sa dialectique était le changement brutal de perspective. Toute assertion catégorique était aussitôt retournée. Ce n'était pas un moyen pour déconcerter son adversaire, mais une forme particulière d'intolérance, une vocation pour l'ambiguïté. Comme si la rencontre irritante qui se produit en secret dans notre tête entre une raison et son contraire, entre vérité et mauvaise foi, entre authenticité et intérêt se manifestaient chez Giacomo sur le champ de bataille de ses discours brisés.

Mais c'est du réchauffé ! me suis-je surpris à penser, comme pour rompre le siège de son réquisitoire épuisant, l'éternelle rengaine des fils à papa (ou à grand-papa) qui disent vous envier. Noblement penchés sur vous et insatisfaits, ils sont prêts à vous donner une petite consolation. Heureux de reconnaître les merveilles d'une humble existence. Ils vous regardent avec l'air de vous dire : « Toi,

avec ta vie médiocre et sans perspectives, tu es l'incarnation du privilège. C'est toi, dont la vie n'a pas été chargée par les attentes, qui connais la valeur authentique du bonheur familial. » L'éternelle rengaine que je connais trop bien, ne serait-ce que pour l'avoir interprétée moi-même une bonne douzaine de fois. Si c'est ce que tu dois me dire, mon cher Giacomo, tu t'es trompé de route. Il n'y a rien de bouleversant, rien de fracassant dans ce que tu me dis. Il n'y a qu'un peu de narcissisme mélangé à une bonne dose d'autocommisération. Un plat indigeste que j'ai déjà servi à des amis moins aisés.

« Tu sais ce que ça veut dire d'avoir une mère inexistante qui envoie des cartes postales d'endroits non précisés ? ou une grand-mère obsédée par le *bon ton** ?... » me demande-t-il tout à trac avec le sourire forcé de celui qui retient son émotion.

Giacomo adore réduire son existence à ces instantanés, à ces définitions qui possèdent un pouvoir d'évocation parfois drôle, mais témoignent néanmoins d'un penchant délétère pour le mélodrame.

« ... Et le bouquet, c'est ce fou déglingué de Nanni. Voilà ce que nous avons. Toi, Nanni te paraît normal, tout le monde le trouve normal et pondéré. Je me rends compte qu'il peut apparaître comme ça aux autres. Il est habile pour dissimuler. C'est un artiste de la dissimulation. Mais tu peux me croire, il suffit de vivre ensemble jour après jour pour se rendre compte que c'est lui le vrai fou de la compagnie. Pas moi. Lui. Il veut toujours faire croire qu'il est en retrait par rapport aux choses. Seulement, quand on le connaît comme je le connais, on s'aperçoit que le fou c'est lui. Et que cette manière d'être en retrait n'est qu'un mensonge pitoyable. Une trouvaille publicitaire. Que sa véritable vocation inavouable est d'être au-delà des choses... Tu sais que son seul problème, continue Giacomo après avoir terminé sa deuxième grappa et en avoir commandé une autre à l'Arabe de plus en plus intraitable, c'est de ne pas être né aristocrate ? Ça te paraît un problème acceptable ? digne d'attention ? C'est comme ça. Autrement, pourquoi il entretiendrait tant d'équivoques sur sa naissance ? Et pourquoi dépenser tant d'argent pour ces ridicules recherches héraldiques ? Tu sais que son nom, Cittadini, le met hors de lui ? Il ne le supporte pas. Cittadini, c'est tellement bourgeois. Ça pue le jacobin. Mon Dieu, quelle horreur. Il méritait un nom du genre Odescalchi ou Farnese ou Pallavicini ou Barberini ou Boncompagni Ludovisi... Voilà ce qu'il pense. Il se torture. Tout, mais pas Cittadini. Là est sa vanité, Dani. Il se sent dépossédé d'un titre qui lui revient. C'est pour ça que lorsqu'il est avec ses chers amis il se fait appeler du nom de grand-mère. Si seulement tu savais comme il jubile quand quelqu'un le présente : "Voici le prince Altavilla !" Il ne comprend pas le ridicule de ces présentations. Il ne s'en rend pas compte. Il ne comprend pas qu'ils le méprisent, qu'ils vivent pour l'héraldique, pour le "Livre d'or" et qu'ils ne se laissent pas rouler par un *parvenu**. Ils les flairent, les parvenus. Ils s'entourent de parvenus. Ils sont nés et ont grandi avec la mission de débusquer les parvenus qu'ils fréquentent. C'est pour ça que papa a épousé maman sous la pression et avec la bénédiction du vieux. Le vieux est un champion dans l'art de faire pression et de bénir. Tu sais, ça n'est pas drôle d'être manipulés par un maniaque de la conscience de classe. Il nous a élevés comme si nous appartenions à la famille royale, incroyable. Tu aurais dû voir les numéros qu'il nous faisait quand nous étions petits. Quand il disait "Voyons, Giacomo, tiens-toi bien, cette façon de se comporter est indigne d'un Cittadini"... Je t'assure, textuel. Et il le disait avec la gravité qu'on pourrait mettre à dire : "Cette façon de se comporter n'est pas digne d'un Windsor." Tu étais à la dernière chasse au renard ? La pharaonique ? Allons, Bepy était là aussi ! On se serait cru au temps de la reine Victoria. Tout le monde en casaque rouge et tout le monde, Dieu du ciel, tout le monde avec sa trompe... Quelle foutue quantité de chiens il y avait... »

Encore une gorgée.

« ... Il organise ces réceptions incroyables pour inviter ces gens-là. Tous ceux qui portent un titre sont convoqués. Et tous en rangs, les pique-assiettes. Tu parles. Cette pléthore de snobs est prête à profiter de la vie aux dépens de Nanni. Cette fois-là, pendant la chasse au renard (mais tu ne t'en souviens peut-être pas ?), je me suis tapi sous une table pour écouter les commentaires de ces gens-là. Quelqu'un dit : "Tu

as déjà vu une telle faute de goût dans ta vie ?...” Et ils rient, oui, ils rient de lui. Il faut voir comme ils rient... Bref j’ai trouvé que c’était bien de l’informer qu’ils riaient de lui. Et il m’a giflé. Il ne m’a pas parlé pendant des semaines. Je crois que c’est depuis ce jour-là qu’il me hait. Mais ça ne paraissait pas si terrible que quelqu’un rie de lui. C’est bien, non ? de faire rire les gens. Je sais que je fais rire et j’en suis heureux. Je te jure, Dani. Nous sommes une famille de comiques, mais j’ai l’air d’être le seul à l’avoir compris, bordel. Tu n’imagines pas combien de fous rires Nanni, ce comique involontaire, a donné aux gens avec cette statue !

– Quelle statue ?

– Comment ? Tu n’es même pas au courant pour la statue ?

– Non.

– La statue qui est à l’entrée de la maison, tu dois l’avoir vue des milliers de fois.

– Oui, et alors ?

– Nanni ne t’a jamais parlé de la statue ?

– Non.

– Rien que ça, c’est la preuve qu’à ses yeux tu comptes pour des prunes... Allons, sa statue adorée.

Un buste du XVIII^e siècle acheté dans une vente aux enchères. Un jour il l’apporte à la maison et nous dit que c’est un de ses ancêtres. Il n’est pas plus précis. Il ne donne pas de détails. Il ne nous dit pas son nom, ni rien d’autre. Il dit seulement que c’est un de ses ancêtres. Son ancêtre retrouvé. Qu’il n’a pas de doutes. Qu’en voyant cette statue il a entendu une voix.

– Une voix ?

– Exactement : la voix du sang. C’est ce qu’il dit. La voix du sang. Il nous demande : “Comment vous faites pour ne pas le voir” et sa voix tremble. “Il a mon expression, mes cheveux ! Regarde, Gaia, il a ton nez !” »

Giacomo me raconte qu’avec le temps Nanni a fabriqué une identité pour cette statue anonyme. Il lui a donné un nom, un titre, il lui a inventé une vie, faite d’anecdotes, de douleurs, de joies, de succès, de deuils. Et il s’est pris d’un tel amour pour cet aïeul inventé qu’il a fini par croire à son existence historique. Oui, son émotion devant cette statue est réelle. Surtout ne pas lui rappeler le jour où il l’a rapportée chez lui quand il n’avait rien d’autre que la certitude que c’était l’image d’un noble parent. Surtout ne pas le mettre devant sa mystification pitoyable. Si vous le faisiez, comme Giacomo l’a fait mille fois, il se mettrait dans une rage à faire trembler les murs.

« C’est avec ce type que j’ai dû vivre depuis que maman est partie. C’est cet halluciné qui s’est occupé de mon éducation. Grand-mère, c’était comme si elle n’existait pas. Elle était substantiellement absente. Pour elle ce qui comptait était que nous nous conduisions bien. La seule chose qu’elle m’a enseignée c’est que le baisemain ne se fait que dans les lieux clos et jamais aux jeunes filles de moins de dix-sept ans. Et figure-toi que j’ai découvert il y a quelques jours que même ça c’est de la foutaise, que ces gens-là sont trop ramollis pour dicter des règles immuables. Ce que je veux dire c’est que mes parents m’ont laissé à la merci de ce duo invraisemblable de fantaisistes. Ils nous ont abandonnés à Nanni et Fifi. Tu te rends compte ? Nanni et Fifi. On croirait un couple de schnauzers nains ! Et c’est Gaia qui ferme le cercle, conclut Giacomo en pleine exaltation shakespearienne, elle est le dernier acte de cette folie. La digne comparse de Nanni. Qu’est-ce que tu crois qui est arrivé entre elle et Dav ? Pourquoi ils se sont séparés ? Tu crois vraiment à cette histoire d’incompatibilité ?... Tout est si guindé chez elle. Le monde s’écroule, les gens meurent, se tuent, et elle continue à être guindée comme une jeune dame du XIX^e siècle. Dav l’a quittée. C’est quelqu’un de sincère. Il me plaît beaucoup, tu sais. Dav l’a comprise tout de suite. Il a fait ce qu’il avait à faire avec elle. Et puis il l’a plaquée. Après tout ce cirque, il l’a plaquée. »

Je sens soudain un souvenir me prendre à la gorge.

Une des premières occasions où j'ai été appelé à porter une tenue de soirée, et amené à voler à mon père un pardessus marron à revers de velours émeraude, pour être à la hauteur de la fête que les Arcieri avaient préparée pour le seizième anniversaire de leur fille unique Diamante dans un endroit qui subissait alors une légère décadence et s'appelait Jackie O', en hommage à Jacqueline Kennedy, je suppose. J'avais supplié ma mère de me laisser prendre aussi un chapeau à larges bords, mais cette fois-là elle était restée inébranlable : « Tu as déjà l'air d'un gangster nain. Mon petit, même le grotesque a des limites ! »

Un taxi m'avait déposé à l'entrée de la via Boncompagni, entre les nombreux luminaires de l'Excelsior et la structure maladroite qui abrite encore l'ambassade américaine. Bien qu'orphelin de mon chapeau de gangster, je m'étais mis en route dans une allégresse pleine d'espoirs que semblait alimenter la masse de détails métropolitains dont, chemin faisant, j'avais noyé mon cerveau : les lumières des magasins fermés, les voitures en stationnement, les mystérieux archipels formés par les crottes de chien par terre et les feuilles des platanes dans le ciel... Tout semblait avoir décuplé mes attentes déjà fortes. Je crains de devoir avouer une faiblesse fatale pour les mondanités : les deux heures qui précèdent une fête, entièrement consacrées à se bichonner – quand les brumes de la douche semblent se confondre avec celles non moins denses de l'imagination créatrice – sont parmi les meilleures choses que la vie peut offrir. Il est donc naturel que la déception, provoquée par le tour anodin de la fête, provienne du lourd échantillonnage de promesses non tenues plus que d'évaluations objectives.

Bien entendu, la fête de Diamante Arcieri n'a pas su s'ériger en exception, et la réalité a eu, encore une fois, raison de l'imagination.

De sorte que, avec la vague nausée que donne l'absence d'émotions, je traversais à une heure pas trop indécente la caverne qui menait à la sortie, où j'allais trouver un taxi qui m'attendait et dans lequel j'aurais finalement avalé le poison de ce découragement inoffensif. C'est alors que j'ai entendu distinctement un soupir. Un soupir qui avait à la fois quelque chose de mystique et quelque chose de pornographique. Je me suis tourné vers ce soupir. Obscurité totale. C'est grâce au geste servile et un peu ironique du videur noir – habillé pour l'occasion en page du xvii^e siècle – qui entrouvrait la porte sur mon passage, qu'un faisceau de lumière jaune a pu pénétrer pour éclairer deux corps enlacés. La pose de ces corps faisait penser à certaines sculptures baroques mouvementées. Mais en réalité l'héritage le plus baroque de la scène était dans les lèvres entrouvertes de la fille : des lèvres en extase, des lèvres qui viennent à peine d'émettre un soupir mortel. Et j'aurais eu beau vouloir croire que ce soupir mystique avait été provoqué par la vision de Dieu, il était dû, à l'évidence, à la main experte du garçon qui avait fricoté quelques minutes sous sa jupe.

De cette manière théâtrale, succincte et dix-septiémiste j'avais découvert ce que tout le monde savait depuis longtemps : Gaia et Dav étaient ensemble. Jusqu'à ce moment-là ma tranquillité avait été sauvegardée par le somnambulisme dont j'étais miséricordieusement assisté à l'époque. Tout le monde savait pour Gaia et Dav depuis au moins un an et demi au point que la réunion des prénoms de ces deux-là s'était transformée en sigle : *Gaia & Dav. Gaia et Dav viennent ce soir ?... Tu as vu Gaia et Dav hier soir ?... À votre avis, on les attend Gaia et Dav ?* Combien de fois j'avais entendu des phrases de ce genre ces derniers temps ! J'aurais sans doute dû en vouloir à mon cerveau plutôt qu'à mes oreilles. Je savais que j'avais entendu prononcer mille fois ce sigle en ma présence, Gaia & Dav, tout comme je savais que je n'avais jamais voulu m'interroger sur sa signification.

Gaia & Dav : ce n'était pas une énigme, après tout. C'était une donnée factuelle incontestable que j'avais simplement ignorée. Non, je n'avais jamais rien soupçonné. Sûrement pas parce que quelques créatures miséricordieuses m'avaient maintenu dans l'ignorance comme on le fait avec les cocus institutionnels, mais seulement parce que d'ordinaire ça n'intéresse personne de vous entretenir des choses évidentes. J'avais fui l'évidence et poursuivi le mensonge avec une détermination tellement

obtus que je comprenais enfin combien de réalité j'avais dû transformer pour me défendre des insupportables vérités contenues dans ce sigle commercial : Gaia & Dav.

Il est certain que le taxi, qui aurait dû abriter une amertume pas du tout désagréable dans le fond, s'était transformé soudain en un véritable enfer. Je sais aujourd'hui que la souffrance amoureuse consiste dans le rétrécissement progressif du monde entier en un seul point. Comme si un point dévorait d'une rapide bouchée l'univers tout entier. C'était exactement ce qui m'arrivait. Il ne suffit pas de dire que l'émission de souffle qu'avait entraînée le soupir de Gaia avait changé ma vie. Il est plus exact de dire que ce soupir était devenu ma vie, il s'y était substitué et superposé.

L'ironie a voulu que Gaia et Dav, pour les raisons que Giacomo s'apprête à m'expliquer, se sont quittés quelques jours après l'anniversaire de Diamante Arcieri et que j'ai commencé à souffrir comme une bête à cause de cette relation désormais compromise, après avoir vécu heureux – durant les fabuleuses années de Gaia & Dav – en proie à une cécité autoprotectrice.

Aussi, bien que Giacomo vienne de me poser deux questions fondamentales (*Pourquoi ils se sont séparés ? Tu crois vraiment à cette histoire d'incompatibilité ?*) je n'ai aucune difficulté à m'avouer que je ne me les suis jamais posées. Du moins pas en ces termes.

Que m'importe de savoir pourquoi ils se sont quittés, si je n'ai pas encore appris à supporter l'idée qu'ils ont été ensemble ?

C'est ce que j'aurais pu lui répondre.

Même si en réalité la fin de cette relation entre lycéens cachait d'autres épines qui ne pouvaient en aucun cas échapper à mon intellect toujours en quête d'un fouet avec lequel se fustiger. Des rares informations recueillies autour de moi et de l'observation de l'état d'âme des combattants, j'avais compris que Dav l'avait quittée, mais aussi qu'avec l'indolence qui le distinguait, le jeune monsieur ne s'était pas senti tenu de lui fournir d'explications valables.

Par ailleurs, la pire chose qui puisse arriver à quelqu'un qui est habitué à être poursuivi, convoité, à être l'objet principal du Désir Collectif, c'est de voir, même une seule fois, les rôles inversés. De sorte que Gaia s'était trouvée dans la situation de devoir poursuivre l'idole incarnée de sa vie. Et comme elle n'avait jamais connu l'expérience de la poursuivante, qu'elle n'avait pas à son actif une heure d'entraînement dans cette discipline difficile et martyrisante, elle avait fait des fausses manœuvres éclatantes. Elle avait manqué de discrétion. Elle s'était lancée à la reconquête de Dav avec trop de fougue. Elle n'avait pas su dissimuler son désespoir. Elle s'était ridiculisée. Elle l'avait submergé de lettres, de petits mots, de demandes, et même de cadeaux coûteux et de prières téléphoniques humiliantes. « Je t'en prie, mon amour, ne raccroche pas, encore deux minutes ! Je t'en conjure... – Écoute, je suis pressé... » C'était si beau qu'il lui permette encore de l'appeler « mon amour »... « Dis-moi au moins ce qui s'est passé !... J'ai bien le droit de savoir pourquoi tu m'as quittée. Ne me dis pas que c'est à cause de la scène de grand-père. Ça n'a rien à voir, pas vrai ? – Pourquoi en parler ? – Je t'en prie, dis-moi que cette histoire n'a rien à voir. Que je n'y suis pour rien. J'ai fait tout ce que tu voulais. Je ferai tout ce que tu voudras, mais je t'en prie... Ça fait des jours que grand-père ne m'adresse pas la parole à cause de toi ! – Allons, petite, nous en avons parlé au moins cent fois. Il n'y a rien d'autre à dire. Si tu n'as pas compris, je regrette. » Et c'était un miracle qu'il ait encore la magnanimité de l'appeler « petite » ! « David, mon trésor, mon amour... – Allons, ne pleure pas ! – Mon chéri ? – Quoi ? – Encore une minute. Ne raccroche pas. Je t'en prie. Encore une minute... Même sans rien dire, sans parler. » Cette stratégie-suicide avait eu pour effet de transformer l'indifférence de Dav en pitié, la pitié en agacement, et enfin l'agacement en mépris. Le problème était que Gaia l'aimait. Et, pour des raisons qu'elle estimait inattaquables, elle sentait qu'elle avait saisi la singularité de Dav mieux que quiconque : elle appartenait de plein droit au club des Grands Imprégnés de David Ruben. Et malheureusement, en s'étant attachée à cette unicité elle ne savait pas comment y renoncer. Tout le reste

devait lui paraître insignifiant. *Il n'y a pas d'autre David Ruben dans l'univers*, se murmurait-elle avec l'emphase des débutantes. Existait-il en effet un autre garçon qui l'aurait persuadée de se lever le dimanche matin à cinq heures pile – elle qui aimait tant dormir – pour aller pêcher la truite ? Non. Mais le seul fait qu'il existait une autre fille (pas plus méritante qu'elle) qui allait bientôt la supplanter (ou qui l'avait déjà fait), une autre fille hébétée obligée d'avalier un café au lait bouillant à l'aube pour suivre son héroïque pêcheur dans des aventures fantastiques entre bois, torrents et petits lacs la rendait folle de jalousie.

Il y avait peut-être en elle – Gaia Cittadini, la plus choyée des filles de sa génération – quelque chose qui n'allait pas ? Sa voix avait un son déplaisant ? Sa compagnie était ennuyeuse ? Son haleine, gênante ? C'était peut-être ça ? Pourquoi à partir d'un certain moment il n'avait plus voulu l'embrasser ? Existait-il au monde quelque chose de plus incroyablement excitant que d'embrasser ces lèvres, les lèvres de Dav ? Oui, peut-être.

Et puis, comment ne pas apprécier la nature d'une personnalité pétillante et convexe comme celle de Dav Ruben ? Seigneur, il s'agit d'un de ces individus-monde – à la Bepy, s'entend – qui ont le don de transformer tout ce qu'ils touchent en objet de culte. Dav corrompait votre existence à travers la sienne. Il rendait indispensables des choses qui ne vous avaient jamais intéressé. Il réveillait en vous le désir de variétés hédonistes que la vie ordinaire tend à piétiner, même si vous vous appelez Gaia Cittadini, même si vous êtes la petite-fille d'une princesse et d'un Rastignac qui a réussi ! Dav était une réserve de vices, d'habitudes, d'extravagances, de goûts, de restaurants, d'endroits, d'expressions, de sports, de films, de coulisses et de beaucoup d'autres choses encore qui mettait quiconque entrant en contact avec lui dans la condition d'un pauvre diable qui pour la première fois, grâce à un voyage gagné dans un concours, découvre les aises pompéiennes d'un hôtel de luxe dans le ventre sordide de Manhattan. Comment pouvez-vous, une fois que vous avez éprouvé les délices d'être servi dans votre chambre par une ribambelle de garçons d'étage, après vous être accoutumé aux massages orientaux, à la diversité des restaurants exotiques, aux coiffeurs de haut vol, retourner vivre dans votre banlieue pourrie ?

Dav vous viciait immanquablement.

Et Gaia, ma Gaia, était désespérée. Elle ne l'aurait avoué à personne, mais elle était sûre que c'était une douleur plus intrusive que celle de la mort de son père. Une douleur qui ne laissait pas de répit. Qui n'évoluait pas. Qui en était toujours à son point de départ, pour qu'on ne puisse pas lui imaginer d'alternative. Une douleur qui avait la vertu singulière de revenir à l'instant où elle avait feint de disparaître pour toujours. Gaia était terrifiée de voir que l'amour pour un individu vivant était plus brûlant que celui éprouvé pour un mort, pour le sang de son sang, *mon petit papa...* Et à ce propos, une nouvelle pensée occupait son esprit – un de ces vers que nous cherchons à retirer mais qui à certains moments de notre vie réclament leur droit à nous ronger. Comment sous-estimer le fait que les deux hommes de sa vie, ceux qu'elle avait su aimer plus que tous, aient choisi de l'abandonner d'une manière ou d'une autre ? D'accord, son père ne s'était pas tué à cause d'elle. Nanni avait été très clair là-dessus. Gaia se rappelait encore quand un Nanni défiguré par la douleur et par ses efforts éreintants pour la dissimuler les avait convoqués – elle et Giacomo – pour dire qu'ils – elle et Giacomo – n'étaient pour rien dans cette tragédie, qu'il savait avec certitude qu'ils – elle et Giacomo – n'avaient aucune responsabilité, que ce n'était pas leur faute. Que Ricky les aimait – elle et Giacomo – « de tout son cœur », que si les circonstances ne l'y avaient pas forcé il ne les aurait jamais abandonnés. Que s'il y avait un coupable c'était... Les sanglots avaient interrompu Nanni. Non, Gaia n'avait pas oublié non plus son impassibilité devant ces discours insensés, ni celle de son frère, pas plus qu'elle n'avait oublié l'angoisse pleurnicheuse dans laquelle Nanni semblait se liquéfier. Pourtant, en dépit de toutes ces considérations, un fait demeurait : elle, en seize ans à peine, avait déjà été abandonnée deux fois, et par les hommes de sa vie. Ça la faisait réfléchir, tout en alimentant la forme d'autocompassion qui dans certaines situations peut même se révéler agréable.

Elle n'arrivait pas à croire que Dav l'ait plaquée aussi mystérieusement. Elle se sentait presque en faute. Ainsi elle découvrait que la vue de chaque lieu de la ville qu'elle avait fréquenté avec Dav pendant cette année et demie de relation (rues, magasins, bars, restaurants, cinémas...) était un coup sur la nuque qui l'obligeait à baisser les yeux. Gaia a soudain trouvé sa ville hostile comme jamais. Elle découvrait ce que nous finissons tous par découvrir tôt ou tard : combien nous sommes vulnérables devant l'amour, combien c'est facile de s'engluer dans quelque chose d'aussi inextricable et comme il est désespérément ardu d'en sortir indemne. Elle était surprise que son corps même lui donne matière à évocation.

Par exemple, Dav avait toujours aimé la bouche de Gaia, il n'en avait jamais fait mystère, au contraire, c'était un type merveilleusement explicite. Il ne s'était jamais lassé de lui répéter : « Trésor, quelles lèvres incroyables ! » (se pouvait-il que de but en blanc il ait cessé de les désirer ? Comment pouvait-on cesser de désirer quelque chose d'aussi hautement désirable ? Pourquoi l'avait-il quittée ? Et pourquoi n'avait-il pas cherché à lui expliquer pourquoi ? Pouvait-il être aussi cruel ? Aussi fou ? Il n'éprouvait donc aucune *affection* pour elle ?) En somme, il arrivait de plus en plus souvent qu'en se regardant dans la glace pour se mettre du brillant à lèvres elle soit torturée par la vue de sa propre bouche. Parce que si cette bouche n'était pas aimée par Dav, si elle n'était pas utilisée pour son plaisir (et Dieu seul sait de combien de façons scabreuses il l'avait utilisée), elle n'avait plus de sens. Sans Dav, ses lèvres ne méritaient plus d'occuper une place d'honneur dans ce visage de parade !

Depuis que Gaia était dans cet état, depuis qu'elle était une amoureuse malheureusement et inexplicablement abandonnée, elle ne rêvait que de s'enfermer dans un caisson d'isolation et couper tout contact avec le monde civilisé et surtout non-civilisé.

En même temps elle avait une nostalgie douloureuse de certaines odeurs fortes (auxquelles, pour certaines, il est indécent de prêter attention). Comment oublier le parfum de Dav ? Celui-là était inoubliable, c'est sûr. Quand elle montait derrière lui sur sa moto – la Honda NS blanche, rouge et bleue qu'il était à la mode de posséder –, quand elle le serrait par-derrière et sentait sous ses doigts les saillies des côtes de ce géant normand, il fallait qu'elle glisse son nez dans le creux ouvert entre le col et le dos de Dav. Mettre sans pudeur le nez dans le col de sa chemise pour en sentir l'odeur inimitable de raisin vert et de lessive était devenu une habitude qui la faisait presque défaillir. Le souvenir suffisait à présent, le souvenir de cette maudite odeur de Dav – une odeur impossible à reproduire même en laboratoire, une odeur qui n'appartiendrait jamais à d'autres, une odeur qui probablement ne lui survivrait pas, cette odeur destinée à d'autres blondinettes non moins attirantes qu'elle, que selon toute vraisemblance elle ne sentirait jamais plus d'aussi près, cette odeur d'une époque unique – pour la faire éclater en une succession de sanglots et de convulsions nocturnes.

(Il y a quelques minutes, pour me reposer le bout des doigts et le cerveau du *tour de force** auquel je les ai contraints pendant ces dernières heures de vol, j'ai tiré le *Time* de la pochette du siège devant moi. En le feuilletant distraitement je suis tombé sur un article plutôt intéressant : une *équipe** de chercheurs anglais assure avoir démontré que l'amour est avant tout une expérience liée à l'odorat. J'ai souri malgré moi. J'ignore si cette découverte est l'énième tribut versé par l'hyper-rationalisme anglo-saxon à la stupidité universelle, mais aussi insignifiant que soit mon témoignage, je peux dire qu'il y a presque vingt ans je connaissais une fille qui aurait pu souscrire à une telle hypothèse scientifique. Pour Gaia, l'odeur de Dav n'était pas un parmi les nombreux attributs de son amour pour lui. Non, dans l'odeur de Dav était simplement contenu tout son amour.)

Gaia n'était pas que soupirs et nostalgie. Son organisme sécrétait aussi de la colère et un désir légitime de vengeance. Comment aurait-il pu en être autrement ? En se rappelant comment Dav l'avait abordée, seulement deux ans plus tôt, elle devenait folle, de même qu'en se souvenant qu'il lui avait été en fin de compte indifférent, tout en lui plaisant, la remplissait de nostalgie. Mon Dieu, si seulement elle

l'avait repoussé. Si seulement elle avait pu rejouer certains coups sur l'échiquier de leur relation ! Si seulement elle lui avait opposé un des refus mémorables qu'elle – Gaia Cittadini – avait appris si vite à dresser contre ses soupirants... Il y avait eu un temps où il était si empressé et elle, si sûre d'elle. Elle se maudissait pour ne pas l'avoir traité mal à l'époque. Pour s'être laissé embobiner de cette façon. Bien entendu, toute cette colère, pour se muer en mépris, nécessitait quelques prétextes. Et elle avait un besoin physiologique de le mépriser. Parce que la voie du mépris lui paraissait la bonne pour réduire les proportions de l'idole qui semblait s'être emparée de son esprit (certains jours elle avait l'impression de penser à lui sans interruption pendant les quatorze heures qui séparaient un sommeil du suivant et parfois, à son réveil, elle était certaine qu'il s'était faufilé dans ses rêves pour les bouleverser). Oui, le chemin de l'émancipation passait par celui du mépris. Et pour réussir une entreprise aussi désespérée elle devait atteindre le snobisme de Nanni et de Sofia, en appeler au sens de la distinction que tous deux lui avaient inculqué. L'unique arme à la disposition de cette petite était la discrimination sociale et religieuse.

Ce sale juif ! Ce petit bourgeois parvenu avec ce père répugnant, cette mère bien astiquée et cette maison prétentieuse !...

Oui, les pensées de Nanni repensées par l'esprit de sa petite-fille, dans un but noble : l'hygiène mentale et la reconquête d'un semblant de tranquillité. Et pourtant la mauvaise foi de telles invectives était si évidente qu'aussitôt les défauts tendancieusement attribués à Dav se transformaient en véritables qualités. Car Dav – son Dav – n'aurait pas pu vivre dans une autre maison. Dav – le Dav qu'elle aimait avec un tel désespoir – n'aurait pas pu avoir d'autres parents. Et qu'aurait pu être David Ruben sinon juif ? Juif. Juif. Juif. Ce mot qui pour elle n'avait jamais rien représenté pouvait-il à présent définir parfaitement son destin ? Se pouvait-il qu'il lui suffise de voir par hasard une journaliste à la télévision parler avec consternation du conflit israélo-palestinien pour qu'elle tombe en syncope ? Se pouvait-il qu'elle rêve de se convertir ?

Et enfin, ce qui était la plus anxieuse des questions dans cette école, et dans le reste de l'univers : le jugement des autres. Allez savoir pourquoi Gaia, qui n'avait jamais eu honte de rien, s'était mise à considérer son état comme une honte ineffaçable. Comme si se faire quitter et continuer à aimer sans être aimée représentait pour elle un manque d'élégance, voire une faute très grave. Aussi ne cessait-elle de feindre la bonne humeur, un effort qui devait lui coûter d'énormes sacrifices et qui, par ailleurs, n'était pas récompensé par des résultats satisfaisants : il suffisait d'un rien – une allusion de quelqu'un à David, à l'Olgiata, aux juifs, à la pêche, aux films américains et à beaucoup d'autres choses imprévisibles – pour faire apparaître, dans toute sa lividité, le trouble sur ce visage d'ordinaire imperturbable. Comme si elle avait perdu tout pouvoir sur elle-même, comme si son proverbial contrôle de soi s'était évanoui. Les jours passant, pendant que la nouvelle que David l'avait quittée (pour une autre ?) se répandait, Gaia avait eu de plus en plus la sensation paranoïaque que les autres complotaient contre elle. Y compris pour son bien. Mais ce n'était pas une consolation. C'était pathétique.

Un jour, par exemple, elle avait oublié ses chaussures de gymnastique en classe. (Elle était si distraite depuis quelque temps !) Le professeur de gymnastique lui avait permis d'aller les chercher. De sorte que Gaia, après les avoir enfilées, était retournée en courant au gymnase. Mais en ouvrant la porte avec une certaine énergie impatiente, elle avait eu l'impression que ses amies épouvantées avaient interrompu brusquement leur conversation. Elles parlaient d'elle ? De la nouvelle copine de David ? À l'évidence elles savaient qui c'était, cette salope ! Non, elle ne demanderait rien. Elle se mordrait la langue pour ne rien demander à ces sorcières. Mais quelques minutes plus tard ses oreilles n'avaient pas pu s'empêcher d'entendre des bribes de conversation entre ses camarades. C'est ainsi qu'elle avait tout compris. Il y avait une grande fête le lendemain chez les Ruben. Une parmi tant d'autres, certes. Mais la plus importante pour Gaia parce que la première à laquelle elle ne pourrait pas assister. Voilà ce qu'elles voulaient lui cacher !

Ne pas être invitée lui paraissait une monstruosité si injuste... Et dire que David l'avait fait se sentir plus d'une fois la maîtresse de maison. Elle se rappelait quand elle avait aidé madame Ruben et la Philippine à disposer des sets de tissu vert sur la table près de la piscine pour un petit dîner impromptu de charcuteries, fromages et légumes grillés. C'était dans les premiers jours de juin. À cette heure-là l'air avait une couleur si suggestive et une si bonne odeur ! Tout ça existait encore quelque part ? Elle se rappelait les sourires entendus qu'elle avait échangés avec madame, les sourires entre une belle-fille et une belle-mère qui s'adorent. Voilà, à présent ce n'était plus elle qui aidait madame Ruben, ce n'était plus elle qui percevait le bon parfum de jasmin et de chlore, ce n'était plus elle qui se sentait une belle-fille heureuse. Ces maudits Ruben avaient changé l'actrice principale, ils avaient donné le premier rôle à une autre petite pute complaisante !

Tout le monde pouvait entrer dans cette maison. Seule elle – la prédestinée – ne pouvait plus le faire ? C'est sans doute le risque que courent les favorites du sultan, celui d'être écartées à l'improviste.

Cette rafale de constatations lui coupait la respiration comme si elle se trouvait devant quelque chose d'injuste et d'implacable à la fois. C'était dans ces moments-là qu'elle aurait voulu voir sa rivale. Elle aurait voulu tout savoir sur elle, avec une curiosité morbide. Comment s'appelait-elle ? Où habitait-elle ? Qu'avait-elle fait jusque-là ? Avait-elle conscience d'avoir causé tant de souffrance à une autre personne ? Quelle merveille si elle mourait ! Quel miracle si sa rivale sans nom était victime d'un accident de la route... Alors elle, Gaia, entrerait de nouveau en scène. Elle le consolerait, donnerait libre cours à toute sa compassion et toute sa compréhension et il ne pourrait pas lui résister. C'était si bon de penser à la mort de la pétasse anonyme ! Si seulement elle n'était jamais née ! Si seulement il ne l'avait jamais rencontrée ! Pour le moment Gaia ne pouvait s'empêcher de la transfigurer : elle l'imaginait grande comme un mannequin, glaciale comme une Suédoise, riche comme Onassis et désinhibée comme une...

La pensée de son ennemie sans visage faisait plus mal que celle de David. Et Gaia en était tout bonnement terrassée.

Et je crains que Gaia ne mérite notre respect. De fait, elle apprend la leçon la plus dure : elle apprend que personne n'est irremplaçable. Même pas elle – Gaia Cittadini –, qui s'est toujours sentie si précieuse, qui a toujours cru être au-dessus de toute autre femme, même pas elle n'est irremplaçable. Gaia en arrive à comprendre qu'il ne faut pas croire les hommes qui vous disent « Jamais personne comme toi ». Il ne faut pas les croire quand ils vous disent qu'ils ne vous quitteront pas. Non qu'ils ne le pensent pas. Peut-être le pensent-ils réellement à un moment. Mais ensuite ? Ensuite, d'un instant à l'autre, ils cessent de le penser. Même la situation la plus stable peut se renverser. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Il faut l'accepter, comme on accepte la mort d'un père ou la folie d'un frère. Certaines choses vous brûlent soit parce qu'elles sont insensées soit parce qu'on ne peut pas les changer.

Dav n'est plus là. Il est ailleurs. Il est devenu une autre personne. Autre chose. Un point c'est tout. Il suffit d'essayer de recommencer. L'avenir : bien, lui au moins ne cesse jamais d'exister ! Et c'est ce qui la faisait pleurer pour de bon.

Il va de soi que parmi les mille composantes de l'univers hostile que Gaia, par pure commodité d'expression, appelait « les autres », je figurais aussi.

J'allais d'ailleurs mettre un peu de temps à comprendre la raison sinistre pour laquelle Gaia s'était mise tout à coup à me fréquenter avec une telle constance suspecte. Visiblement, passant outre ses précautions, elle voulait être près de quelqu'un qui pouvait revendiquer une familiarité avec Dav, même au prix de grandes souffrances. Et il y avait dans cette dévotion quelque chose que je n'hésite pas à qualifier d'héroïque. C'était évident qu'elle misait tout sur mon amitié avec Dav (cette association virile qui préférait pudiquement survoler chaque détail de nos vies intimes respectives, si bien qu'il ne s'était pas senti obligé de m'informer de son histoire avec Gaia et que je ne lui avais pas dit que Gaia était

toute ma vie). Elle me considérait comme le sweat-shirt gris que Dav avait oublié une fois chez elle et qu'elle n'avait pas voulu lui rendre ; à un certain moment, exaspérée, et pour ne pas souffrir plus, elle avait dû le cacher. Ou comme l'anneau d'or avec un brillant, façonné pour l'occasion par l'Atelier Ruben avec la bénédiction d'une Karen radieuse, que Dav lui avait offert un soir. (Se peut-il que ce soir ait vraiment existé ?) Mais par rapport à ces objets inanimés qui servaient à anesthésier sa douleur ou à l'augmenter, j'avais au moins le mérite d'être vivant et gentil et de pouvoir lui donner des nouvelles de première main sur Dav.

Après tout, pourquoi aurais-je dû me plaindre ? Il était arrivé plus que je n'aurais jamais osé en désirer. N'avais-je pas mille fois espéré le malheur de Gaia ? Non par méchanceté. Du moins je ne crois pas. Que faire si – comme je l'avais constaté à plusieurs reprises – le bonheur de cette petite semblait s'harmoniser à la perfection avec mon désespoir ? Comment ne pas voir qu'entre ses joies et mes souffrances semblait s'être instauré chemin faisant un rapport de cause à effet ? Donc si sa joie me faisait aussi mal, si elle m'était carrément intolérable, c'était raisonnable de penser qu'au cas où elle tomberait malade, ou subirait un gros affront, ou un deuil très grave, mon humeur remonterait d'un coup.

Comme je me trompais ! Je n'aimais pas la voir triste.

Et pas à cause d'un accès de philanthropie, que j'étais trop désespéré pour me permettre à l'époque, ni de mon affection pour elle, que je ne réussirais d'ailleurs jamais à éprouver. Comment pouvais-je ressentir de la pitié pour elle ? La pitié est un luxe que nous ne nous permettons qu'à l'égard d'individus que nous avons la prétention de considérer comme inférieurs. Et puis, il faut dire que les *chagrins d'amour* – bien que chacun de nous les ait éprouvés, en découvrant combien ils sont exténuants pour le corps et l'esprit – ont du mal à inspirer la pitié : le maximum que nous parvenons à accorder à un ami en crise sentimentale est un peu de désapprobation bien dissimulée, comme s'il perdait son temps pour une vétille. « Avec tous les enfants qui meurent de faim... toutes les guerres qui ensanglantent le monde... tu t'empoisonnes la vie pour cette fille... » Rien n'est plus incommunicable qu'un chagrin d'amour.

Par-dessus tout, c'était comme si Gaia – par ce déploiement de mélancolie et de mauvaise humeur – violait un contrat commercial qui lui imposait d'être toujours au sommet de sa courbe émotionnelle. Prendre de telles libertés avec l'idée que je m'étais traîtreusement construite sur elle, depuis la première fois où je l'avais aperçue à l'enterrement de Bepy – idée consolidée à la vue de la moussaillonne solaire qui débarquait rayonnante du Riva –, mettait à dure épreuve ma propre foi en mon amour. Comme si mon amour se nourrissait d'attente. Ce n'était pas un hasard s'il avait flambé sans répit pendant les jours où j'avais fréquenté la fastueuse villa de Positano dédiée à Gaia. Et depuis lors mon amour n'avait fait qu'exiger de ce faste des confirmations encourageantes. Et Gaia, du moins jusqu'à ce moment-là, ne m'avait jamais trahi. Elle m'avait donné l'illusion qu'il existait au monde un genre d'individus auxquels tout réussissait toujours. Des individus dont la vie n'était jamais gâchée par des frustrations imprévues. Mais me voici tout à coup devant cette nouvelle Gaia inattendue et geignarde. Non, elle ne me faisait pas de la peine, mais me dérangeait quelque peu. Moi qui avais accepté avec une euphorie aussi stoïque son mépris présumé pour moi, je ne me sentais pas prêt à la mépriser à mon tour. De mon mépris pour elle je ne savais vraiment que faire.

En outre, le seul fait qu'elle ait été repoussée par David – qui tout en m'étant incommensurablement supérieur restait tout de même un être humain – la plaçait à mes yeux dans une perspective différente. Cette histoire signifiait-elle que Gaia n'était pas le summum auquel un homme pouvait aspirer ? Existait-il sur la planète quelqu'un qui après avoir profité de ses grâces avait fini par s'ennuyer et se défaire d'elle ? Si cela m'était totalement intelligible d'un point de vue rationnel, c'était folie d'un point de vue sentimental. Et pourtant c'était ainsi. Mon malaise était aggravé par le fait que celui qui avait éprouvé cet ennui impensable n'était pas un être abstrait dont j'aurais pu transfigurer les inclinations jusqu'à le diviniser presque, mais bien Dav, mon ami Dav, individu magnifique, comme je ne me lassais

pas de le constater, mais trop réel pour que je l'idolâtre véritablement. Merde, je n'étais pas Giorgio Sevi. Je savais qui était Dav. Je connaissais ses limites mieux qu'il ne connaissait les miennes. Et que lui se permette le luxe de refuser avec dédain la fille que j'aimais à la folie me plaçait en position de nette infériorité dans la cruelle chaîne alimentaire. J'étais le petit poisson qui se faisait dévorer tous les jours par Gaia qui à son tour se faisait mettre en pièces par Dav.

Et c'est sans doute pour rééquilibrer ce qui me semblait une iniquité darwinienne, pour boucler le parcours qui me voyait comme le dernier maillon d'un cycle de mort, que je me suis résolu à ne plus parler à Dav. Je l'ai fait du jour au lendemain, avec un comportement que tous (mais surtout lui) ont pris pour le suprême coup de génie de ce fou furieux de Daniel Sonnino, mais qui, tout bien réfléchi, était le fruit d'une rationalité glacée et du désir torturant de rétablir un semblant de justice terrestre.

Vous auriez dû voir Dav ! Il n'en croyait pas ses yeux. Il me poursuivait, en me demandant des explications : Que m'avait-il fait ? Il m'avait offensé de quelque façon ? Si c'était le cas il s'excusait ! Il suffisait que je parle. Que je dise un mot, bordel. Rien qu'un mot. Et moi je me taisais, imperturbable comme certaines novices qui, ayant fait vœu de ne pas laisser un son sortir de leur bouche pour le reste de leur vie, oublient les séductions verdoyantes du langage. Non que je me sois attendu à ce qu'il souffre comme j'avais souffert pour Gaia ou comme Gaia avait souffert pour lui. Je savais que ce n'est pas si difficile de renoncer à un ami. Mais je m'amusais à l'idée qu'en ne lui ayant pas fourni d'explications j'allais le laisser quelque temps dans l'inquiétude.

Il allait s'écouler des années avant que je parle de nouveau avec Dav. Mais c'est une autre histoire.

Ce qui est sûr c'est qu'à quelques jours de la fête de Gaia celle-ci semblait s'être complètement débarrassée de l'ombre du seul garçon qui l'ait repoussée. Au point qu'ils s'étaient rapprochés. Ils se téléphonaient souvent comme il arrive entre amis (c'est comme ça que finissent les histoires d'amour au paradis ?) J'avais recommencé à être pour Gaia le meilleur ami le moins intéressant qu'elle ait jamais eu et, en outre, j'avais perdu Dav. Je ne saurais dire, d'ailleurs, si en fin de compte l'un de nous avait gagné. En ce qui me concerne je suis persuadé – je l'étais déjà, dans le fond – non seulement d'avoir perdu beaucoup de temps que j'aurais pu utiliser de mille autres façons beaucoup plus gratifiantes, mais aussi que, malgré tout, je n'aurais pas su me comporter différemment.

Un fait demeure toutefois certain, démontré par l'expérience : la souffrance de Gaia n'était pas moins une insulte personnelle pour moi que son bonheur.

Mais enfin, mon garçon, qu'est-ce que tu veux de cette maudite gamine ? Essayons de récapituler : tu ne supportes pas qu'elle soit heureuse. Tu ne supportes pas qu'elle soit malheureuse. Tu ne supportes pas qu'elle se montre indifférente. Mais tu ne supportes pas non plus son amitié. Tu ne veux pas être avec elle. Et néanmoins tu n'acceptes pas qu'elle ne veuille pas être avec toi. Tu ne veux pas la sauter. Mais si ça ne tenait qu'à toi tu ne permettrais à aucun autre de le faire... Bref, peut-on savoir ce que tu veux, bon sang ?

Eh bien, la réponse n'est pas si difficile : je voudrais qu'elle n'ait jamais existé. Je voudrais ne l'avoir jamais connue. Mais désormais, puisque je l'ai déjà rencontrée, il ne me reste qu'à désirer ardemment sa mort !

« Comme au cinéma ! » crie Giacomo au comble de la jubilation. Je fais un geste de la main pour le pousser à baisser la voix. Alors, toujours à sa manière exagérée, il commence à chuchoter.

« ... Ça doit faire deux ans et demi, dit-il, ou un peu plus. »

Donc ce qui a été pour Giacomo « comme au cinéma » s'est passé pendant les jours qui ont suivi la fête de Diamante Arcieri, les jours qui sont entrés dans l'histoire de mon organisme torturé comme l'« époque du soupir mystique et pornographique ».

« Et Nanni ne l'a pas oublié, précise aussitôt Giacomo. Je t'assure, il ne reparle avec Gaia que depuis relativement peu de temps... Figure-toi que même sa grande fête a failli sauter... Il ne voulait absolument pas que Dav vienne. Et tout ça à cause de cette histoire sensationnelle !

– Mais enfin, quelle foutue histoire ? (Je m'impatiente).

– ... Le jeudi c'est le jour de sortie des Philippins. Et d'habitude, même Nanni n'est pas là. Il accompagne grand-mère au bridge, ensuite ils vont au cinéma. Donc, tous les jeudis Gaia fait venir David à la maison. Ils font semblant d'étudier. Mais ensuite ils s'amusent... Putain, j'entends leurs gémissements depuis ma chambre. Quel marathon. Ils s'envoient en l'air...

«... Un jeudi Nanni se sent mal et rentre plus tôt, pendant que les deux pigeons sont en pleine immersion. Ils comptent sur la ponctualité de Nanni. Nanni est un type routinier. Il fait toujours les mêmes choses. On sait que s'il sort le jeudi il ne rentre pas avant minuit. On sait que dès qu'il arrive il va dire bonne nuit à sa petite princesse et l'embrasser, une bonne tasse de lait au miel à la main, et se fait raconter sa journée et toutes ces autres conneries qui le passionnent... Mais cette fois-là il rentre plus tôt. Pas de cinéma : il y envoie grand-mère avec ses amies. Il a un peu la migraine. Mais il ne peut pas savoir qu'à la maison l'attend un spectacle cent fois plus excitant. Le spectacle préparé par sa jeune fille préférée. Son ingénue de quinze ans. Un beau hors-programme. Parce que cette fois il ne la trouve pas dans le pyjama à girafes qu'il lui a offert. Il ne la trouve pas en train d'étudier sur son lit les jambes croisées et son crayon dans la bouche. C'est une scène sensationnelle, Daniel. De quoi se tordre...

«... Nanni ouvre grand la porte et voit sa petite princesse toute nue, agenouillée, et cette fois dans sa bouche elle n'a pas son crayon, mais la queue de Dav. Et tu sais le plus sensationnel ? Tu ne peux même pas l'imaginer. C'est qu'ils ne sont pas seuls. Sur ce lit il n'y a pas que David et Gaia, mais aussi un autre garçon. Ils l'ont invité à regarder. Mais il ne s'est pas borné à regarder. C'est ça le sensationnel. Lui aussi s'est déshabillé, lui aussi a voulu sa ration de... Tu vois la scène, Dani ? Elle n'est pas incroyable ? Formidable ? Ça n'est pas comme au cinéma ? Sous le regard bouleversé de Nanni, Gaia est décorée du titre prestigieux de Miss Partouze de l'Année. Et tu verrais Nanni. Au bord de l'infarctus. Il crie. Il est hors de lui. Ou plutôt non, il pleure : "Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous faites à ma petite souris ?..." Il attrape David toujours tout nu et toujours avec la trique. Mais pas l'autre garçon, Nanni ne l'a jamais vu avant et n'arrive pas à le toucher. Dav ne réagit pas. L'autre non plus. Ils sont tous pétrifiés. Et Nanni les chasse en continuant à pleurer : "Dehors, juifs de merde !..." Maintenant Gaia pleure aussi : "Non, grand-père, excuse-moi, tu n'as pas compris..." Alors je sors de ma chambre – par curiosité, je ne les ai jamais vus pleurer ensemble, et pourtant ce sont deux sentimentaux, ils pleurent souvent, mais ensemble, je ne les ai jamais vus –, donc je sors et ce con de Nanni me hurle dessus : "Dans ta chambre, Giacomo... – Mais qu'est-ce qui se passe ?... – Tu ne le vois pas ce qui se passe, espèce d'abruti ? Dans ta chambre, tout de suite, ne me mets pas en colère..." Et pendant ce temps j'aperçois les deux malheureux à moitié nus en chemise et le slip à la main qui descendent l'escalier et filent dehors... Tu vois de quoi il m'a traité ce con ? D'abruti. »

C'est cette scène, que Giacomo a décrite avec une certaine approximation comme « une scène sensationnelle, comme au cinéma », qui amorce le désastre. En un instant prend forme dans mon esprit – peut-être sous l'influence du naïf Arabe, qui sait – l'image de ma Natacha tolstoïenne, ma compagne d'achats de Noël, mon aspiration vitale, transformée en une actrice de porno féline, une pompière de compétition, une fille – de l'avis professionnel de son frère – si entraînée dans l'art de procurer du plaisir qu'elle ne peut plus y renoncer, une cochonne si insatiable qu'il lui faut deux hommes à la fois.

Qu'est-ce que je faisais ? Qu'est-ce que j'étais pendant que se déroulait cette histoire ? Combien de fois pendant les années passées dans mon coin casanier, plongé dans quelque lecture romantique du XIX^e siècle, j'avais été dans un état de sérénité naïve, pendant qu'à quelques maisons de la mienne les deux

personnes les plus aimées et les plus enviées de mon adolescence s’amusaient avec un inconnu ? Et quel effet tout ça produisait à présent sur moi ? De l’indignation. De la douleur, sans aucun doute.

Mais surtout une envie surhumaine. Une envie que je voudrais qualifier de transcendante.

Et le plus fou c’est que j’ai envoyé cette lettre, cette maudite lettre pleine d’insultes et de menaces de mort, j’ai lancé cette *fatwa* insensée qui a littéralement brisé ma vie en me valant l’ostracisme de ceux avec qui j’aurais désiré passer le reste de mon existence, cette lettre qui m’a mis au ban, qui a fait que tout un quartier a cessé de dire bonjour à ma mère et à mon père, rien qu’en me fondant sur les récits délirants d’un déséquilibré qui avait mille raisons pour me nuire et un million au moins pour foutre en l’air la fête préparée avec tant de compétence par sa sœur qu’il haïssait de toutes ses forces.

Tout le reste en est le corollaire. L’escalade inévitable. Pendant que j’enfile mon smoking, fidèlement assisté par mon père qui glisse le mouchoir dans ma poche de poitrine et les boutons de manchettes à mes poignets, comme je l’ai fait mille fois avec lui, je pense à Nanni. Pour une fois je pense à lui comme à un allié dans la défaite. Je pense à son antisémitisme endémique qui trouve à présent des justifications imparables. Je pense aux deux femmes de sa vie, ses deux princesses, unies par leur aspect extérieur très pudique et sévère et par une insatiable envie de sexe... Je pense aux deux juifs auxquels il a dû les céder provisoirement. Je pense à Bepy et à David qui s’amusent aux dépens de Nanni et aux miens. Je pense à l’idée que le catholique, pseudo-aristocrate, ultrapuritain Nanni Cittadini d’Altavilla doit s’être faite des juifs. Tous des satyres. Des satyres au sexe dressé. Des satyres sans scrupules. Sans un minimum de respect pour ce qui est élevé et intouchable. Des satyres toujours prêts à attenter à la beauté. Des satyres iconoclastes. Voilà ce que sont les juifs. Et je crois qu’à ce binôme juif (Bepy et David) le pauvre Nanni devra très bientôt, plus tôt qu’il ne l’imagine, ajouter le troisième mousquetaire de l’impudicité. Je parle de moi, bien entendu. Car au moment même où je resserre le nœud papillon de mon smoking, où les yeux de mon père s’allument et où ma mère déclenche le flash pour immortaliser la beauté de son fils cadet (une belle photo encore posée sur la bibliothèque de mon funèbre appartement romain), je pense moins à la folie d’aller à la fête d’une fille à laquelle j’ai remis il y a deux jours une lettre qui pourrait me faire traîner en justice, ou même à un projet de vengeance ultérieur – que sais-je ? saboter la fête, me conduire de façon inconvenante, gifler Nanni, ou commettre le meurtre, déjà annoncé d’ailleurs, de la jeune fille de dix-huit ans sous le regard horrifié de ses invités... – qu’au désir brûlant d’entrer dans la chambre de Gaia. De voir les lieux sacrés qui ont abrité le merveilleux sacrilège. Disons qu’une telle mission peut fournir une contribution essentielle à l’archéologie de ma douleur et de nouvelles idées pour mes souffrances futures.

Car c’est ma nouvelle obsession. La lettre folle a été écrite et remise. Je n’ai pas eu de réponse, c’est logique d’imaginer que Gaia en a été bouleversée et épouvantée. Entretemps, pris de la même exaltation, et dilapidant mes petites économies d’adolescent destinées à tout autre chose, je lui ai acheté une bague de chez Bulgari. Et aussitôt après j’ai pensé que j’avais le devoir et le droit de voir cette chambre. Que j’irais à cette fête, que je profiterais de l’ultime occasion d’entrer sans encombres dans cette maison, au risque d’affronter la stupeur de Gaia et l’indignation de ses grands-parents ou d’être chassé par un videur. Aller à cette fête et entrer à tout prix dans cette chambre, la chambre du premier étage que pendant les années de mon amitié avec Gaia – en proie à mes habituelles idiosyncrasies ennuyeuses – je n’ai jamais voulu voir. Quelque chose m’impose ce pèlerinage extrême !

De la lumière partout. Elle est visible de loin. À une centaine de mètres de distance la maison ocre de la via Aldrovandi étincelle comme une soucoupe volante incandescente prête à s’élever dans le ciel. Une congestion métallique de voitures de luxe grises a bloqué la circulation. Je n’ai jamais vu autant d’énergie déployée, ou peut-être seulement pour la nocturne de certains matchs de foot, certains plateaux de cinéma, certains studios de télévision. Éclairage au néon, projecteurs, flambeaux, triomphe futuriste. Deux réflecteurs au coin de la grille ont transformé un bougainvillier en un gigantesque

poulpe aux tentacules couleur fuschia qui enserrant un pin phosphorescent. Sur l'auvent de la grille principale une glycine descend en moussant comme du champagne qui déborde d'une bouteille tout juste débouchée. Et tous ces garçons, les meilleurs que l'on puisse trouver à Rome en cet été 89. Les garçons avec derrière eux des histoires qui célèbrent le confort et le bien-être. Les garçons aux mille perspectives. Les garçons qui seront notaires ou dilapideront leur patrimoine. Les garçons qui ne redoutent pas l'avenir. Qui ne redoutent pas de mal finir. Qui ne redoutent pas les maladies. Les garçons qui n'ont pas peur. Qui ne vieillissent pas. Parmi ces garçons il y a aussi toi qui as des peurs à revendre. Peur de mourir à cet instant précis. Peur de ne pas réussir à te débarrasser de ce perpétuel pucelage incurable. Peur de ne pas te libérer de tout ça. De t'y fixer inéluctablement. Peur de ne plus jamais revoir David et Gaia et tous les autres. Peur de ce qui va arriver ce soir. Oui, parmi eux, parmi la crème des garçons de 89 il y a aussi cet intrus apeuré, cet imposteur sans vocation pour l'imposture, si sombrement déterminé à entrer dans la chambre de la femme qu'il a menacée de mort que le doute ne l'effleure pas que la seule erreur c'est d'être là. Sa détermination est si absolue qu'on pourrait la lire dans ses yeux si seulement il avait le courage de les lever.

Il ne manque personne. Pourquoi quelqu'un devrait-il manquer ? Tous pressés autour du buffet principal des hors-d'œuvre, à jouer des coudes pour atteindre la dernière bruschetta à la truffe ou le dernier canapé de mousse de saumon... Élégants, amorphes, efféminés, soporifiques, comme dans un film en costumes. Tous à la parade, tous au faîte de leur aventure humaine.

La pose, les enfants ! Courage ! Pour la dernière photo de famille avant que ne commence le déclin. Maintenant que vous avez encore la peau dorée, le ventre plat et l'haleine fraîche, maintenant que vous pouvez courir cent kilomètres sans vous fatiguer, que vous avez la sueur la plus parfumée de l'univers, merveilleux baume à mettre en bouteille, cette résine de fraîcheur juvénile. La pose, les enfants ! Courage ! Pour la dernière photo de famille.

Le smoking ne sied pas à David. Je l'ai toujours pensé avec satisfaction. Il a un visage trop beau pour ne pas ressembler à une dragée ou à un acteur de feuilleton à l'eau de rose. Son corps semble fait pour les tenues décontractées. Ses longs bras, son mètre quatre-vingt-dix, la forme de ses muscles, tout ça dans un smoking paraît presque disgracieux. Jusqu'à ses grands pieds, dans des chaussures noires oblongues et filiformes, qui lui donnent l'air d'un pingouin. *Aujourd'hui je suis plus élégant que Dav*, me dis-je emporté par un flux de bien-être mondain. Je me plais à constater que certains des conseils que j'ai donnés à l'héroïne de la soirée ces derniers mois ont été suivis et surtout que rien n'a été modifié, bien qu'entretiens le *conseiller* soit tombé en disgrâce. Quelle magnanimité, ma belle ! Ou quelle indifférence ! Et tout en concevant le plan qui me mènera au plus vite dans sa chambre, je me jette tout naturellement sur les bouteilles de vin rouge laissées sans surveillance sur les tables rondes. Après tout, c'est moi qui ai choisi cette étiquette en m'improvisant *sommelier** pour impressionner ma petite Gaia. Je me sens poussé à attraper aussi un des couteaux-scies disséminés sur les tables. Je vois ma main trancher la jugulaire de Gaia, je vois des fleuves de sang pourpres descendre sur son cou. Et pendant ce temps je bois sans me contrôler, avec violence. J'avale à n'en plus pouvoir, jusqu'au moment où s'insinue en moi le soupçon galvanisant d'être devenu invisible. Je vous vois, mais vous ne pouvez pas me voir. J'ai la vue brouillée. Je vois comme un micro-organisme qui voit sans être vu. C'est le miracle provoqué par le carburant que j'ai dans le corps. Le miracle de mon invisibilité. Personne ne s'occupe de moi. Personne ne s'est jamais occupé de moi. C'est bien ça le problème. Bordel, pas même l'héroïne de la fête, à qui j'ai avoué il y a seulement trois jours mon désir ardent de la larder de coups de couteau, elle-même ne m'a pas vu. Elle n'a pas fait semblant de ne pas me voir. (Comment aurait-elle pu dissimuler ? Allons, on ne peut pas être aussi cynique !) Elle ne m'a pas vu, c'est évident.

Et grâce au prodige de mon invisibilité, grâce au vin rouge envoyé dans un estomac vide, grâce au mélange alcoolique qui court à torrents dans mes veines, grâce au fait que l'attention générale vient

d'être catalysée soudain par l'estrade noire installée au centre du jardin, où Nanni Cittadini et sa petite-fille de dix-huit ans en robe pâle aux reflets rosés, à minuit précises, ont commencé à danser la maudite valse de Strauss habituelle, pendant que la troupe de serveurs distribuent les *flûtes** de champagne, que les lumières s'éteignent et qu'un cône lumineux des plus plouc suit les deux danseurs dans leurs pirouettes maladroites... grâce à tout ce remue-ménage simultané, je trouve enfin le courage et l'occasion d'entrer dans la maison.

Le salon de Nanni, son grand salon orgueilleux de style empire, mille fois photographié par les magazines sur papier glacé, scintille ainsi pour la dernière fois sous les yeux de ce visiteur non désiré. Je crains que la rencontre soudaine avec la statue de son aïeul présumé ne soit vouée à demeurer sinon le plus fascinant du moins le plus cordial échange que j'aie entamé durant cette époque de frictions diplomatiques et de paroxysmes d'émotions. Quelqu'un pourrait sans doute dire que c'est le contraste avec l'indifférence des jeunes en tenue de soirée et la mélasse de musique diffusée dans le parc qui rend aimable le sourire que le buste laisse échapper. Quelqu'un pourrait sans doute ajouter que c'est l'expansivité inattendue de la statue qui me pousse à lui rendre la gentillesse avec une révérence. Un spectateur distrait pourrait interpréter trop vite mon geste comme le respect insensé d'un ivrogne envers un objet inanimé. En réalité ma déférence est l'hommage à la seule créature courtoise rencontrée dans une *soirée** où même la tiédeur estivale semble être un des nombreux effets spéciaux prévus par cette production cinématographique millionnaire.

Et va savoir pourquoi, je suis heureux – et je le dis sans ironie – de constater la ressemblance effective entre Nanni et le moulage de son ancêtre. Si on voulait être méchant on pourrait l'attribuer à la vocation de Nanni pour l'imitation et la parodie involontaire qu'il a déjà plusieurs fois manifestée.

C'est ça ? C'est cette attitude – l'obsession de conformer ses goûts à ceux de ses mythes – qui a poussé le vieux Nanni à adopter la coiffure de page de son ancêtre supposé ? C'est pour ça que tout à coup il me semble entrevoir une affinité entre l'ironie compassée de Nanni et le sourire que la statue s'entête à m'adresser ? Mais alors ce n'est plus si étonnant, n'est-ce pas ? que Nanni, séduit par le charme insolent à la Marlon Brando de ce buste du XVIII^e ait cherché à la faire revivre, du moins dans ses aspects les plus évidents, rien moins que sur son propre visage.

Ce sont des réflexions que je parviens à cultiver avec une lucidité amusée, avant qu'elle ne soit diabolique. Je me sens presque à l'aise. Ce n'est qu'en rapprochant la ligne du nez à la Brigitte Bardot de la statue de celle de ma Gaia, à la netteté gamine, que je sens mon cœur très lourd, et je dois détourner les yeux.

Entretiens, au bord de l'escalier de marbre couleur crème qui conduit aux étages, les deux copies de Caravage m'attendent là, comme pour marquer symboliquement la ligne de départ de mon chemin de croix. Il y a une Vierge à demi vêtue qui a l'air de m'adresser un sourire railleur. Je trouve ces tableaux très insultants et très vulgaires. Ils sont de la pure ostentation, comme les robinets d'or dans le yacht d'un émir, comme un chapeau de cow-boy en platine dans le bureau d'un pétrolier texan. Et je ne sais pas pourquoi, mais c'est un grand réconfort de sentir dans ma poche droite le poids du couteau-scie.

Le son assourdi de la valse me conduit avec grâce aux étages supérieurs, ceux que je n'ai jamais visités.

Tu comprends aussitôt que dans cette chambre il y a tout ce que tu as toujours cherché, mélangé à tout ce que tu as toujours voulu oublier. Comme un album de souvenirs et des obsessions bien rodées. Tu n'es jamais entré dans cette chambre. Tu la trouves plus petite et beaucoup plus désordonnée que tu ne l'avais imaginée. Comme si Gaia avait voulu briser par un peu de modernité saine et aseptisée la solennité du musée où on l'a contrainte à vivre. Tu sursoutes en voyant ta lettre – ton épouvantable lettre – ouverte sur le bureau, froissée et abandonnée. Alors elle existe vraiment, cette lettre dont tout le monde parlera bientôt ? Combien de fois elle peut l'avoir relue ? Une seule fois a suffi ? Ou elle s'est

contentée des cinq premières lignes à la fin desquelles le festival des insultes avait déjà atteint le comble de la folie et de l'insupportable ? Tu te rappelles que ton plus grand tourment, en écrivant ce chef-d'œuvre d'indécence, a été la crainte qu'elle ne le lise pas jusqu'au bout. La seule chose qui t'intéressait c'était qu'elle n'interrompe pas sa lecture. Tu étais comme un écrivain débutant, moins avide d'approbation que de chance. Oui, tu voulais profiter à fond de ta chance, sachant que ce serait la dernière que t'accorderaient Gaia, sa famille et tout son monde crémeux de la haute. C'est pour ça que tu prends cette lettre, pour t'assurer que la dernière page est aussi froissée que les précédentes. Et tu éprouves à son seul contact une sensation d'étrangeté, comme si tu ne pouvais pas être l'auteur de cette obscénité. Tu as la nette impression que c'est une porte grande ouverte sur la folie. Tu ressens un vertige. Comme devant un abîme.

Oui, cette chambre est beaucoup plus petite, beaucoup plus modeste que tu ne l'avais imaginée. Et bien qu'un premier coup d'œil distrait la fasse apparaître comme un endroit bourré de choses diverses, une chambre exubérante, en réalité elle en dit peu sur son occupante. Sans doute – tu le penses méchamment (il ne te reste plus rien que la méchanceté !) – parce qu'il y a peu à savoir sur son compte. La pièce est encombrée de tout le bric-à-brac qu'on s'attendrait à trouver dans la chambre d'une idiote de dix-huit ans et de bonne famille en 89 : peluches, feutres de couleur, barrettes, petit divan à rayures blanches et vertes, nombre imprécis de photos sur fonds exotiques ou dolomitiques, tas de livres scolaires, vêtements jetés partout, papier coloré d'emballages de cadeaux roulé en boule, chaussures de gymnastique, petites bougies rouges, et même un demi-verre de lait dont le bord porte encore l'empreinte opalescente de ces lèvres magnifiques.

Existe-t-il meilleur théâtre pour une partouzarde ? Nanni est entré par cette porte et a vu sa petite-fille toute nue et aussi David tout nu et aussi l'autre tout nu... Tu es le commissaire débutant et ému sur le lieu du crime. Alors voyons un peu : d'après les déclarations de Giacomo, ces deux-là se sont retrouvés ici. La respiration te manque. Tu voudrais pleurer. Mais ça ne vient pas. Tu es stupéfait par tes difficultés respiratoires, c'est comme si une bouffée de feu avait attaqué tes organes vitaux, mais pas l'ombre d'une larme.

Tu te retrouves ainsi dans la salle de bains. La baignoire où Gaia aime se plonger. Les toilettes où elle pisse. Le bidet où elle se rince. La corbeille où elle jette ses tampons hygiéniques. Le panier où elle entasse son linge sale. Pourquoi, jusqu'ici, il ne t'est pas venu à l'idée que cet endroit pouvait exister ? Pourquoi tu as eu si peu d'imagination ? Pourquoi, au seuil du XXI^e siècle, tu as cru à ce conte sucré ? Comment as-tu fait pour concilier ton calvaire érotique fait de fétichisme, d'astiquages en classe, de mille gris-gris volés avec l'idée que Gaia n'était pas une femme ? C'est quoi tout ça ? Quel rapport entre ces conneries de séminariste frustré et l'histoire de ta famille, si laïque, si juive, si blasée, si libertine ? C'est là ta vraie folie, Dani. Ton anachronisme est ta folie. Ton rejet de Bepy est ta folie. Ton puritanisme périmé est ta folie. Pas ta lettre de menaces. La lettre n'est qu'une terne émanation de ta folie.

Le délire a pris fin là, dans cette salle de bains, quand j'ai vu les collants et la culotte, visiblement abandonnés par Gaia avant qu'elle ne mette sa robe blanche de débutante, qui ont chassé en un instant de mon esprit toute pensée superflue.

Si seulement Gaia avait été un peu plus ordonnée, si elle n'avait pas laissé ce linge sensuellement affalé contre la baignoire, à la merci du premier pervers venu, les choses se seraient passées d'une autre façon. Mais ces bas et cette culotte ont donné soudain libre cours à mon exaltation.

J'ai attrapé la culotte avec une précaution religieuse. Elle était voilée à point par une ombre d'une couleur ineffable. Finalement, ce n'était que la culotte d'une quelconque fille de dix-huit ans. N'importe quel Japonais aurait payé des milliers de yens pour la compter dans sa collection. La regarder et me la

mettre sous le nez ont été simultanés. Et cette odeur d'ammoniacque m'a renvoyé des années en arrière : la formidable nuit londonienne où mon frère, tout retourné, m'avait fait sentir ses doigts ankylosés, quelques jours avant que ma vie ne change. C'était cette même odeur qui clôturait une saison de cinq ans. Cette même odeur qui créait une sorte de continuité souterraine, un long pont qui semblait s'élancer vers ma puberté. Que disait ce grand génie surestimé d'Henry Miller ? *La chatte est internationale* ! Rien de plus vrai. Elles ont toutes – à des degrés divers – la même odeur qui annule toute métaphore et interdit la métaphysique.

Jusqu'à l'instant où j'ai entendu dans mon dos :

« Qu'est-ce que tu fais, gros dégoûtant ? »

J'ai reconnu la voix de Nanni. Puis je me suis senti empoigné et flanqué hors de la pièce. Je devais avoir atteint le degré d'ébriété où le corps disparaît. Comme si Nanni avait attrapé un sac et s'appêtait à le jeter dans l'escalier.

« Sors d'ici... Sors d'ici... Cochon... Vous avez tous foutu la merde... Avec ma petite-fille... Dehors... mon Dieu, mes tableaux ! Qui les a touchés ?... Et le nez de la statue ? C'est toi, misérable psychopathe ? C'est toi ? Je vais porter plainte, je vais porter plainte... J'aurais déjà dû le faire avec ton grand-père... Maintenant je le fais avec toi... Je vais te faire enfermer ! »

Aucune diplomatie, ce Nanni. Rien qu'un peu d'exaspération : légitime, sacro-sainte, trentenaire. Et de fait le bilan des trente dernières années de Nanni – en dépit des apparences – n'était pas des plus brillant : une femme dévergondée, un fils suicidé, un petit-fils psychotique, une petite-fille star du porno... Et maintenant ses belles copies de Caravage lacérées par Dieu sait qui et sa statue adorée privée de son petit nez de Brigitte Bardot. C'est pour ça qu'il me chassait de chez lui, en hurlant comme un obsédé, à la grande frayeur de ses quatre cent quatre-vingt-dix-neuf invités. Il faisait ce que sa petite-fille n'aurait pas voulu, et ce qu'elle n'avait pas fait : détourner l'attention de sa fête et de son autocélébration. Voilà pourquoi Gaia avait prétendu ne pas me voir. Pour éviter le scandale, pour sauvegarder l'honneur de sa fête, pour ne pas renoncer à ce bonheur tant désiré, elle avait couru le risque de se faire tuer par Daniel Sonnino, prétendument psychopathe. Mais la pauvre Gaia n'avait pas pensé que le danger pouvait venir de l'individu le plus insoupçonné, de ce merveilleux, ce très généreux bienfaiteur qui, au comble de la fureur, indigné par cette nouvelle violation de l'intimité de sa petite-fille, n'avait pas eu le sang-froid de calculer le risque auquel il exposait la fête tout entière. À ce stade, on était sûr qu'elle s'imprimerait dans la mémoire collective de tout un quartier (de toute une ville ? Non, n'exagérons pas !) à cause de cette scène et pas de tout le reste : adieu souci des détails ! Adieu les autres raffinements pour lesquels Gaia s'était donné du mal afin que la fête – sa fête – ne soit jamais oubliée ! Giacomo avait gagné : le trouble-fête avait triomphé. Je n'étais que l'instrument de ses plans tordus.

Tout le monde allait se souvenir du dix-huitième anniversaire de Gaia Cittadini comme du décor luxueux d'une scène hilarante : le petit intellectuel de la classe, avec sa gueule de Dany Kaye, ses airs romantiques, ses masturbations publiques, ses simagrées, sa manie de rompre des amitiés sans raison, son incapacité à se contrôler, son inclination paranoïaque à transformer et retourner le réel, venu à la fête de cette fille qu'il avait menacée de mort quelques heures plus tôt, est chassé en pleine fête, complètement bourré, par le grand-père de l'héroïne de la soirée qui l'accuse en public de s'être introduit dans la chambre de sa petite-fille pour renifler sa culotte et ses collants. C'est la scène que tout le monde retiendra. Celle dont tout le monde parlera longtemps, que tout le monde racontera à tout le monde, pour le plus grand plaisir de chacun.

Mais pourquoi tu t'en prends à moi, Nanni ? Je t'annonce que cette fois-ci tu n'arriveras pas à me faire sentir coupable. Je ne suis que l'obscur instrument de l'Histoire. Si Bepy est le régicide anarchiste qui fait éclater le conflit, je suis la bombe qui met fin aux hostilités. De fait, si on y réfléchit, la lutte entre les Sonnino et les Cittadini a coïncidé ironiquement avec la guerre froide. C'est pour ça qu'en

plein 1989, cette fichue année, nous nous sentons tous les deux perdus et inutiles comme des gravats détachés du mur de Berlin ? Pour une fois nous sommes alliés. C'est nous qu'on a roulés. Allons, Nanni, ce n'est pas ma faute si Bepy se tapait ta femme. Pas plus que ce n'est ta faute si Bepy n'a pas voulu acheter les Caravage et si mon père te vénère et ma mère te déteste. Ce n'est pas ma faute si ton fils s'est suicidé de cette manière et si Bepy l'avait prédit. Ni si ton petit-fils est un psychopathe alcoolique atteint de populisme chronique. Ni si ta petite souris prodiguait déjà à quinze ans certains services paradisiaques à Dav & Cie. Et je l'admets, ce n'est sûrement pas ta faute si je suis un masturbateur fétichiste plein d'initiative. Non, Nanni, nous n'y sommes pour rien. Les Sonnino n'y sont pour rien. Les Cittadini n'y sont pour rien. Les juifs n'y sont pour rien. Les catholiques n'y sont pour rien. Bepy est mort et tu vieillis décidément.

C'est comme ça, ç'aurait pu être différent. Je suis le premier à l'admettre. Mais c'est comme ça.

Qu'en dire, alors ?

Je ne crois pas que ce soit supportable de clore son adolescence sur cette scène. Et pourtant c'est bien sur cette scène que se clôt la mienne. C'est avec cette scène – pas avec les mille autres que mes amis ont connues, médiocrement heureux ou honnêtement malheureux – que je dois régler les comptes. Mais se peut-il qu'en réécoutant dans ma tête les injures de Nanni je ne comprenne mon erreur que maintenant ? La grande erreur de ces années-là. Avoir voulu rivaliser avec des personnes avec lesquelles je ne pouvais pas. Avoir cru naïvement que les hommes étaient égaux. Ne pas avoir donné raison à ce moraliste classique de grand-père Alfio quand il me disait que les hommes sont tous différents. Et que leur diversité est le fruit amer de chaque souffrance et chaque joie excessive. Que la joie est l'émanation directe de la souffrance d'autrui. Que le déséquilibre de conditions est notre volupté. Qu'arriver les premiers implique que quelqu'un arrive deuxième et troisième et quatrième ou même n'arrive pas. Que notre bonheur ne peut exister qu'au détriment de celui de tous les autres. Je ne comprends que maintenant qu'il n'y a rien d'intéressant en moi, mais, à la rigueur, seulement dans la structure déroutante de ma mythomanie.

Disons aussi qu'à ce moment-là (et par « moment » j'entends la longue période qui a suivi l'expérience surréelle chez les Cittadini) je n'étais pas assez lucide pour être totalement désespéré, ni assez désespéré pour comprendre que cette douleur ne servait à rien. J'aurais peut-être dû me reconforter en sachant que tous – tous, tous, tous, sans exception – vieilliraient mal. Que le *temps* ferait justice. Oui, le *temps*, le fameux ennemi des poètes, était alors mon seul allié, mon seul espoir de sérénité ; le *temps* si maltraité se chargerait de me venger en martyrisant les corps de ces jeunes de dix-huit ans cuivrés, aristocrates, florissants, si empressés pour afficher leur solidarité avec l'héroïne de la fête, outragée et menacée de mort, et pour affecter tout autant une réprobation glaciale pour ce déséquilibré, meurtrier potentiel ainsi que destructeur d'œuvres d'art et de reliques familiales, Daniel Soninno. Mon Dieu, ç'aurait été un réel soulagement d'être capable d'une sagesse aussi perverse : quel plaisir de se laisser enivrer par des scénarios aussi inexorablement et œcuméniquement apocalyptiques ! Mais encore une fois, hélas, je dois dénoncer mon incapacité d'être utile à moi-même dans les moments fondamentaux de mon existence. Eh oui, car au lieu de rêver aux futures varices de Diamante Arcieri ou à la décrépitude de Dav ou à la crise d'apoplexie qui tuerait Nanni (comment savoir ?) et toute sa descendance, je me laisse noyer dans la mer de sentimentalisme où se débattent les impuissants et les cardiaques. C'était plus fort que moi, c'était vraiment amusant de se torturer avec l'idée mélodramatique que je ne me remettrais pas de tout ça. Que ma vie en serait conditionnée de manière définitive. Qu'il n'existait pas d'autres chances pour moi. Que ma chance, je l'avais vécue (oui, je l'avais mangée, mais je devais oublier de la digérer). Et blablabla... derrière la *voix du cœur**, grosse caisse pleurnicharde d'adolescence attardée !

Mais si je mets de côté ces mièvreries rabâchées qui déshonorent celui qui les a conçues alors et celui qui a aujourd'hui le courage de les transcrire, je ne veux pas passer sous silence l'interrogation qui s'est mise tout à coup à me déchirer le foie : quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi, alors que cet avion va atterrir, que la lumière de l'aube s'est insinuée soudain à travers le hublot en se mêlant à l'odeur des brioches qui vont nous être servies, après que j'ai écrit toute une nuit en torturant le bout de mes doigts, alors que les insultes de Nanni se dissolvent dans cette auguste atmosphère pressurisée et que je continue à fuir après tant d'années les regards des invités à la fête avec lesquels j'aurais si passionnément voulu me confondre ; pourquoi, en alimentant l'impression que ces dernières années n'ont jamais existé ou n'ont compté pour rien ou presque, alors que je me prépare à revoir mon père et ma mère qui seront venus à coup sûr attendre leur fils prodigue pour le dissuader d'aller à l'enterrement de Nanni, à quelques heures du moment où je vais revoir Gaia au bout de presque quinze ans, pour constater sa métamorphose de débutante vêtue de blanc et rose en jeune femme en deuil ; pourquoi, en cet instant grave, plutôt que de concentrer mon attention émue sur la période de ma vie si pleine de choses irrémédiablement perdues – le sourire aux larges dents de Bepy, la danse avec ma mère sur les notes d'*Ils n'ont que vingt ans*, la barbe toute blonde de mon père à quarante ans, les nuits israéliennes épuisantes à côté de Teo le vitaliste indompté, la *dinde* des Ruben, la Vierge de Pontormo apparue soudain sur le quai de Positano, la clameur optimiste de la fin du xx^e siècle, mon Siècle –, pourquoi, plutôt que de me laisser occuper par toutes ces choses-là, je pense avec mélancolie à la magnifique occasion manquée pendant cette maudite soirée de m'emparer des collants et de la culotte de Gaia qui auraient orné le sanctuaire de dépravation que j'avais péniblement érigé au cours d'une vie ?

1. « juif » dans le langage judéo-romain.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original : *Con le peggiori intenzioni*

© 2005, Arnoldo Mondadori Editore SpA

© 2006, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

© 2012, Éditions Liana Levi, pour la présente édition numérique

Couverture : D. Hoch. Photo de couverture : © Archivo Storico Riva. Photo de l'auteur : © Philippe
Matsas / Opale

Cette édition électronique du livre *Avec les pires intentions* d'Alessandro Piperno a été réalisée le 19 juin 2012 par ePage.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782867463955 - Numéro d'édition : 316).
Code article ePub : NU84254 - ISBN ePub : 9782867466274.